


ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY

PRATIQUE
DE LA
PERFECTION
CHRÉTIENNE.

DEUXIÈME PARTIE.

DE L'IMPRIMERIE DE PERISSE FILS.

PRATIQUE
DE LA
PERFECTION
CHRÉTIENNE,

Du R. P. ALPHONSE RODRIGUEZ, de la Compagnie de Jésus,

Traduite de l'Espagnol par M. l'abbé RÉGNIER DESMARAIS, de l'Académie Françoise.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIÈME.

A LYON,

CHEZ RUSAND, IMPRIM.-LIBRAIRE, rue Mercière, n.° 26.

1814.

QUATRIÈME TRAITÉ.

DES TENTATIONS.

CHAPITRE PREMIER.

Que nous sommes tous exposés à la tentation en cette vie.

†

Mon Fils, en vous attachant au service de Dieu, persévérez dans la justice avec crainte, et préparez votre âme à la tentation (1). Saint Jérôme, sur ces paroles de l'Ecclésiaste : *Il y a un temps de guerre, et un temps de paix* (2), dit que tant que nous sommes dans cette vie, c'est un temps de guerre, et que quand nous serons en l'autre monde, ce sera un temps de paix, suivant ces paroles : *Il a établi sa demeure dans la paix* (3) ; et que c'est pour cela que le nom de Jérusalem, c'est-à-dire, division de paix, est donné à cette céleste patrie à laquelle nous aspirons. Que personne donc, ajoute-t-il, ne se croie maintenant en sû-

(1) Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitia et timore, et præpara animam tuam ad tentationem. *Eccl.* 2. 1.

(2) Tempus belli et tempus pacis. *Eccl.* 2. 8. *Hier. in illud.*

(3) Et factus est in pace locus ejus. *Ps.* 75. 3.

reté dans un temps de guerre, où il est question de combattre et de se servir des armes apostoliques, afin que remportant la victoire, nous puissions jouir un jour d'une paix que rien ne pourra troubler (1). Saint Augustin, sur ces paroles de l'Apôtre : *Je ne fais pas le bien que je veux* (2), dit que la vie de l'homme juste n'est pas un triomphe, mais un combat; et qu'ainsi nous entendons maintenant des cris de guerre tels que sont les paroles dont se sert l'Apôtre, lorsque se plaignant de la répugnance de notre nature au bien, et de son inclination au mal, il dit : *Je ne fais pas le bien que je veux; mais je fais le mal que je ne veux pas. Je vois dans mes membres une autre loi qui est contraire à la loi de mon esprit, et qui m'assujettit à la loi de la concupiscence qui est dans mes membres.* Mais les chants de triomphe s'entendront, quand notre corps mortel sera revêtu d'immortalité; et ce sera alors que nous nous écrierons avec le Prophète : *La mort est éteinte par la victoire. O mort, où est votre victoire? O mort, où est maintenant votre aiguillon* (3)*?* Ces mêmes sen-

---

(1) Nemo ergo se putet esse securum tempore belli, ubi continuò certandum est, ut victores quondam requiescamus in pace.

(2) *Aug. serm.* 45. *de Temp. in illud :* Non quod volo bonum, hoc ago; sed quod odi malum, hoc facio... Et video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ, et captivantem me in lege peccati, quæ est in membris meis. *Rom.* 7. 15 *et* 23.

(3) Absorpta est mors in victoria. Ubi est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus? 1. *Cor.* 15. 54. 55.

timens sont parfaitement bien exprimés par ces paroles de Job : *La vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle, et ses jours sont comme les jours d'un mercenaire* (1). Car de même qu'un homme de journée travaille sans relâche, depuis le matin jusqu'au soir, et reçoit ensuite son salaire; de même toute notre vie est comme un jour de travail, de peines et de tentations, après lequel chacun de nous recevra sa récompense, selon ce qu'il aura fait.

Mais venons maintenant à examiner la cause de cette guerre continuelle. L'apôtre saint Jacques nous l'apprend dans son Epître Canonique. *D'où viennent les combats et les dissentions que vous sentez en vous-mêmes? Ne viennent-ils pas de votre concupiscence, qui vous fait la guerre* (2)*?* La source de tout cela est au dedans de nous-mêmes; et cette source est la répugnance au bien, qui est demeurée en notre chair depuis le péché. Car la terre de notre chair a été maudite aussi-bien que l'autre; c'est pourquoi elle produit tant de chardons et d'épines, qui nous piquent et qui nous tourmentent. Les saints nous comparent à cette barque de l'Evangile, qui ne fut pas plutôt en mer, qu'il s'éleva une tempête qui la couvrit toute de vagues : car notre âme est dans

(1) Militia est vita hominis super terram, et sicut dies mercenarii, dies ejus. *Job*. 7. 1.

(2) Unde bella et lites in vobis? nonne ex concupiscentiis vestris, quæ militant in vobis? *Jacob*. 4. 1.

notre corps comme dans un vaisseau qui fait eau de tous côtés, et que les vents de mille passions différentes mettent à tout moment sur le point de faire naufrage.

Ainsi la cause des tentations continuelles qui nous tourmentent, est notre nature corrompue : *Car la corruption du corps qui appesantit l'âme* (1), est le foyer du péché que nous portons avec nous, et cette inclination au mal avec laquelle nous naissons. Notre plus grand ennemi est au dedans de nous-mêmes, et nous fait une guerre perpétuelle ; et par conséquent il ne faut pas nous étonner que nous soyons tentés. Car, puisque nous sommes enfans d'Adam, *que nous avons été conçus dans l'iniquité*, et *que le péché nous a accompagnés dès le ventre de la mère* (2), le moyen que nous soyons exempts de tentations, et que nos mauvaises inclinations ne nous fassent pas la guerre à toute heure ? C'est pourquoi S. Jérôme remarque (3) que dans l'oraison que Jésus-Christ nous a enseignée, il ne nous dit pas de demander à Dieu que nous n'ayons point de tentation ; car il est impossible que cela soit ; mais seulement qu'*il ne souffre pas que nous tombions en tentation*.

---

(1) Corpus quod corrumpitur, aggravat animam. *Sap.* 9. 15.

(2) In iniquitatibus conceptus sum, et in peccatis concepit me mater mea. *Ps.* 50. 7.

(3) Impossibile est enim humanam animam non tentari. *Hier. in illud :* Et ne nos inducas in tentationem. *Matth.* 6. 13.

Le Sauveur a donné encore le même avis à ses disciples, quand il leur a dit : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation* (1). Car entrer en tentation, dit ce grand Saint, ce n'est pas être tenté, c'est succomber à la tentation (2). Joseph fut tenté d'adultère ; mais il résista à la tentation : Susanne fut tentée aussi de la même sorte ; mais Dieu lui donna aussi la grâce de la résistance. Or, voilà ce que nous demandons à Dieu dans l'Oraison dominicale, qu'il nous donne cette grâce, qu'il nous donne la force de nous soutenir dans les tentations, et non pas qu'il éloigne entièrement les tentations de nous. Vous vous trompez, mon frère, dit le même Saint, écrivant à Héliodore, vous vous trompez, si vous croyez qu'un Chrétien soit jamais exempt de tentation. Vous n'êtes jamais plus fortement attaqué, que quand vous ne croyez pas l'être (3). Le démon ne vous fait jamais de plus rude guerre, que quand il vous semble qu'il vous laisse en paix. *Notre adversaire est comme un lion rugissant, qui tourne de tous côtés pour tâcher de dévorer quelqu'un ;* et vous pouvez vous imaginer que vous êtes en sû-

(1) Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. *Matth.* 26. 41.

(2) In tentationem intrare, non est tentari, sed vinci. *Hieron. Idem not. August. de serm. Domini in monte, lib.* 2, *c.* 14.

(3) Erras, frater, erras, si putas nunquam christianum persecutionem pati. Tunc maximè oppugnaris, si te impugnari nescis. *Hieron.*

reté (1)? *Il est en embuscade avec les riches, pour tuer l'innocent en cachette : il a toujours les yeux sur le pauvre ; il lui dresse des embûches en secret, comme un lion dans sa caverne* (2). C'est un abus de croire que nous pouvons vivre en paix ici-bas : nous sommes dans un temps de guerre ; et nous étonner des tentations, c'est comme si un soldat s'étonnoit d'entendre tirer des coups de mousquet, et qu'il voulût pour cela quitter la guerre, ou comme si un homme vouloit abandonner tout-à-fait la navigation, parce que la mer lui donneroit quelque léger soulèvement d'estomac.

Saint Grégoire dit que c'est une erreur de beaucoup de gens, de s'imaginer que dès qu'ils sont attaqués de quelque tentation violente, tout est perdu, et que Dieu les a déjà abandonnés. Ils s'abusent : tous les hommes sont sujets aux tentations ; et ceux qui aspirent à la perfection y sont encore plus sujets que les autres, ainsi que le Sage nous l'apprend par les paroles que nous avons déjà citées. L'Apôtre nous enseigne aussi la même chose : *Tous ceux*, dit-il, *qui veulent vivre saintement en Jésus-Christ, souffriront persécution* (3). Tous ceux qui voudront

(1) Adversarius noster, tanquam leo rugiens aliquem devorare quærens, circuit, et tu pacem putas ! *Hier. ubi sup. Ex.* 1. *Pet.* 5. 8.

(2) Sedet in insidiis cum divitibus, in occultis, ut interficiat innocentem. Oculi ejus in pauperem respiciunt; insidiatur in abscondito, quasi leo in spelunca sua. *Ps.* 9. 30. 31.

(3) Omnes qui piè vivere volunt in Christo Jesu, persecutionem patientur. 2. *Tim.* 3. 12.

faire des progrès dans la vertu, seront exposés aux tentations. Pour les autres, souvent ils ne savent pas même ce que c'est; ils ne s'aperçoivent pas de la révolte et du combat de la chair contre l'esprit : au contraire, ils en font trophée. S. Augustin, sur ce passage de l'Apôtre : *La chair convoite contre l'esprit*, dit que c'est dans les gens de bien qu'elle convoite contre l'esprit, parce que dans les méchans elle n'a pas contre qui convoiter; et que ce n'est qu'où est l'esprit, c'est-à-dire, où il y a un véritable désir de la vertu, qu'elle convoite contre l'esprit (1). C'est pourquoi les méchans n'ayant point en eux l'esprit qui combat contre la chair, ne sentent point aussi les révoltes et les contradictions de la chair contre l'esprit; et le démon n'a que faire non plus de perdre le temps à les tenter, puisque d'eux-mêmes et sans résistance ils se rendent à lui, et se livrent entre ses mains. On ne va point à la chasse des animaux domestiques, mais à la chasse du cerf et des autres bêtes sauvages qui sont remarquables par leur vitesse. C'est à ceux à qui Dieu a donné des pieds aussi légers que les pieds d'un cerf, et à ceux qui se tiennent sur les hauteurs, que le démon en veut; c'est là la chasse à laquelle il s'adonne : car pour ceux qui vivent comme des animaux domestiques, il n'a que faire de

(1) Caro in bonis concupiscit adversùs spiritum : nam in malis non habet contra quem concupiscere : ibi enim concupiscit adversùs spiritum, ubi est spiritus. *Aug. de verb. Dom. in Evang. secund. Joan. serm.* 43.

courir après ; ils sont déjà à lui, et il néglige, dit saint Grégoire, d'inquiéter ceux dans la possession desquels il sait qu'il n'est point troublé (1). C'est pourquoi non-seulement nous ne devons point nous étonner d'avoir des tentations ; mais nous devons même les prendre pour une bonne marque, suivant les paroles de saint Jean Climaque, qu'il n'y a point de marque plus infaillible d'avoir vaincu les démons, que d'en être vivement attaqué (2). Car ils ne vous attaquent de cette sorte que parce que vous vous êtes révolté contr'eux, et que vous avez secoué leur joug ; c'est là le sujet de leur haine et des persécutions qu'ils vous font : sans cela, ils ne vous tourmenteroient pas tant.

CHAPITRE II.

Que les uns sont tentés au commencement de leur conversion, et les autres après.

SAINT Grégoire remarque (3) qu'il y a des personnes que la tentation n'attaque jamais plus vivement, que dans le commencement de leur conversion ; et il dit : Que Jésus-

(1) Eos enim pulsare negligit, quos quieto jure possidere se sentit. *Greg. l.* 24. *Moral. c.* 7. *Idem, l.* 33. *c.* 7.
(2) Nullum certius argumentum quòd dæmones victi sunt à nobis, quàm si nos acerrimè oppugnant. *Clim. grad.* 26. *de Disert. art.* 60.
(3) *Greg. Moral. l.* 24. *c.* 7.

Christ a voulu, par une providence admirable, nous en donner une figure en lui-même, n'ayant permis au démon de le tenter, que lorsqu'après son baptême il se fut retiré au désert, pour prier et pour jeûner. Il voulut par-là, ajoute le même Saint, apprendre à ceux qui devoient être ses membres et ses enfans, que quand ils se retirent du monde, pour s'adonner entièrement à la vertu, ils doivent se préparer à soutenir de rudes attaques; parce que d'ordinaire c'est alors que le démon fait de plus grands efforts contr'eux. Dès que les enfans d'Israël furent sortis d'Egypte (1), Pharaon assembla aussitôt son armée pour aller après eux. Quand Laban vit que Jacob se séparoit de lui (2), ce fut alors qu'il le poursuivit avec tout ce qu'il avoit de monde. Et quand le démon fut sorti du corps de cet homme dont parle l'Evangile, il fit comme quand on arme contre un rebelle, pour le remettre dans le devoir, *et il prit sept autres esprits pires que lui* (3), pour retourner au lieu d'où il avoit été chassé. C'est ainsi que quand le démon voit que l'homme se révolte contre lui, et veut secouer son joug, il devient plus furieux, et lui fait une guerre plus cruelle. Lorsque Jésus-Christ chassa cet esprit immonde, qui étoit sourd et muet, *il sortit*, dit l'Evangile, *du corps de cet homme, en criant et en*

(1) *Exod.* 14.
(2) *Genes.* 31.
(3) Et assumit septem alios spiritus secum, nequiores se. *Luc.* 11. 26.

l'agitant avec une grande violence (1) ; et saint Grégoire remarque à ce sujet, que quand le démon possédoit cet homme, il ne l'agitoit point de cette sorte ; mais que quand il est contraint de le quitter par la puissance divine, c'est alors qu'il le tourmente plus cruellement (2) : Pour nous faire comprendre, dit ce père, que quand nous nous séparons du démon, c'est alors que nous devons nous attendre à être combattus par de plus violentes tentations. Il dit aussi (3), qu'une des raisons pour lesquelles Dieu permet que nous soyons tentés au commencement de notre conversion, c'est pour empêcher que nous ne nous laissions aller trop facilement à des pensées de présomption, et afin que nous ne pensions pas être déjà saints, pour nous être tirés du chemin de perdition, et nous être mis dans la bonne voie. C'est encore, ajoute-t-il, parce que la sécurité est la mère de la négligence ; ainsi, pour empêcher que cette sécurité ne nous fasse tomber dans la négligence et dans le relâchement, Dieu permet qu'il nous arrive des tentations, qui nous fassent voir le péril continuel où nous sommes dans cette vie, et qui nous obligent à veiller sur nous avec plus d'application et plus de soin. Saint Jean

---

(1) Et exclamans, et multùm discerpens eum, exiit ab eo. *Marc.* 9. 25.

(2) Ecce eum non discerpserat cùm tenebat ; exiens discerpsit. *Greg. ubi sup.*

(3) *Idem, l.* 24. *Mor. c.* 7. *et l.* 27. *c.* 9.

Climaque dit (1), que les commencemens d'une vie sainte et réglée, paroissent ordinairement fâcheux à celui qui étoit accoutumé à une vie licentieuse; et que comme un oiseau ne s'aperçoit d'être pris dans le filet, que quand il en veut sortir, aussi n'est-ce que quand on veut renoncer au vice, qu'on s'aperçoit mieux de l'engagement malheureux où l'on étoit, et qu'on éprouve plus de contradiction en soi-même. Il ne faut donc point s'étonner, ni perdre courage, quelques difficultés qu'on puisse rencontrer au commencement, et de quelques tentations que l'on puisse être combattu; car ceux qui se mettent à servir Dieu, sont d'ordinaire exposés à ces épreuves.

Saint Grégoire ajoute (2), que quelquefois il arrive qu'un homme qui a renoncé au monde, pour s'engager tout entier au service de Dieu, éprouve alors des tentations beaucoup plus violentes que toutes celles qu'il avoit éprouvées avant sa conversion. Ce n'est pas pourtant, dit-il, qu'il n'eût alors en lui-même la racine de toutes ces tentations; mais c'est qu'elle ne paroissoit pas alors, et qu'elle vient ensuite à se découvrir. C'est ainsi qu'un homme dissipé par beaucoup de soins et de pensées qui l'occupent, ne se connoît pas lui-même à fonds, et ne sait presque point ce qui se passe dans son intérieur; mais quand il vient à se re-

(1) *Clim. grad.* 26. 3. *art.* 38.
(2) *Greg. l.* 2. 4. *Mor. c.* 7.

cueillir et à rentrer en lui-même, il s'aperçoit alors du désordre qui est dans son cœur. Il en est des tentations, ajoute le Saint, comme d'un chardon qui croît dans un chemin, et qui ne sort presque pas de terre, parce que tout le monde marche dessus; mais quoique les piquans ne paroissent pas, la racine ne laisse pas de demeurer toujours en terre; et sitôt qu'on ne le foule plus aux pieds, il commence à se montrer. La racine des tentations, continue-t-il, est cachée de cette sorte dans les gens du siècle; la diversité des pensées, des soins et des affaires, empêchant qu'ils ne s'en aperçoivent, et faisant en eux, à cet égard, le même effet que font les passans à l'égard du chardon qui vient dans un chemin; mais quand ils renoncent à toute autre occupation, pour ne songer plus qu'à servir Dieu; alors, comme il n'y a plus personne qui marche sur le chardon, il pousse librement au dehors, et on commence à sentir les épines des tentations dont on avoit la racine dans le cœur. C'est là aussi la raison pour laquelle quelques-uns ont coutume de sentir plus vivement les tentations, dans le temps de la retraite et de la prière, que quand ils sont occupés à des emplois extérieurs. Ainsi, si quelquefois on sent dans la religion des tentations plus violentes que celles qu'on avoit éprouvées avant sa conversion, ce n'est pas que l'on soit alors dans un plus mauvais état que quand on étoit dans le siècle;

mais c'est qu'on ne se connoissoit point alors, et que l'on commence à s'apercevoir de ce qu'on a de méchant en soi. C'est pourquoi le soin que l'on doit avoir, n'est pas de cacher la racine des mauvaises inclinations que l'on a; c'est de l'arracher entièrement.

Quant à ceux qui ont beaucoup de consolation et de douceur dans les commencemens de leur conversion, et que Dieu n'éprouve qu'ensuite par les tentations, c'est, dit saint Grégoire, un effet de la providence divine, qui ne veut pas que le chemin de la vertu leur paroisse d'abord si rude et si difficile, qu'ils viennent à perdre courage, et à retourner en arrière; et c'est ainsi qu'il traita son peuple quand il le retira de la servitude d'Egypte. Il ne le mena pas du côté des Philistins, qui étoit le pays le plus voisin de celui qu'ils quittoient; *de crainte*, dit l'Ecriture, *que le peuple ne se repentît, se voyant une guerre sur les bras, et qu'il ne s'en retournât en Egypte* (1). Mais, lorsque ce peuple eut passé la mer rouge, et pénétré dans le désert, et qu'il n'y eut plus à appréhender qu'il s'en retournât, Dieu l'éprouva par beaucoup de souffrances et de tentations, avant que de le mettre en possession de la terre de promission. Il en use quelquefois de la même sorte envers ceux

(1) Ne fortè pœniteret eum, si vidisset adversùm se bella consurgere, et reverteretur in Ægyptum. *Exod.* 13. 17.

qui renoncent au monde : il empêche que les tentations ne leur fassent la guerre, de peur qu'étant encore chancelans dans la vertu, ils ne s'épouvantent et ne retournent au siècle ; et il les conduit d'abord par des voies douces et pleines de consolation, afin qu'après avoir goûté ce que c'est que Dieu, et avoir connu combien il mérite d'être servi et aimé, ils puissent, avec d'autant plus de facilité et de courage, soutenir la guerre intérieure des tentations. Aussi ne permit-il que saint Pierre fût tenté par une femme, qui lui demanda s'il étoit disciple de Jésus-Christ, qu'après qu'il lui eut fait voir la majesté de sa gloire dans la Transfiguration, afin que quand il auroit été humilié par la tentation, il pût, en gémissant de douleur et de tendresse, se prévaloir de ce qu'il avoit vu sur le Thabor ; et que comme la crainte des hommes l'avoit fait tomber, la considération de la bonté de Dieu, qu'il avoit déjà éprouvée, aidât à le relever.

Cela peut faire connoître, dit S. Grégoire, combien se trompent ceux qui, commençant à servir Dieu, et voyant qu'ils y trouvent beaucoup de douceur, que Dieu leur fait la grâce de leur donner de la ferveur dans la prière, et que tous les exercices de vertu et de mortification leur deviennent aisés, s'imaginent alors qu'ils ont déjà acquis la perfection ; au lieu qu'ils devroient songer que ces sortes de faveurs sont des caresses que Dieu leur fait, comme à des enfans qui commencent à changer de nourriture, et

qu'il veut achever de sevrer entièrement des choses du monde. C'est quelquefois, continue le même Saint, à ceux qui sont moins parfaits, et qui ont moins fait de progrès dans la vertu, que Dieu se communique plus abondamment, non parce qu'ils le méritent davantage, mais parce qu'ils en ont un plus grand besoin. Il fait en cela comme un père, qui ayant beaucoup d'enfans, et les aimant tous avec tendresse, ne se soucie pas, ce semble, de ceux qui se portent bien; mais s'il y en a quelqu'un de malade, non-seulement il prend toute sorte de soin pour le guérir, mais il le régale et le flatte de mille choses. C'est un jardinier qui a un extrême soin d'arroser à tout moment de jeunes plantes; mais dès que ces plantes sont fortes, et qu'elles ont bien pris racine, il ne les arrose plus de même, et il n'y fait plus tant de façons.

Les Saints remarquent encore, que quelquefois Dieu envoie plus de consolations aux pécheurs convertis, et leur fait en apparence de plus singulières faveurs qu'à ceux qui ont toujours véçu comme il faut; et cela, ajoutent-ils, afin que les uns ne tombent pas dans le désespoir, et que les autres ne se laissent pas aller à la vanité. Cette conduite nous est parfaitement bien expliquée dans la parabole de l'Enfant prodigue. Son père le reçoit avec toutes sortes de témoignages de joie, il lui donne une robe neuve, il fait venir des musiciens; et ce même père, qui n'ayant jamais reçu que des sujets de satis-

faction de son fils aîné, *ne lui avoit jamais donné un chevreau, pour manger avec ses amis* (1), prépare un grand festin, et fait tuer le veau gras, pour le retour d'un fils qui lui avoit été désobéissant toute sa vie. *C'est que ceux qui se portent bien*, dit le Sauveur, *n'ont que faire de médecin; ce sont les malades qui en ont besoin* (2).

CHAPITRE III.

Pourquoi Dieu veut que l'on soit tenté, et de l'avantage qui en revient.

Le Seigneur votre Dieu vous tente, afin que l'on connoisse si vous l'aimez ou non, de tout votre cœur et de toute votre âme (3). Saint Augustin, sur ces paroles du Deutéronome, demande comment accorder ce que dit ici le Saint-Esprit, avec ce qu'il dit ailleurs par la bouche de saint Jacques, que *Dieu ne tente personne* (4). Et répondant ensuite lui-même à son objection, il dit qu'il y a deux manières de tenter. L'une va à

(1) Et nunquam dedisti mihi hædum, ut cum amicis meis epularer. *Luc.* 15. 29.

(2) Non est opus medico valentibus, sed malè habentibus. *Matth.* 9. 12.

(3) Tentat vos Dominus Deus vester, ut palàm fiat utrùm diligatis eum, an non, in toto corde, et in tota anima vestra. *Deut.* 13. 3.

(4) Deus neminem tentat. *Jacob.* 1. 13.

tromper les âmes, et à les faire tomber dans le péché; et Dieu ne se sert point de celle-là, mais le démon seulement, de qui le métier est de tenter de cette sorte, suivant ces paroles de l'Apôtre : *de crainte que celui qui tente*, c'est-à-dire le diable, comme l'expose la glose, *ne vous ait peut-être tentés* (1). L'autre ne va qu'à éprouver les cœurs; et c'est dans ce sens que l'Ecriture dit ici que Dieu nous tente, et que dans un autre endroit elle dit que *Dieu tenta Abraham* (2). Dieu se plaît à nous éprouver, pour nous faire connoître nos forces, et de quelle sorte nous l'aimons et nous le craignons; et c'est pour cela, que dès qu'Abraham eut levé le bras pour immoler son fils : *Je connois maintenant*, lui dit-il, *que vous craignez Dieu* (3); c'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin, je vous ai fait connoître que vous l'aimiez. Ainsi il y a deux sortes de tentations; les unes, que Dieu nous envoie lui-même; et les autres, qui nous arrivent seulement par sa permission, et qui viennent de nos ennemis, c'est-à-dire, du diable, du monde et de la chair.

Mais pourquoi le Seigneur permet-il que nous soyons tentés de cette dernière sorte de tentation? Saint Grégoire, Cassien (4),

---

(1) Ne fortè tentaverit vos, is qui tentat. 1. *ad Thess.* 3. 5.

(2) Tentavit Deus Abraham, id est, probavit. *Gen.* 22. 1.

(3) Nunc cognovi quòd times Deum. *Ibid.* 12; *id est*; Feci te cognoscere. *Aug. hom.* 18. *sup. Genes.*

(4) *Cassian. coll.* 4. *c.* 6.

et plusieurs autres grands personnages, traitant cette question, disent premièrement, qu'il nous est avantageux d'être tentés, et que Dieu retire quelquefois sa main de nous pour un peu de temps; et que si cela n'étoit, le Prophète ne lui auroit pas dit : *Ne m'abandonnez pas pour toujours* (1). Mais, comme il savoit bien que Dieu a coutume d'abandonner quelquefois ses serviteurs, et de retirer sa main d'eux pour quelque temps, et pour leur plus grand bien; de là vient qu'il ne demande pas à Dieu qu'il ne l'abandonne jamais, mais seulement qu'il ne l'abandonne pas pour toujours. Il tient le même langage à Dieu dans le Psaume 26 : *Ne vous éloignez pas*, lui dit-il, *de votre serviteur en votre colère* (2). Il ne demande pas que Dieu ne s'éloigne jamais de lui, mais qu'il ne s'en éloigne point en colère; c'est-à-dire, en telle sorte qu'il vienne à tomber dans le péché; car, pour cet éloignement qui ne va qu'à éprouver l'homme, et pour les tentations que Dieu nous envoie lui-même, n'est-ce pas ce que le Prophète demande, quand il dit : *Eprouvez-moi, Seigneur, et tentez-moi* (3). Et le Seigneur ne dit-il pas lui-même dans Isaïe : *Je vous ai abandonné pour un instant; et je vous assemblerai par des bienfaits signalés. Dans le moment de mon indignation, j'ai caché un peu ma face de*

---

(1) Non me derelinquas usquequaque. *Ps.* 118. 8.
(2) Ne declines in ira à servo tuo. *Ps.* 26. 9.
(3) Proba me, Domine, et tenta me. *Ps.* 25. 2.

vous ; et voilà que j'ai pris pitié de vous pour toujours (1).

Mais voyons en détail quels sont les avantages que nous tirons des tentations. Cassien dit (2), que Dieu se comporte envers nous, comme il s'est comporté envers les enfans d'Israël, quand il les introduisit dans la terre de promission. Il ne voulut pas détruire tout-à-fait leurs ennemis ; mais il y laissa les Cananéens, les Amorrhéens, et plusieurs autres peuples, *Afin*, dit l'Ecriture, *qu'Israël fît son apprentissage sur eux, et que ses enfans apprissent à combattre avec les ennemis, et à s'accoutumer à la guerre* (3). C'est ainsi, dit-il, que le Seigneur veut que nous ayons des ennemis, et que nous soyons exposés aux attaques des tentations, afin qu'étant continuellement dans le combat, nous ne nous perdions pas par la mollesse et par la prospérité. Car il est souvent arrivé que ceux que l'ennemi n'avoit pu vaincre par une guerre ouverte, il les a surmontés ensuite facilement, après les avoir séduits par l'apparence trompeuse de la paix.

Saint Grégoire dit (4), que Dieu, par une providence secrète et adorable, veut que les

---

(1) Ad punctum in modico dereliqui te, et in miserationibus magnis congregabo te. In momento indignationis abscondi faciem meam parumper à te, et in misericordia sempiterna misertus sum tuî. *Isai.* 54. 7. 8.

(2) *Cassian. ubi sup.*

(3) Ut erudiret in eis Israëlem, ut posteà discerent certare filii eorum cum hostibus, et habere consuetudinem præliandi. *Judic.* 3. 1. 2.

(4) *Greg. lib.* 25. *Moral. c.* 25.

élus soient tentés et affligés en cette vie; parce que ce monde n'est qu'un lieu de pélerinage, ou plutôt d'exil, où il faut que nous marchions continuellement, jusqu'à ce que nous arrivions à notre céleste patrie. Et parce que quand les voyageurs rencontrent quelque agréable prairie et quelque bocage sombre, ils se détournent quelquefois de leur chemin : Dieu, qui ne veut pas que rien puisse nous détourner du nôtre, et que nous nous attachions à la terre, ni que nous prenions le lieu de notre exil pour celui de notre patrie, permet que cette vie soit remplie de peines et de tentations, afin que la considération de ce que nous y souffrons, nous fasse soupirer après l'autre avec plus d'ardeur. Saint Augustin en parle de la même sorte, et dit (1) que les tentations et les afflictions servent à nous marquer la misère de cette vie, et à faire que nous désirions plus ardemment, et que nous recherchions avec plus de soin, celle où l'on doit jouir éternellement du véritable bonheur. Il dit en un autre endroit, qu'elles empêchent que le voyageur qui veut aller en sa patrie, ne regarde l'hôtellerie comme le lieu de sa demeure, et ne s'y attache trop. Lorsqu'on veut sevrer un enfant, et l'accoutumer à une nourriture solide, on frotte les mamelles de sa nourrice de quelque chose d'amer, qui

---

(1) Ut illa, ubi erit beatitudo vera, desideretur ardentiùs, et instantiùs inquiratur. Ne viator tendens ad patriam, stabulum amet pro patria sua. *Aug. l.* 13. *de Trin. c.* 16.

puisse l'en dégoûter. Dieu en use à peu près de même envers nous : il répand de l'amertume sur toutes les choses du monde, afin que nous nous en dégoutions, et que ne voyant rien ici qui mérite nos souhaits, nous n'en fassions que pour le ciel. C'est ce qui a fait dire à saint Grégoire, que les maux qui nous affligent ici-bas, nous repoussent vers Dieu (1), et nous contraignent de ne nous attacher qu'à lui.

CHAPITRE IV.

De quelques autres avantages qu'apportent les tentations.

HEUREUX *l'homme qui supporte la tentation ; car lorsqu'il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie* (2). S. Bernard, expliquant ces paroles de S. Jacques : Il est nécessaire, dit-il, que les tentations arrivent; car qui est-ce qui sera couronné, sinon celui qui aura légitimement combattu ? Et comment combattra-t-on, si on n'est point attaqué (3) ? L'Ecriture et les saints Pères nous

(1) Mala quæ nos hìc premunt, ad Deum nos ire compellunt. *Greg. ubi sup.*

(2) Beatus vir qui suffert tentationem : quoniam cùm probatus fuerit, accipiet coronam vitæ. *Jacob.* 1. 12.

(3) Necesse est ut veniant tentationes : quis enim coronabitur, nisi qui legitimè certaverit ? aut quomodò certabitur, si desit qui impugnet ? *Bern. serm.* 64. *sup. Cant. ex.* 2. *Tim.* 2. 5.

apprennent qu'il y a une infinité d'avantages attachés aux souffrances et aux adversités ; tous ces avantages sont de même attachés aux tentations; et entre ceux-là, un des plus considérables est celui qui nous est proposé par ces paroles de saint Jacques : Dieu nous envoie des tentations, afin que notre mérite devienne plus grand, et que notre récompense soit plus éclatante ; *car c'est par le chemin des souffrances que nous devons entrer dans le royaume de Dieu* (1). Aussi lorsque la gloire des bienheureux fut découverte à saint Jean, un des vieillards qui assistoient devant le trône, lui dit : *Voilà ceux qui sont venus par le chemin des afflictions, et qui ont lavé et blanchi leur robe dans le sang de l'Agneau* (2). Saint Bernard demande à ce sujet (3), comment elles sont devenues blanches dans le sang de l'Agneau, car le sang n'a pas accoutumé de rendre blanc ce qu'il touche ; au contraire, il le rougit. Elles sont devenues blanches, répond-il, parce qu'avec le sang qui sortit du sacré côté de Jésus-Christ, il sortit aussi de l'eau qui les a blanchies : ou disons plutôt, qu'elles sont devenues blanches, parce que le sang de cet Agneau sans tache est blanc et vermeil, selon ces paroles de l'Epouse, dans

---

(1) Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei. *Act.* 14. 21.

(2) Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine Agni. *Apoc.* 7. 14.

(3) *Bern. serm.* 1. *de Resurrect.*

les Cantiques : *Mon bien-aimé est blanc et vermeil : il est choisi entre mille* (1). Ainsi, c'est par les peines et par les souffrances qu'on entre dans le royaume du Ciel. C'est ici qu'il faut tailler et polir les pierres qui doivent servir à bâtir le temple de la Jérusalem céleste ; car on ne donnera pas un coup de marteau dans cette sainte cité. *Lorsqu'on bâtissoit la maison du Seigneur, on n'entendit aucun bruit, ni de marteau, ni de scie, ni de quelque ferrement que ce fût* (2). Or, plus l'endroit où les pierres doivent être posées est considérable, plus il faut donner de coups de marteau et de ciseau pour les polir. Celles, par exemple, qui doivent former l'ouverture de la porte d'un bâtiment, doivent être mieux travaillées que les autres, afin qu'elles rendent l'entrée du bâtiment plus belle ; et non-seulement c'est pour cela que Jésus-Christ s'étant fait pour nous la porte du Ciel, a voulu être affligé par tant de souffrances et d'opprobres ; mais c'est encore, afin qu'ayant à passer par une porte où les souffrances et les opprobres avoient, s'il faut ainsi dire, donné tant de coups de marteau et de ciseau, nous eussions honte de n'en avoir pas reçu quelques-uns auparavant, pour être plus propres à servir à ce bâtiment céleste. On ne taille pas avec soin les pierres

---

(1) Dilectus meus candidus, et rubicundus, electus ex millibus. *Cant.* 5. 10.

(2) Malleus et securis, et omne ferramentum non sunt audita in domo cùm ædificaretur. 3. *Reg.* 6. 7.

qu'on veut jeter dans les fondations; aussi n'est-il pas nécessaire que ceux qui doivent être précipités dans l'enfer, soient éprouvés par les afflictions et par les tentations. Que les réprouvés ne songent donc qu'à se divertir, qu'ils ne refusent rien à leurs sens, qu'il suivent leur inclination en toutes choses; mais pour ceux qui sont destinés à remplir les places des anges désobéissans, il faut qu'ils soient exercés par les tentations et par les souffrances. *Car, si nous sommes enfans de Dieu, nous sommes par conséquent ses héritiers : héritiers de Dieu, et cohéritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois, que nous souffrions avec lui, afin d'être aussi glorifiés avec lui* (1).

La nécessité de l'épreuve des tentations nous est encore bien marquée par ces paroles de l'ange à Tobie : *Parce que vous étiez agréable à Dieu, il a fallu que vous ayez été éprouvé par la tentation* (2). Et le Sage dit : *Que c'est la tentation qui a fait paroître la fidélité d'Abraham* (3). Aussi, parce qu'il fut trouvé ferme dans la tentation, Dieu lui propose aussitôt la récompense de sa vertu, et lui jure *qu'il multipliera ses descendans comme les étoiles du ciel, et comme le sable de la mer* (4). Ainsi, une des raisons

(1) Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi : si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.* 8. 17.

(2) Quia acceptus eras Deo, necesse fuit ut tentatio probaret te. *Tob.* 12. 13.

(3) Et in tentatione inventus est fidelis. *Eccl.* 44. 21.

(4) Multiplicabo semen tuum sicut stellas cœli, et velut

pour

pour lesquelles Dieu nous envoie des tentations, c'est pour nous faire mériter une plus grande récompense et une plus riche couronne. C'est pourquoi les Saints disent que Dieu nous fait plus de grâces en nous envoyant des tentations, et en nous donnant la force de les surmonter, que s'il nous en délivroit entièrement; car de cette sorte nous serions privés de la récompense de la gloire qu'elles nous donnent occasion de mériter.

S. Bonaventure ajoute une autre raison (1), qui est que l'amour que Dieu a pour nous, fait que non-seulement il veut que nous parvenions à la gloire, et à un haut degré de gloire; mais que nous puissions aussi jouir bientôt de la gloire, sans être obligés de demeurer long temps dans le lieu qu'il a destiné à la purgation de nos fautes. Pour cet effet, il nous envoie ici-bas des tentations et des souffrances, qui purifiant notre âme des taches et de la rouille du péché, la mettent en état de jouir plutôt de la vue de Dieu. *Otez la rouille de l'argent*, dit le Sage, *et on en fera un vase très-pur* (2). C'est ainsi qu'il faut que notre âme soit purifiée de ses souillures, avant que d'être capable de la gloire; et sans doute ce n'est pas une grâce médiocre que celle que Dieu nous fait, de nous mettre ainsi en état de

---

arenam quæ est in littore maris; et benedicentur in semine tuo omnes gentes terræ. *Genes.* 22. 17. 18.

(1) *Bonav. de Proc.* 4. *Relig. c.* 1.

(2) Aufer rubiginem de argento, et egredietur vas purissimum. *Prov.* 25. 4.

jouir plutôt de la gloire : outre que c'en est encore une très-grande de vouloir bien que les tourmens que nous aurions dû souffrir en purgatoire, soient convertis en quelques peines légères dont il nous châtie en cette vie.

L'Ecriture-Sainte est remplie d'exemples, qui nous font voir que la prospérité nous éloigne ordinairement de Dieu, et que l'adversité au contraire nous fait retourner à lui. N'est-ce pas la prospérité qui fit que l'échanson de Pharaon oublia sitôt Joseph? *Toutes choses prospérant à l'échanson*, dit l'Ecriture, *il ne se souvint plus de son interprète* (1). N'est-ce pas la prospérité qui fit que le roi Ozias, après avoir si bien commencé, finit si mal? *Lorsqu'il vit sa puissance si bien affermie, son cœur s'éleva pour son malheur, et il négligea le Seigneur son Dieu* (2). N'est-ce pas enfin la prospérité qui fut la source des malheurs de Nabuchodonosor; qui fit prévariquer Salomon; qui porta David à faire le dénombrement du peuple; et qui fit que les enfans d'Israël ayant reçu tant de bienfaits de la main de Dieu, en perdirent si aisément la reconnoissance et le souvenir? *Mon bien-aimé s'est engraissé, et il a regimbé. Il est devenu gras, il est devenu tout bouffi de graisse et*

(1) Succedentibus prosperis, præpositus pincernarum oblitus est iuterpretis sui. *Gen.* 40. 13.

(2) Cùm roboratus esset, elevatum est cor ejus in interitum, et neglexit Dominum Deum suum. 2. *Paral.* 26. 16.

d'embonpoint, et il a abandonné le Dieu qui l'a fait : il s'est éloigné du Dieu qui l'a sauvé (1). Les afflictions au contraire les ramenoient vers Dieu. Et c'est ce qui fait dire au Prophète : *Seigneur, couvrez leur front d'ignominie, et ils chercheront votre nom* (2). *Lorsqu'ils se voyoient affligés, ils invoquoient le Seigneur* (3) : *lorsqu'il les tuoit, ils le recherchoient, ils retournoient à lui, et ils s'adressoient à lui aussitôt* (4). Lorsque Nabuchodonosor est changé en bête (soit que ce changement fût réel, soit qu'il n'eût d'effet que dans son imagination), c'est alors qu'il connoît Dieu. Et David n'est-il pas plus fidèle, lorsque Saül le persécute, qu'Absalon se révolte contre lui, et que Semeï l'outrage, que quand toutes choses lui prospèrent ? Aussi l'expérience qu'il avoit des avantages que les afflictions portent avec elles, fait que s'adressant à Dieu, il lui dit : *Nous nous sommes réjouis, à cause des jours où vous nous avez humiliés, et des années où vous nous avez affligés. Il m'a été avantageux que vous m'ayez humilié* (5). Combien de gens, que la pros-

(1) Incrassatus est dilectus, et recalcitravit ; incrassatus, impinguatus, dilatatus, dereliquit Deum factorem suum ; et recessit à Deo salutari suo. *Deut.* 32. 15.

(2) Imple facies eorum ignominiâ, et quærent nomen tuum, Domine. *Ps.* 72. 17.

(3) Et clamaverunt ad Dominum cùm tribularentur. *Ps.* 106. 13.

(4) Et cùm occideret eos, quærebant eum, et revertebantur ; et diluculo veniebant ad eum. *Ps.* 77. 34.

(5) Lætati sumus pro diebus quibus nos humiliasti ;

périté auroit perdus, ont été sauvés de cette sorte ! *Je me suis converti dans le temps de mon affliction*, dit le Psalmiste, *et lorsque j'en sentois davantage les épines* (1). Lorsque ces sortes d'épines viennent à piquer, c'est alors qu'on rentre en soi-même, et qu'on a recours à Dieu. C'est une maxime commune parmi les gens du monde, que le châtiment rend sages ceux qui sont fous. Le Saint-Esprit nous apprend aussi la même chose, lorsqu'il dit par Isaïe, que *le châtiment seul donnera de l'intelligence pour entendre* (2); et lorsque s'expliquant plus clairement par le Sage, il dit, qu'*une grande maladie rend l'âme plus sage et plus retenue* (3), et que *le châtiment et la correction donnent la sagesse* (4). La prospérité rend l'homme vain et insolent : c'est un taureau qui n'a point encore souffert le joug; et Dieu, pour le réduire, lui impose celui des tentations et des afflictions. *Vous m'avez châtié, et vous m'avez dressé comme on dresse un taureau indompté* (5). Ce fut avec du fiel que l'ange guérit Tobie; ce fut avec de la boue que Jésus-Christ rendit la vue à l'aveugle : et c'est dans le même dessein de

---

annis quibus vidimus mala. *Ps*. 89. 15. Et bonum mihi quia humiliasti me.

(1) Conversus sum in ærumna mea, dum configitur spina. *Ps*. 31. 4.

(2) Sola vexatio dabit intellectum auditui. *Isai*. 28. 19.

(3) Infirmitas gravis sobriam facit animam. *Eccl*. 31. 2.

(4) Et virga atque correctio tribuit sapientiam. *Prov*. 29. 15.

(5) Castigasti me, et eruditus sum, quasi juvenculus indomitus. *Jerem*. 31. 18.

nous guérir, que Dieu nous envoie les tentations, qui sont les plus grandes souffrances auxquelles ceux qui le servent véritablement puissent être exposés. Car les pertes de biens, les maladies et les autres choses de cette nature, sont des afflictions peu sensibles pour les véritables serviteurs de Dieu. Comme elles ne touchent que le corps, et qu'elles ne vont qu'au dehors et à l'écorce, ils s'en mettent peu en peine : mais quand il s'agit d'une chose qui pénètre jusqu'à l'âme, comme la tentation qui va à les séparer de Dieu, et qui semble les mettre en danger de perdre sa grâce ; c'est alors que se sentant touchés jusqu'au vif, et pressés par la révolte de la chair, qui veut entraîner l'esprit après elle, ils s'écrient avec l'Apôtre, dans l'excès de leur douleur : *Malheureux que je suis, qui me délivrera de ce corps mortel* (1) ? La corruption de la chair m'entraîne au mal ; je suis rempli de bons desseins que je n'exécute point : qui me tirera des liens d'une servitude si funeste et si dangereuse ?

---

(1) Infelix ego homo, quis me liberabit de corpore mortis hujus ! *Rom.* 7. 24. *et* 7. 19.

CHAPITRE V.

Que les tentations servent à nous faire mieux connoître notre foiblesse, et à nous faire recourir à Dieu.

La tentation porte encore un autre avantage avec elle ; c'est qu'elle fait que l'on se connoît soi-même. Souvent nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, dit Thomas à Kempis (1) : mais la tentation nous découvre ce que nous sommes ; et cette connoissance de nous-mêmes est la pierre fondamentale de tout l'édifice spirituel, sans laquelle on ne sauroit rien bâtir qui soit de durée, et par le moyen de laquelle l'âme venant à mettre tout son appui en Dieu, en qui elle peut tout, est capable de s'élever jusqu'au comble de la perfection chrétienne. Ce que fait donc la tentation, c'est qu'elle nous ouvre les yeux sur notre foiblesse et notre ignorance : car avant cela, l'homme ne connoît point assez sa misère ; et comme il ne l'a point encore éprouvée, il n'a pas aussi une assez basse opinion de lui-même. Mais quand il voit par expérience que le moindre souffle le renverse ; qu'il ne faut qu'un rien pour lui faire perdre courage ; qu'une légère tentation le déconcerte et lui

(1) *Imit. Christ. l.* 1. *c.* 13.

fait une plaie dangereuse; que le jugement et la fermeté l'abandonnent au besoin, et que les ténèbres l'environnent de toutes parts : alors il commence à modérer sa présomption et sa vanité, à s'humilier, et à n'avoir de lui-même que des sentimens conformes à sa bassesse. Si ce n'étoit la tentation, dit saint Grégoire (1), nous aurions trop bonne opinion de notre courage et de nos forces : mais quand il arrive une tentation, quand on se voit sur le point de tomber, et qu'il semble qu'on n'est plus qu'à deux doigts du naufrage; alors on reconnoît sincèrement sa foiblesse, et on entre dans de véritables sentimens d'humilité et d'abaissement. Aussi l'Apôtre parlant de lui-même : *De peur*, dit-il, *que la grandeur des révélations que j'ai eues, ne m'élevât trop, l'aiguillon de ma chair, l'ange de Satan, m'a été donné pour me tourmenter* (2).

Il s'ensuit de-là un autre bien; c'est que la connoissance de notre foiblesse nous fait connoître le besoin que nous avons d'être secourus de Dieu, de recourir à lui dans la prière, et de nous attacher à lui uniquement, suivant ces paroles du Psalmiste : *Mon âme s'est attachée à vous; il m'est avantageux d'être attaché à Dieu* (3). De même qu'une mère qui veut que son enfant

(1) *Greg. l.* 23. *Mor. c.* 17.

(2) Ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ, qui me colaphizet. 2. *Cor.* 12. 7.

(3) Adhæsit anima mea post te... Mihi autem adherere Deo bonum est. *Ps.* 62. 9. *et* 72. 28.

n'aille qu'à elle, lui fait peur de tout le monde, afin que cela l'oblige à se rejeter entre ses bras : de même le Seigneur permet que le démon nous épouvante par le moyen des tentations, afin que cela nous fasse revenir plus promptement à notre Père céleste. Il s'éloigne de nous pour un peu de temps, dit Gerson, comme l'aigle qui s'éloigne de ses petits, pour les exciter à voler à elle, comme une mère qui laisse son fils pour un moment, afin qu'il crie plus fortement après elle, qu'il la cherche avec plus de soin, qu'il l'embrasse plus étroitement après l'avoir trouvée, et qu'elle le caresse aussi plus tendrement qu'à l'ordinaire (1). Saint Bernard dit (2) que quand Dieu semble s'éloigner quelquefois de nous, c'est afin que nous le rappelions avec plus d'empressement, et que nous fassions plus d'effort pour le retenir. C'est ainsi qu'étant avec les deux disciples qui alloient à Emaüs, il feint de vouloir les quitter, et d'être obligé de passer outre, afin qu'ils le pressent davantage de s'arrêter avec eux, et qu'ils lui disent : *Demeurez avec nous ; car il se fait tard, et le jour commence déjà à tomber* (3).

Il arrive encore par ce moyen, que voyant

---

(1) Ut provocet sicut aquila pullos ad volandum, ut mater filium ad horam relinquit, quo instantiùs ille clamet, accuratiùs quærat, arctiùs stringat, et illa vicissim blandiatur suaviùs. *Gers. de inst. Theolog. prat. consid. vel. indust. art.* 6.

(2) *Bern. serm. 74. sup. Cantica.*

(3) Mane nobiscum, Domine, quoniam advesperascit, et inclinata est jam dies. *Luc.* 24. 29.

le besoin que nous avons du secours de Dieu, nous en faisons aussi plus d'estime. C'est aussi ce qui fait dire à saint Grégoire (1), qu'il nous est utile que Dieu retire quelquefois sa main de nous, parce que s'il ne nous abandonnoit jamais, nous pourrions faire moins de cas de sa protection, et la croire moins nécessaire qu'elle n'est : au lieu que quand il nous quitte pour quelque temps, et qu'ensuite il nous tend la main au moment que nous étions près de tomber, nous concevons beaucoup mieux alors le prix de ses grâces. Quand on songe que sans lui on étoit perdu : *Pour peu que le Seigneur eût tardé à me secourir, mon âme seroit descendue aux enfers* (2) ; on a alors une reconnoissance bien plus vive de ses faveurs, et on entre dans de bien plus profonds sentimens de sa miséricorde et de sa bonté. *En quelque temps que je vous appelle, je connois aussitôt que vous êtes mon Dieu* (3), par le secours que vous me donnez. Dès qu'on a recours à Dieu dans la tentation, on en reçoit du secours, on éprouve la fidélité de Dieu à nous assister dans le temps de la nécessité, et cette épreuve fait que le regardant alors plus particulièrement comme notre père et notre défenseur, on s'enflamme davantage en son amour, et on se répand

(1) *Greg. l.* 23. *Mor. c.* 19.
(2) Nisi quia Dominus adjuvit me, paulò minùs habitasset in inferno anima mea. *Ps.* 93. 17.
(3) In quacumque die invocavero te, ecce cognovi quoniam Deus meus es. *Ps.* 55. 10.

en ses louanges, comme firent les enfans d'Israël, lorsqu'ils virent périr dans les flots de la mer rouge, leurs ennemis qui les poursuivoient.

Un autre bien que produit encore la tentation, c'est qu'elle apprend à l'homme à ne s'attribuer aucun avantage à lui-même, mais à rapporter tout à Dieu, et à lui donner la gloire de tout; et ce bien-là est d'autant plus grand, que c'est aussi un remède très-efficace contre les tentations, et un moyen très-propre pour obtenir de nouvelles grâces de Dieu.

CHAPITRE VI.

Que c'est dans les tentations que les justes sont davantage éprouvés et purifiés, et que la vertu jette de plus profondes racines.

Les Saints disent que c'est encore pour mettre la vertu de chacun à l'épreuve, que Dieu veut que nous soyons tentés. De même que c'est dans les grands vents et dans les bourrasques, qu'on voit si un jeune arbre a bien pris racine; et que c'est dans la guerre et dans les combats, non pas dans la paix et dans le repos, que l'on connoît le courage et la valeur d'un soldat : de même, c'est dans les tentations et dans les souffrances, non pas dans le temps d'une dévotion douce

et tranquille, que l'on reconnoît le zèle et la fermeté d'un véritable serviteur de Dieu. Saint Ambroise, sur ces paroles du Prophète royal : *Je suis prêt à garder vos commandemens, sans être étonné de rien* (1), dit que comme il faut qu'un pilote soit extrêmement habile, pour bien gouverner un vaisseau pendant la tempête, lorsque tantôt un coup de mer l'élève jusqu'aux étoiles, et que tantôt la vague s'ouvrant, semble devoir l'engloutir dans les abîmes ; aussi y a-t-il un mérite extrême à savoir si bien se conduire dans le temps des tentations, que sans se laisser aller à l'orgueil dans la prospérité, et sans se décourager dans l'adversité, on puisse dire toujours avec le Prophète : *Je suis prêt, sans être étonné de rien.* Or c'est pour cela que Dieu nous envoie des tentations, pour nous éprouver comme son peuple, qu'il laissa parmi beaucoup de nations ennemies : *Afin*, dit l'Ecriture, *que par leur moyen il éprouvât Israël, et qu'il vît s'ils observoient, ou non, les commandemens que le Seigneur leur avoit donnés par Moïse* (2). L'Apôtre ne nous apprend-il pas aussi, *qu'il faut qu'il y ait des hérésies, afin que l'on connoisse ceux qui auront été à l'épreuve* (3) ? Et le Sage

(1) *S. Ambr. in illud :* Paratus sum, et non sum turbatus, ut custodiam mandata tua. *Ps.* 118. 60.

(2) Ut in illis experiretur Israelem, utrùm audirent mandata Domini, quæ præceperat patribus eorum per manum Moysis, an non. *Judic.* 3. 4.

(3) Oportet et hæreses esse, ut et qui probati sunt, manifesti fiant in vobis. 1. *Cor.* 11. 19.

ne dit-il pas, en parlant des justes : *Que Dieu les a tentés, et les a trouvés dignes de lui* (1)? Les tentations sont comme des coups de marteau, qui servent à faire connoître la bonté du métal. Elles sont la pierre de touche avec laquelle Dieu reconnoît ses amis : car Dieu veut aussi-bien que les hommes, avoir des amis à l'épreuve ; et c'est pour cela qu'il y met les siens, suivant ces paroles : *Les vases d'argile s'éprouvent dans le fourneau, et les hommes justes dans l'affliction* (2). *Et comme l'argent s'éprouve par le feu, et l'or par le creuset; ainsi le Seigneur éprouve les cœurs* (3) par la tentation. Comme quand une masse de métal, dit saint Jérôme, a bien pris le feu, on ne sait plus si c'est de l'or, ou de l'argent, ou du cuivre ; parce que dans le feu, tout ce qui est bien embrasé ne paroît que feu : de même, dans l'ardeur de la dévotion, dans la ferveur que donnent les consolations spirituelles, on ne connoît pas ce que chacun est ; tout est de feu alors. Mais retirez le métal du feu, laissez-le refroidir, et vous verrez ce que c'est. Laissez passer le temps des consolations et de la ferveur ; laissez venir les souffrances et les tentations, et on connoîtra alors ce que chacun est en soi. Lorsque dans un état de

(1) Quoniam Deus tentavit illos, et invenit eos dignos se. *Sap.* 3. 5.

(2) Vasa figuli probat fornax, et homines justos tentatio tribulationis. *Eccl.* 27. 6.

(3) Et sicut igne probatur argentum, et aurum camino : ita corda probat Dominus. *Prov.* 17. 3.

tranquillité et de paix on s'adonne à la vertu, il est difficile de savoir si on s'y adonne ou par vertu, ou par bonté de tempérament, ou par le plaisir qu'on y trouve, ou enfin parce qu'on n'est alors touché d'aucune autre chose; mais celui qui persévère, malgré les assauts que la tentation lui livre, celui-là fait bien voir que c'est la vertu et l'amour de Dieu qui le font agir.

La tentation sert encore à nous purifier davantage. *Vous nous avez purifiés*, dit le Psalmiste, *comme on purifie l'argent par le feu* (1). Dieu purifie ses élus par la tentation, comme l'orfévre purifie l'or et l'argent par le feu. *Je les ferai passer par le feu*, dit-il dans Zacharie, *comme on y fait passer l'argent, et je les éprouverai comme on éprouve l'or* (2). Et dans Isaïe : *Je vous affinerai au feu*, dit-il; *je vous ôterai tout ce que vous avez de crasse, d'écume et d'étain* (3). Voilà ce que fait la tentation dans les justes; elle consume en eux ce que les vices y avoient laissé de rouille et d'impureté; elle les délivre de l'amour-propre et de l'amour des choses du monde, et elle les rend plus purs et plus agréables aux yeux de Dieu. Il est vrai, dit saint Augustin, que tout le monde ne retire pas ce fruit-là des

(1) Igne examinasti nos sicut examinatur argentum. *Ps.* 65. 10.

(2) Uram eos sicut uritur argentum, et probabo eos sicut probatur aurum. *Zach.* 13. 9.

(3) Et excoquam ad purum scoriam tuam, et auferam omne stannum tuum. *Isai.* 1. 25.

tentations. Il y a des choses qui s'amollissent et se fondent, dès qu'on les présente au feu, comme la cire; il y en a d'autres, au contraire, qui s'y endurcissent, comme l'argile. Il en est de même des justes et des méchans; ceux-là s'amollissent au feu des tentations et des souffrances, en s'humiliant dans la connoissance de leur bassesse, et ceux-ci au contraire s'y endurcissent; et c'est ainsi que des deux larrons sur la croix, l'un fait de son supplice l'instrument de sa conversion, et l'autre en prend une occasion de blasphème. C'est ce qui a fait dire à ce saint docteur, que la tentation est un feu dans lequel l'or se purifie, la paille se consume, le juste se perfectionne, et le pécheur rencontre sa perte; que c'est une tempête qui jette l'un à bord, et qui engloutit l'autre (1). Dieu ouvrit un chemin à travers la mer aux enfans d'Israël; mais les mêmes eaux qui servirent à les sauver, engloutirent les Egyptiens.

Saint Cyprien voulant encourager les fidèles à supporter courageusement les persécutions : De même, dit-il, que le peuple d'Israël multiplioit tous les jours de plus en plus pendant l'oppression des Egyptiens; de même l'Eglise de Dieu augmente parmi les persécutions des infidèles : et comme l'arche *s'élevoit en haut à mesure que les eaux*

---

(1) Tentatio ignis est in quo aurum rutilat, et palea consumitur : justus perficitur, peccator miserè perit. Tempestas est ex qua hic emergit, ille suffocatur. *Aug. in Ps.* 62. *Exort. ad Mart.*

croissoient (1); de même les vrais serviteurs de Dieu s'élèvent au Ciel, à mesure que les tentations et les souffrances redoublent. Comme l'agitation de la mer, dit Gerson (2), fait qu'elle rejète tout d'un coup sur le rivage, toutes les immondices qu'elle avoit entraînées peu à peu durant le calme; aussi les tentations et les souffrances servent à purifier notre âme de toutes les imperfections qu'elle a contractées pendant une paix profonde. Le vigneron taille la vigne, afin qu'elle rapporte davantage; et c'est ainsi, disent les Saints, que Dieu, qui se compare au vigneron dans l'Evangile, taille ses vignes, c'est-à-dire, tente et éprouve ses élus, afin qu'ils produisent plus abondamment des fruits de justice. *Il taillera*, dit l'Ecriture, *tout le bois qui apporte du fruit, afin qu'il en apporte encore davantage* (3). Les vents, dit le saint abbé Nil, font que les arbres se fortifient davantage; et la tentation fait que l'âme s'affermit de plus en plus dans la vertu (4). Et c'est dans ce sens que les Saints entendent ces paroles de l'Apôtre : *La vertu se perfectionne dans la foiblesse* (5); comme s'il disoit qu'elle

(1) Multiplicatæ sunt aquæ, et elevaverunt arcam in sublime. *Gen.* 7. 17.

(2) *Gers. de Justitia. Theol. Jud.* 6.

(3) Omnem palmitem qui fert fructum, putabit eum, ut fructum plus afferat. *Joan.* 15. 2.

(4) Plantas enutriunt venti, et tentatio confirmat animæ fortitudinem. *Nil. Abb. tom.* 3. *Bibl. SS. Patr. et Clim. Grad.*

(5) Virtus in infirmitate perficitur. 2. *Cor.* 12 9. *id est*, stabilitur, fundatur, stabilis declaratur.

s'affermit davantage, et fait mieux connoître sa solidité. Quand on attaque une vérité que vous soutenez, plus on allègue de raisons pour la combattre, plus vous vous efforcez d'en chercher pour la défendre; ainsi il arrive que par votre réponse aux objections qu'on vous fait, vous vous y confirmez de plus en plus. Il en est de même dans les tentations : plus le démon fait d'efforts pour détourner un serviteur de Dieu de la pratique de quelque vertu, plus le serviteur de Dieu cherche à s'y fortifier par de saints motifs, par de fermes résolutions et par de nouveaux actes; et ainsi elle s'établit davantage dans son cœur, et y jette de plus profondes racines. C'est pourquoi on dit fort bien, que les tentations sont à l'âme, ce que les coups de marteau sont à l'enclume : elles servent à la rendre plus forte à toute épreuve.

Saint Bonaventure dit encore (1) que ceux qui se trouvant vivement tentés de quelque vice, demeurent fidèles dans la tentation, Dieu les récompense pour l'ordinaire, par la possession éminente de la vertu la plus opposée au vice qu'ils ont combattu. C'est ainsi que saint Benoît, au rapport de saint Grégoire, ayant courageusement surmonté une violente tentation d'impureté, en se roulant tout nu sur des chardons et des épines, reçut de Dieu, en récompense, le don de la chasteté, sans que depuis il sentît jamais en lui aucun mouvement qui y fût contraire.

---

(1) *Bon. Process.* 4. *Relig. c.* 13.

Nous lisons la même chose de saint Thomas d'Aquin. Une femme voulant le solliciter au péché, il la fit fuir avec un tison ardent: Dieu couronna sa résistance; il lui envoya deux anges, qui lui ceignirent fortement les reins, pour marque qu'il lui accordoit le don d'une perpétuelle chasteté. Dieu garde cette même conduite envers ceux qui résistent fermement aux tentations contre la foi; il leur donne ensuite des lumières vives et pures, qui éclairent leur esprit, et qui échauffent leur cœur de telle sorte, que rien ne leur fait plus de peine. Saint Bonaventure applique à ce sujet ces paroles d'Isaïe: *Ils mèneront en captivité ceux dont ils étoient captifs, et ils assujettiront ceux dont ils étoient tributaires* (1). Consolez-vous donc, mon frère, lorsque vous êtes tenté, et prenez courage; c'est par cette épreuve que Dieu veut affermir en vous la vertu que la tentation y attaque; c'est par ces révoltes et ces contradictions de la chair, qu'il veut vous faire obtenir le don d'une chasteté angélique. Samson rencontre un lion en son chemin (2), il l'attaque et le met en pièces; et à quelque temps de là, repassant par le même endroit, il trouve un rayon de miel dans le corps du lion mort. Attaquez courageusement la tentation, et surmontez-la, vous verrez ensuite quelle douceur vous en retirerez.

On peut connoître par-là, que c'est don-

(1) Et erunt capientes eos qui se ceperant, et subjicient exactores suos. *Isai.* 14. 2.
(2) *Judic.* 14.

ner aussi de nouvelles forces à la tentation pour l'avenir, que d'y succomber, car le vice s'augmente et se fortifie de cette sorte, et devient plus difficile à surmonter, comme le remarque saint Augustin, sur ce passage de Jérémie : *Jérusalem a péché, et c'est ce qui l'a rendue foible et chancelante* (1). Le Sage nous enseigne la même chose dans ces paroles : *Le pécheur péchera encore* (2). Et cet avis est très-important pour ceux qui sont combattus de la tentation. Car le démon en abuse quelques-uns, en leur faisant accroire qu'ils feront cesser la tentation en y succombant, et c'est une erreur; car, au contraire, c'est le moyen de lui donner plus de force, et de faire que la concupiscence prenne plus d'empire sur vous, et puisse vous vaincre plus facilement dans toutes les occasions. Il en est de cela comme d'un hydropique, qui ne fait qu'accroître sa soif en pensant l'apaiser; ou comme d'un avare, qui, en voulant satisfaire son avarice, la rend toujours plus insatiable. Tenez pour certain, que lorsque vous vous laissez aller à la tentation, vous lui donnez de nouvelles forces contre vous, et vous perdez quelque chose des vôtres; et qu'ainsi vous devenez plus facile à vaincre une autre fois : au lieu que quand vous résistez courageusement, la vertu se fortifie et s'augmente en vous d'autant. C'est pourquoi le moyen de venir à

(1) Peccatum peccavit Jerusalem; propterea instabilis facta est. *Thren.* 1. 8

(2) Peccator adjiciet ad peccandum. *Eccl.* 3. 29.

bout des tentations, et de faire en sorte qu'on n'en soit plus inquiété, c'est de ne point s'y laisser aller, et de ne souffrir jamais qu'elles gagnent rien sur nous ; car de cette sorte elles perdent tellement leurs forces, qu'elles viennent enfin à ne donner plus aucune peine, et c'est là ce qui devroit nous encourager extrêmement à la résistance.

CHAPITRE VII.

Que les tentations servent à nous rendre plus soigneux et plus fervens.

Un autre avantage que la tentation porte avec elle, c'est qu'elle nous rend plus attentifs à nos obligations, nous empêche de nous relâcher, et nous fait tenir sur nos gardes, comme des gens qui sont à toute heure sur le point de combattre. De même qu'une longue paix rend les hommes négligens, qu'elle leur ôte les forces et leur amollit le courage; de même, l'exercice de la guerre les rend vigilans, hardis et robustes. C'est pourquoi Caton soutint dans le sénat, qu'il ne falloit point ruiner Carthage, de peur que les Romains ne se perdissent ensuite dans l'oisiveté de la paix. Et malheur, dit-il, à Rome, si une fois Carthage n'est plus (1) !

(1) Carthaginem non delendam, ne Romani otio et torpore languerent. Væ, inquit, Romæ, si Carthago non steterit. *Paul. Manut. in Apoph. p.* 113. 91. 24.

Les Lacédémoniens avoient les mêmes sentimens touchant leurs ennemis ; car un de leurs rois ayant proposé d'exterminer entièrement une ville avec laquelle ils étoient continuellement en guerre, les éphores s'y opposèrent, et dirent qu'ils ne souffriroient point qu'on brisât la pierre de-meule qui servoit à aiguiser la vertu et le courage de leurs citoyens. C'est ainsi qu'ils appeloient la ville ennemie qui les tenoit continuellement en haleine, et qui leur donnoit des alarmes à toute heure ; et c'est ainsi qu'ils croyoient que rien ne leur étoit plus préjudiciable, que le défaut des occasions de combattre et de se signaler. Il en est de même dans les choses du salut : le défaut des tentations jette les hommes dans la nonchalance et dans le relâchement ; au lieu que les tentations les rendent plus soigneux et plus vigilans, et réveillent leur ferveur et leur courage. Un religieux, par exemple, s'est laissé tomber dans un état de nonchalance, qui le rend négligent pour tous ses devoirs et ses exercices : plus de cilice, plus de discipline ; il s'endort à l'oraison, n'obéit que lâchement, et ne cherche qu'à se faire des amusemens et des entretiens. La-dessus, il survient une tentation violente, dans laquelle il a besoin de recourir à Dieu et aux remèdes : alors il se réveille de son assoupissement, et reprend des forces et de la ferveur, pour la mortification et pour la prière. C'est même un proverbe parmi les gens du monde, que pour apprendre à prier Dieu,

il faut se faire matelot ; et cela ne veut-il pas dire que la nécessité et le péril sont de grands moyens pour nous obliger à avoir recours à Dieu ? C'est dans cette vue, dit saint Chrysostome, et dans celle de notre avancement spirituel, que Dieu permet les tentations ; car, lorsqu'il nous voit tomber dans la nonchalance et dans la tiédeur, nous retirer du commerce que nous avons avec lui dans l'oraison, et ne faire plus tant d'état des choses spirituelles ; il s'éloigne un peu de nous, pour nous obliger par-là à retourner à lui avec plus d'ardeur. Quand le démon, dit-il ailleurs, porte la terreur et l'épouvante dans notre âme, alors nous devenons plus fidèles, nous reconnoissons notre foiblesse, et nous nous jetons entièrement entre les bras de Dieu (1).

Ainsi, bien loin que les tentations soient pour nous un empêchement et un obstacle à marcher dans le chemin de la vertu ; elles nous y aident au contraire. C'est pourquoi saint Paul, parlant de la tentation, et voulant la désigner par une expression figurée, ne se sert pas des termes d'épée ou de lance mais de celui d'aiguillon : *L'aiguillon de la chair*, dit-il, *m'a été donné* (2). Pour

(1) Cùm enim nos ad torporem declinantes viderit, et ab ipsius familiaritate resilientes, et spiritualium nullam rationem facientes, paululum nos derelinquit, ut ita castigati, ad ipsum studiosiùs redeamus. Quandò malignus ille perterret nos atque perturbat, tunc frugi efficimur : tunc nosmetipsos agnoscimus : tunc ad Deum omni studio recurrimus. *Chrys. hom 4. ad Pop. Antioc. t. 5. l. 1. de Prov.*

(2) Datus est mihi stimulus carnis. 2. *Cor.* 12. 17.

marquer que comme l'aiguillon n'est pas fait pour blesser et pour tuer, mais seulement pour exciter à marcher plus vite ; aussi la tentation ne nous est pas donnée pour notre perte, mais pour notre avancement, et pour réveiller notre ferveur ; et en cela elle est utile à ceux mêmes qui ont déjà fait le plus de progrès dans la vertu. Car, de même que quelque bon et quelque vigoureux que soit un cheval, il va toujours mieux quand il sent l'éperon ; de même, quelque parfaits que soient les serviteurs de Dieu, ils courent toujours plus légèrement dans la voie du Seigneur, quand ils se sentent pressés par l'aiguillon de la tentation.

L'intention du démon dans la tentation est mauvaise, dit saint Grégoire (1) ; mais celle de Dieu est bonne. C'est ainsi que les sangsues qu'on applique à un malade, lui suceroient tout le sang jusqu'à la dernière goutte, si elles pouvoient ; cependant le médecin ne s'en sert que pour tirer le sang corrompu. Semblablement, lorsqu'on met le feu à une plaie, l'activité du feu tend à brûler aussi bien la chair vive que l'autre ; mais l'intention du chirurgien la détermine à n'agir qu'où il faut, et à guérir. La vue du démon dans la tentation est à la vérité de détruire la vertu dans notre cœur, et de nous ravir le mérite et la récompense de nos bonnes œuvres ; mais la vue de Dieu est en cela tout opposée à la sienne. Les

(1) *Greg. l. Mor. 2. c. 6.*

pierres que le démon nous jette pour nous accabler, Dieu les change en pierres précieuses, pour nous en composer une couronne de gloire. Les Juifs lapident saint Etienne; et ne respirent que sa mort, et c'est alors qu'il voit les cieux ouverts, et le Fils de Dieu qui l'appelle.

Gerson remarque (1) à ce sujet une chose qui doit être de grande consolation pour nous. Il dit que c'est l'opinion des saints Pères, que quoique dans le temps de la tentation, on commette quelques fautes légères, et qu'on croie y avoir donné occasion par quelque négligence; cependant, la patience et la résignation avec laquelle on aura d'ailleurs souffert cette épreuve, la résistance qu'on aura apportée aux attaques de la tentation, et les efforts qu'on aura faits pour la vaincre, non-seulement effacent toutes ces sortes de fautes et de négligences, mais font que l'on augmente en grâce et en mérite devant Dieu, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Dieu vous fera tirer avantage de la tentation* (2). Lorsqu'une mère ou une nourrice veut apprendre à marcher à un enfant, elle s'écarte un peu de lui, et puis l'appelle ; il tremble alors et n'ose avancer : cependant elle le laisse, au hasard même quelquefois de le voir tomber, croyant que c'est pour lui un moindre mal, que de ne savoir pas marcher. Dieu en use de la même

---

(1) *Gers. tract. contra pusillanim.*

(2) Faciet etiam cum tentatione proventum. 1. *Cor.* 10. 13.

sorte avec nous. *Je suis*, dit-il, *comme le père nourricier d'Ephraïm* (1); ces chutes légères, ces fautes que vous croyez avoir commises, il les compte pour rien en comparaison du profit que vous retirez des tentations en y résistant.

Blosius rapporte (2), que sainte Gertrude s'affligeant un jour amèrement d'un défaut auquel elle étoit sujette, et demandant instamment à Dieu de l'en délivrer, le Seigneur lui répondit avec une extrême bonté : Pourquoi voulez-vous, ma fille, me priver d'une grande gloire, et vous d'une grande récompense ? Toutes les fois que reconnoissant ce défaut en vous, vous vous proposez de vous en corriger à l'avenir, c'est un nouveau mérite que vous acquérez; et toutes les fois qu'on tâche de surmonter quelque défaut pour l'amour de moi, on me fait le même honneur qu'un brave soldat fait à son roi, en combattant courageusement contre les ennemis, et s'efforçant de les vaincre.

(1) Et ego quasi nutritius Ephraim, *Osee.* 11. 3.
(2) *C.* 4. *Monit. Spirit.*

CHAP. VIII.

CHAPITRE VIII.

Que les saints et les serviteurs de Dieu, non-seulement ne s'affligeoient point des tentations, mais s'en réjouissoient au contraire, à cause du profit qu'ils en retiroient.

La vue de ces avantages qui sont attachés aux tentations, faisoit que les saints, au lieu de s'en affliger, s'en réjouissoient; et c'est à quoi nous exhorte l'apôtre S. Jacques, par ces paroles : *Recevez, mes frères, avec toute sorte de joie, les diverses tentations qui vous arrivent* (1). Saint Paul parle dans le même esprit : *Ce n'est pas seulement*, dit-il, *dans l'espérance des enfans de Dieu que nous nous glorifions, mais nous nous glorifions aussi dans les afflictions, sachant que l'affliction produit la patience, la patience l'épreuve, et l'épreuve l'espérance* (2). S. Grégoire expliquant ce passage de Job (3): *Si je me couche, je dirai : Quand me leve-*

(1) Omne gaudium existimate, fratres mei, cùm in varias tentationes incideritis. *Jacob.* 1. 2.

(2) Non solùm autem, sed et gloriamur in tribulationibus, scientes quòd tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio verò spem. *Rom.* 5. 3. 4.

(3) *Greg. ibid. c.* 7. *in illud :* Si dormiero, dicam : Quando consurgam? et rursùm expectabo vesperam. *Job.* 7. 4.

rai-je? et quand je me leverai, je serai encore dans l'attente du soir, dit que l'attente du soir en cet endroit, est l'attente de la tentation; et il remarque à ce sujet, que Job parle de la tentation, comme d'une chose bonne et avantageuse. Car nous sommes dans l'attente des bonnes choses, continue ce Père, et dans l'appréhension des mauvaises; et Job en disant qu'il est dans l'attente de la tentation, montre assez l'estime qu'il en fait.

Saint Dorothée (1) rapporte à ce sujet l'exemple d'un disciple des anciens Pères du désert, qui étant continuellement combattu de l'esprit d'impureté, y résistoit courageusement par la miséricorde de Dieu, et par le moyen de la prière, du jeûne, du travail et de plusieurs autres austérités. Son maître qui le voyoit dans cet état, lui ayant dit un jour, que s'il vouloit, il prieroit Dieu de l'en délivrer : Je vois bien, mon Père, lui répondit-il, que c'est un état bien pénible que celui où je suis; mais je vois aussi qu'il est utile pour mon avancement : car cela fait que je m'adonne davantage à l'oraison, à la mortification, à la pénitence; ainsi tout ce que je vous prie de demander à Dieu pour moi, c'est qu'il me donne la grâce de la patience et la force de sortir victorieux du combat. Le saint vieillard fut ravi de la réponse du disciple, et lui dit : Je vois bien maintenant, mon fils, que vous avancez

---

(1) *Refert. Doroth. Doct.* 13. *ex. Prat. spir.*

véritablement dans le chemin de la vertu ; car lorsqu'on est vivement combattu d'une tentation, à laquelle on s'efforce de résister, on en est plus humble, plus soigneux et plus mortifié; et de cette sorte l'âme venant à se défaire de tout ce qu'elle a d'impur, parvient enfin à un haut point de pureté et de perfection. Le même saint Dorothée raconte d'un autre solitaire, que se voyant délivré d'une tentation à laquelle il étoit sujet, il s'en affligea et s'en plaignit tendrement à Dieu, en lui disant : Est-ce donc, Seigneur, que vous ne m'avez pas jugé digne de souffrir quelque chose pour l'amour de vous ?

Saint Jean Climaque dit (1), que saint Ephrem se voyant dans ce parfait état de tranquillité et de paix, qu'il appelle impassibilité, demandoit instamment à Dieu de le rengager dans le combat, afin d'avoir matière de mériter et de travailler à sa couronne. Et Pallade rapporte, qu'un solitaire étant allé trouver l'abbé Pastor, et lui ayant dit qu'il étoit enfin délivré de toutes les tentations qui le tourmentoient, et que, par la miséricorde divine, il jouissoit d'une paix profonde : Allez vous rejeter aux pieds de Dieu, lui dit le saint homme, et demandez-lui qu'il vous renvoie vos tentations, de peur que l'état où vous êtes ne vous rende plus tiède et plus négligent à son service. Le solitaire s'adresse à Dieu de nouveau, épanche son cœur et son esprit devant lui,

(1) *Clim. grad.* 27. *art.* 8.

pour lui demander ce qui lui étoit le plus convenable ; et Dieu lui renvoya ses premières tentations. Pour confirmation de tout ceci, nous voyons que quand l'Apôtre demanda d'être délivré de la tentation qui le persécutoit, il ne fut point exaucé : *Ma grâce vous suffit*, lui répondit le Seigneur, *car la vertu se perfectionne dans la foiblesse* (1).

CHAPITRE IX.

Que les tentations nous servent de leçon et pour nous, et pour les autres.

Un autre profit que peuvent tirer des tentations ceux qui sont employés à la direction des âmes, c'est que leur faisant éprouver en eux-mêmes ce qu'ils doivent voir ensuite dans les autres, ils apprennent par-là comment ils doivent se gouverner. Car il n'y a point, dit-on, de meilleur chirurgien, qu'un homme qui a été souvent blessé : de sorte que comme celui qui est exercé dans cette milice spirituelle, connoît par lui-même tous les artifices du démon, et que l'expérience est un grand maître, il devient beaucoup plus habile dans la conduite du prochain. *Ceux qui ont été sur mer*, dit l'Ecclésiastique,

(1) Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur. 2. *Cor.* 12. 9.

connoissent les dangers qu'on y court (1). Et ne voyons-nous pas tous les jours que ceux qui sont versés dans la pratique du monde, se démêlent bien mieux que les autres de toutes les diverses occurrences de la vie ? Or les tentations nous donnent le même avantage, pour les choses qui regardent notre salut; et c'est ce que le Sage nous apprend par ces paroles : *Que sait celui qui n'a point été tenté ? Un homme qui a été éprouvé en beaucoup de choses, fait beaucoup de réflexions ; celui qui n'a point été éprouvé, ne songe à rien* (2). Enfin un homme qui aura fait un long apprentissage dans cette sorte de guerre, sera sans doute très-propre à la direction des âmes ; et c'est pour nous rendre habiles dans cette science, que Dieu veut que nous ayons des tentations. Il le veut encore, afin qu'elles nous apprennent à compatir à celles de notre prochain ; de même que les maladies et les infirmités corporelles dont nous avons été affligés, nous apprennent à avoir compassion de ceux qui sont attaqués des mêmes maux.

Cassien rapporte (3), qu'un jeune solitaire étant tourmenté par de continuelles tentations d'impureté, s'adressa à un ancien anachorète, et lui découvrit l'état de son âme,

(1) Qui navigant mare, enarrent pericula ejus. *Eccl.* 43. 26.
(2) Qui non est tentatus, quid scit ? Vir in multis expertus cogitabit multa : qui non est expertus pauca recognoscit. *Eccl.* 34. 9. 10.
(3) *Cassian. coll.* 2. *c.* 15.

espérant trouver de la consolation et du remède à ses maux, par les conseils et par les prières du vieillard : mais il lui arriva tout autrement. Cet homme, qui n'avoit ni la prudence ni la discrétion que l'âge a coutume de donner, lui témoigna une extrême surprise, au récit qu'il lui fit de ses tentations; le reprit avec aigreur, et le châtia de paroles, en l'appelant infâme et malheureux, et lui disant qu'il étoit indigne du nom de solitaire, puisqu'il lui arrivoit des choses de cette nature. Il le renvoya enfin si désolé, par la dureté et par la rudesse de ses réprimandes, que dans l'accablement et dans le désespoir où il étoit, il ne songeoit plus à résister à la tentation, mais seulement à exécuter ce qu'elle lui suggéroit, et qu'il prenoit déjà des mesures pour cet effet. L'abbé Apollon, qui étoit alors en grande recommandation dans le désert, par sa sainteté et par sa prudence, le rencontra sur le chemin de la ville; et jugeant du trouble intérieur par l'émotion du dehors, il lui demanda avec beaucoup de douceur ce qu'il avoit, et quelle étoit la cause de l'égarement et de la tristesse qui paroissoient sur son visage; mais ce jeune homme étoit si profondément enseveli dans ses pensées, qu'il ne lui répondit rien. Le saint abbé connoissant encore davantage par-là le désordre de son âme, insista plus fortement, et le pressa de telle sorte, qu'enfin il l'obligea à lui déclarer l'agitation d'esprit où il étoit, et que les reproches du vieillard l'a-

voient tellement découragé, que désespérant de pouvoir surmonter la tentation, et vivre en vrai solitaire, il avoit résolu d'abandonner le désert, et de retourner dans le monde pour se marier. Le saint homme commença alors à le consoler et à l'encourager, en lui disant qu'il étoit combattu tous les jours des mêmes tentations que lui; et qu'il ne falloit pas pour cela se rebuter et perdre courage, puisque pour les vaincre, ce n'étoit pas tant sur ses propres forces qu'on devoit compter, que sur la grâce et sur la miséricorde de Dieu. Il le conjure enfin de différer d'un jour à exécuter sa résolution, et de s'en retourner cependant à sa cellule, pour y implorer le secours de Dieu; et comme le terme étoit court, il l'y fait consentir. Après cela il s'achemina à celle du vieillard; et dès qu'il en fut proche, il se prosterna à terre, et levant les mains au ciel, et fondant en larmes, il adressa à Dieu cette prière: Seigneur, qui connoissez notre force et notre foiblesse, et qui êtes le souverain médecin des âmes, faites que la tentation qui afflige ce jeune homme, passe dans le cœur de ce vieillard, afin que du moins dans sa vieillesse, il apprenne à avoir compassion des peines et de la foiblesse de ses frères. A peine eut-il achevé sa prière, qu'il vit le démon, en forme d'un petit nègre hideux, tirer une flèche de feu à la cellule du vieillard, qui n'en eut pas plutôt senti l'atteinte, que le voilà dans une agitation d'esprit qui ne lui donne aucun relâche. Il se lève, il sort, il rentre; et après

avoir été quelque temps à ne faire continuellement autre chose, ne pouvant enfin plus supporter l'ardeur qui le dévoroit, il prend la même résolution que le jeune solitaire avoit formée, et prend le même chemin que lui. Le saint abbé qui l'observoit, et qui par la vision qu'il avoit eue, connoissoit la tentation qui le tourmentoit, s'approche de lui, lui demande où il va, et d'où vient qu'oubliant ce qu'il devoit à la gravité de son âge et de sa profession, il avoit tant d'inquiétude et tant de hâte. Le vieillard qui se crut découvert, et que le témoignage de sa mauvaise conscience remplissoit de honte et de confusion, ne répondit rien. Alors le saint homme profitant du trouble où il le voyoit : Retournez à votre cellule, lui dit-il, et croyez que si le démon vous a laissé en paix jusqu'ici, c'est ou qu'il ne vous connoissoit pas, ou qu'il ne faisoit nul cas de vous. Voyez quelle est votre foiblesse, puisqu'après avoir vieilli dans le désert, vous n'avez pu résister à une tentation, ni même en soutenir les premières attaques; mais que vous vous êtes laissé vaincre d'abord, et que sans vouloir différer seulement d'un jour, vous n'avez plus songé qu'à exécuter vos mauvais desseins. Dieu l'a permis ainsi, afin que du moins dans votre vieillesse, vous appreniez à compatir aux infirmités et aux peines de vos frères, et que vous sachiez par votre propre expérience qu'il faut les consoler et les encourager, et non pas les rebuter et les désespérer, comme ce

jeune solitaire qui s'étoit adressé à vous. Le démon ne lui livroit des assauts si rudes pendant qu'il vous laissoit en repos, que parce que voyant plus de vertu en lui qu'en vous, il en étoit piqué d'un plus vif sentiment de jalousie et d'envie, et qu'il lui sembloit qu'une vertu si ferme ne pouvoit être attaquée par des tentations trop fortes et trop violentes. Apprenez donc par vous-même à avoir compassion des autres, et qu'il faut tendre la main à celui qui est près de tomber, et le soutenir par des paroles de douceur et de consolation, et non pas l'accabler par un traitement plein de rudesse, et lui donner lieu de tomber plus lourdement. C'est ce que nous enseigne Isaïe, par ces mots : *Le Seigneur m'a donné une langue éloquente, afin que je sache soutenir par la parole celui qui est las* (1) ; et c'est ce qu'a pratiqué Jésus-Christ lui-même, à qui saint Matthieu applique ce passage du même prophète : *Il n'achevera point de rompre le roseau déjà foible, ni d'éteindre la torche qui fume encore* (2). Pour conclusion, continua le Saint, comme ce n'est que par le secours et par la grâce de Dieu, qu'on peut réprimer et éteindre les mouvemens et les ardeurs de la concupiscence, recourons à lui, et demandons-lui qu'il vous délivre de la tentation qui vous tourmente : *Car c'est*

(1) Dominus dedit mihi linguam eruditam, ut sciam sustentare eum qui lassus est verbo. *Isai.* 50. 4.

(2) Arundinem quassatam non conteret, et linum fumigans non extinguet. *Matt.* 12. 20.

lui seul qui a la puissance de blesser et de guérir, d'abaisser et d'élever, et de donner la mort ou la vie (1). Ils se mettent alors en oraison : et comme c'étoit par les prières du Saint que cette tentation étoit survenue à ce vieillard, Dieu l'en délivra aussi par les mêmes prières. De cette sorte, le jeune solitaire et le vieillard reçurent tous deux le remède et l'instruction dont ils avoient besoin.

CHAPITRE X.

Des remèdes contre les tentations : et premièrement qu'il faut conserver du courage et de la joie dans les tentations.

Du reste, mes frères, fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu ; endossez les armes de Dieu, afin que vous puissiez tenir ferme contre les embûches du diable (2). Saint Antoine, qui étoit si exercé dans cette sorte de guerre que les fidèles ont à soutenir contre le démon, avoit coutume de dire, qu'un des

(1) Quia ipse vulnerat, et medetur ; percutit, et manus ejus sanabunt. *Job*. 5. 18. Dominus mortificat et vivificat : humiliat, et sublevat. 1. *Reg*. 2. 6. 7.

(2) De cætero, fratres, confortamini in Domino et in potentia virtutis ejus : Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversùs insidias diaboli. *Ephes*. 6. 10. 11.

principaux moyens de le vaincre, est de montrer de la résolution et de la joie dans les tentations, parce qu'alors il s'afflige, et perd l'espérance de nous nuire. Saint Ignace, dans le livre des Exercices spirituels (1), nous donne à ce sujet un avis qui a rapport à ceci. Il dit que le démon en use avec nous dans les tentations, comme une femme qui querelle un homme : si la femme voit que l'homme lui tienne tête, elle perd courage et s'enfuit; mais si elle s'aperçoit qu'il la craigne, elle en devient plus hardie et plus insolente; enfin ce n'est plus une femme, c'est un lion. De même, lorsque le démon nous tente, s'il nous voit de la résolution et de la fermeté, il perd courage et se rebute; mais s'il nous sent de la foiblesse, il reprend de nouvelles forces, et devient un redoutable ennemi. *Résistez au diable*, dit saint Jacques, *et il s'enfuira de vous* (2); et la remarque que fait saint Grégoire (3) sur ces paroles de Job : *Le tigre est mort faute de proie*, est entièrement conforme à cela. Car ce qui est appelé tigre en cet endroit, est appelé *myrmicoleon* par les Septante, c'est-à-dire, lion et fourmi; et le démon, dit le Saint, nous est désigné par ce mot. C'est un lion et une fourmi tout ensemble : un lion pour ceux qui ne sont pour lui que

(1) *S. Ignat. l. Exerc. Spirit. reg. 17. ad motus animæ discernendos.*

(2) Resistite diabolo, et fugiet à vobis. *Jacob. 4. 7*

(3) *Gregor. l. 5. Moral. cap. 16. in illud :* Tigris periit, eò quòd non haberet prædam. *Job, 4. 11.*

des fourmis, et une fourmi pour ceux qui sont des lions pour lui. C'est pourquoi les Saints nous avertissent de ne point nous affliger dans les tentations, de peur que cela ne nous affoiblisse le courage : mais de combattre avec joie, comme les Machabées, dont l'Ecriture dit : *Qu'ils faisoient la guerre avec joie pour le peuple d'Israël* (1); car c'est là effectivement le moyen de vaincre comme eux.

Il y a encore une autre raison d'en user de cette sorte; c'est que le démon étant ennemi de notre bien, il est certain qu'il s'afflige de notre joie, et qu'il se réjouit de notre tristesse. Ainsi, quand ce ne seroit que pour le priver d'une si maligne joie, et pour l'affliger, nous devrions toujours nous efforcer de lui faire voir de la joie et du courage. La joie et la fermeté que les saints martyrs témoignoient dans leurs tourmens, étoient un supplice aussi cruel pour leurs tyrans, que tous ceux que la cruauté de ces mêmes tyrans leur faisoit souffrir. C'est ainsi que par une sainte joie, et par une sainte résolution, nous devons nous venger de la malice des démons; et comme c'est un des meilleurs moyens que nous ayons pour remporter la victoire sur eux, nous ferons dans les chapitres suivans, quelques réflexions, qui peuvent le plus contribuer à entretenir cette joie et cette résolution dans notre cœur.

---

(1) Et prælïabantur prælium Israel cum lætitia. 1. *Machab.* 3. 2.

CHAPITRE XI.

Que ce que le démon peut contre nous est peu de chose.

Il nous sera d'un grand secours, pour nous encourager dans les tentations, de considérer la foiblesse de nos ennemis, et combien c'est peu de chose que ce que le démon peut contre nous, puisqu'il ne sauroit nous faire tomber en aucun péché, si nous ne le voulons. Voyez, mes frères, dit saint Bernard, combien notre ennemi est foible ; il ne peut vaincre que celui qui veut bien être vaincu (1). Si un homme qui va au combat, étoit assuré de vaincre s'il vouloit, quelle joie n'auroit-il point ? Ne se croiroit-il pas assuré d'une victoire qui ne dépendroit que de sa volonté ? Nous pouvons aller au combat contre le démon avec la même confiance et la même joie, car nous savons bien qu'il ne peut nous vaincre, si nous ne le voulons. C'est ce que remarque très-bien saint Jérôme (2), sur les paroles que l'esprit malin dit à Jésus-Christ, lorsque l'ayant enlevé

(1) Videte, fratres, quàm debilis est hostis noster, qui non vincit nisi volentem. *Bernar. sermon. in Dominic. 2. Quadr. et 73. in Cant.*

(2) *Hieron. sup. c. 4. Matth. in illud :* Mitte te deorsùm. *Matth. 4. 6.* Vox diaboli est, qui semper omnes cadere deorsùm desiderat : persuadere potest, præcipitare non potest.

sur le pinacle du temple, il lui conseilloit de se précipiter. *Jetez-vous en bas*, disoit le tentateur; et voilà, dit le Saint, le véritable langage du diable, qui ne désire rien tant que la chute de tous les hommes. Il peut à la vérité leur persuader de se précipiter, mais il ne peut pas les jeter lui-même dans le précipice. La voix du démon qui vous tente, vous dit : Précipitez-vous en enfer; il faut lui répondre : Précipitez-vous-y vous-même, vous en savez déjà le chemin; pour moi je n'en veux rien faire : car il n'en sauroit avoir le pouvoir, si vous n'en avez la volonté. Un homme se sentant continuellement sollicité par le démon de se défaire de lui même, découvrit à son confesseur le trouble et l'agitation d'esprit où il étoit. Le confesseur lui ayant fait entendre que les sollicitations du malin esprit ne pouvoient avoir sur lui de pouvoir, que celui qu'il voudroit lui-même leur donner, lui dit que toutes les fois qu'il se sentiroit pressé de cette tentation, il répondît : Je n'en veux rien faire, et qu'il le vînt trouver au bout de huit jours. Cet homme pratiqua ce que son confesseur lui avoit dit, se délivra, par ce moyen, de la tentation qui le tourmentoit, et vint le remercier ensuite du remède qu'il lui avoit donné. Or c'est de cette sorte de remède que nous voulons parler maintenant.

Le sentiment de saint Augustin s'accorde très-bien avec ce que nous venons de dire. Il dit que (1) le démon n'étoit point lié avant

---

(1) *August. serm. 167. de Temp.*

la naissance de Jésus-Christ, et qu'il exerçoit librement sa tyrannie sur les hommes ; mais que Jésus-Christ le lia en venant au monde, ainsi que saint Jean nous l'apprend dans l'Apocalypse : *Et je vis descendre du ciel un ange qui avoit la clef de l'abîme et une grande chaîne en sa main ; et il prit le dragon, le vieux serpent, qui est le diable et Satan, et le lia pour mille ans, et le jeta dans l'abîme, qu'il ferma et qu'il scella sur lui, afin qu'il ne séduise plus les nations, que mille ans ne soient accomplis, après quoi il doit être délié pour un peu de temps* (1). Dieu a donc enchaîné le démon, continue ce saint docteur ; et savez-vous de quelle sorte ? En ce qu'il ne lui permet pas de faire tout le mal qu'il pourroit et qu'il voudroit, s'il avoit la liberté de tenter et de tromper les hommes par tous les artifices dont il est capable. Mais s'il est enchaîné, direz-vous, comment donc fait-il encore tant de mal ? Il est vrai, répond ce Père, qu'il en fait beaucoup ; mais ce n'est qu'à ceux qui ne prennent pas garde à eux. Il est enchaîné comme un chien qu'on tient à l'attache, et qui ne peut mordre que ceux qui s'approchent de lui. Il peut aboyer,

---

(1) Et vidi angelum descendentem de cœlo, habentem clavem abyssi, et catenam magnam in manu sua. Et apprehendit draconem, serpentem antiquum, qui est diabolus et Satanas : et ligavit eum per annos mille, et misit eum in abyssum, et clausit, et signavit super illum, ut non seducat ampliùs gentes, donec consummentur mille anni : et post hæc oportet illum solvi modico tempore. *Apocal.* 20. 1. 2. 3.

il peut faire peur ; mais il ne peut mordre que celui qui veut bien être mordu (1). De même, continue-t-il, qu'on se moqueroit d'un homme qui se laisseroit mordre par un chien enchaîné ; on a droit aussi de se moquer de ceux qui se laissent vaincre par le diable : car puisqu'il est si étroitement lié, il ne peut faire du mal qu'à ceux qui s'approchent trop près de lui. Ainsi ce n'est que votre faute, s'il vous en fait : en l'état où il est, il ne peut vous nuire si vous voulez ; et vous pouvez même vous moquer de lui tant qu'il vous plaira. C'est ce que le même Saint nous apprend sur ces paroles du Psalmiste : *Ce dragon que vous avez formé pour nous servir de divertissement* (2). N'avez-vous point vu, dit-il, comme les enfans prennent plaisir à voir un ours ou un autre animal enchaîné, et comme ils s'en divertissent ? Vous en pouvez faire de même à l'égard du démon toutes les fois qu'il vous tente : ce n'est qu'un chien enchaîné qui aboie et qui fait du bruit ; mais qui ne sauroit vous mordre, si vous ne voulez.

Les démons étant apparus une fois à saint Antoine, sous diverses formes épouvantables, et l'ayant tous environné comme pour le dévorer, le Saint ne fit que se moquer d'eux, et leur dire : Si vous aviez la liberté de me nuire, le moindre de vous suffiroit

---

(1) Latrare potest, sollicitare potest, mordere omninò non potest, nisi volentem. *Aug. lib.* 10 *de Civit. c.* 8.

(2) Draco iste quem formasti ad illudendum ei. *Ps.* 103. 26. *Aug. ubi sup.*

pour me combattre; mais parce que vous ne l'avez point, vous venez en troupe pour m'épouvanter. Si Dieu vous a donné quelque pouvoir sur moi, me voici, dévorez-moi; mais s'il ne vous en a point donné, tous les efforts que vous faites sont inutiles. Nous pouvons répondre la même chose à toutes les tentations : car en effet, depuis que Jésus-Christ s'est fait homme, le démon n'a plus de force, et lui-même l'avoua un jour à saint Antoine, qui lui répondit : Quoique tu sois le père du mensonge, tu ne laisses pas d'avoir dit maintenant la vérité malgré toi, puisque le Sauveur nous a dit : *Ayez confiance, j'ai vaincu le monde* (1). C'est pourquoi, *je rends grâces à Dieu, qui nous a donné la victoire par Notre Seigneur Jésus-Christ* (2).

CHAPITRE XII.

Qu'il est d'un grand secours dans les tentations, de songer que l'on combat en la présence de Dieu.

C'EST encore de quoi nous encourager, et nous donner de nouvelles forces dans les tentations, de songer que Dieu nous regarde

(1) Confidite, ego vici mundum. *Joan.* 16. 33.
(2) Deo autem gratias, qui dedit nobis victoriam per Dominum nostrum Jesum Christum. 1. *Cor.* 15. 57.

combattre. Un soldat qui combat sous les yeux de son général ou de son prince, en devient plus brave. Or nous combattons effectivement sous les yeux de Dieu, dans les tentations : ainsi dans toutes les attaques que nous avons à soutenir, nous devons nous imaginer que nous sommes dans une lice ; que tous les esprits bienheureux sont les spectateurs du combat ; qu'ils en attendent le succès avec impatience ; et que c'est Dieu qui en est le juge et le rémunérateur. Cette pensée est des saints Pères, et elle est fondée sur les paroles de l'Evangile, où il est marqué, qu'après que le démon eut tenté inutilement Jésus-Christ, et qu'il l'eut quitté, *les anges vinrent, et le servirent* (1). Nous lisons dans la vie de saint Antoine, qu'une nuit que les démons l'avoient tout brisé de coups, il leva les yeux en haut, et vit une lumière éclatante, qui perçant le comble de sa cellule, en dissipa les ténèbres, chassa les démons, et lui ôta en un moment toute la douleur des coups qu'il avoit reçus. Aussitôt s'adressant à Jésus-Christ : Où étiez-vous, mon Sauveur, lui dit-il, pendant que vos ennemis me maltraitoient si cruellement ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu dès le commencement du combat, pour les empêcher, et pour me délivrer de leurs mains ? Antoine, lui répondit alors une voix, j'ai été ici dès le commencement de votre combat, et j'en ai

(1) Et ecce angeli accesserunt, et ministrabant ei. *Matth.* 4. 11.

été spectateur; et parce que vous avez combattu avec courage, je continuerai toujours de vous assister, et je rendrai votre nom célèbre par toute la terre. Ainsi dans les tentations nous pouvons nous assurer d'avoir Dieu et les anges pour témoins de notre résistance; et qui est celui qui ne s'encourageroit à bien faire devant de tels spectateurs?

De plus, comme en Dieu c'est secourir, que de regarder, nous devons considérer qu'il nous regarde, non-seulement comme notre maître et notre juge pour nous couronner, si nous sortons victorieux du combat, mais aussi comme notre père et notre protecteur, pour nous secourir au besoin, suivant ces paroles de l'Ecriture : *Les yeux du Seigneur contemplent toute la terre, et donnent de la force* (1). *Le Seigneur est à ma droite, de peur que je ne sois ébranlé* (2). Il est rapporté dans le quatrième livre des Rois, que le prophète Elisée étant dans la ville de Dotaïn, le roi de Syrie envoya de nuit une partie de son armée pour le prendre. Giézi, le serviteur du Prophète, étant sorti de grand matin, voit toute la ville entourée de troupes : il court en avertir son maître; et se croyant perdu avec lui, il se met à crier : *Hélas, hélas, mon seigneur, que ferons-nous? Ne craignez point*, lui répond le prophète, *nous avons plus de*

(1) Oculi enim Domini contemplantur universam terram, et præbent fortitudinem. *Par.* 2. 16. 9.

(2) Quoniam à dextris est mihi, ne commovear. *Ps.* 15. 8.

gens pour nous qu'ils n'en ont pour eux (1). Il se met ensuite en prière, pour demander à Dieu qu'il lui plût d'ouvrir les yeux de Giézi; et aussitôt Giézi vit la montagne toute couverte de gens à cheval et de chariots de feu, et il fut rassuré. Nous n'avons pas moins de sujet de confiance, puisque nous savons que Dieu est toujours prêt à nous secourir. *Mettez-moi auprès de vous, Seigneur*, disoit Job, *et m'attaque qui voudra* (2). *Le Seigneur est avec moi*, disoit Jérémie, *comme un puissant guerrier qui me protége : c'est pourquoi ceux qui me poursuivent tomberont ; ils seront foibles contre moi, et ils demeureront couverts de confusion* (3).

Saint Jérôme (4) écrivant sur ces paroles du Psalmiste : *Seigneur, vous nous avez couronnés du bouclier de votre bonne volonté*, dit que dans le langage des hommes, il y a une grande différence entre un bouclier et une couronne ; mais que dans le langage de Dieu, le bouclier et la couronne ne sont qu'une même chose : parce que lorsqu'il nous couvre du bouclier de son amour,

---

(1) Heu, heu, heu, domine mi, quid faciemus ? At ille respondit : Noli timere ; plures enim nobiscum sunt, quàm cum illis. 4. *Reg.* 6. 15 *et* 16.

(2) Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. *Job.* 17. 3.

(3) Dominus autem mecum est, quasi bellator fortis ; idcircò qui persequuntur me, cadent, et infirmi erunt : confundentur vehementer. *Jerem.* 20. 11.

(4) *Hieron. supra illud :* Domine, ut scuto bonæ voluntatis tuæ coronasti nos. *Ps.* 5. 13.

ce bouclier qui est notre protection et notre défense, est aussi notre couronne et notre victoire. Pour finir avec l'Apôtre : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous* (1) ?

CHAPITRE XIII.

De deux raisons qui peuvent nous exciter à combattre avec confiance et avec courage dans les tentations.

SAINT Basile dit (2), que le sujet de la rage du démon contre nous, ne vient pas seulement de l'envie qu'il porte à l'homme, mais de la haine qu'il a pour Dieu. Or, comme il ne peut rien contre Dieu, il tourne toute sa fureur contre l'homme qui en est l'image, et il tâche ainsi de se venger en quelque sorte de Dieu même. Il fait, dit saint Basile, comme feroit un homme, qui ne pouvant se venger de son prince, déchireroit son portrait; ou comme fait un taureau furieux, qui se sentant piqué de toutes parts, et ne pouvant attraper ceux qui le piquent, décharge sa colère sur l'homme de carte que l'on a mis exprès dans la place, et le met en pièces.

De cette vérité, les Saints tirent deux raisons très-propres pour nous exciter à com-

(1) Si Deus pro nobis, quis contra nos? *Rom.* 8. 31.
(2) *Basil. serm.* 21 *et* 28. *de variis argumentis.*

battre courageusement dans les tentations. La première, qu'il n'y va pas seulement de notre gloire, mais aussi de celle de Dieu que le démon tâche d'offenser en notre personne ; et cette considération doit nous porter à perdre plutôt mille fois la vie, que de donner lieu au démon de se venger de Dieu sur nous. Car ce n'est pas seulement pour nous que nous combattons, c'est alors pour Dieu : c'est son intérêt et sa cause que nous défendons ; ainsi il faut mourir en soutenant sa querelle, plutôt que de souffrir que sa gloire soit flétrie.

La seconde raison est, que puisque c'est en haine de Dieu que le démon nous fait la guerre, nous pouvons nous assurer que Dieu prendra notre défense contre lui, et nous aidera à le vaincre, puisque même dans le monde lorsqu'un prince ou un grand seigneur voit qu'on s'est engagé pour lui dans quelque querelle, il ne manque pas ordinairement d'y prendre part et d'en faire sa propre affaire. C'étoit en haine de Mardochée (1) qu'Aman vouloit perdre tout le peuple Juif ; et Mardochée en entreprit si bien la défense, qu'il fit périr Aman lui-même. Avec combien plus de raison devons-nous attendre la même chose de Dieu ? C'est pourquoi nous pouvons nous adresser à lui avec confiance, et lui dire : *Levez-vous, Seigneur, jugez votre propre cause* (2) ;

---

(1) *Esther. c.* 8. 9.

(2) Exsurge, Domine, judica causam tuam. *Ps.* 73. 22.

prenez vos armes et votre bouclier, et levez-vous pour me secourir (1).

CHAPITRE XIV.

Que Dieu ne permet pas que personne soit tenté au-delà de ses forces ; et qu'ainsi quelque violente, ou quelque longue que soit la tentation, il ne faut point se décourager.

DIEU *est fidèle*, dit l'Apôtre : *il ne permettra pas que vous soyez tentés au-delà de vos forces ; mais afin que vous puissiez résister à la tentation, il vous donnera du secours à proportion des attaques que vous aurez à soutenir* (2). Ceci doit être pour nous un grand sujet de consolation et de confiance dans les tentations. Nous savons déjà d'un côté que le démon n'a de pouvoir que celui que Dieu lui donne, et qu'il ne sauroit nous tenter qu'autant que Dieu le permet ; et d'un autre côté S. Paul nous assure, que Dieu ne souffrira pas que le démon nous tente au-delà de nos forces : qui est celui à qui cette assurance ne doive donner de la consolation et du courage ? Il n'y a point de

(1) Apprehende arma et scutum, et exsurge in adjutorium mihi. *Ps.* 34. 2.

(2) Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis, sed faciet etiam cum tentatione proventum, ut possitis sustinere. 1. *Cor.* 10. 13.

médecin qui proportionne si bien aux forces et au besoin d'un malade la dose des drogues qu'il lui donne, que le céleste médecin proportionne à nos forces les tentations et les afflictions dont il permet que nous soyons combattus. Si le potier, dit saint Ephrem, lorsqu'il met au feu les vases d'argile qu'il a préparés, sait précisément combien il doit les y laisser pour les rendre propres à servir ; et s'il ne les y laisse ni assez long-temps pour qu'ils viennent à s'éclater, ni assez peu pour qu'ils s'en aillent en pièces en les touchant : à combien plus forte raison devons-nous croire que Dieu, dont la sagesse et la bonté sont infinies, saura garder la même mesure envers nous dans les tentations?

Saint Ambroise (1), sur ces paroles de saint Matthieu : *Jésus étant monté dans la barque, ses disciples le suivirent ; et aussitôt il s'éleva une si grande tempête sur la mer, que la barque étoit toute couverte de flots, et lui cependant dormoit*, dit que les élus du Seigneur, et ceux qui vont avec lui, sont tentés comme les autres. Il arrive même quelquefois, ajoute-t-il, que Dieu fait semblant de dormir, cachant ainsi avec adresse l'amour qu'il a pour ses enfans, afin de les obliger davantage d'avoir recours à lui ; mais il ne dort pas, et il ne les a pas oubliés.

(1) *Ambr. l. 6. sup. Matth. in illud :* Ascendente Jesu in naviculam, secuti sunt eum discipuli ejus; et ecce motus magnus factus est in mari, ita ut navicula operiretur fluctibus, ipse verò dormiebat. *Matth.* 8. 23. 24.

S'il

S'il est quelque temps sans venir, attendez-le, dit le Prophète : *car il viendra bientôt, et il ne tardera pas* (1). Il semble à un malade que la nuit s'allonge, et que le jour tarde à venir; cependant il n'en est rien, et le jour vient à l'ordinaire : ainsi quoiqu'à vous qui êtes malade, il vous semble que Dieu tarde plus qu'il ne faut, il n'en est rien cependant; il sait précisément en quel temps il faut qu'il vienne, et il ne manquera pas de venir quand il faudra.

Saint Augustin (2) explique à ce sujet la conduite que tint le Sauveur, lorsque les sœurs du Lazare lui envoyèrent dire que leur frère étoit malade : *Cette maladie*, dit-il, *ne va pas à la mort; mais elle est arrivée pour la gloire de Dieu, et afin que le Fils de Dieu en soit glorifié.* Ensuite il s'arrête deux jours, pour rendre plus grand le miracle qu'il vouloit faire. Et c'est ainsi, continue le Saint, que Dieu en use quelquefois avec ses serviteurs. Il les laisse quelque temps dans les tentations et dans les souffrances, et il semble qu'il les ait oubliés : mais ce qu'il en fait, n'est que pour les en tirer ensuite avec plus d'avantage pour eux. Comme après avoir laissé long-temps Joseph dans la prison, il l'en tira ensuite avec éclat (3),

---

(1) Si moram fecerit Dominus, expecta illum, quia veniens veniet, et non tardabit. *Habacuc.* 2. 3.

(2) *Aug. epist.* 143. *ad Dom. virg. in illud :* Infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. *Joan.* 11. 4.

(3) *Genes.* 41.

pour le faire gouverneur de toute l'Egypte ; de même, s'il vous laisse long-temps dans les tentations et dans les souffrances, c'est pour vous en tirer d'une manière plus avantageuse pour sa gloire et pour votre salut. Saint Chrysostome (1) remarque la même chose sur ces paroles du Psalmiste : *Vous qui m'élevez des portes de la mort.* Prenez garde, dit-il, que le Prophète ne dit pas : *Vous qui me délivrez ;* mais *vous qui m'élevez des portes de la mort*, parce qu'en effet Dieu ne se contente pas de délivrer ses serviteurs des tentations, mais il fait servir les tentations à leur élévation et à leur gloire. De sorte que quoique vous vous sentiez accablé, et que vous vous imaginiez être déjà dans les portes de la mort, il ne faut pas laisser d'avoir une ferme confiance qu'il vous tirera de là. *Car le Seigneur donne la mort et rend la vie ; il conduit jusqu'aux portes de l'enfer et en retire* (2). *Et quand même il me tueroit*, dit Job, *j'espérerai toujours en lui* (3).

Saint Jérôme (4) faisant réflexion sur l'aventure de Jonas : Remarquez, dit-il, que Jonas rencontre son salut, où sa perte paroissoit plus assurée. On le jette à la mer,

---

(1) *Chrys. in illud :* Qui exaltas me de portis mortis. *Ps.* 9. 15.

(2) Quia Dominus mortificat et vivificat, deducit ad inferos et reducit. 1. *Reg.* 2. 6.

(3) Etiam si occiderit me, in ipso sperabo. *Job.* 13. 15.

(4) *Hieron. in illud :* Præparavit Dominus piscem grandem, ut deglutiret Jonam. *Jon.* 2. 1. Animadvertendum est quòd ubi putabatur interitus, ibi custodia sit.

et aussitôt il est englouti par une baleine que Dieu avoit fait tenir prête, non pour le dévorer, mais pour le recevoir dans ses entrailles, comme dans un vaisseau, et pour le porter à bord. C'est ainsi, continue-t-il, qu'il arrive souvent que ce que nous estimons devoir être notre perte, est notre salut; et que nous rencontrons la vie où nous avons cru devoir trouver la mort. Aussi les serviteurs de Dieu qui savent, par leur propre expérience, quelle est sa conduite sur les hommes, et qu'il humilie pour élever, qu'il blesse pour guérir, et qu'il tue pour rendre la vie, ne perdent point courage dans les périls et dans les adversités, par la connoissance de leur foiblesse : mais ils remettent entièrement leur sort entre ses mains; et il leur suffit de savoir qu'ils sont en de si bonnes mains, pour ne rien appréhender de leur propre fragilité.

Il est rapporté dans l'Histoire ecclésiastique, que l'abbé Isidore disoit : Il y a quarante ans que je suis combattu d'une violente tentation, et je n'y ai jamais succombé. On y voit encore quantité d'exemples de plusieurs Pères du désert, qui toute leur vie ont eu de violentes tentations à combattre, et qui en ont soutenu les attaques avec une fermeté et une confiance toujours égale. *C'étoit-là*, selon l'expression du Prophète, *des géans qui entendoient la guerre* (1); et c'est en quoi nous devons nous efforcer de

(1) Ibi fuerunt gigantes scientes bellum. *Baruch*. 3. 26.

les imiter. Saint Cyprien (1) voulant nous inspirer cette même confiance et cette même fermeté, se sert de ces paroles du Seigneur dans Isaïe : *Ne craignez point, car je vous ai racheté, et je vous ai appelé par votre nom : vous êtes à moi. Quand vous passerez au milieu des eaux, je serai avec vous, et vous ne serez point submergé ; quand vous marcherez à travers le feu, vous ne brûlerez point, et la flamme ne pourra vous nuire : car je suis le Seigneur votre Dieu, le saint d'Israël et votre Sauveur* (2). Ces autres paroles du même prophète sont encore très-propres pour nous fortifier dans une sainte espérance : *Vous serez comme des enfans que l'on porte à la mamelle, et que l'on caresse en les tenant sur les genoux. Je vous consolerai comme une mère qui flatte son enfant* (3). Imaginez-vous avec quelles marques d'amour une mère reçoit son enfant, lorsqu'ayant peur de quelque chose, il se rejète entre ses bras ; comme elle l'embrasse, et comme elle le presse contre son sein ; comme elle le baise, comme elle le flatte et le caresse tendrement. Or la tendresse de

(1) *Cypr. Exh. Mart.*

(2) Noli timere, quia redemi te, et vocavi te nomine tuo : meus es tu. Cùm transieris per aquas, tecum ero, et flumina non operient te : cùm ambulaveris in igne, non comburêris, et flamma non ardebit in te, quia ego Dominus Deus tuus, sanctus Israel, salvator tuus. *Isai.* 43. 1. 2. 3.

(3) Ad ubera portabimini, et super genua blandientur vobis : quomodò si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos. *Isai.* 66. 12. 13.

Dieu pour ceux qui ont recours à lui dans les tentations et dans les périls, est sans comparaison plus grande; et c'est ce qui faisoit la consolation du Psalmiste, lorsqu'il s'écrioit à Dieu : *Souvenez-vous de ce que vous avez dit à votre serviteur, et de ce que vous lui avez fait espérer. C'est là ce qui me console dans l'abaissement où je suis; et c'est votre parole qui me redonne la vie*(1). Animons-nous de la même espérance dans les tentations, et faisons-en le sujet de notre consolation, puisque, comme dit l'Apôtre, *Il est impossible que Dieu manque à sa parole* (2).

CHAPITRE XV.

Que c'est un bon moyen pour vaincre les tentations, que de se défier de soi-même, et de mettre toute sa confiance en Dieu : et pourquoi Dieu protége particulièrement ceux qui ne se confient qu'en son secours.

Un des meilleurs moyens pour vaincre les tentations, est de nous défier de nous-mêmes, et de mettre toute notre confiance en Dieu; et il est marqué en plusieurs en-

(1) Memor esto verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti. Hæc me consolata est in humilitate mea, quia eloquium tuum vivificavit me. *Ps.* 118. 49. 50.
(2) Impossibile est mentiri Deum. *Hebr.* 6. 18.

droits de l'Ecriture, que c'est ce qui le porte principalement à nous secourir dans les tentations et dans les souffrances. *Je le délivrerai, parce qu'il a espéré en moi* (1). *Seigneur, qui sauvez ceux qui espèrent en vous* (2). *Le Seigneur est le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui* (3). Le Prophète n'allègue point d'autre raison que celle-là, pour l'obliger à avoir pitié de lui. *Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, parce que mon âme met sa confiance en vous, et que j'espère à l'ombre de vos ailes* (4). C'est de la même raison que se sert Azarias dans la fournaise, lorsqu'il prie Dieu d'agréer le sacrifice de sa vie : *Parce que*, dit-il, *il n'arrive point de confusion à ceux qui mettent leur confiance en vous* (5). Le Sage nous assure de même, *que quiconque espère en Dieu, ne peut tomber dans la confusion* (6). Enfin, l'Ecriture-Sainte est si remplie de semblables témoignages, qu'il est inutile de nous arrêter davantage à prouver une vérité si claire et si reconnue.

Mais voyons maintenant pourquoi cette

---

(1) Quoniam in me speravit, liberabo eum. *Ps.* 90. 14.
(2) Qui salvos facis sperantes in te. *Ps.* 16. 7.
(3) Protector est omnium sperantium in se. *Ps.* 17. 31.
(4) Miserere meî, Deus, miserere meî, quoniam in te confidit anima mea; et in umbra alarum tuarum sperabo. *Ps.* 56. 2.
(5) Quoniam non est confusio confidentibus in te. *Dan.* 3. 40.
(6) Scitote quoniam nullus speravit in Domino, et confusus est. *Eccl.* 2. 11.

défiance de nous-mêmes et cette entière confiance en Dieu, sont un moyen si propre pour mériter son secours dans nos besoins. Nous en avons déjà touché la raison en plusieurs endroits ; et Dieu nous la donne lui-même, lorsqu'il dit, par la bouche de David : *Parce qu'il a espéré en moi je le délivrerai. Je le protégerai, parce qu'il a connu mon nom* (1). C'est-à-dire, selon saint Bernard, je le protégerai et je le délivrerai, pourvu que, reconnoissant sa délivrance de moi, il ne se l'attribue point à lui-même, mais qu'il m'en donne toute la gloire (2). La raison donc pour laquelle Dieu protége si particulièrement ceux qui n'espèrent qu'en lui, est qu'ils ne s'attribuent rien à eux-mêmes, et qu'ils lui donnent la gloire de tout ; de sorte que ne s'agissant point alors de leur propre gloire, mais seulement de celle de Dieu, Dieu prend leur cause en main, et en fait son affaire, comme d'une chose qui regarde purement sa gloire et son honneur. Il n'en use pas de même envers ceux qui se confient en leurs lumières, et qui s'appuient sur leurs forces : comme ils s'attribuent tout à eux-mêmes, et qu'ils usurpent ainsi une gloire qui n'appartient qu'à Dieu seul, Dieu aussi les abandonne à leur aveuglement et à leur foiblesse, et ne per-

(1) Quoniam in me speravit, liberabo eum ; protegam eum, quoniam cognovit nomen meum. *Ps.* 90. 14.

(2) Si tamen cognoverit nomen meum, ne sibi tribuat quòd liberatus est, sed nomini meo det gloriam. *Bern. serm.* 15. *sup. Ps.* Qui habitat.

met pas qu'ils réussissent en rien. *Car il n'aime point*, dit le Prophète, *celui qui se fie sur la force de son cheval, ou sur la vitesse de ses jambes ; le Seigneur aime ceux qui le craignent et qui espèrent en sa miséricorde* (1). Ce sont ceux-là qu'il se plaît à protéger et à favoriser abondamment de ses grâces.

Saint Augustin dit que quelquefois Dieu diffère le secours de sa grâce, et permet qu'il nous reste long-temps du penchant à certains vices, sans que nous puissions venir à bout de les vaincre tout-à-fait ; et cela non pas pour nous perdre, mais pour nous humilier, afin que nous fassions plus d'estime de sa grâce, et de peur que si nous trouvions de la facilité en toutes choses, nous ne crussions tenir de nous-mêmes ce que nous tenons de lui : ce qui est, ajoute ce Saint, une erreur dangereuse dans la religion, et très-contraire à la piété (2). Sans doute si les choses devenoient si faciles, nous en ferions moins de cas, et nous croirions ne les devoir qu'à nous-mêmes. Saint Grégoire écrivant sur ces paroles de Job : *Voilà que je ne tire plus aucun secours de*

---

(1) Non in fortitudine equi voluntatem habebit, nec in tibiis viri beneplacitum erit ei : Beneplacitum est Domino super timentes eum, et in eis qui sperant super misericordia ejus. *Ps.* 146. 10. 11.

(2) Non ut damnemur, sed ut humiles simus ; commendans bonis gratiam suam, ne facilitatem in omnibus assecuti, nostrum putemus esse quod ejus est : qui error multùm est religioni pietatique contrarius. *Aug. lib.* 2. *de pecc. merit. et remiss. c.* 19.

moi-même (1), dit que souvent une vertu que nous possédons, n'est qu'un dangereux instrument de notre perte, et qu'il vaudroit mieux ne la posséder pas. Car il arrive, ajoute-t-il, qu'elle nous remplit d'orgueil, en nous inspirant une vaine confiance en nous-mêmes; et que par le moyen de l'orgueil, elle tue l'âme à qui elle sembloit donner de nouvelles forces, et l'entraîne ainsi dans le précipice, après que par la présomption elle l'a détachée de la confiance intérieure qu'elle doit avoir en Dieu (2). C'est ce mauvais usage que nous faisons des grâces de Dieu, qui fait que souvent il nous les refuse, permettant, en mille rencontres, que nous connoissions, par expérience, l'impuissance où nous sommes de faire rien de bien de nous-mêmes, et souffrant que nous demeurions long-temps dans cet état, pour nous apprendre à nous humilier, à ne point nous confier en nous-mêmes, à ne point nous attribuer le bien qui est en nous, et à en rendre à lui seul toute la gloire. Quand nous serons dans cette sainte disposition d'esprit, alors nous pourrons nous assurer de son secours, et chanter avec la mère de

---

(1) Ecce non est auxilium mihi in me. *Job.* 6. 13.

(2) Plerumque enim virtus habita, deteriùs quàm si deesset, interficit; quia dum ad suî confidentiam mentem erigit, hanc elationis gladio transfigit: cùmque eam quasi roborando vivificat, elevando necat; ad interitum videlicèt pertrahit, quam per spem propriam ab interna fortitudinis fiducia evellit. *Greg. l.* 7. *Mor. c.* 9.

Samuël : *L'arc des forts a été brisé, et les foibles ont été revêtus de force* (1).

CHAPITRE XVI.

Que la prière est un puissant remède contre la tentation : et de quelques prières courtes et ferventes, dont on peut se servir dans le temps des tentations.

C'est encore un remède dont nous devons faire grand cas, que celui de la prière, et un remède général que l'Ecriture-Sainte et les Pères nous marquent, comme un des principaux dont nous puissions nous servir. Jésus-Christ lui-même nous l'enseigne dans l'Evangile ; et non-seulement il nous l'a enseigné par ces paroles : *Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation* (2) ; mais il nous l'a enseigné aussi par son propre exemple, en se préparant par la prière du Jardin, à toutes les douleurs et à toutes les ignominies de sa passion. Ce n'est pas qu'il eût besoin du secours de la prière, mais c'est qu'il vouloit nous apprendre à avoir recours à la prière, dans toutes les attaques que nous aurions à soutenir. L'abbé

(1) Arcus fortium superatus est, et infirmi accincti sunt robore. 1. *Reg.* 2. 4.

(2) Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. *Matth.* 26. 41.

Jean disoit (1), qu'un religieux devoit être comme un homme qui portant du feu d'une main, tiendroit de l'autre de l'eau, afin de la jeter dessus au premier besoin : et qu'ainsi, dès que le feu de la concupiscence commençoit à s'allumer en nous, il falloit l'éteindre aussitôt par la prière. Il se servoit encore à ce sujet d'une autre comparaison, et disoit (2), que de même qu'un homme qui seroit couché au pied d'un arbre, et qui verroit des bêtes furieuses venir à lui pour le dévorer, monteroit aussitôt au haut de l'arbre, afin de se sauver; de même un religieux qui se voit environné de tentations, doit s'élever au ciel, et se retirer dans le sein de Dieu, par le moyen de l'oraison; et de cette sorte, il sera délivré de toutes les attaques et de toutes les embûches du démon. *Car c'est inutilement qu'on tend les filets devant les oiseaux* (3); et en vain le démon tendra les siens pour nous prendre, si nous nous élevons au ciel sur les ailes de la prière. *Mes yeux sont toujours élevés vers le Seigneur*, dit le Prophète, *c'est lui qui me délivrera de tous les piéges* (4).

Nous avons parlé assez au long, dans la première partie de cet ouvrage, de l'utilité de la prière dans les tentations : maintenant il suffira de marquer ici quelques prières

(1) *Rufel.* 3. *vit. SS. Patr. num.* 208.

(2) *Ibid. num.* 209.

(3) Ante oculos pennatorum frustrà jacitur rete. *Prov.* 1. 17.

(4) Oculi mei semper ad Dominum; quoniam ipse evellet de laqueo pedes meos. *Ps.* 24. 15.

courtes et ferventes, dont nous pourrons nous servir dans l'occasion. L'Ecriture-Sainte est pleine de passages qui y sont propres; et les Psaumes principalement en sont remplis. *Seigneur, on me fait violence, secourez-moi* (1). *Eveillez-vous, Seigneur, pourquoi dormez-vous? Eveillez-vous, et ne me rebutez pas toujours. Pourquoi détournez-vous votre face? Pourquoi ne vous souvenez-vous plus de notre misère et de notre oppression* (2)? *Prenez vos armes et votre bouclier; levez-vous pour me secourir. Dites à mon âme: Je suis votre Sauveur* (3). *Jusqu'à quand, Seigneur, me mettrez-vous en oubli? Sera-ce toujours? Jusqu'à quand me cacherez-vous votre face? Jusqu'à quand mon ennemi sera-t-il le plus fort? Jetez vos regards sur moi, et exaucez-moi, ô mon Seigneur et mon Dieu! Eclairez mes yeux, et ne souffrez pas que le sommeil de la mort les ferme, ou que mon ennemi se vante d'avoir eu aucun avantage sur moi* (4). *C'est vous, Seigneur, qui êtes*

---

(1) Domine, vim patior, responde pro me. *Isai.* 38. 14.

(2) Exsurge, quare obdormis, Domine? Exsurge, et ne repellas in finem. Quare faciem tuam avertis? oblivisceris inopiæ nostræ et tribulationis nostræ. *Ps.* 43. 24. 25.

(3) Apprehende arma et scutum, et exsurge in adjutorium mihi. Dic animæ meæ: Salus tua ego sum. *Ps.* 34. 2. 3.

(4) Usquequò, Domine, oblivisceris me in finem? Usquequò avertis faciem tuam à me? Usquequò exaltabitur inimicus meus super me? Respice et exaudi me, Domine Deus meus. Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte; nequandò dicat inimicus meus: Prævalui adversùs eum. *Ps.* 12. 1. 3. 4. 5.

mon secours dans les temps d'affliction (1). *J'espérerai à l'ombre de vos ailes* (2) *; et quand vous étendrez vos ailes sur moi, je me réjouirai* (3). Saint Augustin, touché de l'idée que cette figure lui donnoit, disoit à Dieu : *Seigneur, mettez-moi à couvert sous vos ailes* (4), car je suis encore si foible, que si vous ne me défendez, le milan m'enlèvera. Le commencement du soixante-septième Psaume est sur-tout d'une grande vertu contre les tentations; et saint Athanase assure que plusieurs serviteurs de Dieu ont ressenti en eux-mêmes des effets miraculeux de la grâce, en disant avec le Prophète : *Que Dieu s'élève, et que ses ennemis se dissipent; et que ceux qui le haïssent s'enfuient de devant sa face* (5). C'est que comme alors nous n'opposons point aux démons nos propres forces, mais celles de Dieu, dont nous invoquons le secours contre eux; ils perdent aussitôt courage, voyant que Dieu ne manquera pas de prendre notre querelle, et de combattre en notre faveur.

Nous pouvons nous servir de ces paroles, qui sont d'une très-grande efficace, ou de quelques autres semblables, tirées de l'Ecriture, ou même de celles que le besoin peut nous dicter dans l'occasion. Quoiqu'il en

---

(1) Adjutor in opportunitatibus, in tribulatione. *Ps.* 9. 10.
(2) In umbra alarum tuarum sperabo. *Ps.* 56. 2.
(3) Et in velamento alarum tuarum exultabo. *Ps.* 62. 2.
(4) Sub umbra alarum tuarum protege me. *Ps.* 16. 8.
(5) Exsurgat Deus, et dissipentur omnes inimici ejus: et fugiant qui oderunt eum, à facie ejus. *Ps.* 67. 1.

soit, nous ne devons jamais manquer alors de recourir à Dieu par le moyen de l'oraison. C'est pourquoi le père Avila disoit (1) : La tentation s'adresse à vous; adressez-vous à Dieu, et dites : *J'ai levé les yeux vers les montagnes célestes, d'où mon secours doit venir; mon secours viendra du Seigneur, qui a fait le ciel et la terre* (2). Sur-tout il faut que ces prières et ces cris que nous adressons à Dieu, partent non-seulement de la bouche, mais du fond du cœur, suivant ces paroles de David : *Seigneur, je vous adresse mes cris du plus profond de mon cœur* (3). Sur quoi saint Chrysostome remarque que le Prophète ne prie pas seulement de la bouche et de la langue (car on parle souvent, sans songer à ce qu'on dit), mais qu'il prie du plus profond de son cœur; qu'il prie avec ferveur, avec joie, avec confiance, et qu'enfin c'est tout son cœur et tout son esprit qui prient en lui (4).

---

(1) *In vita M. Avila.*

(2) Levavi oculos meos in montes, undè veniet auxilium mihi. Auxilium meum à Domino, qui fecit cœlum et terram. *Ps.* 120. 1. 2.

(3) De profundis clamavi ad te, Domine. *Ps.* 129. 1.

(4) Non dicit solummodò ex ore, neque solummodò ex lingua, sed ex corde profundissimo, cum magno studio et magna animi alacritate, ex ipsis mentis penetralibus. *Chrys. hom.* 1. *sup. Ps.* 129.

CHAPITRE XVII.

De deux autres remèdes contre les tentations.

Saint Bernard dit (1) que quand le démon veut nous séduire, il examine auparavant notre tempérament, notre humeur et nos inclinations, et nous attaque toujours par les choses auxquelles il voit que nous avons le plus de penchant. Ceux qui sont d'un naturel doux et facilement susceptible des impressions du plaisir et de la joie, il les attaque du côté de l'impureté et de la vanité; et ceux qu'il connoît d'une humeur rude et aigre, il les combat par des mouvemens continuels de colère, d'orgueil, d'indignation et d'impatience. Saint Grégoire fait la même remarque, et dit (2) que comme la grande habileté de ceux qui tendent aux oiseaux, est de bien connoître à quel appât les oiseaux viennent plus volontiers, afin de les attirer par-là dans les filets; de même, le principal soin des démons est de savoir à quoi nous sommes naturellement plus portés, afin de nous faire tomber plus aisément dans le piége.

---

(1) *Bern. de interior. domo. c.* 47. *Idem. Abb. Serenus ap. Cass. col.* 7. *c.* 15.
(2) *In Præfat. lib. Mor. c.* 4.

C'est ainsi que connoissant l'amour qu'Adam avoit pour sa femme, il se servit d'elle pour le tenter; et c'est ainsi qu'il triompha de Samson, en se servant de Dalila, pour tirer de lui le sens de l'énigme, et pour découvrir en quoi consistoit toute sa force. Le démon fait comme un habile homme de guerre, qui avant que d'attaquer une place, en reconnoît les endroits les plus foibles. Il observe avec soin quelle est la partie de notre âme la plus foible, quelle passion domine le plus en nous, et à quoi nous avons naturellement plus de pente; et il ne manque jamais de nous attaquer par-là. Ce que nous devons opposer à cette adresse, est de regarder aussi avec soin, quel est l'endroit de notre âme le plus foible et le plus dépourvu de défense; c'est-à-dire, quelles sont les choses auxquelles l'inclination naturelle, ou l'habitude, ou la passion nous portent le plus, et de tâcher de bien nous fortifier du côté où nous voyons qu'il y a le plus à craindre.

Les maîtres de la vie spirituelle proposent encore un autre remède assez semblable à celui-là. Ils disent, que la maxime générale pour se défendre d'une tentation, est de recourir aussitôt à ce qu'elle a de plus contraire. Les médecins en usent de cette sorte dans les maladies corporelles, en guérissant les contraires par leurs contraires (1). Si elles viennent de froid, ils se servent de remèdes chauds : si elles viennent de sécheresse et

(1) Contraria contrariis curantur.

d'ardeur, ils en appliquent de rafraîchissans, et réduisent ainsi les humeurs dans le juste tempérament où elles doivent être. Nous devons tenir la même conduite dans les maladies de l'âme ; et c'est l'avis que nous donne saint Ignace, quand il dit (1) : Il faut se précautionner contre les tentations auxquelles on est sujet, par la pratique des choses qui y sont le plus directement opposées : s'exercer, par exemple, aux ministères les plus bas et les plus serviles, lorsque l'on se sent porté à la vanité et à l'orgueil ; et ainsi dans toutes les autres rencontres, prendre toujours le contrepied de nos mauvaises inclinations.

CHAPITRE XVIII.

De deux autres remèdes importans, qui sont, d'étouffer les tentations dans leur naissance, et d'éviter l'oisiveté.

Un autre remède que les Saints nous proposent encore, et qui est un remède très-général et très-salutaire, est de résister fortement aux tentations dans leur commencement. Pendant que votre ennemi, dit saint Jérôme, est encore petit et foible, tuéz-le, étouffez-le dans sa naissance (2) ; si vous le

(1) 3. *P. Constit. c.* 1. §. 13. *et regula* 14. *Summ.*
(2) Dum parvus est hostis, interfice : nequitia elidatur in semine. *Hieron. epistol. ad Eustoch.*

laissez croître et se fortifier, peut-être n'en pourrez-vous plus venir à bout. La tentation est comme *une étincelle de feu, qui peut causer un grand embrasement* (1), si on ne l'éteint d'abord. Résistez au mal dès le commencement, disoit un ancien poëte (2): lorsqu'on l'a laissé invétérer, les remèdes viennent trop tard. C'est dans ce sens que saint Jérôme (3) interprète ces paroles du cent trente-sixième Psaume : *Heureux celui qui prendra tes enfans, et les écrasera contre la pierre ;* et ces autres du Cantique des Cantiques : *Prenez-nous ces petits renards, qui perdent les vignes* (4). Lorsque les pensées de médisance, d'orgueil, de trop d'attachement aux autres ou à vous-même, commencent à se découvrir en vous, et qu'elles sont encore tendres et foibles, écrasez-les contre la pierre angulaire, qui est Jésus-Christ ; donnez la chasse de bonne heure à tout ce qui peut ruiner en vous la vigne du Seigneur. Nous ne pouvons empêcher qu'il ne nous vienne des tentations et de mauvaises pensées : mais heureux celui qui sait s'en délivrer dès le commencement. Il est d'une grande importance de résister d'abord quand l'ennemi est encore foible ; car alors il est aisé de le vaincre : mais si on

(1) A scintilla una augetur ignis. *Eccl.* 11. 34.

(2) Principiis obsta : serò medicina paratur, cùm mala per longas invaluêre moras. *Ovid.*

(3) *Hier. ubi suprà.* Beatus qui tenebit et allidet parvulos tuos ad petram. *Ps.* 136. 9.

(4) Capite nobis vulpes parvulas, quæ demoliuntur vineas. *Cant.* 2. 15.

lui laisse prendre des forces, la résistance et la victoire deviennent très-difficiles.

Saint Chrysostome explique cette pensée par une comparaison. Quand il prend, dit-il, envie à un malade de manger de quelque chose qui lui est contraire, et qu'il s'en empêche, il s'épargne le mal que cela lui auroit fait, et il avance sa guérison : mais s'il n'a pas la force de s'en abstenir, son mal pourra empirer de telle sorte qu'il deviendra très-difficile à guérir, peut-être même mortel; ce qui ne seroit pas arrivé, s'il avoit voulu se commander. Il en est de même, continue ce Père, dans les tentations. Par exemple, si dès qu'il vient en pensée de regarder un objet dont la vue peut être dangereuse à l'âme, on se faisoit un peu de violence, en rejetant cette mauvaise pensée, et en commandant à ses yeux, on s'épargneroit tout ce que cette vaine curiosité peut causer de peines, et on éviteroit le danger où l'on peut tomber en y consentant. Mais si au contraire on ne fait d'abord nul effort sur soi, ce plaisir d'un moment, que l'on aura eu, en se laissant aller à la curiosité, est capable ensuite de perdre l'âme, ou de l'engager du moins dans un long et difficile combat; de sorte que ce qui n'auroit presque rien coûté dans le commencement, deviendra très-difficile dans la suite; et par-là on voit de quelle importance il est de s'opposer de bonne heure aux tentations.

Il est rapporté dans la Vie des Pères, que le démon apparut un jour à saint Pa-

côme (1) sous la forme d'une très-belle femme; et que le Saint lui ayant dit que tous ses efforts étoient inutiles contre les serviteurs de Dieu : Ils ne sont pas inutiles, répondit-il, pourvu que les premières mauvaises pensées dont nous les tentons, fassent impression dans leur cœur : car alors il nous est aisé d'attiser le feu, et de les porter au péché; mais s'ils résistent d'abord, et s'ils ferment la porte aux images dangereuses que nous leur présentons à l'esprit, nous sommes contraints de fuir, et nous nous dissipons devant eux, comme la fumée se dissipe en l'air.

C'est encore un très-bon remède contre les tentations, de s'occuper toujours à quelque chose. Et Cassien remarque que les solitaires de son temps enseignoient continuellement à leurs disciples, et pratiquoient eux-mêmes soigneusement cette maxime qu'ils tenoient de leurs anciens : *Que le démon vous trouve toujours occupé* (2). C'est un moyen que Dieu même enseigna à saint Antoine, pour persévérer dans la vie solitaire, et se défendre des diverses tentations auxquelles elle est sujette. Car un jour que se plaignant des tentations qu'il avoit dans la prière, il disoit à Dieu : Seigneur, que ferai-je ? je voudrois être meilleur que je ne

---

(1) *In vitis Patrum.* 1. *P. pag.* 913. *et in vit. S. Pacom. à quod. Auth. Græco script. et Latinè versa ab Dio Abb. Rom.* 1. 48.

(2) Semper te diabolus occupatum inveniat. *Cass. l. inst.* 20. *c.* 24. *de Abb. Paulo.*

suis, et ne penser jamais qu'à vous : mais une infinité d'autres pensées me troublent, et entraînent mon imagination après elles ; il entendit une voix qui lui dit : Antoine, si vous voulez plaire à Dieu, priez ; et lorsque vous ne pourrez plus vaquer à la prière, travaillez de vos mains, et occupez-vous toujours à quelque chose : faites de votre côté ce que vous pourrez, et le secours d'en-haut ne vous manquera pas (1). D'autres disent que cet avis lui fut donné par un ange, qui lui apparut sous la forme d'un jeune homme, ne faisant autre chose que travailler et prier, et passant successivement du travail à la prière, et de la prière au travail. Quoi qu'il en soit, il est constant que l'oisiveté est la source de plusieurs tentations et de plusieurs maux, et qu'ainsi il est d'une grande importance que le démon ne nous trouve jamais oisifs.

---

(1) Antoni, si cupis Deo placere, ora ; et dum orare non poteris, labora ; et semper aliquid facito : fac quod in te est, et non tibi deficiet auxilium de sancto. *Aug. serm.* 17. *ad fratres in eremo.*

CHAPITRE XIX.

Des tentations qui se déguisent à nous sous l'apparence d'un bien : et que c'est un grand remède contre toutes sortes de tentations, de bien les connoître.

Saint Bonaventure (1) nous donne un avertissement très-nécessaire sur le sujet des tentations, qui est de prendre garde que le démon se déguise quelquefois en ange de lumière, et qu'il se sert des apparences du bien, pour séduire les serviteurs de Dieu. On mêle le poison dans une liqueur agréable, dit saint Jérôme ; et on cache l'hameçon sous l'amorce. C'est ainsi que le démon en use. *Il tend secrètement un piége dans la voie où marchent les serviteurs de Dieu* (2). S'il les attaquoit ouvertement et sous l'apparence du vice, il les effaroucheroit, et ne gagneroit rien avec eux. Car les bons, comme dit S. Bernard, ne sont jamais trompés que par l'apparence du bien (3). Or le démon est subtil et adroit ; il sait par

(1) *Process.* 4. *Relig.* *c.* 12.

(2) In via hac qua ambulabam absconderunt laqueum mihi. *Ps.* 141. 4.

(3) Bonus nunquam, nisi boni simulatione deceptus est. *Bern. serm.* 66. *in Cant.*

où il doit attaquer chaque personne : ainsi, pour parvenir plus sûrement à son but, il use de déguisement avec les gens de bien. Il commence premièrement, dit saint Bonaventure (1), par leur proposer des choses qui sont bonnes d'elles-mêmes; il y en mêle ensuite de mauvaises ; après cela, sous l'apparence d'un faux bien, il leur présente des maux véritables; enfin quand il les a tellement engagés dans ses filets, que difficilement ils s'en pourroient dépêtrer, il leur découvre alors son venin, et les fait tomber dans des péchés manifestes. Combien a-t-on vu de liaisons, continue-t-il, qui paroissoient saintes d'abord, qui l'étoient peut-être en effet, et dans lesquelles on s'imaginoit ne rechercher rien que Dieu et que l'avancement dans la perfection ? Cependant ce n'étoit qu'un artifice du démon, comme on l'a découvert dans la suite, *car nous n'ignorons plus ses desseins* (2). Cette liaison qu'il propose de faire, est innocente d'abord de part et d'autre, et le motif même en paroît saint. On ne parle que de Dieu dans les commencemens ; ensuite, comme on se cherche avec empressement, et qu'on se voit plus souvent, on mêle d'autres choses dans les longues conversations qu'on a ensemble ; on s'y entretient de l'amitié qu'on a l'un pour l'autre ; on s'en donne des assurances réciproques, et on les confirme par de petits présens qu'on

(1) *Bonav. ubi sup.*
(2) Non enim ignoramus cogitationes ejus. 2. *Cor.* 2. 11.

se fait, et par mille autres marques qu'une amitié sainte ne connoît point. Alors le démon commence à mêler de mauvaises pensées aux bonnes, et à porter au mal, sous l'apparence trompeuse du bien ; et c'est ainsi que dans ces sortes de liaisons, et en plusieurs autres choses, il séduit une infinité de personnes, et cache artificieusement, sous le masque de la vertu, ce qu'il y a de dangereux et de criminel dans ce qu'il suggère. Il fait comme Joab, qui tua Amasa en feignant de vouloir l'embrasser ; et comme Judas, qui se servit du baiser de paix pour trahir son maître, et pour le livrer aux Juifs. C'est pourquoi il faut se défier extrêmement de ces sortes de tentations, qui se déguisent sous de fausses apparences de vertu : et s'en défier d'autant plus, que moins elles sont connues, plus elles sont dangereuses. Aussi le Prophète dit, que ce sera Dieu qui le mettra à couvert *des ravages que fait le démon du midi* (1). Et là-dessus S. Bernard remarque (2) que le démon ne se contente pas de se tranformer en ange de lumière; mais qu'il se transforme en la lumière même, faisant que ce qui n'est qu'obscurité et ténèbres, paroisse plus clair et plus brillant que le jour, et qu'on ne voie aucun doute à avoir, ni aucun danger à craindre, dans les choses d'elles-mêmes les plus mauvaises et les plus dangereuses. Il se trouve des voleurs si bien

(1) Ab incursu et dæmonio meridiano. *Ps.* 90. 6.
(2) *Bern. serm.* 33. *sup. Cant.*

mis

mis et si bien faits, qu'à les voir il n'y a personne qui les prît pour ce qu'ils sont; car il ne tombe point dans l'imagination que des hommes qui ont l'air d'honnêtes gens, soient capables de voler. Il faut les avoir attrapés sur le fait, pour pouvoir le croire; et alors on s'étonne comment il étoit possible qu'ils fissent un métier si honteux. Il en est de même des tentations qui se déguisent sous de fausses apparences de vertu.

C'est le sentiment commun de tous les maîtres de la vie spirituelle, que comme pour se garder d'un ennemi, c'est un grand avantage de le connoître pour tel: aussi c'est un grand remède contre les tentations, de les connoître pour ce qu'elles sont. Pour mieux faire comprendre cette vérité, si lorsqu'il commence à s'élever dans votre esprit et dans votre cœur de mauvaises pensées et de mauvais désirs, vous aperceviez un démon horrible qui vous incitât à le suivre, que feriez-vous? N'auriez-vous pas aussitôt recours à Dieu, et ne vous suffiroit-il pas, pour vous les faire rejeter, de voir que c'est le démon qui vous les inspire? Or il est constant que c'est ce qui arrive dans les tentations. Dieu nous a donné à chacun un ange pour la garde de nos âmes; de même que dans le monde les grands seigneurs donnent des gouverneurs à leurs enfans, pour avoir soin de leur éducation et de leur conduite. Cette doctrine est fondée sur ces paroles de Jésus-Christ: *Gardez-vous bien de mépriser aucun de ces enfans; car je vous*

dis que leurs anges dans le ciel voient continuellement la face de mon Père qui est dans le ciel (1). Et saint Jérôme s'écrie à ce sujet : La dignité de nos âmes est grande, puisque chacune a un ange destiné pour sa garde dès le premier moment de sa naissance (2). Pour revenir maintenant à notre sujet, comme nous avons chacun un ange qui nous garde, nous avons aussi chacun un démon qui nous sollicite toujours au mal; qui excite continuellement en nous de mauvaises pensées, et des mouvemens dangereux; qui veille sans cesse pour nous surprendre, et qui n'en laisse jamais échapper l'occasion; qui, pour en venir à bout, observe et étudie nos inclinations avec soin, et qui se sert enfin de nous-mêmes et de notre concupiscence, pour nous perdre. C'est par cette raison que Dieu disoit au démon qui tentoit Job : *As-tu bien considéré mon serviteur Job ?* En quoi on voit qu'il lui parle comme à celui qui épioit Job depuis long-temps, et qui se tenoit à ses côtés. Ainsi, quand vous aurez des pensées ou des mouvemens qui vous inciteront au péché, soyez assuré que c'est une tentation du démon, comme si vous le voyiez alors lui-même, faisant ses efforts pour vous porter

(1) Videte ne contemnatis unum ex his pusillis ; dico enim vobis, quia angeli eorum in cœlis semper vident faciem Patris mei, qui in cœlis est. *Matth.* 18. 10.

(2) Magna dignitas animarum, ut unaquæque habeat ab ortu nativitatis, in custodiam suî angelum deputatum. *Hieron. in locum Matth. supr.*

au mal : et recourez aussitôt à Dieu, qui seul peut vous délivrer d'un ennemi si cruel.

Saint Grégoire raconte une chose qui confirme bien ce que nous disons. Il dit qu'un jeune homme ayant embrassé la règle de saint Benoît, et la trouvant ensuite trop austère, eut envie de la quitter. Pour cet effet, il s'adressa plusieurs fois au Saint de qui il avoit reçu l'habit, et qui lui ayant toujours remontré que c'étoit une tentation du démon, et ayant tâché inutilement de le détourner de son dessein, fut contraint enfin d'y donner les mains. Cependant, comme son extrême charité faisoit qu'il ne le voyoit partir qu'avec douleur, il se mit en prière pour lui; et à peine ce jeune homme étoit-il hors des portes du monastère, qu'il vit un dragon épouvantable venir à lui, la gueule ouverte, pour le dévorer. Alors, tout tremblant de peur, il se met à crier : Au secours, mes frères, au secours, voilà un dragon qui veut me dévorer; et les religieux étant accourus à sa voix, ne virent point véritablement de dragon, mais ils le trouvèrent lui-même à demi-mort, et l'emportèrent en cet état dans le monastère. Dès qu'il y fut entré, il fit vœu de n'en sortir de sa vie; et depuis il n'eut jamais la moindre tentation de retourner dans le siècle. Sur quoi saint Grégoire observe, que ce que produisit la prière de saint Benoît, fut de faire voir à ce religieux le dragon qui vouloit le dévorer, et qu'il suivoit auparavant sans le voir. Il le suivoit, dit ce Père, parce

qu'il ne le voyoit pas; mais aussitôt qu'il put le voir, il en eut horreur, et il appela au secours pour en être délivré. Or nous voyons par cet exemple, que ce que nous avons dit, que c'est le démon qui nous tente, n'est point une figure, mais une chose réelle, et que c'est lui effectivement qui nous attaque dans les tentations. L'apôtre saint Pierre nous en avertit lui-même comme un bon pasteur; et l'Eglise qui connoît l'importance de cet avertissement, nous le remet tous les jours en mémoire, comme une mère soigneuse: *Mes frères, soyez sobres et veillez; car le démon votre ennemi tourne autour de vous, comme un lion rugissant, cherchant qui il pourra dévorer: résistez-lui donc, en demeurant fermes dans la foi* (1); et songez continuellement à vous défendre de ses attaques, et à vous garder de ses surprises.

CHAPITRE XX.

Ce qu'il faut faire dans les tentations contre la foi, et contre la pureté: et de quels remèdes il faut se servir.

Il y a des âmes simples, que les pensées contre la foi et contre la pureté jettent dans l'accablement, comme si ce qui se passe

(1) Fratres, sobrii estote, et vigilate, quia adversarius vester diabolus, tanquam leo rugiens circuit, quærens quem devoret: cui resistite fortes in fide. 1. *Pet.* 5. 8.

alors en elles, étoit une marque de l'abandonnement de Dieu; et il est bon d'avertir ici d'abord, que c'est une illusion et une erreur. Gerson rapporte à ce sujet, qu'un solitaire, affligé de pensées semblables, fut vingt ans sans oser jamais en dire rien à personne, s'imaginant que c'étoit une chose horrible et inouie, et qui scandaliseroit celui à qui il en parleroit. Enfin, au bout de ce temps-là il résolut de s'adresser à un ancien Père du désert; encore n'osa-t-il pas le faire de bouche, mais par un écrit qu'il lui mit entre les mains. Le saint vieillard, après l'avoir lu, se prit à sourire, et lui dit : Mon fils, mettez votre main sur ma tête; et le solitaire ayant obéi : Je prends sur moi votre péché, continua le saint homme, ne vous en mettez plus désormais en peine. Comment, mon père, lui répondit le solitaire, fort étonné de cette réponse, il me semble que j'ai déjà un pied dans l'enfer, et vous me dites que je ne m'en mette point en peine. Mais, mon fils, reprit le vieillard, preniez-vous plaisir à ces sortes de pensées? Et le solitaire ayant répondu, qu'au contraire elles lui avoient toujours donné beaucoup de chagrin et de douleur : Puisque cela est, répliqua l'homme de Dieu, c'est une marque que vous n'y aviez point de part, et que c'étoit le démon qui les excitoit en vous, pour vous porter au désespoir. Ainsi, mon fils, suivez mon conseil, et si jamais ces sortes de pensées vous reviennent, dites au démon qui en est l'auteur : Malheur à toi, esprit d'or-

gueil et d'impureté ; que les impuretés et les blasphèmes retombent sur toi ; je ne veux point y participer ; je me tiens à ce que l'Eglise croit, et je mourrois plutôt mille fois que d'offenser Dieu. Ces paroles du saint vieillard consolèrent et fortifièrent tellement ce solitaire, que depuis ce temps il ne fut plus attaqué des pensées qui le tourmentoient. Sur quoi il est à propos, pour l'instruction de ceux qui ont de la répugnance à découvrir leurs tentations à leurs directeurs, de remarquer ici en passant, qu'il coûte encore beaucoup plus de les cacher. L'exemple que nous venons de rapporter en fait foi. Ce solitaire souffrit pendant vingt ans des peines d'esprit continuelles, pour n'avoir pas osé découvrir l'état de son âme : et dès qu'il l'eut découvert, il fut entièrement soulagé. Combien de tourmens se seroit-il épargnés, s'il avoit fait d'abord ce qu'il ne fit qu'au bout de vingt ans. Nous traiterons ailleurs (1) cette matière plus au long ; cependant on voit toujours, par ce que nous venons de dire, que cette sorte de tentation n'est point une chose nouvelle, et dont nous devions trop nous étonner.

Il s'agit maintenant de voir ce qu'il faut faire en pareille occasion. Il y a des gens qui s'y prennent tout autrement qu'il ne faut. Quand ces sortes de pensées viennent à les tourmenter, ils se pressent fortement les tempes avec les mains, froncent le sourcil,

---

(1) *Dans la* 3.e *part. Traité* 7. *ch.* 6.

ferment les yeux et secouent la tête, comme pour leur dire qu'ils ne les laisseront point entrer; quelquefois même, s'ils ne parlent effectivement, ils croient n'avoir rien fait, et que c'est y avoir consenti. Ils se font plus de mal avec ces efforts et ces contentions, que la tentation même ne leur en fait; semblables en cela à Abner, qui étant la nuit auprès de Saül qui dormoit, et s'entendant appeler de loin, se mit à crier de toute sa force, à celui qui l'appeloit : *Qui êtes-vous, vous qui criez et qui troublez le repos du Roi* (1)? A force de se plaindre du bruit que la tentation leur fait au dehors, et du trouble qu'elle leur apporte, ils s'agitent et se troublent eux-mêmes intérieurement beaucoup plus que la tentation ne sauroit faire, et remarquez bien ceci, car c'est une chose qui fait tourner la tête à bien des gens, et principalement aux personnes scrupuleuses. La prière ni les exercices spirituels, n'est point ce qui altère leur santé, et qui leur déssèche le cerveau : leurs vains scrupules font tout le mal, et c'est aussi tout l'avantage que le démon prétend en tirer. Il voit bien que ces sortes de gens sont fort éloignés de consentir à des pensées aussi détestables que celles qu'il leur présente; il ne cherche qu'à les troubler par-là : et pourvu qu'il en vienne à bout, il est content. Enfin, ce n'est point à coups de tête qu'on chasse les tentations.

(1) Quis es tu, qui clamas, et inquietas regem? 1. *Reg.* 26. 14.

Mais que faut-il donc faire pour les vaincre ? Il n'est point question, disent les Saints (1) et les maîtres de la vie spirituelle, de faire de grands efforts d'imagination, et de se rompre la tête pour les repousser, il ne faut que les mépriser et ne point s'y arrêter. Il en est, disent-ils, comme de plusieurs petits chiens qui aboient après un homme qui passe ; s'il continue son chemin sans s'en tourmenter davantage, ils cessent bientôt ; mais s'il s'amuse à vouloir les chasser, ils se mettent à aboyer plus fort qu'auparavant. Il n'y a encore qu'à faire comme un homme, qui marchant dans une rue où le vent donne, et lui porte la poussière au visage, ferme les yeux et passe son chemin, sans s'embarrasser du vent ni de la poussière. En un mot, le remède contre ces sortes de pensées, et le moyen d'en être bientôt délivré, est de ne pas s'en tourmenter. Il y a même plus, et cela doit bien porter ceux qui en sont attaqués à se servir de ce remède, et leur mettre l'esprit en repos ; c'est, disent les Saints, que plus elles semblent horribles et détestables, moins il faut en faire de cas, parce qu'elles sont en même temps moins dangereuses. Qu'y a-t-il de plus horrible, par exemple, que les pensées contre Dieu et contre la religion ? Cependant elles sont moins dangereuses que les autres, parce que plus elles sont horribles, plus aussi, par la miséricorde de Dieu, on est éloigné d'y

---

(1) *Clim. grad.* 23. *art.* 6.

consentir. Ainsi il ne faut point nous affliger quand elles nous passent par l'esprit, puisqu'il n'y a point en cela de notre faute; qu'il ne dépend pas de nous de les empêcher, et que ce n'est point de nous qu'elles viennent, mais du démon, qui les forme en nous contre notre volonté, afin de nous jeter dans le désespoir ou dans l'accablement.

On raconte de sainte Catherine de Sienne (1), qu'un jour qu'elle étoit extrêmement tourmentée de ces sortes de pensées, Jésus-Christ lui apparut, et les dissipa toutes par sa présence; et qu'alors se plaignant tendrement à lui : Où étiez-vous, Seigneur, lui dit-elle, quand il s'élevoit de mon cœur de si horribles pensées? Ma fille, lui répondit le Sauveur, j'étois au milieu de votre cœur. Hé quoi, mon aimable Jésus, reprit-elle, pouviez-vous demeurer parmi des pensées si sales et si honteuses? Mais, ma fille, lui repartit-il, étiez-vous bien aise de les avoir? Hélas, Seigneur, répondit la Sainte, j'en étois pénétrée de douleur, et je ne sais ce que je n'aurois pas plutôt choisi. Qui pouvoit donc, reprit-il, vous en donner tant d'horreur, sinon moi qui étois au milieu de votre cœur? Ainsi, quelque mauvaises et quelque honteuses que puissent être les pensées qui s'élèvent en nous, pourvu qu'au lieu de nous y entretenir, nous soyons fâchés de les avoir, non-seulement nous pouvons croire que Dieu ne nous a pas aban-

(1) *In ejus vita.*

donnés, mais c'est une marque infaillible qu'il demeure en nous, puisque c'est lui seul qui peut nous donner cette horreur pour le péché, et cette crainte de perdre la grâce. *C'est dans le temps de l'affliction qu'il est avec nous* (1), comme il nous en assure lui-même par le Prophète, et c'est du milieu des flammes et des épines du buisson ardent qu'il vous parle.

Le combat contre les tentations, dit saint Bernard, est un combat pénible, mais il est utile; car la récompense y est proportionnée à la peine, et le sentiment qu'elles causent ne peut nuire, si on n'y prête son consentement; au contraire, plus la résistance est difficile, plus la couronne en est grande (2). Blosius est du même avis, et dit (3) qu'une pensée de vaine complaisance de soi-même, à laquelle on se laisse aller une seule fois, est plus désagréable à Dieu, que toutes les pensées du monde les plus honteuses auxquelles on ne consent point. De sorte qu'il ne faut non plus s'en affliger et s'en mettre en peine, que si tout cela se passoit hors de vous. Et c'est effectivement hors de vous que tout cela se passe, dit un Saint, puisque les mauvaises pensées ne sont proprement en nous que par le consen-

(1) Cum ipso sum in tribulatione. *Ps.* 90. 15.

(2) Molesta est lucta, sed fructuosa, quia si habet pœnam, habebit et coronam : non nocet sensus, ubi non est consensus; imò, quod resistentem fatigat, vincentem coronat. *Bern. de inter. domo. c.* 19.

(3) *Blos. in specul. spirit. c.* 6.

tement que nous y donnons; tant que nous n'y consentons pas, elles ne peuvent avoir d'entrée chez nous, et elles frappent inutilement à la porte.

Les maîtres de la vie spirituelle donnent encore un avertissement à ce sujet; c'est qu'il est dangereux de trop craindre ces sortes de tentations, et d'en faire trop d'état, parce que cela ne sert qu'à les augmenter, et leur donner plus de force. La raison en est naturelle, et l'expérience nous la confirme tous les jours; c'est que la crainte réveille l'imagination, et que les fréquentes réflexions sur une chose, font qu'elle s'imprime plus fortement dans l'esprit, et qu'elle l'affecte davantage. Nous voyons, par exemple, qu'un homme passera aisément sur une planche étroite qui sera à terre; mais si on la lève bien haut, il ne pourra plus y marcher de même, parce qu'alors la crainte venant à le saisir, et le sang et les esprits à se retirer au cœur, il ne peut plus se soutenir sur ses jambes comme auparavant, et ce sera un grand hasard s'il ne tombe. La même chose arrive dans les tentations d'impureté, quand on a la foiblesse de trop les craindre; ainsi, pour s'en délivrer plus aisément, il faut ne pas s'en faire trop de frayeur, de peur que cela même ne nous fasse arrêter notre imagination trop long-temps sur des objets dont nous ne devons songer qu'à la détourner. Mais si par cette raison il est avantageux de n'en avoir qu'une crainte modérée, on ne

sauroit au contraire, dit Gerson (1), avoir une trop grande horreur du péché en général. C'est en l'envisageant avec frayeur, et en détournant son esprit des pensées particulières d'impureté dont on est combattu, qu'il faut demander continuellement à Dieu, qu'il ne permette pas que rien nous sépare de lui, et prendre une ferme résolution de mourir plutôt mille fois, que de commettre un péché mortel.

J'ajoute à tout ceci une autre remarque, qui nous est extrêmement recommandée par les Saints, et qui peut servir de remède général contre toutes les tentations intérieures; c'est que quand il vient quelque mauvaise pensée, il faut essayer d'en détourner son esprit, en l'appliquant aussitôt à quelque autre objet, comme à la mort et aux souffrances de Jésus-Christ, ou à quelque chose de semblable. Or cela doit se faire, non pas avec de grands efforts d'imagination, et en se donnant la gêne, mais seulement en tâchant d'éviter adroitement le coup que le démon nous porte, et en le parant avec quelque bonne pensée, ou quelque sainte occupation. C'est ainsi qu'un homme qui voit qu'un autre, à qui il ne veut point parler, a quelque chose à lui dire, passe continuellement d'une matière à l'autre, pour ne pas lui en laisser le loisir; et c'est encore ainsi qu'un homme sage, qui s'entend dire des injures, tourne la tête d'un autre côté, sans se mettre en

(1) *Gerson, ubi supr.*

peine d'y répondre, et sans y prêter l'oreille. Cette façon de résister aux tentations est très-aisée et très-sûre, parce que tant qu'on a l'esprit rempli de bonnes pensées, on n'a garde de consentir aux mauvaises; et ce qui peut être d'un grand secours en cela, c'est d'approfondir extrêmement dans la prière, les saintes méditations dont on a coutume d'être le plus touché, et de se les rendre familières, afin d'y trouver un remède et un refuge assuré dans l'occasion. Les uns pour cet effet se font un asile des plaies de Jésus-Christ, et principalement de celle de son sacré côté, se retirant *dansles trous de cette pierre, et dans les ruines de cette muraille* (1); et les autres ont recours au souvenir de la mort et de l'enfer, en disant avec Job : *Qui m'accordera, Seigneur, que vous me protégiez contre les attaques de l'enfer, et que vous me cachiez jusqu'à ce que votre fureur soit passée* (2)? Que chacun s'attache à ce qu'il connoîtra lui être le plus utile, et pouvoir l'exciter davantage : et lorsqu'il aura choisi un sujet propre, qu'il tâche de bien l'approfondir et de bien le pénétrer, afin que dans le besoin il puisse y avoir recours, et y trouver une retraite assurée contre les attaques de l'ennemi.

L'abbé Smaragde raconte à ce sujet une chose qui peut être utile, quoiqu'elle ne

---

(1) In foraminibus petræ, in caverna maceriæ. *Cant* 2.14.

(2) Quis mihi hoc tribuat, ut in inferno protegas me, et abscondas me, donec pertranseat furor tuus? *Job.* 14.13.

soit ni fort grave, ni fort authentique. Il dit qu'un religieux vit un jour deux démons qui parloient ensemble, et qui se demandoient compte l'un à l'autre du progrès qu'ils faisoient auprès de deux religieux qu'ils avoient soin de tenter. L'un disoit : Je me trouve assez bien de celui à qui j'ai affaire : je n'ai qu'à lui présenter une pensée, aussitôt il s'y attache et s'y entretient; ensuite venant à se surprendre dans cette pensée, il repasse dans son esprit tout le chemin qu'elle y a fait; il songe combien il s'y est arrêté, s'il y a eu de sa faute, s'il a résisté, s'il a consenti, d'où et comment elle peut lui être venue; s'il y a donné occasion, ou s'il a fait tout ce qu'il a dû pour n'y en point donner; enfin, toutes les fois que je veux, je lui donne la torture, et je le mets presque hors de lui-même. Pour moi, disoit l'autre, je perds toutes mes mesures avec celui que je tente. Dès que je lui suggère une mauvaise pensée, il a aussitôt recours à Dieu, ou à quelque sainte méditation, ou bien il songe à quelque chose, pour s'empêcher de songer à ce que je lui propose : ainsi je ne sais par où le prendre. Ainsi le démon est bien aise quand on s'amuse à raisonner sur une mauvaise pensée qu'il nous a suggérée, car alors il ne manque ni de volonté, ni d'adresse pour la faire passer de l'esprit au cœur; au contraire, c'est un bon moyen pour y résister, de ne vouloir point l'écouter, et de ne point lui tenir tête, mais d'en détourner aussitôt son esprit, sans y faire aucune at-

tention. Que si on peut en venir à bout, en s'appliquant à quelque bonne pensée, c'est assurément le mieux ; mais si cela ne suffit pas, il est bon alors d'avoir recours à quelque occupation extérieure.

CHAPITRE XXI.

Que selon la différence des tentations, il faut se servir de différens moyens pour y résister.

Il faut en différentes tentations, dit saint Jean Climaque (1), tenir une différente conduite pour résister : car il y a des vices qui sont d'eux-mêmes fâcheux et désagréables, comme la colère, l'envie, la haine, le désir de se venger, l'impatience, l'indignation, le chagrin, l'amertume de cœur, l'opiniâtreté, l'esprit de contention et autres semblables. Il y en a d'autres aussi qui sont naturellement accompagnés de plaisir, comme sont tous ceux qui regardent l'impureté ou la satisfaction des sens ; et parce que plus nous envisageons ceux-ci, plus ils nous attirent à eux : nous devons, dit-il, par cette raison, les combattre en fuyant, c'est-à-dire, non-seulement en nous éloignant des occasions qui y portent, mais aussi en nous détournant l'esprit et les yeux de tout

(1) *Clim. grad.* 26. *de discret. art.* 188.

ce qui peut y faire penser. Mais, pour ce qui est des premiers, il faut venir aux prises avec eux pour les vaincre; il faut en examiner la nature et la laideur, et cela peut se faire en sûreté, parce qu'ils n'ont rien de contagieux: quoiqu'à l'égard de la colère et de la vengeance, il seroit bon aussi, ajoute-t-il, d'esquiver, en s'empêchant de penser à aucune chose qui puisse nous y exciter.

Cassien et S. Bonaventure enseignent (1) la même doctrine, et disent que quant aux premiers, on peut désirer de s'exercer à les combattre, et à en chercher les occasions, en s'attachant, par exemple, à fréquenter des gens fâcheux et intraitables, pour se former à la patience, et en se soumettant de soi-même à la volonté d'autrui, pour apprendre à devenir humble et obéissant. Mais qu'à l'égard du vice de l'impureté, il y auroit de l'indiscrétion et du péril de vouloir se mettre à l'épreuve, et de s'exposer aux occasions. Jésus-Christ lui-même n'a jamais voulu permettre que le démon le tentât sur cette matière, pour nous apprendre, disent-ils, que nous ne devons pas nous exposer à ces sortes de tentations, quelque espérance que nous ayons d'en triompher; parce que la pente à l'impureté est très-naturelle à l'homme, et que comme c'est un vice qui flatte extrêmement les sens, il est toujours très-

(1) *Cass. coll.* 19. *c.* 14. *et* 16. *Idem. de instit. reg. l.* 6. *Et Bonav. de reform. mentis*, *c.* 3.

à craindre qu'ils ne lui donnent entrée dans notre cœur. De même, dit S. Bonaventure, que quand on a intelligence dans une place qu'on attaque, il est plus facile de s'en rendre maître ; aussi est-il plus facile au démon, qui a des intelligences étroites avec notre chair, de nous réduire par-là sous sa puissance ; c'est pourquoi il faut là-dessus se tenir extrêmement sur ses gardes, en évitant soigneusement toutes les occasions qui peuvent porter au mal, et en rejetant toutes les pensées qui nous en viennent. Cassien et saint Thomas disent que c'est dans ce sens qu'il faut entendre le précepte de l'Apôtre : *Fuyez la fornication* (1) ; et que l'Apôtre a voulu nous montrer par ces paroles, qu'on ne résiste à l'impureté qu'en la fuyant.

Il est rapporté dans les chroniques de l'ordre de saint François (2), que frère Gilles, frère Rufin, frère Simon d'Assise et frère Junipère, étant ensemble en conférence spirituelle, frère Gilles demanda aux autres ce qu'ils faisoient pour résister aux tentations de l'impureté. Je considère, dit frère Simon, quelle est l'infamie de ce péché, et combien il est honteux, non-seulement devant Dieu, mais aussi devant les hommes, puisque quelque abandonnés qu'ils soient, ils se cachent pour le commettre ; et cette considération m'en donne une horreur si vive, que je me trouve bientôt délivré de la tentation. Pour

---

(1) Fugite fornicationem. 1. *Cor.* 6. 18.
(2) *Chron. Ord. S. Francisci*, 1. *Part. l.* 6. *c.* 38.

moi, dit frère Rufin, je me jette contre terre, et j'implore avec larmes le secours de Dieu et de la Vierge, jusqu'à ce qu'elle soit entièrement passée. Et moi, dit frère Junipère, quand je vois qu'elle vient, et qu'elle commence à s'emparer de mes sens, je ferme aussitôt toutes les avenues de mon cœur, et j'y mets en garde plusieurs saintes pensées; et lorsque celles que le démon envoie veulent entrer dans mon cœur, je leur crie que la place est prise, et qu'il n'y en a plus pour elles : ainsi je leur empêche l'entrée, et je les chasse avec honte. Alors frère Gilles, qui avoit bien considéré ce qu'ils avoient dit tous trois, s'écria : Je m'en tiens à la pratique de frère Junipère, et c'est assurément la meilleure; car la meilleure manière de combattre contre l'impureté, c'est de fuir. Ainsi, le moyen le plus sûr et le plus aisé pour résister aux tentations de cette nature, est d'éloigner de soi toutes les mauvaises pensées, et de leur fermer toutes les avenues du cœur : car si une fois on les y laisse entrer, il sera difficile ensuite de les en chasser. Il faut tenir les ennemis éloignés de la place, pour les empêcher de s'en rendre maîtres; quand ils se seront emparés des portes, c'est un miracle si elle n'est perdue. Dans la troisième partie de cet ouvrage (1), nous parlerons plus au long de cette tentation, et des remèdes dont il faut se servir

(1) *III.e Partie, Traité de la Chasteté.*

pour la vaincre : et ces remèdes pourront être aussi d'un grand secours contre les autres tentations.

CHAPITRE XXII.

De quelques avis très-utiles pour le temps de la tentation.

Nous avons parlé de plusieurs remèdes contre les tentations, mais il est impossible de les marquer tous; car, dans les maladies de l'âme, aussi bien que dans celles du corps, les remèdes sont infinis, et il faut laisser toujours beaucoup de choses à la prudence et à la discrétion du médecin, afin que selon l'état et la disposition du malade, et suivant la nature et les circonstances du mal, il se serve de ceux qu'il jugera les plus propres. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle disent que le grand remède contre toutes sortes de tentations, est de les découvrir de bonne heure au médecin spirituel. Mais parce que nous parlerons de cela plus amplement dans la troisième Partie, nous nous contenterons de mettre ici quelques avertissemens que les Saints nous donnent touchant cette matière. Saint Basile dit que comme on ne découvre pas les maladies du corps à toutes sortes de personnes, mais seulement aux médecins qui doivent en prendre soin; aussi les tentations, qui sont les

maladies de l'âme, ne doivent pas se découvrir à tout le monde, mais seulement aux médecins spirituels que Dieu a établis pour ce sujet, qui sont les supérieurs et les confesseurs. Cet avertissement est conforme à ces paroles de saint Paul : *Nous devons au reste, nous autres qui sommes forts, supporter les infirmités des foibles* (1). Il a aussi beaucoup de rapport avec une de nos Règles, qui veut que dans les occasions de cette nature, on ait recours au préfet des choses spirituelles, ou au confesseur, ou au supérieur; et il est enfin plus important que beaucoup de gens ne s'imaginent. Car il arrive quelquefois que l'on cache les tentations à qui on devroit les découvrir, et qu'on les découvre à qui on devroit les cacher; et comme il peut se faire que votre frère soit sujet à la même tentation que vous, il est à craindre que vous ne vous rassuriez trop par l'exemple l'un de l'autre, et qu'ainsi cette confidence ne devienne également préjudiciable à tous deux. Il faut donc, tant pour éviter cet inconvénient, que pour plusieurs autres raisons, ne découvrir ses tentations et ses maladies spirituelles, qu'aux médecins spirituels, à qui on doit croire qu'elles ne seront point contagieuses, et de qui on doit attendre du soulagement. Et c'est ce que le Sage nous recommande, quand il dit : *Ne découvrez point votre cœur à tout*

(1) Debemus autem nos firmiores, imbecillitates infirmorum sustinere. *Rom.* 15. 1.

le monde (1). *Ayez beaucoup d'amis, mais ne prenez conseil que d'un seul que vous aurez choisi entre mille* (2).

Un autre avertissement très-important, pour le temps de la tentation, est qu'il faut bien se garder de se relâcher alors dans ses exercices spirituels, et de les quitter, ou d'en retrancher quelque chose; car, quand la tentation ne nous feroit point d'autre mal que de nous déconcerter en cela, le démon croiroit avoir beaucoup fait, et se trouveroit fort content. Au contraire, c'est dans la tentation qu'on doit les continuer avec une nouvelle ferveur, et qu'on a plutôt besoin d'ajouter que de retrancher, parce que si nous nous laissons tomber des mains les armes spirituelles dont nous nous défendons contre lui, il lui sera plus facile de venir à bout de nous. Il faut donc alors être extrêmement fidèles à Dieu; et c'est en quoi il reconnoît ses véritables serviteurs, suivant ce qu'il dit lui-même à ses apôtres : *Vous êtes ceux qui êtes demeurés toujours avec moi dans mes afflictions* (3). Au reste, ce n'est pas merveille que dans le calme et dans les douceurs de la dévotion, on persévère dans la pratique des exercices spirituels; mais que l'on y persévère au milieu des tempêtes qu'excitent les tentations, et

(1) Non omni homini cor tuum manifestes. *Eccl.* 8. 6.

(2) Multi pacifici sint tibi, et consiliarius sit tibi unus de mille. *Eccli.* 6. 6.

(3) Vos estis, qui permansistis mecum in tentationibus meis. *Luc.* 22. 28.

malgré les sécheresses et les amertumes que Dieu nous envoie, c'est ce qui est louable, et c'est ce qui marque qu'on l'aime et qu'on le sert véritablement pour lui-même.

On doit encore, dans le temps de la tentation, se donner entièrement de garde de rien changer à sa conduite spirituelle, et de prendre de nouvelles résolutions ; le temps n'y est pas propre. On ne voit rien dans l'eau, tant qu'elle est trouble : laissez-la rasseoir et s'éclaircir, alors vous verrez les ordures qui sont au fond. L'agitation et le trouble que cause la tentation, ne permettent pas que vous voyiez ce qui est le plus à propos. *Les maux m'ont environné*, dit David, *et je n'ai rien pu voir* (1) ; de sorte que ce n'est pas là le temps de délibérer de rien, et de prendre de nouvelles mesures ; laissez passer la tentation, et quand vous aurez l'esprit dans une assiette plus tranquille, alors vous connoîtrez mieux ce qu'il faut que vous fassiez. Tous les maîtres de la vie spirituelle marquent ceci comme une chose essentielle ; et saint Ignace nous le recommande particulièrement dans les règles qu'il donne pour le discernement des esprits. La raison qu'il en apporte, est que comme dans le temps des consolations spirituelles, l'esprit de Dieu nous porte au bien, aussi dans le temps de la tentation, l'esprit du démon nous pousse au mal ; et qu'ainsi il est

(1) Quoniam circumdederunt me mala, et non potui, ut viderem. *Ps.* 39. 13.

dangereux alors de suivre les nouvelles pensées qui nous viennent.

Il faut de plus, dans le temps de la tentation, être extrêmement soigneux de recourir aux remèdes que nous avons marqués, et de ne pas demeurer les bras croisés; et c'est ce que l'exemple suivant nous fera voir. Il est rapporté dans la Vie des Pères, qu'un solitaire étant extrêmement tourmenté de l'esprit d'impureté, alla trouver un des plus anciens Pères de tout le désert, pour le prier d'obtenir de Dieu qu'il le délivrât d'une tentation si fâcheuse. Le saint vieillard lui ayant promis ses prières, et n'ayant point cessé depuis ce moment de les adresser à Dieu pour ce sujet, le solitaire retourne à lui quelque temps après, lui dit que sa tentation ne s'apaise point, et le conjure de les redoubler. Il les redouble à diverses fois, il pleure, il soupire, il gémit: cependant le solitaire revient toujours lui dire qu'il ne reçoit aucun soulagement de ses prières; et il revient si souvent, que le saint homme ne sachant à quoi en attribuer la cause, s'en afflige, s'en étonne et s'en plaint à Dieu. Une nuit qu'il avoit l'esprit rempli de cette pensée, Dieu lui fit voir en révélation ce solitaire, assis nonchalamment dans une chaise, et l'esprit d'impureté se présentant devant lui sous diverses figures de femmes, qu'il regardoit avec attention et avec plaisir. Il voyoit aussi que l'ange du Seigneur sembloit indigné contre lui, de ce qu'au lieu de se prosterner en terre, et de recourir à

Dieu par le moyen de la prière, il demeuroit lâchement dans sa place, et se laissoit malheureusement flatter par ces sortes d'imaginations ; et par-là il comprit facilement, que ce qui empêchoit que Dieu ne l'exauçât, c'étoit la nonchalance de ce solitaire, et le peu d'effort qu'il faisoit pour résister à la tentation. C'est pourquoi, dès la première fois qu'il le revit : Mon frère, lui dit-il, c'est votre nonchalance, et la complaisance avec laquelle vous vous entretenez dans les mauvaises pensées, qui font que Dieu ne m'exauce point. Quelques prières qu'on puisse lui offrir pour vous, vous ne serez jamais délivré de l'esprit d'impureté, si vous ne travaillez vous-même à vous en défaire, et si par le jeûne, par la prière, par les larmes et par les gémissemens, vous ne vous mettez en état d'obtenir de Dieu qu'il vous fasse la grâce d'y résister. Comme dans les maladies corporelles, les remèdes les plus propres, et donnés le plus à propos, deviennent inutiles au malade, si de son côté il ne s'abstient de tout ce qui peut lui faire mal; aussi, dans les maladies spirituelles, les prières et les bonnes œuvres que l'on offre à Dieu pour le prochain, ne lui servent de rien s'il ne s'aide lui-même, et si par la prière et par la mortification, il ne tâche d'attirer la miséricorde de Dieu sur lui. Ces paroles touchèrent tellement ce solitaire, que dès-lors il résolut de suivre le conseil du saint vieillard; et en effet, il le mit si bien depuis en pratique, que par ses

ses prières et par ses austérités, il mérita que Dieu eût pitié de lui, et le délivrât de la tentation dont il étoit affligé depuis tant de temps. Or c'est ainsi que nous devons en user dans celles qui nous affligent, n'oubliant rien pour les vaincre, et faisant pour cela tout ce qui peut dépendre de nous, car ce n'est qu'à ce prix que Dieu veut bien nous en donner la victoire.

Mais parce que, dans la manière de résister aux tentations, il peut y avoir du plus ou du moins, il est encore bon d'avertir ici qu'il ne faut pas se contenter simplement d'y résister, mais qu'il faut y résister de toutes ses forces.

Nous lisons dans les Chroniques de saint François, que Dieu voulant un jour découvrir à frère Jean d'Alverne les différentes manières dont les religieux résistoient aux tentations, et principalement à celles de l'impureté, lui fit voir une multitude innombrable de démons, qui ne faisoient autre chose que tirer continuellement des flèches contre les serviteurs de Dieu. Les unes retournoient aussitôt avec violence contre les démons mêmes qui les avoient tirées, et alors ils s'enfuyoient avec de grands hurlemens; les autres rebroussant sur ceux contre qui elles étoient décochées, tomboient à leurs pieds sans leur avoir fait aucun mal; les autres leur entroient jusqu'au bout du fer, et les autres les perçoient de part en part. Suivant cela, la meilleure manière de résister, et celle à laquelle nous devons nous

attacher, est de blesser le démon, et de le chasser avec les mêmes armes avec lesquelles il nous attaque; et c'est ce que nous ferons, si nous nous appliquons à tirer du profit des tentations dont il se sert pour nous perdre : si, par exemple, lorsqu'il nous suggère quelque pensée d'orgueil, nous venons à nous humilier et à nous abaisser davantage devant Dieu et devant nos frères; ou si d'une tentation d'impureté nous prenons occasion d'avoir plus d'horreur de ce vice, plus d'attachement à la chasteté, plus d'attention sur nous-mêmes, plus de zèle, plus de ferveur et plus de soin de recourir à Dieu dans nos besoins. Saint Augustin, sur ce passage du Psalmiste : *Ce dragon que vous avez formé pour vous en faire un jouet* (1), dit que c'est ainsi que les serviteurs de Dieu se font un jouet du démon, parce qu'alors il se trouve pris dans les mêmes filets où il prétendoit les prendre, suivant ces paroles de l'Ecriture: *Ils se sont pris les pieds dans le piége qu'ils avoient caché* (2). *Qu'il se prenne dans l'embûche qu'il a dressée, et qu'il tombe lui-même dans ses filets* (3); *que sa malice retourne sur lui, et que son iniquité retombe sur sa propre tête* (4).

---

(1) Draco iste quem formasti ad illudendum ei. *Ps.* 103. 26.

(2) In laqueo isto quem absconderunt, comprehensus est pes eorum. *Ps.* 9. 16.

(3) Captio quam abscondit, apprehendat eum, et in laqueum cadat in ipsum. *Ps.* 34. 8.

(4) Convertetur dolor ejus in caput ejus, et in verticem ipsius iniquitas ejus descendet. *Ps.* 7. 17.

CINQUIÈME TRAITÉ.

DE L'AFFECTION DÉRÉGLÉE ENVERS LES PARENS.

CHAPITRE PREMIER.

Combien il importe à un Religieux de ne point faire de voyage chez ses parens.

C'est une règle qui peut convenir à toute sorte de religieux, que celle que S. Ignace nous a laissée, touchant l'affection envers les parens. Tous ceux, dit-il, qui entrent dans la Compagnie, non-seulement doivent faire état de quitter leur père, leur mère, leurs parens, leurs amis, et tout ce qu'ils possédoient dans le siècle; mais ils doivent aussi compter que c'est à eux que s'adressent ces paroles de Jésus-Christ : *Celui qui ne hait pas son père, sa mère et même son âme, ne peut être mon disciple* (1). Qu'ils

(1) Qui non odit patrem suum, et matrem, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. *Luc.* 14. 26.

s'appliquent donc à réduire dans les bornes de la charité chrétienne, tous les sentimens que la chair et le sang leur inspirent pour leurs parens, et qu'ils se regardent comme des gens qui sont morts au monde et à l'amour du monde, qui ne vivent plus qu'à Jésus-Christ seul, et à qui Jésus-Christ doit tenir lieu de père, de mère et de toutes choses. Il ne suffit pas que le corps quitte le monde; il faut que le cœur le quitte aussi, en se dépouillant de tous les attachemens par où il tient au monde.

Ce n'est point mal fait d'aimer nos parens: au contraire, il faut, parce que ce sont nos parens, les aimer plus que les autres; mais si cet amour n'est fondé que sur les sentimens de la nature, ce n'est pas aimer en chrétien, moins encore en religieux, puisque les hommes les plus barbares aiment aussi leurs pères et ceux qui leur sont liés par le sang. Il faut, dit saint Grégoire, qu'un chrétien, et surtout un religieux, purifie cet amour de chair et de sang, au feu de l'amour divin; et que lui ôtant ainsi tout ce qu'il a de terrestre et de contraire à l'amour du souverain bien, il aime moins ses parens, parce que la nature l'y porte, que parce que Dieu le commande: qu'il les aime dans la vue seule de Dieu et pour Dieu seul, comme Dieu les aime lui-même, et comme il ordonne de les aimer. C'est là précisément ce que saint Ignace demande de nous, dans la règle (1) que nous avons

(1) *Cap. 4. Exam. §. 7. et reg. 8. Summ.*

rapportée, et au sujet de laquelle nous remarquerons une chose en passant. C'est que dans les autres règles (1), il se contente de nous donner les choses nues et simples, comme il les avoit reçues de Dieu, et ne les appuie point de l'autorité de l'Ecriture, comme il pouvoit le faire aisément, puisque la morale des constitutions est toute tirée de l'Evangile. Mais ici où il s'agit de régler un sentiment aussi naturel et aussi enraciné en nous que celui de l'amour envers les proches, il a aussitôt recours à l'Ecriture-Sainte. Il pratique encore la même chose, lorsqu'il parle de la manière dont on doit disposer de ses biens en quittant le monde; car en cet endroit il confirme sa doctrine par ces paroles de David : *Il a distribué et donné ses biens aux pauvres* (2); et par celles de Jésus-Christ même : *Donnez aux pauvres tout ce que vous avez* (3).

C'est une matière très-importante pour les religieux, que celle dont il est ici question : et comme saint Basile, saint Grégoire, saint Bernard et plusieurs autres l'ont traitée amplement, nous rapporterons ici en substance ce qu'ils en ont dit. Pour commencer par saint Basile, il dit qu'il est d'une très-grande conséquence à un religieux d'éviter le commerce et les visites de ses parens; et la raison qu'il en donne, est qu'outre que

(1) *Cap.* 4. *Exam.* §. 1.
(2) Dispersit, dedit pauperibus. *Ps.* 111. 9.
(3) Vende omnia quæ habes, et da pauperibus. *Matth.* 19. 21.

nous ne leur sommes d'aucun secours, cela trouble la tranquillité et l'économie de notre vie, et nous jette dans les occasions du péché (1). Ils nous entretiennent de leurs affaires domestiques, de leurs procès, de leurs pertes, et de tout ce qui leur donne de la peine; en sorte que nous revenons chargés de tous leurs chagrins. Et ce qu'il y a de pis en cela, nous nous exposons même à de grands dangers : car le souvenir de la vie qu'on a menée dans le monde (2) venant à frapper alors l'imagination, peut faire rouvrir de vieilles plaies, qui se referment ensuite difficilement. Il ne faut que la seule vue d'un lieu, ou d'une personne, pour rappeler des idées que le temps et l'éloignement avoient presque entièrement effacées; et comme on passe facilement d'une chose à l'autre, on se laisse si bien aller à ces sortes d'imaginations, qu'on vient enfin à perdre la paix et la tranquillité de l'âme. C'est pourquoi les maîtres de la vie spirituelle veulent que quand même nous nous proposons de détester nos péchés passés, nous ne les envisagions qu'en général, sans entrer dans un détail qui pourroit nous porter des images dangereuses dans l'esprit. Que s'il faut éviter cela avec tant de soin dans une action si sainte, à combien plus forte

(1) Nam supra hoc quòd illis nullam utilitatem exhibemus, insuper et nostram ipsorum vitam tumultibus et turbatione replemus, et peccatorum occasiones attrahimus. *Basil. in qu. fusiùs disp.* 32.

(2) Memoria prioris vitæ. *Idem. ibid.*

raison doit-on s'éloigner de toutes les occasions inutiles, qui peuvent produire le même effet dans notre imagination? Quand vous n'aurez pas voulu les fuir, et que cette paix intérieure dont vous jouissez viendra ensuite à être troublée, de qui aurez-vous à vous plaindre? vous n'aurez eu que ce que vous aurez cherché, et que ce que vous aurez mérité d'avoir.

Ce qui arrive encore du commerce qu'on a avec ses parens, c'est, dit saint Basile, que leurs mauvaises habitudes et leurs mauvaises inclinations s'impriment peu à peu dans notre cœur; que l'âme se remplit des pensées du siècle, et se refroidit pour les choses du ciel; qu'on n'a plus d'ardeur ni de fermeté dans ses bonnes résolutions, et qu'enfin on se sécularise de nouveau, pour ainsi dire, et on retourne insensiblement au monde. *Ils ont eu commerce avec les Gentils*, dit le Prophète, *et ils ont appris à faire comme eux; ils ont adoré leurs idoles, et ç'a été le sujet de leur perte* (1). Il vous en prendra de même du commerce des gens du monde; vous aurez bientôt retenu leur langage, leurs déguisemens et leurs manières. Vous êtes déjà attaché à leurs idoles, qui sont la vanité et l'amour-propre; vous êtes déjà rempli de vous-même, et vous cherchez votre satisfaction et votre

(1) Commixti sunt inter gentes, et didicerunt opera eorum, et servierunt sculptilibus eorum, et factum est illis in scandalum. *Ps.* 105. 35.

gloire : ne sont-ce pas là des marques qu'ils vous ont communiqué l'esprit du monde ?

Saint Basile (1) ajoute encore une autre raison, pour laquelle nous devons éviter le commerce de nos parens ; c'est que la tendresse naturelle que nous avons pour eux, nous rend trop sensibles à tout ce qui les touche, et fait une trop vive impression sur nous. Car on ne peut leur rendre de fréquentes visites, sans que naturellement on vienne à se réjouir de leurs prospérités, à s'affliger de ce qui leur fait de la peine, à s'inquiéter de leurs intérêts, et à s'embarrasser de mille soins. On songe continuellement, n'ont-ils besoin de rien ? qu'est-ce qui leur manque ? trouveront-ils leur compte dans cet emploi ? réussiront-ils dans leur dessein ? se tireront-ils de cette affaire avec honneur ? Et toutes ces pensées, toutes ces inquiétudes affoiblissent tellement en nous l'homme spirituel, que la moindre tentation est capable de nous terrasser. Nous ne sommes plus alors, dit saint Basile, que des statues de religieux : nous portons l'habit de religieux, mais nous n'en avons ni l'esprit, ni la vertu (2) ; et pendant que notre corps est renfermé dans une cellule, nous avons l'esprit ailleurs, et notre imagination se promène dans le monde parmi nos proches.

---

(1) *S. Basil. ubi sup.*

(2) Eòque promovet, ut habitum religionis tantùm instar statuæ circumferamus, illi nullo pacto virtutum studio correspondente. *Id. ibid.*

Cassien rapporte (1) qu'un solitaire s'étant retiré dans un lieu qui étoit fort proche de la maison de ses parens, et où ils l'assistoient de tout ce qui lui étoit nécessaire, vécut quelque temps en cet état, trouvant que cette sorte de vie, où il n'avoit rien à faire qu'à vaquer à l'oraison et à la lecture spirituelle, étoit une vie très-douce et très-sainte. Il alla voir un jour S. Antoine; et le Saint lui ayant demandé où il demeuroit, il lui répondit qu'il demeuroit proche de ses parens; et que comme ils avoient la charité de prendre soin de lui, il avoit l'avantage de pouvoir donner tout son temps à Dieu. Mais, mon fils, repartit le Saint, quand il arrive quelque chose de fâcheux à vos parens, n'en êtes-vous pas affligé? et quand ils ont quelque sujet de joie, n'en êtes-vous pas bien aise? et le solitaire lui ayant avoué qu'il ne pouvoit s'empêcher de prendre part à tout ce qui leur arrivoit: Hé bien, mon fils, répliqua le Saint, sachez que dans l'autre vie, vous serez du nombre de ceux avec qui vous vous serez affligé et réjoui dans celle-ci. Celui qui s'intéresse aux choses du siècle dans cette vie, n'aura place dans l'autre qu'avec les gens du siècle.

Il importe donc extrêmement d'éviter le commerce de nos proches; car, après tout, ce que nous ne voyons point ne fait guères d'impression sur nous : et comme rien ne nous dégage plus des biens de ce monde,

(1) *Collat.* 24. *c.* 4.

que de les avoir abandonnés en effet, et d'y avoir renoncé solennellement pour toujours; aussi rien ne peut tant nous détacher de cette affection de chair et de sang que nous avons pour nos parens, que de ne les plus voir, et de rompre toute communication avec eux. Il faut nous séparer d'eux réellement et de fait, si nous voulons que notre cœur s'en sépare : l'un ne peut se faire sans l'autre. Il arrive même assez souvent que l'absence ne l'empêche pas de se porter continuellement vers eux : que sera-ce, si nous venons à les voir et à les entretenir?

C'est pour éviter les inconvéniens qui peuvent en arriver, que nos constitutions défendent expressément à tous ceux de la Compagnie de faire des voyages chez leurs parens. Mais afin qu'une si sainte et si utile défense puisse avoir lieu, il faut y contribuer de votre côté; il faut, quand vos parens demandent permission pour vous, être le premier à vous y opposer; il faut par de bonnes raisons, qui ne vous manqueront pas, si vous êtes bien intentionné, tâcher de leur ôter cette pensée de l'esprit, et tourner enfin si bien les choses, qu'ils aient sujet d'être contens, et de croire que vous l'êtes. C'est là ce que les supérieurs demandent de vous; et surtout vous leur faites un extrême plaisir, quand vous leur dites de vous-même, que vous les délivrerez de l'importunité de vos parens. Car souvent ils ne peuvent, si vous ne vous en mêlez, se défendre des instances qu'on leur fait et qu'on leur fait faire;

ainsi ils sont obligés d'y condescendre, et de se laisser arracher la permission qu'on leur demande : mais au fonds, ils voudroient bien qu'il fût en leur pouvoir de s'en dispenser. Ce que nous disons ici à ce sujet, peut servir encore d'avertissement pour d'autres rencontres. Vos parens, par exemple, ou vos amis vous prient d'une chose qui n'est pas selon votre profession ; n'allez pas les renvoyer à votre supérieur ; c'est le mettre en nécessité ou de rompre avec eux, ou de leur accorder ce qu'ils demandent. Il ne faut pas laisser venir les choses jusque-là ; il faut de vous-même tâcher de les détourner du dessein qu'ils ont, et essayer de leur faire entendre raison, et ne pas faire comme quelques-uns, qui de peur de mécontenter personne, embarrassent toujours leurs supérieurs de tout. Saint Jérôme (1), sur ces paroles de Jésus-Christ : *Soyez prudens comme des serpens*, remarque qu'une des raisons pour lesquelles l'exemple du serpent nous est proposé, est que pour défendre sa tête, d'où dépend sa vie, il la cache de tous les replis de son corps. Nous devons toujours en user ainsi à l'égard de notre supérieur, qui est notre tête, et non pas l'exposer, comme nous faisons souvent, aux plaintes et aux murmures des séculiers, afin de nous mettre à couvert, et de nous tirer d'affaire.

---

(1) *Hieron. in illud :* Estote prudentes sicut serpentes. *Matth.* 10. 16. Ponitur exemplum serpentis, qui toto corpore occultat caput, ut illud, in quo vita est, protegat.

Il faut extrêmement prendre garde à cela en ces sortes de rencontres ; car, généralement parlant, les choses ne dépendent alors que de nous ; il n'y a qu'à avoir bonne intention, et on trouve bien le moyen de faire ce qu'on veut. C'est pourquoi ce que je voudrois conseiller à l'égard des voyages chez nos parens, ce seroit premièrement, de faire tout ce qu'on pourroit auprès d'eux, et auprès des supérieurs, pour s'en exempter ; et en tout cas ne les faire que par pure obéissance, et après en avoir représenté les inconvéniens à son supérieur : encore avec tout cela ne laisse-t-on pas d'avoir à craindre, et d'avoir besoin de se tenir sur ses gardes.

Surius rapporte (1) de saint Théodore, abbé, que peu de temps après qu'il se fut fait religieux, sa mère s'étant chargée de plusieurs lettres d'évêques, alla pour le voir, et à leur recommandation on obtint la permission de saint Pacôme, dans le monastère duquel il étoit. Le jeune religieux l'ayant su, fut trouver le Saint, et lui dit : Si vous voulez que je voie ma mère, assurez-moi auparavant, mon père, que je ne rendrai point compte de cette visite au jour du jugement ; et le saint abbé ne l'en ayant point voulu assurer, mais lui ayant répondu que c'étoit à lui de juger si c'étoit une chose qui pût lui être préjudiciable, et qu'en ce cas-là il ne l'obligeoit à rien : Théodore refusa de voir sa mère, et ce refus tourna à bien ; car elle, qui avoit une extrême

(1) *In vita S. Pacom, c.* 31.

passion de le voir, se retira dans un monastère de filles, du voisinage, espérant que comme les religieux de celui où étoit son fils en avoient la direction, elle pourroit l'y voir avec eux de fois à autres. Ainsi Dieu bénit le refus du fils, et en fit l'occasion de la vocation de la mère. C'étoit là, au reste, être dans une disposition très-sainte, de ne vouloir voir sa mère que par pure obéissance, et avec la précaution d'en charger auparavant la conscience du supérieur. Un bon religieux ne devroit aller voir ses parens que de cette sorte; et si nous savions combien ces visites sont dangereuses pour le salut, nous les craindrions davantage, et nous apporterions plus de soin à nous en dispenser. Les histoires sont pleines d'exemples de religieux qui se sont perdus par-là: devenons sages aux dépens d'autrui, pour ne pas tomber dans les mêmes inconvéniens.

Si vous êtes mort avec Jésus-Christ, à vos proches, selon la chair, pourquoi cherchez-vous de nouveau, dit saint Ba ile, à avoir commerce avec eux? Que si vous voulez rétablir en vous, pour l'amour d'eux, ce que vous y avez détruit pour l'amour de Jésus-Christ, n'êtes-vous pas un prévaricateur? Que leur considération ne vous fasse donc point quitter le lieu où Dieu vous a mis; car, à mesure que vous vous en éloignerez, peut-être vous éloignerez-vous aussi de l'esprit de votre profession (1). *La Vierge et*

(1) Si mortuus es cum Christo à cognatis tuis secun-

S. Joseph ne trouvèrent point Jésus-Christ parmi ses parens, ni parmi ceux de sa connoissance (1). Et comment, dit saint Bernard, ô mon aimable Jésus, vous trouverai-je parmi mes parens, vous que l'on n'a pas trouvé parmi les vôtres (2)? C'est dans le temple, c'est dans la retraite et dans la prière, qu'il faut le chercher : et c'est là que vous le trouverez.

Nous lisons de saint François Xavier, que retournant de Rome en Portugal, pour aller de là aux Indes, et passant à quatre lieues de chez lui, il ne voulut jamais se détourner de son chemin, pour voir sa mère et ses parens, quelques instances qu'ils pussent lui en faire, et quoiqu'il sût bien que s'il en perdoit alors l'occasion, il ne la retrouveroit jamais. Le père Le Fèvre fit la même chose, passant à cinq lieues de chez lui. Et lorsque saint Ignace, par une nécessité indispensable, fut obligé d'aller à Loyola, il se mit dans l'hôpital, et ne voulut point aller loger chez son frère.

---

dùm carnem, quid rursùs inter ipsos versari cupis? Si verò qui destruxisti propter Christum, rursùs ædificas propter cognatos tuos, transgressorem teipsum constituis? Ne igitur ob cognatorum tuorum necessitatem secesseris à loco tuo; nam è loco discedens, fortassis ex æquo discedes à moribus tuis. *S. Basil. ep. ad Chilon.*

(1) Requirebant Jesum inter cognatos et notos, et non invenerunt. *Luc.* 2. 44.

(2) Quomodò te, bone Jesu, inter cognatos meos inveniam, qui inter tuos minimè es inventus? *Bern.*

CHAPITRE II.

Qu'un Religieux doit aussi éviter de recevoir des visites de ses parens, et d'avoir commerce de lettres avec eux.

Un bon religieux, qui a le service de Dieu et son avancement spirituel véritablement à cœur, et qui songe pourquoi il est entré dans la religion, doit non-seulement s'empêcher de faire des voyages chez ses parens, mais encore se priver, le plus qu'il peut, de leur commerce, en les empêchant de le visiter. Saint Ephrem dit qu'il faut essayer de les obliger à réduire leurs visites à une ou deux tout au plus par an. Encore, ajoute-t-il, si vous pouviez vous défaire entièrement d'une conversation si inutile, vous n'en feriez que mieux (1). Il appelle, avec raison, leur conversation inutile. Saint Ignace l'appelle aussi de même dans ses Constitutions; et non-seulement elle l'est, mais elle est même très-dangereuse, comme nous l'avons déjà dit; au lieu qu'il a plu à Dieu de montrer, par l'exemple des Saints, et par des miracles, combien le refus de voir nos proches, et la sécheresse envers eux dans ces occasions lui est agréable.

---

(1) Sed si inutilem illorum conversationem penitùs præcideris, meliùs ages. *Ephr. tom. 2. tract. de van. doctr. c.* 35.

Il est rapporté dans le Pré spirituel (1), qu'un saint anachorète, nommé Syriaque, entendant heurter à la porte de sa cellule, et connoissant que c'étoient ses parens qui venoient le voir, se mit aussitôt en prière, pour demander à Dieu qu'il lui plût de faire en sorte qu'ils ne le vissent point. Cela fait, il ouvre sa porte, sort au milieu d'eux sans être aperçu, et se retire bien avant dans le désert : et il ne voulut point retourner qu'il ne sût qu'ils étoient partis. Surius rapporte de saint Pacôme (2), que sa sœur étant venue pour le voir, et pour savoir de ses nouvelles, il lui fit dire par le portier du monastère, qu'il se portoit bien, et qu'elle s'en allât en paix ; et que n'ayant pas été moins touchée de ce refus, que la mère de Théodore l'avoit été de celui de son fils, elle se renferma comme elle, dans un monastère voisin de celui de son frère, et y passa saintement ses jours.

Mais il ne faut pas seulement qu'un bon religieux s'empêche de voir ses parens ; il faut aussi qu'il s'abstienne, autant qu'il peut, d'avoir aucune communication par lettres avec eux ; car c'est un commerce qui n'est propre qu'à lui donner de l'inquiétude et du trouble. Pour cet effet, comme en ne leur faisant point de visites, il peut se délivrer des leurs, aussi il se délivrera de leurs lettres, en ne leur écrivant point. Si vous savez quitter les hommes, dit un serviteur de

(1) *In Prat. spirit. Joan. Mosc. c.* 53.
(2) *Surius in Vit. S. Pacom.* 14. *Maii.*

Dieu (1), ils vous quitteront et vous laisseront en liberté ; le tout est que vous le vouliez, car si vous le voulez, vous en trouverez assez les moyens. Nous avons déjà quitté notre pays, notre maison et nos parens, pour l'amour de Dieu : achevons de les quitter tout-à-fait, et tâchons même de les oublier entièrement, afin qu'étant ainsi dégagés de toutes les choses de la terre, nous ne songions qu'à aimer et à servir Dieu.

Cassien rapporte (2) qu'un solitaire qui étoit fort adonné à la prière et à la contemplation, et qui, pour mieux y vaquer, tâchoit de tenir son cœur dans un continuel éloignement de toutes les pensées du siècle, reçut au bout de quinze ans de retraite, un gros paquet de lettres de son pays. Dès qu'il l'eut entre les mains, il se mit à penser et à dire en lui-même : Si j'ouvre ces lettres, que de pensées ne me vont-elles point donner ? Combien de différens mouvemens exciteront-elles en mon cœur, ou de joie, si j'apprends que mes parens sont dans la prospérité, ou de tristesse, si je trouve qu'il leur soit arrivé quelque malheur ? Combien de temps aurai-je l'imagination remplie du souvenir de ceux qui m'écrivent ? Quel trouble, quelle distraction cela ne me donnera-t-il point dans la méditation et dans la prière ? Les traits de leurs visages, les choses qu'ils m'auront dites autrefois, celles

(1) *Imit. Christi. l.* 1. *c.* 21.
(2) *Cass. lib.* 5. *de Inst. renunt. c.* 32.

qu'ils m'écrivent maintenant, me repasseront à toute heure dans l'esprit. Quel temps ne me faudra-t-il point pour effacer ces sortes d'images? Quelle peine n'aurai-je point à revenir dans la tranquillité dont je jouis, et dans l'oubli profond où je suis des choses du monde? Enfin, que me servira d'avoir quitté mes parens, si mon cœur et mon imagination me reportent ensuite vers eux, et que je vienne à m'entretenir de nouveau avec eux? Comme il étoit dans cette agitation d'esprit, il prend le paquet au même état qu'il l'avoit reçu, et le jette dans le feu, en disant: Vaines pensées de tendresse pour mon pays et pour mes parens, puissiez-vous brûler avec ces lettres, afin que jamais vous ne tâchiez de me faire retourner aux choses que j'ai quittées (1). Non-seulement il ne voulut lire aucune des lettres qu'on lui écrivoit, mais il ne voulut pas même ouvrir le paquet pour voir le dessus d'aucune, de peur que venant à en reconnoître l'écriture, cela ne lui donnât des souvenirs qui pussent troubler sa paix et sa tranquillité intérieure. On rapporte une chose toute semblable de saint Ignace (2); et ceux qui ne se contentent pas de lire une fois les lettres qu'ils reçoivent, mais qui les gardent pour les relire, et pour rappeler et entretenir en eux le souvenir de leurs parens, doivent profiter de cet exemple.

---

(1) Ita cogitationes patriæ pariter concremamini, ne me ulteriùs ad illa, quæ fugi, revocare tentetis.

(2) *In ejus Vita*, *l.* 1. *c.* 5.

Que si vous n'avez pas la force de brûler ces lettres avant que de les lire, que ne les brûlez-vous du moins ensuite, pour vous délivrer de toutes ces pensées de chair et de sang, qui ne servent qu'à vous inquiéter.

CHAPITRE III.

Qu'un Religieux doit éviter d'aller en son pays, quand même ce seroit pour prêcher.

QUELQUES-UNS dans l'espérance de porter leurs parens à Dieu, se laissent vaincre par la tentation de retourner en leur pays : et quand les tentations se déguisent de cette sorte sous l'apparence du bien, elles sont ordinairement plus dangereuses, parce qu'on ne les regarde pas alors comme des tentations, mais comme de bonnes inspirations. Saint Bernard (1), sur ces paroles : *Prenez-nous ces petits renards qui gâtent les vignes*, dit que c'est là un de ces renards qui gâtent la vigne du Seigneur ; et qu'il a connu quelques religieux qui se sont ainsi perdus, en voulant gagner leurs parens à Dieu. Aussi d'ordinaire la parenté est-elle un obstacle au fruit que l'on pourroit faire dans les âmes ; parce que vos parens, qui vous ont vu familièrement dans

(1) *Bern. serm. 64. sup. Cant. in illud* : Capite nobis vulpes parvulas, quæ demoliuntur vineas. *Cant.* 2. 15.

le monde, peuvent difficilement avoir pour vous le respect et la vénération que demande le ministère de l'Evangile. C'est pourquoi Jésus-Christ lui-même nous assure *Que nul prophète n'est bien reçu en son pays* (1). Et quand Dieu voulut faire d'Abraham le patriarche des fidèles, il lui commanda de sortir de son pays, et de quitter ses parens et ses amis, pour s'en aller en Mésopotamie, où il n'étoit connu de personne. La divine Providence tint encore une semblable conduite à l'égard de saint Paul. *Il prioit dans le temple de Jérusalem, et tout d'un coup il fut ravi en esprit, et il vit le Seigneur qui lui dit : Hâtez-vous, sortez vite de Jérusalem; car ils ne recevront point le témoignage que vous leur rendrez de moi. Mais, Seigneur*, répondit-il, *ils savent eux-mêmes que je traînois en prison ceux qui croyoient en vous, et que je les persécutois par toutes les synagogues. Et lorsqu'on versoit le sang de votre martyr Etienne, j'assistois aussi à sa mort, et j'y consentois, et je gardois les habits de ceux qui le lapidoient.* N'importe, ajoute le Seigneur, *partez, car je vous enverrai bien loin vers les Gentils* (2). Dieu envoie l'Apôtre dans des

---

(1) Amen dico vobis quia nemo propheta acceptus est in patria sua. *Luc.* 4. 24.

(2) Factum est autem revertenti mihi in Jerusalem, et oranti in templo, fieri me in stupore mentis, et videre illum dicentem mihi : Festina, et exi velociter ex Jerusalem, quoniam non recipient testimonium tuum de me. Et ego dixi : Domine, ipsi sciunt quia ego eram concludens in carcerem, et cædens per synagogas eos qui

pays bien éloignés, afin qu'il fasse du fruit dans les âmes; et vous, croyez-vous que vous pourrez en faire parmi vos parens? Mais quel fruit pourrez-vous y faire? Comment pourrez-vous les porter au mépris des choses du monde et des commodités de la vie, tant que vous serez avec eux à en jouir, et que cette tendresse de chair et de sang vous retiendra parmi eux?

Le père Ribadenéïra (1) rapporte à ce propos, une chose assez plaisante arrivée à un des nôtres, qui ayant une tendresse excessive pour sa mère, l'étoit allé voir à Messine, d'où il étoit. Il entra, dit-il, un jour dans une église, comme on y exorcisoit une possédée, devant une grande foule de monde; et s'étant mis aussitôt à aider le prêtre, et à conjurer et menacer le démon de la part de Dieu, le malin esprit, pour toute réponse, se mit à contrefaire la voix d'un enfant qui appelle sa mère. Toute l'assistance, qui connoissoit ce religieux, et qui savoit le sujet de son retour, comprit tout d'un coup la plaisanterie, et se prit à éclater de rire; et lui, de son côté, demeura tout honteux et tout confus. Ne pourra-t-on pas vous répondre de la même sorte, lorsque vous serez chez vos parens à prêcher la mortification de toutes les choses du monde?

---

credebant in te. Et cùm funderetur sanguis Stephani testis tui, ego astabam, et consentiebam, et custodiebam vestimenta interficientium illum. Et dixit ad me : Vade, quoniam ego in nationes longè mittam te. *Act.* 22. 17. 18. 19. 20. 21.

(1) *Petr. de Ribadeneira in dialog. manuscrip.*

Sévère Sulpice (1) raconte au même sujet une histoire d'une autre nature, et qui doit faire trembler. Il dit qu'un tribun d'Egypte, homme très-riche et de très-grande qualité, ayant été obligé, pour les affaires de sa charge, de passer par le désert des anachorètes, et y ayant eu un long entretien avec le saint abbé Jean, sur les choses du salut, sortit d'avec lui si touché, que quoiqu'il fût marié, et que même il eût un fils, il renonça dès-lors tout-à-fait au monde, et prit tellement à cœur le nouveau genre de vie qu'il avoit embrassé, qu'il surpassa en peu de temps les solitaires les plus anciens et les plus recommandables pour leur vertu. En cet état il lui vint en l'esprit, que puisqu'il étoit si désabusé des choses du monde, il valoit mieux qu'il allât chez lui travailler au salut de sa femme et de son fils, que de vivre dans la solitude à ne travailler qu'au sien; et trompé par cette apparence de zèle et de charité, après avoir demeuré quatre ans dans le désert, il se mit en chemin pour s'en retourner. Les religieux d'un monastère par où il passa, et auxquels il communiqua son dessein, tâchèrent de l'en détourner, en lui représentant que c'étoit une illusion du démon, qui en avoit déjà trompé beaucoup d'autres de la même sorte. Quelque chose cependant qu'ils pussent lui dire, il n'y ajouta point de foi; de sorte que persistant dans sa résolution, il prit congé d'eux.

---

(1) *Sever. Sulp.* 1. *Dial.*

Mais à peine étoit-il hors du monastère, que tout d'un coup il devint possédé, et cela avec tant de violence, qu'il jetoit l'écume par la bouche, et se déchiroit lui-même à belles dents. On le rapporta avec beaucoup de peine au monastère, où l'on fut contraint de l'enfermer et de l'enchaîner; et ni les prières que ces saints religieux offrirent à Dieu pour lui, ni les conjurations dont ils se servirent contre le démon qui le tourmentoit, ne furent d'aucun effet pendant deux ans. Au bout de ce temps-là, ayant plu à Dieu de le délivrer, il retourna dans le désert, bien corrigé par ce châtiment, et servant d'une grande leçon aux autres, pour persévérer dans les saintes vocations, et ne pas se laisser séduire par de fausses apparences de zèle. On peut voir par-là combien un religieux doit rejeter toutes les pensées qui le portent à retourner en son pays, et à revoir ses parens, parce que si, au rapport des Saints, c'est une tentation dangereuse, lors même qu'on n'a en cela d'autre vue que leur salut, que sera-ce, lorsqu'on n'aura que celle de leur satisfaction, ou de la sienne?

CHAPITRE IV.

Qu'un Religieux doit bien se garder de se mêler des affaires de ses parens.

Il est sur-tout du devoir d'un religieux, de ne point s'embarrasser des affaires de ses parens ; car c'est une chose très-dangereuse. On en voit plusieurs, dit saint Grégoire (1), qui, après avoir renoncé au monde, et qui plus est, à eux-mêmes, conservent tant d'attachement pour leurs parens, qu'à toute heure la chair et le sang les rentraînent vers les choses qu'ils avoient abandonnées. De sorte qu'oubliant ce qu'ils doivent à leur profession, ils se remplissent l'esprit des interêts de leurs proches, s'emploient pour eux auprès des puissances séculières, se mêlent de leurs procès et de leurs intrigues; et perdant ainsi la douceur de la paix intérieure, ils se rengagent dans le commerce du siècle, avec beaucoup de danger pour leur salut. Saint Isidore dit presque la même chose : Il y a beaucoup de religieux, dit-il, qui par affection pour leurs parens, prennent mille soins pour eux, jusqu'à s'embarrasser même dans leurs démêlés et dans leurs procès ; et tandis qu'ils s'occupent ainsi de ce qui regarde le bien et l'avantage de leurs

(1) *Greg. Moral. l. 7. c. 14.*

proches,

proches, ils se perdent éternellement eux-mêmes (1).

L'affection naturelle qu'on a pour ses parens ne peut rien produire de plus dangereux pour un religieux, que cet empressement et ces soins pour leurs intérêts : l'expérience nous apprend, que pour peu qu'on s'en mêle, c'est un bourbier dont on a bien de la peine à se tirer. Cela vient, dit saint Basile (2), de la jalousie du démon, qui ne pouvant souffrir que les religieux gagnent, par une vie toute céleste, ce qu'il a perdu par sa faute, fait tout son possible pour les porter, sous prétexte de piété et de devoir, à s'embarrasser des choses du monde, afin de leur faire perdre la paix de l'âme, et de ralentir en eux l'amour de Dieu, et la ferveur avec laquelle ils se portent à la perfection. C'est une chose étrange combien le démon prend cela à tâche : il met tout en usage pour y réussir ; et pour cet effet il se sert de nos parens même, qui ne manquent jamais dans leurs affaires, dans leurs intrigues, dans leurs démêlés, dans leurs mariages, enfin, dans tous les événemens de la vie, de s'adresser toujours à leur parent religieux. Il semble qu'ils le regardent comme celui qui doit être chargé de tous les embarras de la parenté ; et c'est toujours, à

(1) Multi monachorum amore parentum, non solùm terrenis curis, sed etiam forensibus jurgis involuti sunt, et pro suorum temporali salute animas suas perdiderunt. *Isidor. l. 1. de summo bono.*

(2) *Basil. in Const. Monast. c. 21.*

leur avis, celui qui y est le plus propre, comme étant moins occupé d'ailleurs, et n'ayant point d'autres affaires que les leurs. Sur quoi Ludolphe de Saxe, chartreux, parlant de tous les ecclésiastiques en général, dit très-bien, qu'en même temps que Dieu, en les obligeant au célibat, les a voulu délivrer de l'embarras des enfans, le démon leur a suscité une foule de neveux, pour les rejeter par-là dans le commerce tumultueux du siècle (1). En effet, quand le démon tâche de vous engager dans une affaire qui regarde ou l'avancement d'un neveu, ou le mariage d'une nièce, ce n'est point leur avantage, c'est votre perte qu'il cherche. Un religieux aura donc quitté tout son bien, aura renoncé aux honneurs du monde et aux commodités de la vie, pour se délivrer des embarras du siècle ; et il faudra qu'il s'y replonge pour les intérêts d'autrui, qu'il porte le faix de toutes les affaires de sa famille, et qu'il perde ainsi tout le fruit de sa vocation. Cassien rapporte à ce sujet (2), qu'un frère de l'abbé Apollon vint une nuit heurter à sa cellule, pour le prier de l'aider à retirer un de ses bœufs du bourbier où il étoit tombé, et d'où il ne pouvoit pas le retirer tout seul. Le saint abbé lui demanda pourquoi il ne s'étoit pas adressé plutôt à son autre frère qui étoit dans le monde ; et celui-ci lui ayant répondu qu'il y avoit

(1) Cum Factor rerum privaret semine clerum, Ad Satanæ votum successit turba nepotum.

(2) *Cass. coll.* 24. *c.* 9.

quinze ans qu'il étoit mort : Et moi, lui repartit le saint, il y en a vingt que je le suis, et que je me suis enterré dans cette cellule; ainsi je ne saurois en sortir pour vous aider. C'est de cette sorte qu'un véritable religieux doit en user, lorsque ses parens s'adressent à lui pour leurs affaires temporelles; et s'il n'a pas la force de le faire, il peut s'assurer que quelque raison qui le porte à s'en mêler, il s'en trouvera mal dans la suite.

Ce que nous disons est appuyé de l'autorité de saint Jérôme. Combien y a-t-il de religieux, dit ce Père, qui se sont perdus par une fausse compassion pour leur père et pour leur mère (1)? Combien y en a-t-il qui ont manqué à leur vocation, et renoncé à leur profession, pour s'être voulu embarrasser des intérêts et de l'avancement de leurs proches? Combien voit-on tous les jours d'apostats, qui, après avoir quitté leur ordre, sous prétexte d'aller assister ou consoler leurs parens, ne servent ensuite qu'à les ruiner par des dissipations continuelles, et à rendre leur vieillesse malheureuse, par le déréglement de leur vie? L'expérience ne nous en fournit que trop d'exemples : c'est pourquoi, dit saint Basile, puisque nous savons de quel préjudice est pour nous cet attachement à nos parens, évitons le soin de leurs intérêts, et donnons-nous-en de

(1) Quanti monachorum, dum patris matrisque miserentur, suas animas perdiderunt! *Hier. in reg. monach. quam collegit Lupus de Oliveto.*

garde, comme d'une arme dangereuse, dont le démon se sert pour nous vaincre (1).

Il ne faut pas au reste qu'on se croie en sûreté à cet égard, ni qu'on se figure que tout soit rectifié, parce qu'on ne se sera engagé à rien, sans en avoir obtenu la permission auparavant; car il en est de ceci comme de faire des visites ou des voyages chez ses parens avec permission. Le supérieur qui vous la donne, voudroit fort que vous ne vous mêlassiez point des affaires de vos parens; car il voit bien que ce seroit le mieux: mais il vous le permet par indulgence. Ce n'est pas une obédience qu'il vous donne, c'est une permission qu'il vous accorde; et en cela il fait plus votre volonté, que vous ne faites la sienne. Que si S. Théodore (2) refusa de voir sa mère, parce que son supérieur qui lui en donnoit la permission, ne vouloit pas en prendre l'événement sur lui, que ne devez-vous point faire à l'égard des affaires de vos proches, où il y a beaucoup plus de péril pour vous; et à combien plus forte raison devez-vous éviter de vous en mêler, à moins que votre supérieur ne vous y oblige par obéissance, et n'en prenne l'événement sur sa conscience?

---

(1) Scientes itaque intolerabile detrimentum hujus erga cognatos affectûs, fugiamus illorum curam tanquam diabolicam, ad impugnandum nos armaturam habentem. *Basil. in const. monast. c.* 11.

(2) *In Vita S. Pacom. ubi sup.*

CHAPITRE V.

Où ce qui a été dit dans le Chapitre précédent, est confirmé par quelques exemples.

Le bruit (1) de la sainteté de l'abbé Pœmen s'étant répandu par toute l'Egypte, le tribun de la province eut une extrême envie de voir le Saint; et pour cet effet, il l'envoya prier de vouloir bien le recevoir, quand il iroit le visiter. Ce message affligea fort le saint abbé, qui, après avoir bien considéré en lui-même que s'il recevoit le tribun, tout le monde l'accableroit de visites, que cela troubleroit ses exercices spirituels et la tranquillité de sa retraite, et pourroit lui faire perdre l'humilité, et lui donner des sentimens de vaine gloire, prit enfin la résolution de s'excuser et de ne point le recevoir. Le tribun, qui en fut extrêmement mortifié, quand il le sut, dit qu'il n'attribuoit ce refus qu'à ses péchés; et concevant encore une plus grande opinion du serviteur de Dieu, il résolut de le voir à quelque prix que ce fût. Après avoir été quelque temps à en chercher les moyens dans son esprit, il imagina enfin une chose qu'il crut devoir obliger le saint

(1) *In Prato spir. tom.* 2.

homme à recevoir sa visite, ou même à le venir voir; et ce fut qu'il fit mettre en prison le fils d'une sœur du Saint, et fit entendre sous main à la mère, que quoique son fils méritât punition, il le tireroit pourtant de prison, pourvu que l'abbé Pœmen vînt l'en prier. Cette femme va aussitôt trouver son frère au désert, frappe à sa cellule, pleure, gémit à sa porte, lui représente le péril de son fils, et le conjure d'aller prier le tribun pour lui; et voyant qu'il ne vouloit ni lui ouvrir, ni lui répondre, quoiqu'il l'entendît bien, elle s'emporte enfin aux injures, l'appelle cruel, barbare, impitoyable, lui reproche la dureté de son cœur, et lui dit qu'il a des entrailles de bronze, de n'être point touché des larmes d'une sœur et d'une mère qui prie pour la vie d'un fils unique. Alors le saint homme se tournant vers son disciple : Allez, dit-il, dire de ma part à cette femme, que Pœmen n'a jamais eu d'enfans, et qu'ainsi il ne sait pas ce que c'est que de s'affliger de leur perte; et sans lui faire d'autre réponse, il la renvoya le cœur serré de douleur. Le tribun en ayant eu nouvelle, et voyant bien qu'il ne devoit pas s'attendre que le Saint l'allât voir, tâcha de faire que ses amis le portassent à lui écrire un mot en faveur de son neveu; et plusieurs d'entre eux l'en ayant instamment pressé, il résolut enfin de le faire, pour se délivrer de leurs importunités, et lui écrivit en cette sorte: Que Votre Noblesse fasse, s'il lui plaît, examiner soigneusement l'affaire de ce jeune homme; et s'il se trouve qu'il ait mérité la

mort, faites-le mourir, afin que portant la peine de ses crimes en ce monde, il puisse en l'autre éviter celles de l'enfer.

Nous lisons dans la Vie des Pères une chose toute semblable de l'abbé Pastor. Il croyoit qu'il étoit si dangereux de s'embarrasser dans les intérêts de la chair et du sang, que jamais, quelque instance qu'on pût lui faire, il ne voulut intercéder pour un de ses neveux, qui étoit condamné à mort.

Nous lisons aussi de saint Ignace (1), que jamais il ne voulut se mêler du mariage de sa nièce, qui étoit l'héritière de sa maison, ni même en écrire une seule lettre; et qu'en étant fort pressé par plusieurs personnes de qualité, et particulièrement par les ducs de Najare et d'Albuquerque, il répondit que ces sortes d'affaires ne le regardoient plus, et n'étoient point de sa profession; qu'il y avoit long-temps qu'il avoit renoncé au monde, et qu'il y étoit mort; qu'il ne devoit pas retourner à ce qu'il avoit quitté, ni entrer dans des choses si éloignées de sa vocation; qu'enfin *il ne vouloit pas reprendre la tunique dont il s'étoit dépouillé* en quittant le monde, *ni salir de nouveau ses pieds, après les avoir lavés* (2).

Il ne fut jamais possible non plus d'obtenir de saint François de Borgia (3), qu'il demandât une dispense à Rome pour dom

(1) *In ejus vita*, *l.* 5. *c.* 5.

(2) Expoliavi me tunicâ meâ : quomodò induar illa? Lavi pedes meos : quomodò inquinabo illos? *Cant.* 5. 3.

(3) *In vita S. Fran. de Borgia*, *l.* 4. *c.* 6.

Alvare de Borgia, son troisième fils, qui recherchoit en mariage une de ses nièces, qui étoit une héritière très-riche. Cependant il s'agissoit d'un établissement très-considérable pour dom Alvare, à qui elle portoit le marquisat d'Alcagnize : et le Saint étoit si bien auprès du pape, qu'il avoit lieu d'en espérer toutes choses. L'empereur Charles-Quint reconnut par lui-même, dans une autre occasion, la vérité de ce qu'on lui avoit dit, que ce Saint vivoit dans un entier détachement de tous les liens du sang et de la chair. Car l'ayant jeté une fois sur quelque affaire qui regardoit les intérêts de son aîné, le duc de Gandie, le Saint ne parla jamais là-dessus, que comme il eût pu parler sur les intérêts d'un étranger; ce qui édifia extrêmement l'empereur, et le confirma dans la haute opinion qu'il en avoit.

Considérons cependant de quelles affaires ces Saints refusoient de se mêler, quelque moyen qu'ils eussent de les terminer promptement; et regardons d'un autre côté, en quels embarras d'intérêts et d'intrigues se jettent aujourd'hui quelques religieux. Que si de si grands Saints ont appréhendé la contagion des affaires du siècle, comment ne l'appréhendons-nous point, nous qui ne sommes pas saints, et qui avons par conséquent de plus grands sujets de crainte? C'est assurément parce que nous ne sommes pas saints, et que nous ne songeons pas à le devenir; car si nous aspirions véritablement à la sainteté et à la perfection, nous crain-

drions comme eux les dangers qui sont inséparables de ces sortes d'affaires, et nous les éviterions comme ils faisoient.

CHAPITRE VI.

De plusieurs autres maux que cause l'attachement aux parens : et que Jésus-Christ même nous le défend.

SAINT Basile dit (1) que l'amour déréglé envers les parens porte quelquefois les religieux jusqu'au sacrilége, en faisant qu'ils dérobent le bien de leur ordre, pour les secourir dans leurs besoins. Que si on ne prend pas directement le bien de l'ordre pour les aider, on détourne du moins à leur utilité particulière, ce que les âmes charitables avoient dessein de donner à l'ordre. On tire aussi tout ce que l'on peut des personnes dont on a la direction, et cela avec un grand préjudice pour le ministère qu'on exerce : car le moyen qu'on s'en acquitte avec une entière liberté, à l'égard des gens dont on a besoin, et à qui on a ces sortes d'obligations ? Le moyen aussi qu'il ne naisse pas de là plusieurs scrupules touchant le vœu de pauvreté, et qu'on puisse bien démêler si c'est à vous, ou à un autre qu'on donne, et si c'est proprement vous qui donnez en-

(1) *Basil. in Const. monast. c.* 21.

suite, ou si c'est un autre qui donne par vous ? Ce qu'il y a de plus fâcheux dans cette tendresse inconsidérée pour les proches, c'est qu'on en est quelquefois si préoccupé, que même on ne prend pas garde à ces sortes de choses ; et que regardant comme permis ce qui ne l'est pas, on s'imagine ne rien faire contre le vœu de pauvreté, lorsque l'on y contrevient directement. Mais quand un religieux ne déroberoit à son ordre que le temps qu'il emploie aux affaires de ses parens, ce seroit toujours un vol assez important. Car, comme dit saint Basile, vous n'êtes plus à vous; vous appartenez à votre ordre, auquel vous vous êtes donné tout entier, et qui, par cette raison, est chargé de votre corps, aussi-bien que de votre âme, et prend soin de l'un comme de l'autre. Que si vous employez vos soins et votre temps au service de vos proches, outre le scandale que vous donnez à ceux qui vous voient si attaché aux choses du siècle, n'est-ce pas un larcin que vous faites à l'ordre qui vous nourrit et qui vous fournit tout ce qui vous est nécessaire ?

Si quelqu'un vient à moi, dit Jésus-Christ, *et ne hait pas son père et sa mère, sa femme, ses enfans, ses frères, ses sœurs, et même son âme, il ne peut être mon disciple* (1). Et saint Grégoire remarque sur ce passage (2),

(1) Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus. *Luc.* 14. 26.

(2) *Greg. l.* 31. *Mor. c.* 14.

que Dieu nous recommande la haine des parens, aussi-bien que la haine de nous-mêmes. Ainsi comme par cette raison que vous n'avez point de plus grand ennemi que vous-même, vous êtes obligé d'avoir une sainte haine pour vous, et de vous en faire sentir les effets par la mortification de vos sens, et par une opposition continuelle à tous les désirs et à tous les mouvemens déréglés de votre chair : vous devez aussi avoir une sainte haine pour vos parens, et n'avoir jamais aucune condescendance pour eux dans les choses qui peuvent apporter quelque obstacle à votre salut et à votre avancement dans la perfection. Car ils sont une partie de vous-même, et par conséquent vos ennemis aussi-bien que vous, suivant ces paroles de l'Ecriture : *Les domestiques de l'homme, et ceux de sa propre maison, sont ses ennemis* (1).

Il est rapporté dans les Chroniques de saint François (2), qu'un séculier ayant dit un jour à frère Gilles, qu'il vouloit absolument se faire religieux, le serviteur de Dieu lui répondit : Si vous en avez véritablement envie, allez, et tuez tous vos parens. Cet homme étonné de cette réponse, se mit à pleurer, et à le prier de ne point l'obliger à commettre de si grands crimes ; et alors le frère lui reprochant son peu d'intelligence : Je ne vous dis pas, lui dit-il, que

(1) Inimici hominis domestici ejus. *Mich.* 7. 6.
(2) *Chron. S. Franc.* 1. *Part. c.* 20.

vous alliez les égorger effectivement, mais que vous les fassiez mourir dans votre cœur, par un détachement absolu de tout ce qui vous attache à eux ; car Jésus-Christ nous apprend lui même, *que celui qui ne hait pas ses parens, ne peut être son disciple* (1).

C'est une chose digne de remarque, combien de fois cette doctrine nous est répétée dans l'Evangile. Car tantôt Jésus-Christ répond à celui qui vouloit le suivre, et qui lui demandoit permission d'aller disposer auparavant de son bien : *Quiconque met la main à la charrue, et regarde derrière soi, n'est pas propre au royaume de Dieu* (2). Tantôt il dit à celui à qui il avoit commandé de le suivre, et qui le prioit de lui permettre d'aller ensevelir son père auparavant : *Laissez les morts ensevelir leurs morts, mais vous, allez, et annoncez le règne de Dieu* (3). Quelle frayeur ne doit point faire cette première réponse à ceux qui regardent derrière eux, c'est-à-dire, qui s'embarrassent dans les affaires du siècle, après avoir commencé à suivre les conseils évangéliques ? Ne doivent-ils pas appréhender que Dieu ne les rejète, comme n'étant pas propres à son royaume ? Que si, dit Théophilacte sur le second exemple que nous avons rapporté, il n'a pas été permis à cet homme d'aller

(1) *Ubi suprà.*

(2) Nemo mittens manum suam ad aratrum, et respiciens retrò, aptus est regno Dei. *Luc.* 9. 62.

(3) Sine ut mortui sepeliant mortuos suos : tu autem vade, et annuntia regnum Dei. *Luc.* 9. 60.

ensevelir son père, malheur à ceux qui ayant embrassé la vie religieuse, retournent aux affaires du monde, qu'ils avoient quittées (1) !

Mais Jésus-Christ ne s'est pas contenté de nous enseigner par sa parole et par l'exemple d'autrui, à vivre dans un entier détachement de nos parens : il a voulu encore nous l'apprendre par son propre exemple ; et cela paroît en plusieurs endroits de l'Evangile, où l'on voit qu'il témoigne même au dehors de la sévérité et de la sécheresse à sa sainte mère. *Pourquoi me cherchiez-vous?* lui dit-il, quand elle l'eut trouvé dans le temple. *Ne saviez-vous pas bien qu'il faut que je sois occupé aux affaires de mon Père* (2)*?* Et lorsqu'aux noces de Cana elle l'avertit que le vin manquoit : *Femme*, lui dit-il, *que m'importe, et à vous aussi* (3) *?* Il nous a montré par-là, dit saint Bernard (4), comment nous devons en user envers nos parens, lorsqu'ils veulent nous détourner des emplois de la profession religieuse ; c'est pourquoi nous devons alors leur répondre comme lui : *Il faut que je sois occupé aux affaires de mon Père ;* il faut que je travaille uniquement à mon salut. N'est-ce pas encore une réponse qui semble très-sèche, que celle qu'il

---

(1) Si autem illi neque patrem sepelire licuit, væ his qui monasticam vitam professi, ad mundana regrediuntur negotia ! *Theophil. in Luc. loco suprà cit.*

(2) Quid est quòd me quærebatis ? nesciebatis quia in his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse. *Luc.* 2. 49.

(3) Quid mihi et tibi est, mulier ? *Joan.* 2. 4.

(4) *Bern. serm.* 2. *Dom.* 1. *post fest. Epiph.*

fit, lorsque quelqu'un lui ayant dit : *Maître, dites à mon frère qu'il partage la succession avec moi;* il lui répondit : *Homme, qui m'a constitué pour vous juger, ou pour faire vos partages* (1) ? Et cela ne vous apprend-il pas, qu'un religieux ne sauroit trop éviter de se mêler des affaires qui ne sont point de sa profession ?

CHAPITRE VII.

Que l'amour déréglé pour les parens se déguise quelquefois sous des prétextes de piété et de devoir ; et quel remède on peut apporter à cela.

Comme il n'y a point de tentations plus dangereuses que celles qui se cachent à nous sous le voile de piété et de devoir, et que le trop grand attachement aux parens est de cette nature, saint Ignace, pour obvier aux inconvéniens qui pourroient en arriver, ordonne dans ses Constitutions (2), qu'on exige de tous ceux qui voudroient entrer en notre compagnie, que toutes les fois qu'ils se croiront obligés de secourir leurs parens, ils ne s'en rapporteront point à leurs

(1) Magister, dic fratri meo, ut dividat hæreditatem. Homo, quis me constituit judicem, aut divisorem super vos ? *Luc.* 12. 13. 14.
(2) *Cap.* 3. *Exam.* § 3.

propres lumières, mais au jugement et à la décision des supérieurs. Car en ce qui regarde nos parens, nous nous préoccupons d'ordinaire de passions, comme en ce qui nous regarde nous-mêmes; ainsi nous ne pouvons pas être bons juges dans ces sortes d'occasions. Or le remède que notre saint fondateur a établi pour cela ne nous laisse aucun sujet de scrupule ou d'inquiétude à ce sujet; au contraire, il nous met dans une grande tranquillité d'esprit, en nous obligeant de nous en tenir au sentiment d'une compagnie, qui étant si sage, si éclairée et si remplie de la crainte de Dieu, ne sauroit manquer de bien examiner toutes choses, et de décider selon la conscience et la vérité. C'est pourquoi on propose d'abord à tous ceux qui veulent entrer parmi nous, de se soumettre là-dessus au jugement de la Compagnie : que s'ils refusent de le faire, on ne les reçoit point; et c'est une grande grâce que nous avons à rendre à Dieu, de ce que moyennant cela nous pouvons avoir l'esprit en repos sur ce sujet, et ne songer uniquement qu'à notre avancement spirituel et à notre salut.

C'est encore pour éviter les surprises du sang et de la chair, que le même Saint nous ordonne que quand il s'agira de distribuer notre bien à nos parens pauvres, nous nous en rapportions à deux ou trois personnes que nous aurons choisies, avec l'approbation du supérieur, et qui jugeront ensuite de la pauvreté et du besoin de nos parens. De sorte

que quelque pauvres qu'ils soient, nous ne pouvons disposer de notre bien en leur faveur que par l'avis d'autrui : au lieu que pour en disposer en faveur des autres pauvres, on nous laisse une liberté entière, sans nous assujettir à aucune consultation ; et cela, parce que l'affection naturelle qu'on a pour ses proches peut aisément nous tromper. Aussi le grand saint Grégoire, parlant de celui à qui Jésus-Christ ne voulut pas permettre d'aller ensevelir son père, remarque (1), que ce qu'il ne lui auroit pas défendu à l'égard d'un étranger, mais ce qu'il lui auroit au contraire conseillé, comme une œuvre de miséricorde, il le lui défend à l'égard de son père, pour nous apprendre, dit ce saint docteur, que souvent les devoirs que la charité nous fait rendre aux étrangers, ne doivent pas se pratiquer envers nos parens, à cause que notre tendresse naturelle pour eux est sujette à beaucoup d'illusions, et parce qu'il n'est pas édifiant de voir un disciple de Jésus-Christ s'embarrasser dans des intérêts de chair et de sang. En effet, il est constant qu'on prend les affaires de ses proches d'une autre sorte, que celles d'un étranger : celles-ci laissent l'esprit dans une entière tranquillité, au lieu que les autres nous ravissent la paix de l'âme, et nous troublent dans nos exercices spirituels. C'est pourquoi lorsqu'il s'agit de secourir nos parens, il vaut mieux que cela se fasse par

(1) *Lib.* 7. *Mor. c.* 14. *Luc.* 9. 60.

un autre religieux que par nous-mêmes ; et c'est ce que saint Basile nous enseigne, et ce que nos Règles nous prescrivent. Que si on nous en donnoit le soin, et que nous ne fussions pas bien dépouillés de tous les sentimens de la chair, nous voudrions toujours que nos parens fussent riches et à leur aise ; cependant Dieu les veut peut-être dans la pauvreté et dans la souffrance pour les humilier et pour les sauver. Il y a même plus, c'est que la vanité s'empare quelquefois tellement de l'esprit de certains religieux, qu'ils se servent du crédit et de l'accès que leur donne leur habit, pour élever leurs parens à des choses où ils n'auroient eu d'eux-mêmes ni la pensée ni le moyen de parvenir : et en cela ils montrent bien qu'ils n'ont rien de religieux que le nom et l'habit ; puisque devant être plus humbles que les gens du siècle, ils sont cependant plus enflés de vanité et de présomption.

Comme il n'arrive que trop souvent que plusieurs quittent la religion pour aller, disent-ils, assister leurs parens dans le monde, il est bon d'observer que ce n'est pas là d'ordinaire ce qui les mène, et qui les rend infidèles à leur vocation. Leur esprit d'immortification, leur peu de ferveur et de courage à supporter les saintes austérités de leur règle, et les autres causes cachées qu'ils savent eux-mêmes, est ce qui leur fait quitter la profession religieuse ; mais parce qu'ils n'oseroient pas alléguer les véritables motifs, ils ont recours à des prétextes spécieux. En

effet, ne voyons-nous pas tous les jours, qu'après qu'ils sont sortis, ils sont plutôt à la charge de leurs parens, que de leur être d'aucun secours, et qu'ils n'ont ordinairement ni le pouvoir de les assister, ni le soin de s'en mettre en peine? Ce n'est donc pas le dessein de les secourir qui les a fait sortir, puisque dans la religion même ils auroient été plus en état de le faire : c'est l'esprit de libertinage et d'indocilité ; c'est l'envie de vivre à leur volonté et à leur mode. Ils peuvent tromper les hommes, mais ils ne sauroient tromper Dieu : et malheur à celui qui commence à ne pas marcher droit sur cet article, et qui ne veut pas s'en tenir à la décision de ses supérieurs et à celle de sa règle !

Quiconque veut donc parvenir à la fin qu'il a dû se proposer en entrant dans la religion, doit renoncer au commerce de ses proches, et se détacher entièrement du soin de leurs intérêts. Car *ceux qui ont dit à leur père et à leur mère : Je ne sais qui vous êtes ; et à leurs frères : Je ne vous connois point ; et qui ont méconnu leurs enfans : ceux-là, Seigneur, ont gardé vos commandemens, et sont demeurés fermes dans votre alliance* (1). Un vrai religieux, dit saint Bernard, doit être comme un autre Melchisedech, de qui l'Apôtre dit, qu'il n'avoit ni

(1) Qui dixerunt patri suo, et matri suæ : Nescio vos ; et fratribus suis : Ignoro vos ; et nescierunt filios suos, hi custodierunt eloquium tuum, et pactum tuum servaverunt. *Deut.* 33. 9. *Ad Heb.* 7. 3.

père, ni mère, ni naissance. Ce n'est pas qu'il n'en eût point en effet, puisqu'il étoit homme; mais c'est que comme l'Ecriture dans l'endroit où elle parle de lui, ne le considère qu'en qualité de prêtre, elle ne fait aucune mention ni de sa généalogie, ni même du commencement ou de la fin de sa vie : pour nous apprendre, dit ce Saint, que les prêtres du Seigneur, et surtout les religieux, doivent être aussi détachés des liens du sang et de la chair, et aussi appliqués aux choses spirituelles, que s'ils étoient descendus du ciel; et qu'enfin il faut qu'ils soient d'autres Melchisedechs dans le cœur, c'est-à-dire, qu'ils soient entièrement dépouillés de tout ce qui peut retarder le moins du monde leur course vers Dieu.

Concluons avec saint Bernard, et disons: Demeurez donc dans la solitude comme une tourterelle; qu'il n'y ait nulle liaison entre le monde et vous, nul commerce entre vous et les hommes; *oubliez même votre pays et la maison de votre père, et le roi sera épris de votre beauté* (1). Et certes, c'est une grande récompense, dit S. Jérôme (2) sur ces paroles du Prophète, que celle qui est attachée à oublier son père, puisque par-là on devient l'objet de l'amour du roi des rois.

Il est rapporté dans les Chroniques de saint

(1) Sede itaque solitarius sicut turtur : nihil tibi, et turbis, nihil cum multitudine cæterorum, etiamque ipsum obliviscere populum tuum et domum patris tui, et concupiscet rex decorem tuum. *Ps.* 44. 12. *Bern. serm.* 4. *in Cant.*

(2) *Hieron. in reg. Monach. à Lupo de Oliveto coll.*

François (1), qu'un docteur de Sorbonne ayant pris l'habit de cet ordre, sa mère, qui avoit dépensé le peu de bien qu'elle avoit à l'entretenir dans ses études, et qui se trouvoit dans une très-grande pauvreté, courut aussitôt au monastère tout éplorée. Elle crie, elle gémit devant son fils, lui découvre son sein, le conjure par les entrailles qui l'ont porté, et par la peine qu'elle a eue à l'élever, de ne point l'abandonner dans sa misère : enfin elle l'attendrit de telle sorte, qu'il résolut de sortir le lendemain. Cependant, comme il sentoit à ce sujet de grands combats dans son âme, il eut recours à la prière, dès que sa mère fut retirée ; et se prosternant devant un crucifix, le cœur serré de douleur : Seigneur, dit-il, je ne veux point vous quitter, et ne souffrez pas que cela arrive jamais ; je ne veux qu'assister ma mère, qui est dans une extrême nécessité. En achevant ces paroles qu'il prononçoit les yeux attachés sur le crucifix, il en vit couler du sang, et entendit une voix qui lui dit : Vous m'avez bien plus coûté qu'à votre mère, puisque je vous ai racheté de mon propre sang ; vous ne devriez pas me quitter pour elle. Et il fut tellement touché de cette vision, que préférant Jésus-Christ à la tendresse et à la compassion naturelle qu'il avoit pour sa mère, il continua à le servir dans cet ordre, et y persévéra jusqu'à la mort.

---

(1) 2. *part. Chron. S. Franc. c.* 13.

Quoiqu'il semble que tout ce que nous avons dit dans ce Traité ne regarde que les religieux, cependant, si cela pouvoit aussi faire quelque impression sur les gens du monde, en sorte qu'ils voulussent bien n'engager plus les religieux dans l'embarras de leurs affaires, et ne se mêler plus eux-mêmes, comme ils font, de celles des religieux, en sollicitant des emplois et des changemens de demeure pour leurs parens ou pour leurs amis, ce seroit un grand avantage pour eux et pour nous.

SIXIÈME TRAITÉ.

DE LA TRISTESSE ET DE LA JOIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des grands maux que cause la tristesse.

CHASSEZ *la tristesse loin de vous*, dit le Sage; *car elle a fait mourir beaucoup de gens, et elle n'est bonne à rien* (1). Cassien, dans un Traité particulier qu'il a composé de l'esprit de tristesse, dit (2) que c'est un mal qui n'est pas moins dangereux et moins difficile à guérir que toutes les autres infirmités spirituelles; et il prouve par l'autorité même de l'Ecriture, les fâcheux effets qu'elle produit. Gardez-vous, dit-il, de donner aucune entrée en votre âme à la tristesse: car si elle s'empare une fois de vous, elle vous ôtera bientôt le goût de l'oraison et de la lecture spirituelle; elle fera que vous en trouverez le temps long, et que vous y en donnerez moins qu'à l'ordinaire; quelquefois même, elle sera cause que vous les

(1) Tristitiam longè repelle à te: multos enim occidit tristitia, et non est utilitas in illâ. *Eccli.* 30. 24. 25.

(2) *Lib.* 9. *de instit. renunt.*

abandonnerez tout-à-fait; et enfin elle répandra tant d'ennui et tant de dégoût sur tous vos exercices spirituels, qu'il vous sera impossible de n'en être pas rebuté. Le Prophète royal exprime bien tout cela, ajoute Cassien, dans ces paroles : *Mon âme s'est endormie d'ennui*(1). Il ne dit pas que son corps s'est endormi : il dit que son âme s'est endormie, parce qu'en effet la tristesse et la langueur spirituelle donnent tant d'ennui et tant de dégoût à l'âme pour tous les exercices de dévotion, et pour toutes les choses saintes, qu'elle tombe comme dans l'assoupissement, et devient incapable de rien faire de bien. Ce dégoût va même si loin quelquefois, qu'on se sent choqué de la ferveur qu'ont les autres, et qu'on tâche de les en détourner.

La tristesse fait encore un autre mal, dit Cassien, c'est qu'elle nous donne de l'aigreur et de la rudesse pour nos frères. Saint Grégoire dit (2) qu'elle porte aisément à la colère; en effet, nous éprouvons tous les jours que quand nous sommes chagrins, tout nous fâche et tout nous blesse. De plus elle rend l'homme impatient, soupçonneux et intraitable; quelquefois même elle lui trouble l'esprit de telle sorte, qu'il semble qu'elle lui ait ôté le jugement, suivant ces paroles du Sage, qu'*où il y a de l'amertume de cœur, et de la tristesse, il n'y a*

(1) Dormitavit anima mea præ tædio. *Ps.* 118. 28.

(2) Tristis ex propinquo habet iram. *Greg. lib.* 31. *Moral. c.* 17.

point de raison (1). Aussi voyons-nous souvent, que quand on est attaqué de cette passion, on a des craintes, des défiances et des imaginations si déraisonnables, que ceux qui sont en leur bon sens ne peuvent les regarder que comme des égaremens d'esprit. Des gens même d'un grand mérite et d'un grand savoir s'abandonnent quelquefois à cette humeur noire et mélancolique, jusqu'à pleurer devant le monde comme des enfans; de sorte que quand ils sentent que ce mal les prend, ils s'enferment dans leur chambre, pour y pleurer en liberté, et ne pas se faire tort à eux-mêmes, en se laissant voir en cet état.

Si vous voulez savoir au fond, dit Cassien, les mauvais effets que la tristesse produit dans le cœur, le Saint-Esprit vous l'apprendra par ces paroles du Sage: *De même que les vers rongent les habits et le bois où ils se mettent; de même la tristesse ronge le cœur de l'homme* (2). Comme donc un habit rongé des vers ne peut plus servir, et n'est bon à rien; et comme du bois vermoulu n'est plus propre à mettre en œuvre, ni à rien appuyer dessus, parce qu'il tombe en poussière dès qu'on y touche: aussi un homme rongé de tristesse devient inutile à tout. Mais le mal ne s'arrête pas encore là; ce qui est pis, c'est que la tristesse est cause de beaucoup de tentations et de chutes, suivant ces paroles de

(1) Non est sensus, ubi est amaritudo. *Eccli.* 21. 15.

(2) Sicut tinea vestimento, et vermis ligno: ita tristitia viri nocet cordi. *Prov.* 25. 20.

l'Ecriture:

l'Ecriture : *La tristesse en a fait mourir plusieurs* (1). Et de là vient que quelques-uns l'appellent une retraite de démons, et appliquent à ce sens ces mots de Job, en parlant du démon : *Il dort à l'ombre* (2). C'est, disent-ils, dans cette humeur sombre et noire où vous vous entretenez, et dans ces ténèbres épaisses qui vous offusquent l'esprit, que le démon se retire et se repose; et c'est justement lorsque vous êtes dans cet état qu'il prend son temps pour vous attaquer et pour vous perdre. On explique encore dans le même sens ces paroles du Prophète : *Quand vous avez répandu les ténèbres, et que la nuit est venue, toutes les bêtes sauvages se promènent* (3). Car de même que les bêtes farouches attendent l'obscurité de la nuit pour sortir de leurs tanières; de même les démons attendent que les ténèbres de la tristesse se soient répandues sur vous pour vous inquiéter par toutes sortes de tentations : *Ils tiennent leurs flèches toutes prêtes dans le carquois, pour tirer dans l'obscurité sur ceux qui ont le cœur droit* (4).

Saint François disoit que la tristesse dans le cœur des Chrétiens étoit un sujet de joie pour le démon, parce qu'alors il lui est aisé ou de les jeter dans l'accablement et dans le le désespoir, ou de les faire tourner du côté

(1) *Ubi suprà.*
(2) Sub umbra dormit. *Job.* 40. 16.
(3) Posuisti tenebras, et facta est nox : in ipsa pertransibunt omnes bestiæ silvæ. *Ps.* 103. 20.
(4) Paraverunt sagittas suas in pharetrâ, ut sagittent in obscuro rectos corde. *Ps.* 10. 21.

des plaisirs du monde. Et que l'on remarque bien ceci ; car c'est une vérité très-importante. En effet, ce qui arrive à ceux qui s'abandonnent à la tristesse , c'est que tantôt le démon les jette dans le désespoir , comme nous le voyons dans l'exemple de Caïn et de Judas · tantôt, croyant de mieux en venir à bout par une autre voie , il leur propose les divertissemens et les plaisirs , comme le seul moyen de se tirer de l'abattement d'esprit où ils sont ; et tantôt il leur présente des pensées d'impureté, et tâche de faire en sorte qu'ils s'y entretiennent sous le même prétexte. Or ces sortes de tentations qui regardent les plaisirs et l'impureté, et qui ne sont que trop ordinaires aux personnes qui se plongent dans la tristesse, sont très-dangereuses ; parce qu'un religieux s'imaginant alors qu'il seroit plus heureux dans le monde, se dégoûte bientôt de sa vocation, et y renonce facilement. L'âme , dit saint Grégoire, ne peut jamais être sans quelque plaisir : il faut qu'elle en trouve ou aux choses du ciel , ou à celles de la terre (1). C'est pourquoi, dès qu'elle n'en prend plus à celles du ciel, le démon, qui connoît parfaitement bien ce que c'est que l'homme, lui présente des pensées d'impureté ; et le soulagement que ces objets de plaisir apportent à sa tristesse , fait qu'il les embrasse comme un remède à son mal.

(1) Sine delectatione anima non potest esse : nam aut infirmis delectatur , aut summis. *Greg. lib.* 18. *Moral. c.* 8. *Idem notat. S. Bon. de profect. rel. c.* 2.

La tristesse enfin produit tant de maux, que le Sage dit que *la tristesse du cœur est la plus grande de toutes les plaies, et qu'elle conduit bien vite à la mort* (1). Elle conduit même à la mort éternelle de l'enfer, dit saint Augustin (2); et c'est dans ce sens qu'il explique ces paroles de Jacob à ses enfans: *Vous serez cause que sur mes vieux jours la douleur me fera aller aux enfers.* Jacob, dit-il, craignoit que le regret qu'il auroit de la perte de Benjamin, ne fût capable de le mettre au hasard de son salut, et de le précipiter en enfer; et c'est pour cette raison, ajoute-t-il, que l'Apôtre nous avertit de prendre garde *que quelque racine d'amertume venant à pousser en haut, ne fasse obstacle à la grâce, et ne souille beaucoup de gens* (3). Ce n'est pas au reste pour notre satisfaction et notre commodité particulière, que l'Ecriture et les Saints nous avertissent si soigneusement de ne pas nous abandonner à la tristesse; car s'il ne s'agissoit d'autre chose, il importeroit peu que nous fussions tristes ou non; c'est parce que la tristesse est la source d'une infinité de maux et de péchés, et c'est aussi pour cela même que le démon fait tout ce qu'il peut pour nous jeter dans l'abattement d'esprit.

---

(1) Omnis plaga tristitia cordis est. *Eccli.* 25. 17. A tristitiâ festinat mors. *Ibid.* 38. 19.

(2) *Aug. de Gen. ad litt. in illud:* Deducetis canos meos cum dolore ad inferos. *Gen.* 42. 38.

(3) Ne qua radix amaritudinis sursùm germinans impediat, et per illam inquinentur multi. *Heb.* 12. 15.

CHAPITRE II.

Qu'il faut toujours servir Dieu avec joie ; et des raisons qui doivent nous y obliger.

RÉJOUISSEZ-VOUS *toujours dans le Seigneur,* dit l'Apôtre : *je vous le redis encore, réjouissez-vous* (1). Le Psalmiste nous recommande aussi très-souvent la même chose : *Que les justes*, dit-il, *se réjouissent dans le Seigneur, et soient ravis de joie ; et que tous ceux qui ont le cœur droit se glorifient en lui* (2). *Que tous ceux qui vous cherchent, ô mon Dieu, se plaisent et se réjouissent en vous* (3). *Que toute la terre se réjouisse en Dieu ; qu'elle serve le Seigneur avec plaisir, et qu'elle se présente devant lui avec joie* (4). *Que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur se réjouisse* (5). Il nous exhorte encore en plusieurs autres endroits, de servir Dieu avec joie ; et quand l'ange Raphaël salua Tobie, il ne lui dit

---

(1) Gaudete in Domino semper, iterùm dico, gaudete. *Philip.* 4. 4.

(2) Lætamini in Domino, et exultate, justi, et gloriamini, omnes recti corde. *Ps.* 31. 11.

(3) Exultent et lætentur in te omnes qui quærunt te. *Ps.* 69. 5.

(4) Jubilate Deo, omnis terra, servite Domino in lætitiâ : introite in conspectu ejus in exultatione. *Ps.* 99. 1. 2.

(5) Lætetur cor quærentium Dominum. *Ps.* 104. 3.

autre chose sinon : *Que la joie soit toujours avec vous* (1). Saint François avoit coutume de dire, que c'étoit au démon et aux méchans à être tristes ; mais que les véritables religieux devoient être toujours dans la joie. *On ne doit entendre dans la demeure des justes que des cris de réjouissance pour leur salut* (2). Et comment pourrions-nous être tristes, nous, que Dieu a choisis entre tant d'autres, pour nous mettre dans sa propre maison ?

Ce que nous avons déjà dit des effets de la tristesse, et le soin avec lequel l'Ecriture-Sainte invite si souvent les justes à se réjouir, montre assez combien il importe de servir Dieu avec joie : mais afin qu'on y soit encore plus excité par la vue des avantages qu'on en retire, nous toucherons ici quelques raisons qui doivent nous y porter. La première de toutes est, que Dieu veut être servi de cette sorte : *Car Dieu aime*, dit S. Paul, *celui qui donne avec joie, et non pas avec chagrin ou par contrainte* (3). Et c'est ce que nous marque aussi le Sage par ces paroles : *Que tout ce que vous donnerez soit toujours accompagné d'un visage gai* (4). Comme dans le siècle les maîtres veulent être servis de leurs domestiques avec joie, et qu'ils ne peuvent souffrir ceux qui les

(1) Gaudium tibi sit semper. *Tob.* 5. 11.
(2) Vox exultationis et salutis in tabernaculis justorum. *Ps.* 117. 15.
(3) Non ex tristitia aut ex necessitate : hilarem enim datorem diligit Dominus. 2. *Cor.* 9. 7.
(4) In omni dato hilarem fac vultum tuum. *Eccli.* 35. 11.

servent avec chagrin : aussi Dieu, qui est le souverain maître, veut être servi avec affection et avec joie, et rejète ceux qui le servent avec chagrin et avec dégoût. L'Ecriture-Sainte remarque que quand le peuple d'Israël offrit une si grande quantité d'or, d'argent et de pierreries pour bâtir le temple, cela se fit *avec une extrême joie* (1); et David rendit des grâces publiques à Dieu, du zèle et de la bonne volonté du peuple. Aussi est-ce là proprement ce que Dieu estime ; il ne regarde pas tant à ce que l'on fait, qu'à l'esprit avec lequel on le fait. Dans le monde même ne dit-on pas ordinairement qu'on fait plus de cas de la bonne volonté que de tout le reste, et qu'elle donne un prix infini aux moindres choses ; au lieu que sans cela, les plus grands services ne touchent point, et sont même à charge. Ce sont de bonnes viandes, mais apprêtées d'une manière qui les gâte, et qui en a ôté tout le goût.

La seconde raison est, que quand on sert Dieu avec joie, cela tourne à son honneur et à sa gloire, parce qu'on témoigne par-là qu'on agit avec affection, et que tout ce qu'on fait n'est rien au prix de ce que l'on voudroit faire. Il n'en est pas de même de ceux qui servent Dieu avec tristesse : on diroit qu'ils croient faire beaucoup, qu'ils gémissent sous le faix, et qu'ils sont comme accablés de la pesanteur du joug. Or cela

(1) Cum ingenti gaudio. 1. *Par.* 29. 17.

déplaît extrêmement à Dieu, et est un mauvais signe; c'est pourquoi une des raisons pour lesquelles saint François ne vouloit point voir ses religieux tristes, c'est que la tristesse est la marque d'une volonté mal disposée et d'un corps pesant. Quant à ceux qui servent Dieu avec joie et avec promptitude, ils semblent vouloir dire, que tout ce qu'ils font n'est rien en comparaison de ce qu'ils auroient envie de faire. Tout ce que je fais pour vous, Seigneur, disoit saint Bernard, se fait en moins d'une heure; ou si cela va plus loin, l'amour fait que je ne m'en aperçois pas (1). Voilà ce que Dieu demande de nous. *Gardez-vous*, dit-il, *quand vous jeûnez, d'être tristes comme les hypocrites; ils se rendent le visage pâle et défiguré, afin de faire voir aux hommes qu'ils jeûnent: mais pour vous, quand vous jeûnez, parfumez-vous la tête, et lavez-vous le visage, afin que les hommes ne s'aperçoivent pas que vous jeûnez* (2). Il est bon de remarquer ici en passant, que quelques-uns s'imaginent que pour demeurer dans la décence et dans la modestie religieuse, il faut toujours tenir les yeux baissés, et avoir une contenance triste; mais en cela ils se trompent. La modestie des religieux, dit

(1) Opus meum vix unius est horæ; et si plus, præ amore non sentio. *Bern. serm.* 14. *sup. Cant.*

(2) Nolite fieri sicut hypocritæ, tristes. Exterminant enim facies suas, ut videantur hominibus jejunantes. Tu autem cùm jejunas, unge caput tuum, et faciem tuam lava, ne videaris hominibus jejunans. *Matth.* 6. 16. 17. 18.

saint Léon, pape, doit être sainte, mais elle ne doit pas être triste (1) : il faut qu'en eux la modestie soit mêlée de gaîté, et que la gaîté soit tempérée de modestie ; et ces deux choses bien alliées produisent un bon effet, et ont bonne grâce dans la personne d'un religieux.

La troisième raison est que non-seulement Dieu en est plus honoré, mais que le prochain en est aussi plus édifié, et la vertu plus estimée : car l'exemple de ceux qui servent Dieu de cette sorte, a une grande force pour persuader que dans le chemin de la vertu on ne rencontre point les peines et les difficultés que les méchans s'imaginent ; et comme les hommes aiment naturellement la joie, celle qu'ils se promettent d'y trouver, les porte plus facilement à le suivre. Nous devons sur-tout, nous autres que notre profession engage particulièrement dans le service des âmes, et par conséquent dans le commerce du monde, exercer notre ministère avec joie : car rien n'est plus propre à inspirer l'amour de la vertu et de la perfection ; et il est même arrivé que la joie et la satisfaction qui paroît sur le visage des vrais religieux, a fait embrasser la vie religieuse à beaucoup de gens. Tous les hommes ne cherchent qu'à vivre contens ; et s'ils savoient quelle est la satisfaction d'un véritable religieux, le monde ne seroit bientôt qu'un désert : mais cette satisfaction est une

(1) Religiosorum modestia non sit mœsta, sed sancta. *Leo papa, serm. 4. Quadrag.*

manne que le Seigneur ne découvre qu'à ceux qu'il lui a plu de choisir. Il vous l'a découverte à vous, et il l'a cachée à votre frère : c'est ce qui a fait qu'il est demeuré dans le siècle, et que vous êtes entré dans la religion ; c'est ce qui doit aussi vous obliger à rendre à Dieu de continuelles actions de grâces.

La quatrième raison pour laquelle nous devons le servir avec joie, c'est que nos bonnes œuvres en ont plus de mérite devant lui, et en sont plus saintes et plus parfaites ; car c'est une maxime de la philosophie, que la joie perfectionne ce que l'on fait, et que la tristesse le gâte (1). Et ne voyons-nous pas tous les jours, qu'il y a une grande différence entre celui qui fait une chose avec plaisir, et celui qui ne la fait qu'à regret? Il semble que l'un ne la fasse que par manière d'acquit, et seulement pour pouvoir dire qu'il l'a faite ; mais l'autre est tout appliqué à bien faire ce qu'il fait, et tâche de s'en acquitter du mieux qu'il lui est possible. Ajoutez à cela ce que dit S. Chrysostome (2), que le contentement et la joie donnent du courage et des forces pour la pratique des bonnes œuvres ; c'est pourquoi le Prophète royal disoit à Dieu : *J'ai couru dans la voie de vos commandemens, lorsque vous avez dilaté mon cœur* (3). Or, c'est la joie qui

(1) Delectatio perficit operationem, tristitia corrumpit. *Arist. lib.* 10. *Ethic. c.* 4 et 5.

(2) *Chrys. hom. sup. Gen.* 41.

(3) Viam mandatorum tuorum cucurri, cùm dilatasti cor meum. *Ps.* 118. 32.

fait que rien ne donne de la peine aux justes; *qu'ils courent, et ne se fatiguent point; qu'ils marchent, et ne se lassent jamais* (1). La tristesse au contraire serre le cœur, et elle ôte non-seulement l'envie, mais aussi la force d'agir, et fait que ce qui étoit auparavant très-facile, devient pénible et insupportable. Aaron reconnut en lui cette foiblesse, lorsque venant de perdre deux de ses enfans, que le feu du ciel avoit tués, et étant repris par Moïse, de ce qu'il n'avoit pas entièrement consommé le sacrifice : *Comment*, dit-il, *aurois-je pu plaire au Seigneur, portant aux cérémonies un esprit accablé de deuil* (2)? Et comment, disoient aussi les enfans d'Israël dans la captivité de Babylone, *pourrions-nous chanter des cantiques au Seigneur dans une terre étrangère* (3)? Enfin, l'expérience nous fait voir tous les jours, que non-seulement *la tristesse de l'âme abat l'esprit* (4), comme dit le Sage; mais qu'elle abat aussi le corps au point, qu'il semble qu'on n'ait ni force ni vigueur; et c'est par cette considération que les saints nous avertissent de ne point nous laisser abattre par la tristesse dans le temps des tentations, car cela ne sert qu'à nous décou-

(1) Current, et non laborabunt; ambulabunt, et non deficient. *Isai.* 40. 31.

(2) Quomodò potui placere Domino in cæremoniis mente lugubri! *Levitic.* 10. 19.

(3) Quomodò cantabimus canticum Domini in terra aliena! *Ps.* 136. 4.

(4) In mœrore animi dejicitur spiritus. *Prov.* 15. 13.

rager et à nous rendre moins propres à la résistance.

Une cinquième raison pour laquelle il est encore extrêmement à souhaiter que les Chrétiens, et surtout les religieux, servent Dieu avec joie, c'est que quand on s'y prend de cette sorte, il y a tout lieu d'espérer que l'on ira jusqu'au bout; au lieu que quand on s'y prend d'une autre manière, il y a grand sujet de craindre que l'on n'aille pas bien loin. Quand on voit qu'un homme chargé marche pesamment et comme à regret, qu'il paroît tout hors d'haleine, qu'il s'arrête à chaque pas pour se reposer, ou pour redresser sa charge, et qu'il en laisse tomber tantôt une chose, tantôt une autre, on juge aussitôt que c'est un homme qui n'en peut plus, et qui va tomber avec son fardeau. Mais quand au contraire on en voit un autre qui porte sa charge délibérément, et qui chante en marchant, on s'imagine bien que celui-là en porteroit encore davantage, et qu'il ne demeurera pas en chemin. Il en est de même des religieux : ceux qui ont la tristesse peinte sur le visage, en s'acquittant des devoirs de leur profession, et qui semblent gémir sous le faix, donnent mauvaise opinion de leur persévérance; car de tirer toujours à la rame comme un forçat, c'est un métier qu'il est difficile de faire longtemps. Mais ceux qui portent le joug du Seigneur avec joie, qui s'acquittent avec plaisir des fonctions les plus basses, et des exercices les plus pénibles de la religion,

et qui n'y trouvent rien de trop difficile ; ceux-là donnent de grandes espérances de devoir être toujours fidèles à leur vocation.

CHAPITRE III.

Que les fautes légères dans lesquelles on tombe ne doivent pas faire perdre la joie de l'esprit.

Les Saints regardent cette joie comme un si grand bien, qu'ils disent que même dans les chutes spirituelles, il ne faut point se décourager, ni s'attrister ; car, quoique le péché, comme nous le dirons bientôt, soit une des choses qui peuvent justement nous donner de la tristesse, cette tristesse doit être pourtant modérée par l'espérance du pardon, et par la confiance en la miséricorde de Dieu : *De peur*, dit l'Apôtre, *que celui qui est en cet état, ne soit accablé par l'excès de la tristesse* (1). C'est pourquoi saint François, qui n'en pouvoit souffrir l'apparence sur le visage de ses religieux, dit un jour à un de ses compagnons qui paroissoit triste : Un vrai serviteur de Dieu ne doit jamais être triste que pour avoir fait quelque péché ; si vous en avez commis quelqu'un, repentez-vous-en ; confessez-vous ;

(1) Ne, fortè abundantiori tristitiâ absorbeatur, qui ejusmodi est. 2. *Cor.* 2. 7.

implorez la miséricorde de Dieu, et dites-lui, avec le Prophète : *Rendez-moi, Seigneur, la joie de votre assistance salutaire, et fortifiez-moi de l'esprit tout-puissant de votre grâce* (1). Saint Jérôme, expliquant ce passage, dit que ces paroles : *Rendez-moi la joie de votre assistance salutaire*, veulent dire : Rendez-moi, Seigneur, la joie que j'avois en Jésus-Christ avant que de pécher (2) ; et cela nous marque encore, avec quel soin les vrais serviteurs de Dieu doivent entretenir cette sainte joie dans leur cœur, puisque c'est le partage de ceux qui sont dans sa grâce.

Le père Avila (3) reprend sévèrement ceux qui marchant dans la voie de Dieu, se plongent mal à propos dans la tristesse, et se remplissent tellement le cœur d'amertume, que les choses de Dieu n'ont plus de douceur pour eux. On les voit, dit-il, languissans, abattus, fâcheux à eux-mêmes et à tout le monde ; et souvent ce n'est pas qu'ils aient commis aucun péché mortel ; c'est disent-ils, la douleur de leurs péchés véniels, et le regret de ne pas servir Dieu comme ils doivent et comme ils voudroient, qui les met en cet état. Or il y a en cela de l'illusion et de l'erreur ; car cette tristesse excessive dans laquelle ils se plongent, peut faire

(1) Redde mihi lætitiam salutaris tui, et spiritu principali confirma me. *Ps.* 50. 14.

(2) Id est, redde mihi illam exultationem, quam in Christo habui priusquam peccarem. *Hieron. in eumd. loc.*

(3) *M. Avila*, *c.* 23. *sup.* Audi filia, etc.

une plus grande plaie à leur âme, que les fautes mêmes dont ils s'affligent. Elle fait qu'ils laissent augmenter un mal auquel ils auroient pu remédier avec un peu de prudence et de courage, et qu'ainsi ils tombent d'un inconvénient dans un autre; et c'est là justement ce que le démon cherche, de leur ôter la force d'agir, et d'empêcher qu'ils ne puissent faire autre chose que s'affliger. Ce que la vue de nos fautes et de notre foiblesse doit produire en nous, c'est de nous rendre plus humbles; c'est de nous exciter à demander une plus grande grâce à Dieu, puisque nous en avons besoin; c'est enfin de nous faire tenir davantage sur nos gardes, en prenant leçon du passé pour l'avenir, et en prévoyant les occasions pour les éviter; et nous avancerons beaucoup plus de cette sorte, qu'en nous laissant abattre inutilement par la tristesse. S'il falloit s'y abandonner pour les fautes dans lesquelles on tombe tous les jours, qui est celui, dit le père Avila (1), qui pourroit jamais avoir de la joie et du repos? Car *si vous faites, Seigneur, une recherche exacte des péchés, qui pourra la soutenir* (2)? Appliquez-vous à servir Dieu, et à faire votre devoir; et s'il vous arrive de manquer en quelque chose, ne vous troublez pas, et ne perdez pas courage pour cela : tout le monde manque. Vous êtes un homme foible, et non pas un ange ni un saint; et Dieu, qui

(1) *Avila*, *ubi sup.*

(2) Si iniquitates observaveris, Domine, Domine, quis sustinebit? *Ps.* 129. 3.

connoît bien notre foiblesse et notre misère, ne veut pas que nous nous découragions lorsque nous sommes tombés. Il veut seulement que nous ayons recours à lui, pour lui demander de nouvelles forces, et qu'à l'exemple des enfans, qui ne sont pas plutôt tombés, qu'aussitôt ils se relèvent et se remettent à courir, nous nous relevions promptement, et recommencions à courir tout de nouveau dans la voie de ses commandemens.

Les pères, dit saint Ambroise (1), voient la chute de leurs enfans avec plus de compassion que de colère. Il en est de même de Dieu envers nous; il nous aime comme ses enfans, il connoît notre fragilité : ainsi nos chutes et nos foiblesses excitent plutôt sa tendresse que son indignation. *De même qu'un père a pitié de ses enfans; de même le Seigneur a pitié de ceux qui le craignent; car il sait de quoi nous sommes formés, et il n'a pas oublié que nous ne sommes que poussière* (2). Une des plus grandes consolations qu'aient ceux qui ne servent pas Dieu avec toute l'ardeur qu'il faudroit, c'est de savoir que quoique nous ne répondions pas à ses bontés comme nous devons, il ne laisse pas pourtant de nous aimer et de nous souffrir : *Car il est riche en miséricorde* (3); et nos péchés disparoissent devant sa miséricorde

(1) *Ambr. l. 2. de reparat. gentium, c. 3. et ult.*

(2) Quomodò miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se. Quoniam ipse cognovit figmentum nostrum, et recordatus est quoniam pulvis sumus. *Ps.* 102. 13 *et* 14.

(3) Qui dives est in misericordia. *Ephes.* 2. 4.

infinie comme de la cire qui fond au feu. Quels sentimens de zèle, de reconnoissance et de joie ne doit point exciter en nous la pensée, que tant de fautes dans lesquelles nous tombons tous les jours par foiblesse, n'empêchent pas qu'il ne nous aime toujours de la même sorte, et ne diminuent rien en nous de sa grâce ?

CHAPITRE IV.

Des causes et des remèdes de la tristesse.

ALLONS maintenant à la source du mal, et voyons quelles sont les causes de la tristesse, afin d'en connoître mieux aussi les remèdes, et de les appliquer plus à propos. Cassien et saint Bonaventure disent (1), que la tristesse peut naître de diverses causes. Quelquefois elle ne vient que de la constitution du tempérament, et de ce que l'humeur mélancolique domine sur tout le reste; et alors c'est un mal qui a plus besoin de médecins que de directeurs. Il est pourtant à remarquer, que cette humeur se nourrit et s'augmente par les pensées chagrines dans lesquelles on s'entretient; et qu'il est si dangereux de se laisser aller à ces sortes de pensées, que Cassien dit qu'il faut les éloigner de nous, avec autant de soin, que celles qui sont contre la pureté et contre la foi.

(1) *Cass. l. 9. de inst. renunt. et Bonav. tract. de reform. mentis, c. 12.*

Quelquefois on ne sauroit dire précisément d'où cette tristesse vient : car il arrive souvent que, sans en avoir aucun sujet, on tombe tout d'un coup dans une profonde mélancolie, qui fait qu'on ne prend plus plaisir à rien, que tout blesse, que tout déplaît, qu'on fuit tout le monde, même ses meilleurs amis, qu'on se fait arracher les paroles, et qu'on ne dit rien qu'avec sécheresse et avec dureté. Cela nous fait voir, dit Cassien, que nos impatiences et nos promptitudes ne viennent pas toujours du sujet que nous en donnent nos frères, mais de la mauvaise disposition de l'intérieur, et de ce que nous ne réprimons pas assez nos passions. Ainsi, le remède qu'il faut y apporter, ce n'est pas de nous retirer de la société des hommes; c'est de bien mortifier nos passions; car sans cela, quelque part que nous allions, et en quelque désert que nous puissions nous cacher, nous porterons toujours avec nous la cause de notre chagrin et de notre colère.

Il est rapporté dans la vie de saint Euthyme, abbé (1), qu'un de ses religieux, dont la promptitude et la colère étoient devenues insupportables à tous les autres, résolut de sortir du monastère, et de se retirer dans le désert, s'imaginant que quand il n'auroit plus rien à démêler avec personne, et qu'il seroit seul, il n'auroit plus d'occasion de se fâcher, et vivroit en paix. Il exécute sa résolution, s'enferme dans une cellule : et à peine

(1) *Surius in vita S. Euthym. mense januar. et Rus. l.* 3 *vitar. SS. Patr. num.* 98.

y étoit-il entré, qu'une cruche d'eau qu'il avoit portée avec lui, vint à se répandre. Il va la remplir, et il ne l'a pas plutôt mise à terre, qu'elle se répand encore. Il retourne la remplir, prend garde à la bien poser, et elle se renverse pour la troisième fois; alors il la prend de colère, la jette contre terre, et la casse en mille pièces. Ensuite, revenant à lui, il fit reflexion sur l'emportement qu'il avoit eu; et voyant bien par-là qu'il ne devoit point rejeter sur ses frères la cause de sa promptitude et de sa colère; mais qu'il ne devoit l'attribuer qu'au peu de soin qu'il avoit de se réprimer, il retourna promptement au monastère. Vous voyez donc que si vous avez des mouvemens de colère et de promptitude, vous ne devez vous en prendre qu'à vous-même, et non pas à votre prochain. Mortifiez vos passions, dit Cassien; et de cette sorte, non-seulement vous vivrez en paix avec vos frères, mais suivant les paroles de l'Ecriture, *les bêtes même de la terre s'apprivoiseront pour vous* (1).

La tristesse, dit saint Bonaventure, vient encore quelquefois, ou de ce qu'il nous sera arrivé quelque chose de fâcheux, ou de ce que nous aurons manqué à obtenir ce que nous souhaitions avec ardeur. Saint Grégoire et saint Augustin sont du même sentiment (2), et disent que la tristesse dans les gens du siècle, vient de leur attachement aux choses

(1) Et bestiæ terræ pacificæ erunt tibi. *Job.* 5. 23.
(2) *Greg. l.* 22. *Mor. c.* 10. *Aug. Tr.* 4. *in Joan. et sup. Ps. in illud :* Concepit dolorem, etc.

du siècle; car il est certain que celui qui aime quelque chose, ne peut s'en voir priver qu'avec regret, au lieu que rien ne peut affliger celui qui est détaché de tout, et de qui Dieu seul fait tous les contentemens et tous les désirs. Il n'y a point de doute, dit le père Avila, que ce ne soient nos désirs qui font nos inquiétudes et nos chagrins. Plus les désirs sont ardens, plus l'inquiétude est violente; moins on a de désirs, moins on a d'inquiétude; et quand on ne désire plus rien, on jouit d'un parfait repos d'esprit. Enfin, il est vrai de dire que nos désirs sont nos bourreaux, et que ce sont eux qui nous donnent continuellement la gêne, et qui font notre supplice.

Pour passer maintenant des choses générales à l'application particulière, je dis que souvent ce qui fait le trouble et la tristesse d'un religieux, c'est qu'il n'a pas assez de soumission et d'indifférence pour tout ce que l'obéissance peut lui prescrire. Il est en peine si on ne le tirera point d'un lieu où il se trouve bien; si on ne lui ôtera point l'emploi dans lequel il se plaît; si on ne lui donnera point celui pour lequel il a de la répugnance: et voilà ce qui le rend si mélancolique et si chagrin. C'est qu'il désire ce qu'il n'a pas, dit saint Grégoire, et qu'il craint de perdre ce qu'il a; ainsi, la crainte et l'espérance l'agitant sans cesse, selon que l'état où il se trouve lui semble heureux ou malheureux, il flotte continuellement de côté et d'autre, et souffre en son esprit tous les divers changemens qui arrivent aux choses auxquelles

il s'attache (1). Il n'en est pas de même d'un religieux qui se tient toujours dans une égale disposition d'esprit pour toutes les choses auxquelles l'obéissance peut l'obliger, et qui ne met son contentement qu'en Dieu; celui-là jouit d'une joie parfaite, que personne ne peut troubler. Ses supérieurs peuvent bien l'ôter du lieu et de l'emploi où il est; mais ils ne peuvent pas le priver de la satisfaction dont il y jouit, puisqu'il n'attache sa satisfaction à aucun lieu, ni à aucun emploi, mais seulement à l'accomplissement de la volonté de Dieu sur lui; ainsi, quelque part qu'il soit, et à quelque chose qu'on l'occupe, il est toujours également satisfait. Si vous voulez donc l'être toujours, mettez tout votre contentement à faire la volonté de Dieu, et ne l'attachez à rien de déterminé, ni à suivre les mouvemens de la vôtre: car ce n'est pas là le moyen d'être content; c'est celui de ne l'être jamais, et d'avoir mille dégoûts et mille chagrins.

Enfin pour approfondir encore davantage cette matière, c'est d'ordinaire l'orgueil, plutôt que la mélancolie, qui nous rend tristes; c'est pourquoi, tant que l'orgueil règnera en vous, soyez assuré que vous ne serez point exempt de chagrin, car vous ne manquerez point de sujets d'en avoir: ainsi vous n'aurez jamais de repos et de douceur. Ce que nous

(1) Quia aut non habita concupiscit, aut adepta metuit ne amittat; et cùm in adversis sperat prospera, in prosperis formidat adversa: huc et illuc quasi quibusdam fluctibus volvitur, ac per modos varios rerum alternantium mutabilitate versatur. *Greg. ubi sup.*

venons de dire du défaut de soumission pour toutes les choses auxquelles l'obéissance peut nous engager, peut se rapporter à ce que nous disons ici; car le plus souvent, lorsque nous craignons certains emplois, ce n'est pas la difficulté qui y est attachée qui nous les fait appréhender, puisque ceux que nous recherchons en sont ordinairement plus remplis; c'est l'orgueil, c'est l'amour-propre, c'est l'envie de nous attirer de la considération, qui nous porte à vouloir les uns et à fuir les autres. Voilà ce qui est cause que les emplois les moins pénibles et les plus aisés nous paroissent si fâcheux et si difficiles; voilà ce qui nous rend si chagrins en les exerçant, et ce qui fait que même la seule pensée et la seule appréhension d'un emploi de cette espèce, nous alarme et nous afflige.

Le remède contre cette sorte de tristesse est sans doute d'être humble, et d'aimer les plus bas emplois. *Apprenez de moi*, dit Jésus-Christ, *que je suis doux et humble de cœur; et vous trouverez le repos de vos âmes* (1). Si nous imitons l'humilité du Sauveur, dit saint Augustin sur ces paroles, bien loin de trouver de la peine et de la difficulté dans la pratique de la vertu, nous y trouverons du plaisir et de la facilité; car ce qui la rend difficile, c'est l'attachement à sa volonté et à ses propres lumières; c'est la vanité, c'est l'orgueil, c'est l'amour de soi-

(1) Discite à me, quia mitis sum, et humilis corde; et invenietis requiem animabus vestris. *Matth.* 11. 29.

même, de ses plaisirs et de ses commodités. Or l'humilité surmonte aisément tous ces obstacles ; car elle fait qu'on s'estime peu, qu'on renonce à ses sentimens et à sa volonté, qu'on méprise les biens, les plaisirs et les vanités du monde ; et cela gagné, la pratique de la vertu n'a rien d'ailleurs de fâcheux et de difficile : elle est au contraire remplie de satisfaction et de douceur.

CHAPITRE V.

Que la prière est un grand remède contre la tristesse.

CASSIEN dit (1) que c'est un excellent remède contre toute sorte de tristesse, d'avoir recours à la prière, et d'élever sa pensée à Dieu et à l'espérance des biens éternels qui nous sont promis ; et que cela dissipe tous les nuages de l'esprit, et chasse le démon de la tristesse, de même que le son de la harpe de David chassoit le démon qui tourmentoit Saül. L'apôtre saint Jacques nous propose le même remède dans son Epître canonique, quand il dit : *Si quelqu'un de vous est triste, qu'il prie* (2). Et le Prophète royal nous marque aussi qu'il s'en servoit : *Mon âme*, dit-il, *rejetoit toute sorte de consolation : j'ai songé à Dieu, et je me*

(1) *Cass. lib. 9. de instit. renunt. c. ult.*
(2) Tristatur aliquis vestrûm, oret. *Jac. 5. 13.*

suis réjoui (1). *Vos décrets, Seigneur, étoient mes cantiques de réjouissance dans le lieu de mon exil* (2). Il ne faut souvent que l'entretien de nos amis pour dissiper notre chagrin, et pour nous donner de la joie : quelle consolation et quelle douceur ne devons-nous point espérer, à plus forte raison, de trouver dans l'entretien de Dieu ? Ce n'est donc point dans la conversation des hommes, ni dans la lecture des auteurs profanes, ni dans les concerts de musique, ni dans les autres divertissemens du siècle, qu'un bon religieux doit chercher du soulagement et du secours contre la tristesse ; il n'en doit chercher qu'aux pieds de Dieu, par le moyen de la prière : et c'est là qu'il trouvera infailliblement de la consolation et de la joie.

Nous lisons dans l'Ecriture-Sainte, qu'après que l'arche se fut arrêtée sur les montagnes d'Arménie, Noé, pour connoître si les eaux étoient entièrement écoulées, fit sortir le corbeau, qui ne retourna point : et qu'il fit sortir ensuite la colombe, *qui ne trouvant point d'endroit où elle pût mettre le pied, retourna à lui dans l'arche* (3). Les saints Pères forment là-dessus une objection, et disent : Puisque le corbeau ne retourna point, il ne faut point douter qu'il ne trouva un endroit

---

(1) Renuit consolari anima mea : memor fui Dei, et delectatus sum. *Ps.* 76. 4.

(2) Cantabiles mihi erant justificationes tuæ, in loco peregrinationis meæ ; *id est*, erant mihi cantica et solatium. *Ps.* 118. 54.

(3) Quæ cùm non invenisset ubi quiesceret pes ejus, reversa est ad eum in arcam. *Genes.* 8. 9.

pour se reposer. Pourquoi donc l'Ecriture dit-elle que la colombe n'en trouva point ? C'est, répondent-ils, que le corbeau, qui est un oiseau sale et de rapine, trouva à se reposer sur les bourbiers et sur les corps morts, et que la colombe, qui est l'image de la pureté, ne put s'y arrêter un moment. C'est ainsi qu'en use un bon religieux, et un véritable serviteur de Dieu ; il ne trouve rien dans les vains amusemens du monde qui lui donne du plaisir, rien dans la corruption des choses du siècle où il puisse s'arrêter : ainsi, il retourne aussitôt à l'arche comme la colombe, c'est-à-dire, il se recueille en lui-même ; il fait toute son occupation de penser à Dieu, de l'adorer, d'épancher son cœur en sa présence, et de lui dire : Comment pourrois-je être triste devant vous, ô mon Dieu, vous qui êtes la source de toute sorte de joie ? Saint Augustin (1) expliquant ces paroles du Psalmiste : *Vous avez mis la joie dans mon cœur :* Ce n'est donc pas au dehors, dit-il, qu'il faut chercher la joie ; c'est dans l'homme intérieur, c'est au dedans de soi-même, et dans une retraite de cœur, qui est destinée à la méditation et à la prière.

Sévère Sulpice dit (2) que saint Martin n'avoit point d'autre délassement de toutes ses fatigues, que la prière ; et que de même

(1) *Aug. in illud :* Dedisti lætitiam in corde meo. *Ps.* 4. 7. Non ergo foris quærenda est lætitia, sed intus in interiori homine, ubi habitat Christus, in ipso corde, id est, in illo cubiculo, ubi orandum est.

(2) *Sever. Sulp. in vit. S. Martini. Episc. mense Nov.*

que

que les forgerons se délassent à frapper à vide sur l'enclume de temps en temps : de même ce grand Saint se délassoit à prier, et donnoit souvent à l'oraison, le temps qu'on croyoit qu'il donnoit à son repos. On rapporte d'un autre serviteur de Dieu (1), qu'étant un jour dans sa cellule, et se sentant pressé d'une extrême armertume d'esprit, par laquelle il plaisoit à Dieu de l'exercer de temps en temps, il entendit une voix du ciel, qui retentissoit au fond de son cœur, et qui lui disoit: Pourquoi vous laissez-vous consumer inutilement de tristesse ? Levez-vous, et méditez sur les mystères de ma passion. Il se leva, se mit à y méditer profondément; et en moins de rien, toute sa tristesse se dissipa; il se trouva rempli de consolation et de ferveur: et ce saint exercice, qu'il continua toujours depuis, le délivra entièrement d'une tentation si fâcheuse.

CHAPITRE VI.

De la tristesse que cause la tiédeur au service de Dieu ; et de la joie que donne la bonne conscience.

LA nonchalance pour le service de Dieu, et pour les choses de notre profession, est encore une des principales et des plus ordinaires causes de la tristesse. Aussi voyons-nous tous les jours, et chacun peut l'éprouver en

(1) *Henricus Suso, in horolog. Sapient. c. 14.*

soi-même, que quand on s'acquitte exactement de son devoir, on ne se sent pas de joie ; au lieu que quand on ne fait pas ce qu'on doit, on tombe dans l'abattement et dans le chagrin. C'est le propre du péché de rendre triste. *Un mauvais cœur*, dit le Sage, *sera surchargé de douleur ; il ne causera que de la tristesse* (1) ; et l'Ecriture-Sainte nous apprend que lorsque Caïn vit la différence que Dieu faisoit du sacrifice d'Abel au sien, *la colère le saisit, et le visage lui devint abattu* (2). C'est un effet du mauvais dessein qu'il venoit de concevoir, et qu'il ne pouvoit si bien cacher dans son cœur, que l'altération de son visage n'en donnât des marques. C'est pourquoi le Seigneur lui ayant demandé la cause de ce changement: *Si vous faites bien*, lui dit-il, *n'en recevez-vous pas la récompense* (3) ? Ou comme porte une autre version, *ne leverez-vous pas la tête?* C'est-à-dire, n'aurez-vous pas le visage gai? *Mais si vous faites mal, le péché ne sera-t-il pus aussitôt à votre porte ?* Ne vous tourmentera-t-il pas au dedans par des remords, et ne paroîtra-t il pas sur votre front ? De même que les actions vertueuses donnent naturellement de la joie, parce qu'elles sont conformes à la raison ;

---

(1) Cor nequam gravabitur in doloribus. *Eccli.* 3. 29. Et cor pravum dabit tristitiam. *Ibid.* 36. 22.

(2) Quare iratus es, et cur concidit facies tua? *Genes.* 4. 6.

(3) Nonne si benè egeris, recipies ? *Legit alia versio*, levabis caput tuum. Sin autem malè, statim in foribus peccatum aderit ? *Ibid.* 7.

de même les mauvaises actions donnent naturellement du chagrin, parce qu'elles sont contraires à la raison, et parce qu'il faut combattre contre ses propres lumières pour faire le mal, et que les reproches de la conscience ne donnent jamais de repos.

Il n'y a point de plus grand supplice, dit saint Bernard, que celui d'une mauvaise conscience; elle porte son supplice avec elle : on a beau cacher son crime aux yeux des hommes, et leur paroître innocent, on ne peut se le cacher à soi-même, ni éviter la condamnation de sa propre conscience (1). Faites tout ce que vous voudrez; cherchez les compagnies et les divertissemens, pour vous délivrer des reproches qu'elle vous fait: vous n'en viendrez jamais à bout, et elle vous tourmentera toujours sans relâche. C'est ce qui a fait dire à Sénèque, que la plus grande punition du crime étoit de l'avoir commis. Plutarque (2) compare la peine qu'on en souffre à celle que donne le chaud et le froid de la fièvre; et dit que comme les malades sont bien plus incommodés du froid et du chaud qui vient de la fièvre, que les gens qui se portent bien ne le sont du froid et du chaud qui vient de la diversité ou de l'inconstance des saisons; de même les chagrins que nous donnent nos fautes, et les remords

(1) Nulla pœna gravior est pravâ conscientiâ; mala conscientia propriis agitur stimulis : si publica fama non te damnat, conscientia te condemnat, quoniam nemo potest sensum fugere. *Bern. de inter. domo, c.* 45.

(2) *Plutarc. ep. ad Pac.*

de notre conscience nous tourmentent bien plus cruellement, que ceux que nous causent les seuls accidens de la fortune. Cela surtout se vérifie en ceux qui ont commencé à goûter Dieu, et qui après l'avoir servi quelque temps avec ferveur, se relâchent et se démentent; car la misère est plus sensible et plus douloureuse à celui qui s'est vu dans l'abondance, qu'à celui qui n'y a jamais été. Quand on se souvient de la ferveur avec laquelle on servoit Dieu dans un autre temps, et des grâces qu'on en recevoit, et qu'on vient à comparer le présent avec le passé, il est impossible que cela ne donne de cruels regrets, et ne pénètre vivement le cœur.

Si vous voulez donc bannir la tristesse loin de vous, et vivre toujours content, dit saint Bernard, vivez comme vous devez; songez quelles sont vos obligations; appliquez-vous à y satisfaire et à vous corriger de vos péchés; ce sont eux qui troublent la paix de votre âme. Un homme de bien est toujours dans la joie; un méchant homme a toujours la conscience bourrelée (1): et comme il n'y a point de supplice plus cruel pour l'un, que les reproches de sa conscience; il n'y a point aussi de joie plus sensible pour l'autre, que les témoignages de la sienne. *Il n'y a point de plus grand plaisir que la joie du cœur*, dit l'Ecriture (2); *et un esprit*

(1) Vis nunquam esse tristis, benè vive: bona vita semper gaudium habet; conscientia rei semper in pœna est. *Ubi sup.*

(2) Non est oblectamentum super cordis gaudium. *Eccli.* 30. 16.

tranquille est toujours comme dans un festin perpétuel (1). De même qu'en un festin la diversité des viandes et la présence des conviés donnent de la joie : de même c'est un grand sujet de joie pour un chrétien qui s'acquitte soigneusement de son devoir, que le témoignage de sa conscience, et la possession de la grâce dont il a de si grandes marques en lui-même. *Car si notre cœur ne nous reproche rien*, dit saint Jean, *nous devons avoir confiance en Dieu* (2). *Et ce qui fait notre gloire*, dit l'Apôtre, *c'est le témoignage de notre conscience* (3). Saint Chrysostome dit (4) que la bonne conscience dissipe les ténèbres du cœur, comme le soleil dissipe les nuages ; et que la tristesse qui tombe dans une bonne conscience, s'y éteint aussi facilement qu'une étincelle de feu qui tomberoit dans un grand lac. Saint Augustin la compare au miel, qui non-seulement est doux de lui-même, mais qui rend douces les choses les plus amères ; et il dit qu'elle adoucit toutes les peines et toutes les amertumes de la vie. C'est pourquoi le Prophète, parlant des commandemens du Seigneur, dit, *qu'ils sont plus désirables que l'or et les pierres précieuses, et plus doux qu'un rayon de miel* (5).

---

(1) Secura mens, quasi juge convivium. *Prov.* 15. 15.

(2) Si cor nostrum non reprehenderit nos, fiduciam habemus ad Deum. 1. *Joan.* 3. 21.

(3) Gloria nostra hæc est, testimonium conscientiæ nostræ. 2. *Cor.* 1. 12.

(4) *Chrys. hom.* 25. *ad pop. Antioc.*

(5) Desiderabilia super aurum et lapidem pretiosum

Les Histoires ecclésiastiques rapportent (1) que dans la persécution qui s'éleva sous Marc-Aurèle, on fit une chose qui ne s'étoit jamais pratiquée auparavant : c'est que tous les chrétiens que l'on pouvoit attraper, soit qu'ils renonçassent à Jésus-Christ, soit qu'ils persévérassent dans la foi, y étoient mis indifféremment dans les mêmes prisons, et ensuite condamnés, non plus comme chrétiens, mais comme des assassins et des voleurs. Cela n'empêchoit pas cependant qu'on ne remarquât une grande différence entre les uns et les autres, quand on les menoit au supplice. Car on voyoit un air de joie et comme des rayons de divinité sur le visage des saints martyrs : il sembloit que leurs chaînes les eussent embellis, et que la saleté et la puanteur des prisons n'eussent servi qu'à les rendre plus agréables aux yeux de Dieu et des hommes : au lieu que les autres marchoient dans une contenance triste, avoient la vue affreuse et égarée, et faisoient horreur à voir. C'est que ceux-ci étoient plus cruellement tourmentés par les reproches de leur conscience criminelle, que par les souffrances de leur prison et par la vue des tourmens ; et que ceux-là au contraire sentoient toutes leurs peines adoucies par le témoignage de leur conscience, et par l'espérance de la gloire dont ils étoient près d'aller jouir. Les gens de bien éprouvent souvent la même chose en eux, dans le temps de leurs plus grandes

multum, et dulciora super mel et favum. *Ps.* 18. 11.

(1) *Hist. Eccl. p.* 1. *l.* 4. *c.* 3. *et apud Euseb. l.* 5. *c.* 3.

afflictions ; car lorsque se voyant comme abandonnés de tout le monde, et privés de toute sorte de consolation, ils tournent la vue sur eux-mêmes, et voient le bon état de leur conscience, cette vue les console aisément de tout, parce qu'ils savent bien qu'il importe peu au fonds de quelle manière tout le reste puisse aller.

Mais la joie dont nous parlons n'est pas seulement un effet de la bonne conscience ; elle en est aussi une marque, comme saint Bonaventure nous l'apprend par ces paroles : La joie spirituelle est une grande marque de la grâce (1). Le Saint-Esprit nous enseigne la même vérité en plusieurs endroits de l'Écriture. *La lumière est faite pour le juste*, dit David, *et la joie pour ceux qui ont le cœur droit : mais les méchans ne marchent que dans les ténèbres ; ils ne trouvent dans leur chemin que confusion et que malheur, et ils n'ont point connu la paix* (2). Aussi un des sujets pour lesquels saint François vouloit toujours voir de la joie sur le visage de ses religieux, c'est qu'il regardoit cette joie *comme un des fruits du Saint-Esprit* (3), et comme la marque de la demeure de Dieu dans leurs âmes. Il disoit même qu'elle faisoit tant d'impression sur lui, que toutes les

(1) Maximum inhabitantis gratiæ signum est spiritualis lætitia. *Bonav. in spec. discip. p.* 1. *c.* 3.

(2) Lux orta est justo, et rectis corde lætitia. *Ps.* 96. 11. Impii autem in tenebris ambulant. *Ps.* 81. 5. Contritio et infelicitas in viis eorum, et viam pacis non cognoverunt. *Ps.* 13. 3.

(3) Fructus autem spiritûs est gaudium. *Gal.* 5. 22.

fois qu'il se sentoit porté à la tristesse et au découragement, il n'avoit qu'à jeter les yeux sur ses frères, et qu'aussitôt il se sentoit délivré de cette tentation, parce qu'en les voyant, il lui sembloit voir des anges. C'est voir en effet des anges sur terre, que de voir les serviteurs de Dieu qui sont en sa grâce; et c'est dans ce sens qu'on peut entendre ces paroles de l'Ecriture : *Je vous ai vu comme un ange de Dieu* (1). *Vous êtes agréable à mes yeux comme un ange du Seigneur* (2).

CHAPITRE VII.

Qu'il y a une tristesse louable et sainte.

MAIS faut-il donc être toujours dans la joie? me dira-t-on : ne faut-il jamais s'affliger? et n'y a-t-il point quelque sorte de tristesse qui soit utile et avantageuse à l'âme? Il y en a une sans doute, dit saint Basile (3), puisque Jésus-Christ lui-même nous le marque par ces paroles : *Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés* (4). Cassien, après le même Saint, et après saint Léon pape, établit deux sortes de tristesse; l'une purement humaine et selon l'esprit

(1) Vidi te quasi angelum Dei. *Esther*. 15. 16.
(2) Bonus es tu in oculis meis, sicut angelus Dei. 1. *Reg*. 29. 9.
(3) *Basil. in regul. brevior.* 192 *et* 194.
(4) Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur. *Matth*. 5. 5.

du monde; l'autre spirituelle et selon Dieu. La tristesse selon le monde est de s'affliger des mauvais succès et des choses fâcheuses qui arrivent dans le monde; et de celle-là, les vrais serviteurs de Dieu doivent en être entièrement exempts. Il ne faut pas, disoit saint Apollonius à ses disciples (1), que les véritables serviteurs de Dieu, eux à qui le royaume du ciel est promis, aient jamais de tristesse : car si les gens du siècle se réjouissent de posséder des biens fragiles et passagers, quels sentimens de joie ne doit point exciter en nous l'espérance que nous avons de posséder Dieu éternellement dans le ciel, et d'y participer à sa gloire? C'est aux Juifs, c'est aux Gentils et aux pécheurs à s'affliger et à pleurer continuellement; mais pour les justes qui ont une foi vive et une ferme espérance des biens éternels, *qu'ils se réjouissent dans le Seigneur*, dit le Prophète, *et qu'ils soient ravis de joie; et que tous ceux qui ont le cœur droit, se glorifient en lui* (2). L'Apôtre même nous marque qu'il ne faut pas s'affliger avec excès de la mort de ses parens et de ses amis : *Nous ne voulons pas*, dit-il, *mes frères, que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment du sommeil de la mort, de peur que vous ne vous affligiez de leur mort, comme les autres qui n'ont point d'espérance* (3).

(1) *Ruf. in vit. S. Apoll. c.* 7.

(2) Lætamini in Domino, et exultate, justi : et gloriamini, omnes recti corde. *Ps.* 31. 14.

(3) Fratres, nolumus vos ignorare de dormientibus, ut

Il ne nous défend pas absolument de nous affliger de la perte de nos amis et de nos parens; car il n'y a point de mal d'en être touché : c'est un sentiment juste et naturel, qui marque l'affection qu'on a eue pour eux. Jésus-Christ lui-même fut touché de la mort du Lazare ; c'est pourquoi lorsque les Juifs le virent pleurer, ils dirent : *Voyez comme il l'aimoit* (1). Ce que l'Apôtre nous défend en cela, c'est de nous affliger comme les infidèles, qui n'avoient nulle connoissance de la résurrection. Il veut que notre tristesse soit modérée par l'espérance de revoir bientôt dans le ciel ceux que nous avons perdus sur la terre ; et que si nous ne pouvons pas, comme hommes, empêcher que les accidens de cette vie ne fassent impression sur nous, ce ne soit du moins qu'une impression foible et passagère. *Que ceux qui pleurent soient comme s'ils ne pleuroient pas, et que ceux qui se réjouissent, comme s'ils ne se réjouissoient point* (2).

Quant à la tristesse spirituelle et sèlon Dieu, elle est bonne et salutaire : les serviteurs de Dieu peuvent y être sensibles ; et saint Basile et Cassien disent qu'elle peut avoir quatre causes. Premièrement, elle peut procéder de la vue de nos péchés, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Maintenant je me réjouis, non pas de la douleur d'esprit que*

---

non contristemini, sicut et ceteri, qui spem non habent. 1. *Thess.* 4. 13.

(1) Ecce quomodò amabat eum. *Joan.* 11. 36.

(2) Qui flent, tanquam non flentes ; et qui gaudent, tanquam non gaudentes. 1. *Cor.* 7. 30.

vous avez eue, mais de ce que cette douleur vous a portés à vous repentir : car vous vous êtes affligés selon Dieu ; et la tristesse qui est selon Dieu, produit un ferme repentir, qui est utile pour le salut (1). C'est donc une tristesse sainte et selon Dieu, que celle qui nous fait pleurer nos péchés, et qui est causée en nous par le regret de l'avoir offensé. Saint Chrysostome (2) fait à ce sujet une remarque digne de son esprit. De toutes les pertes, dit-il, qui peuvent arriver à un homme, il n'y a que celles qui lui arrivent par le péché qui puissent se réparer par la douleur et par le regret : ainsi dans toutes les autres choses la douleur est inutile ; car elle augmente plutôt nos pertes, qu'elle ne les diminue. Mais les pertes qui sont causées par le péché, se réparent entièrement par la douleur du péché ; c'est pourquoi ce n'est que de ses péchés qu'il faut s'affliger.

En second lieu, cette tristesse peut naître de la considération de tant de péchés qui se commettent tous les jours dans le monde ; et alors elle est encore très-sainte, puisqu'elle part d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes. C'étoit d'une douleur de cette nature que David avoit le cœur pénétré, lorsqu'il s'écrioit à

(1) Gaudeo non quia contristati estis, sed quia contristati estis ad pœnitentiam. Contristati enim estis secundùm Deum : quæ enim secundùm Deum tristitia est, pœnitentiam in salutem stabilem operatur. 2. *Cor.* 7. 9.

(2) *Chrys. in fine tom.* 5.

Dieu : *Je suis tombé en défaillance, songeant aux pécheurs qui abandonnent votre loi* (1). *Le zèle m'a desséché, parce que mes ennemis ont mis vos commandemens en oubli* (2). *J'ai vu les méchans, et je desséchois, de voir qu'ils ne gardoient pas vos ordonnances* (3). Le prophète Jérémie est encore rempli de ces mêmes sentimens ; et cette sorte de tristesse qui sied bien à tous les serviteurs de Dieu, nous convient surtout à nous autres, puisque la fin particulière de notre institution étant que le nom de Dieu soit glorifié de tout le monde, la plus grande de nos douleurs doit être par conséquent de voir que cela ne soit pas, et que tout le contraire arrive.

En troisième lieu, cette tristesse peut procéder du désir d'une plus grande perfection ; ce qui arrive lorsque ce désir est si ardent, qu'on ne cesse de s'affliger de ce qu'on ne fait pas plus de progrès dans la vertu. Et ce sentiment est selon l'esprit de Dieu ; puisque Jésus-Christ lui-même a dit : *Bienheureux ceux qui ont faim et soif de la justice, car ils seront rassasiés* (4).

Enfin la considération des biens éternels dont on est privé en cette vie, et l'impa-

---

(1) Defectio tenuit me pro peccatoribus derelinquentibus legem tuam. *Ps.* 118. 53.

(2) Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei. *Ibid.* 139.

(3) Vidi prævaricantes, et tabescam, quia eloquia tua non custodierunt. *Ibid.* 158.

(4) Beati qui esuriunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur. *Matth.* 5. 6.

tience d'en jouir bientôt dans l'autre, est encore un légitime sujet de tristesse pour les véritables serviteurs de Dieu. C'est ainsi que les enfans d'Israël songeant aux beautés et aux merveilles de Sion, s'affligeoient dans Babylone, durant leur exil (1); et c'est aussi dans cet esprit que le Prophète royal s'écrioit : *Hélas ! pourquoi faut-il que mon exil soit prolongé* (2) ? Ces paroles que l'Eglise adresse à la Vierge : *Nous soupirons, nous pleurons, nous gémissons après vous dans cette vallée d'exil et de larmes* (3), sont des paroles qui font un concert bien doux et bien agréable aux oreilles de Dieu.

Cassien (4) donne des marques pour discerner la tristesse selon Dieu, d'avec celle qui ne l'est pas. Il dit que la première est obéissante, affable, humble, douce et patiente ; qu'enfin comme elle naît de l'amour de Dieu, elle renferme en elle tous les fruits du Saint-Esprit dont parle saint Paul (5), c'est-à-dire, la charité, la joie, la paix, la patience, la bonté, la foi, la modestie et la continence : mais que l'autre est rude, impatiente et pleine de chagrin et d'amertume ; qu'elle donne de l'éloignement pour le bien, et qu'elle jette dans le découragement et dans le désespoir. Outre cela, celle-

(1) Super flumina Babylonis, illic sedimus, et flevimus cùm recordaremur tuî, Sion. *Ps.* 136. 1.

(2) Heu mihi, quia incolatus meus prolongatus est! *Ps.* 119. 5.

(3) Ad te clamamus exules filii Evæ, ad te suspiramus gementes et flentes in hac lacrymarum valle.

(4) *Cass. ubi sup.*

(5) *Ad Gal.* 5. 22.

ci, ajoute-t-il, n'est mêlée d'aucune consolation, ni d'aucune douceur : pour l'autre ; elle est gaie en quelque sorte (1), elle porte sa consolation avec elle, elle donne du courage et des forces pour faire le bien, ainsi qu'on peut le connoître en parcourant les quatre sortes de tristesses dont nous venons de parler. Car premièrement, quelque douleur dont on se sente pénétré, quand on pleure véritablement ses péchés, il ne laisse pas d'y avoir de la douceur et de la consolation à les bien pleurer ; et quand cela nous est arrivé, ne voyons-nous pas par expérience, quelle satisfaction il nous en reste ? Aussi une des choses en quoi on connoît autant combien la vie spirituelle des serviteurs de Dieu est préférable à la vie sensuelle des gens du monde, c'est que les larmes que les serviteurs de Dieu répandent pour leurs péchés, leur laissent une plus grande et plus véritable joie, que tous les plaisirs de la terre n'en laissent à ceux qui les goûtent. Saint Augustin fait cette remarque, et dit : Si ceux qui commencent à servir Dieu trouvent tant de douceur dans la première chose qu'ils font, qui est de pleurer leurs péchés ; quelle satisfaction n'auront-ils point quand Dieu répandra ses consolations sur eux dans la prière, quand il les comblera de ces joies spirituelles dont il favorise ses élus, et que selon les paroles de l'Apocalypse, *il essuyera toutes les larmes de leurs yeux*, *qu'il*

(1) Est quodammodò læta. *Cass. ubi sup.*

n'y aura plus de mort, ni de funérailles, ni de cris, et qu'il n'y aura plus de douleur (1). Il est encore aisé de juger que les larmes de ceux qui pleurent les péchés d'autrui sont accompagnées d'une grande douceur intérieure : car c'est le propre des enfans bien nés d'être jaloux de la gloire de leur père ; et le zèle de celle de Dieu ne peut jamais être sans douceur. Quant à la tristesse qui naît d'un désir ardent d'avancer dans la vertu, ou d'une sainte impatience de retourner dans la céleste patrie, que peut-il y avoir de plus agréable pour un véritable chrétien, que des sentimens de cette nature ? Car qu'y a-t-il de plus beau et de plus doux, dit saint Augustin (2), parmi les ténèbres et les amertumes de cette vie, que de s'occuper toujours de la pensée des choses célestes, et d'être toujours en esprit dans le séjour éternel de la véritable joie ?

On peut encore comprendre de tout ceci, que la joie que nous demandons dans les serviteurs de Dieu, n'est pas une joie vaine et frivole, qui fasse que l'on éclate de rire, que l'on dise de bons mots, et que l'on se répande inconsidérément dans l'entretien de toutes les personnes qu'on rencontre. Car ce ne seroit pas là une joie convenable à des serviteurs de Dieu : ce seroit évaporement d'esprit ; ce seroit immodestie et déréglement.

---

(1) Absterget Deus omnem lacrymam ab oculis eorum, et mors ultrà non erit, neque luctus, neque clamor, neque dolor erit ultrà. *Apoc.* 21. 4.

(2) *August. Med. c.* 36.

La joie que nous demandons est une joie sage, qui vienne de l'intérieur, et qui paroisse au dehors sur le visage : car de même que la tristesse de l'esprit fait impression sur le corps, suivant ce passage : *L'esprit triste déssèche les os* (1); de même la joie intérieure rejaillit au dehors, suivant cet autre passage : *Le cœur joyeux rend le visage gai* (2). Aussi lisons-nous de plusieurs Saints, qu'ils avoient toujours une joie et une sérénité sur le front, qui rendoient témoignage de la paix et de la satisfaction du dedans; et c'est là proprement la joie qu'il est à souhaiter que nous ayons.

---

(1) Spiritus tristis exsiccat ossa. *Prov.* 17. 22.
(2) Cor gaudens exhilarat faciem. *Prov.* 15. 13.

SEPTIÈME TRAITÉ.

DES BIENS
ET DES TRÉSORS INFINIS
QUE NOUS POSSÉDONS EN JÉSUS-CHRIST :

Comment il faut méditer sur les mystères de sa Passion ; et du fruit que nous devons en tirer.

CHAPITRE PREMIER.

Des biens et des trésors infinis que nous possédons en Jésus-Christ.

Quand la plénitude des temps fut venue, Dieu envoya son fils, né d'une femme, et né sous la loi, afin qu'il rachetât ceux qui étoient sous la loi, et que nous reçussions l'adoption des enfans (1). Tous les temps qui ont précédé la naissance de Jésus-Christ ont été comme vides de grâce ; mais le temps qui l'a suivie en a été comblé ; et c'est à bon droit qu'il est appelé la loi de grâce, puisque c'est dans ce temps-là que nous á été donnée la source inépuisable de toutes les grâces. Lorsque Dieu nous envoya son fils

(1) At ubi venit plenitudo temporis, misit Deus filium suum, factum ex muliere, factum sub lege, ut eos, qui sub lege erant, redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus. *Gal.* 4. 4. 5.

unique, ce fut afin qu'il nous délivrât de la servitude du péché, et de la tyrannie du démon, suivant ces paroles : *Maintenant le prince du monde va être chassé* (1) ; ce fut afin qu'il nous réconciliât à son père, et que nous devinssions des enfans d'adoption ; enfin, ce fut afin qu'il nous ouvrît la porte du ciel, qui nous étoit fermée depuis la malheureuse transgression, par laquelle nos premiers pères perdirent, pour eux et pour nous, l'état de la justice originelle dans lequel ils avoient été créés. Après cette perte, qui les rendit sujets à une infinité de misères, eux et tous leurs descendans, il leur resta une consolation, qui fut qu'aussitôt qu'Adam eut péché, Dieu maudit le serpent, qui étoit la première cause du mal, et promit dès-lors, d'envoyer son Fils unique, dans un certain temps, pour nous délivrer de tous les maux auxquels nous étions assujettis par le péché. *Je mettrai*, dit le Seigneur, *une haine irréconciliable entre toi et la femme, entre ta semence et la sienne : et elle t'écrasera la tête* (2). Cette promesse les ayant extrêmement consolés, ils firent pénitence, et ils apprirent ensuite à leurs enfans l'état bienheureux dont ils avoient joui quelque temps, comment ils en étoient déchus par leur propre faute, et qu'il viendroit un rédempteur

---

(1) Nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. *Joan.* 12. 31.

(2) Inimicitias ponam inter te et mulierem, et semen tuum et semen illius : ipsa conteret caput tuum. *Genes.* 3. 15.

qui les sauveroit par sa puissance. Mais ce ne fut pas seulement à eux que cette promesse fut faite: Dieu la confirma encore plusieurs fois aux saints patriarches, et particulièrement à Abraham, à Jacob et à David, à qui il promit que le Messie naîtroit de leur race. Cette créance étoit universelle dans toute la religion judaïque; et les prophètes qui prédisoient des merveilles de sa venue, ne cessoient de la demander à Dieu avec larmes et avec gémissemens. *Envoyez*, disoit Isaïe, *l'agneau dominateur de la terre. Que ne percez-vous les cieux, et que ne descendez-vous? Cieux, versez la rosée d'en-haut. Que les nues pleuvent le juste; que la terre s'ouvre, et qu'elle produise le Sauveur* (1). L'Epouse, dans le Cantique des Cantiques, témoigne la même impatience: *Quand vous aurai-je pour frère?* dit-elle; *Quand sucerez-vous les mammelles de ma mère? Quand vous trouverai-je dehors, afin que je vous baise, et que je ne sois plus meprisée* (2)? Enfin, *c'étoit toute l'attente des nations* (3) qui soupiroient après lui, comme des captifs après leur libérateur; c'étoit en vertu de la rédemption qu'il devoit opérer, que les péchés étoient pardonnés; et comme nous croyons fermement qu'il est venu, de même les Juifs croyoient infaillible-

(1) Rorate, cœli, desuper, et nubes pluant justum: aperiatur terra, et germinet salvatorem. *Isai.* 45. 8.

(2) Quis mihi det te fratrem meum sugentem ubera matris meæ, ut inveniam te foris, et deosculer te, et jam me nemo despiciat! *Cant.* 8. 1.

(3) Et ipse erit expectatio gentium. *Gen.* 49. 10.

ment qu'il devoit venir : ils l'appeloient même celui qui doit venir ; et c'est pour cela qu'ils dirent à saint Jean : *Etes-vous celui qui doit venir, ou en devons-nous attendre un autre* (1) ?

Or quand le temps fut accompli, dans lequel Dieu avoit résolu, de toute éternité, de faire une si grande grâce aux hommes, il envoya son Fils unique; et il différa jusqu'alors, afin que les hommes ayant eu plus de temps pour connoître leur misère, souhaitassent avec plus d'ardeur d'en être tirés, et fissent plus de cas de leur libérateur, quand il lui plairoit de l'envoyer. Car il arrive souvent que Dieu, pour nous imprimer de plus grands sentimens de notre foiblesse et du besoin que nous avons de son secours, et pour empêcher aussi que nous ne puissions rien nous attribuer à nous-mêmes, suspend les consolations et les remèdes qu'il a résolu de nous donner. Quand donc ce temps bienheureux fut venu, comme il n'y avoit que Dieu seul qui pût relever l'homme de sa chute ; qu'il falloit satisfaire à l'offense que l'homme avoit commise ; que cette satisfaction devoit être accompagnée de peines, et que Dieu, de sa nature, est impassible, la sagesse infinie trouva le moyen de concilier toutes ces choses, par l'incarnation du Fils de Dieu, qui se faisant homme, et réunissant ainsi en une même personne la nature divine

(1) Tu es qui venturus es, an alium expectamus? *Matth.* 11. 3.

et la nature humaine, opéra le salut des hommes. Ce fut là sans doute, un ouvrage admirable de la sagesse et de la bonté de Dieu, et rien ne montre davantage sa grandeur et sa puissance; c'est pourquoi le Prophète, parlant à Dieu de l'accomplissement de cet ouvrage : *Réveillez*, dit-il, *votre puissance, et venez pour nous sauver* (1). Il sollicite Dieu de venir opérer notre rédemption; et pour cet effet, il lui demande qu'il déploie sa puissance, comme s'agissant du plus grand ouvrage qu'il pût jamais faire dans le temps. La création du monde est un grand ouvrage, dit saint Augustin, et marque bien la toute-puissance de Dieu; mais la rédemption du genre humain est encore tout autre chose, et montre bien davantage la grandeur de son pouvoir. Aussi quand l'Ecriture parle de la création, elle l'appelle l'ouvrage des doigts de Dieu : *Je verrai vos cieux*, dit David, *l'ouvrage de vos doigts, la lune et les étoiles que vous avez fondées* (2). Mais quand elle parle de la rédemption, elle l'appelle l'effet du bras de Dieu; elle dit, *que le bras de Dieu a donné des marques de sa puissance* (3); et par-là elle fait voir qu'il n'y a pas moins de différence de l'un à l'autre, qu'il y en a d'un doigt à tout le bras. Mais la rédemption n'est pas

(1) Excita potentiam tuam, et veni, ut salvos facias nos. *Ps.* 79. 3.

(2) Quoniam videbo cœlos tuos, opera digitorum tuorum, lunam et stellas quæ tu fundasti. *Ps.* 8. 4.

(3) Fecit potentiam in brachio suo. *Luc.* 1. 51.

seulement une plus grande marque du pouvoir et de la grandeur de Dieu, que la création ; elle est aussi une marque particulière de la grandeur de l'homme, et de l'estime que Dieu en fait; c'est pourquoi l'Eglise lui adresse ces paroles : *Seigneur, qui avez formé d'une manière admirable l'excellence de la nature humaine, et qui l'avez réparée d'une manière encore plus admirable* (1). Dieu a sans doute beaucoup fait pour l'homme en le créant; mais il a encore fait plus en le rachetant : c'est ce qui fait dire à S. Léon (2), que Dieu a extrêmement élevé l'homme, en le créant à son image ; mais qu'il l'a élevé encore bien davantage, en s'abaissant lui-même jusqu'à prendre, non la figure et l'apparence d'un homme, mais la nature même de l'homme.

Enfin les avantages que nous retirons de l'incarnation du Fils de Dieu, sont si grands, qu'à ce prix nous devons estimer heureuse la faute d'Adam. *Heureuse faute !* s'écrie l'Eglise par un excès de zèle, et par un vif sentiment des grâces qu'elle reçoit de son époux : *Heureuse faute, qui a mérité d'avoir un si grand rédempteur ! Heureux et nécessaire le péché d'Adam, qui a été effacé par la mort de Jésus-Christ* (3) ! En

(1) Deus, qui humanæ substantiæ dignitatem mirabiliter condidisti, et mirabiliùs reformasti. *In offert. Missæ.*

(2) *S. Leo papa ex Aug. serm. 4. de temp.*

(3) O felix culpa, quæ talem meruit habere redemptorem ! O certè necessarium Adæ peccatum, quod Christi morte deletum est ! *In Offic. Missæ Sabb. S.*

effet, Jésus-Christ nous a plus donné, qu'Adam ne nous avoit ôté. Nous avons plus gagné par la rédemption, que nous n'avons perdu par le péché : et *la grâce n'a pas été mesurée au crime* (1). Saint Bernard, rapportant ces paroles, où l'Apôtre marque que Jésus-Christ a fait plus de bien aux hommes, qu'Adam ne leur avoit fait de mal : Il est vrai, mes frères, dit-il, qu'un homme et une femme nous ont fait grand tort ; mais grâces à Dieu, toutes choses ont été réparées par un homme et par une femme, et réparées avec usure : *car la grâce n'a pas été mesurée au crime ;* mais la grandeur du bienfait surpasse de beaucoup celle de la perte (2).

On ne sauroit jamais exprimer les biens et les trésors que nous possédons en Jésus-Christ ; il faudroit pour cela avoir reçu, comme saint Paul, *la grâce d'annoncer aux nations les richesses inestimables de Jésus-Christ* (3). Le Sauveur lui-même ne nous marque-t-il pas combien il est difficile de les concevoir? *Si vous saviez*, dit-il à la Samaritaine, *quel est le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit : Donnez-moi à*

---

(1) Non sicut delictum, ita et donum. *Rom.* 5. 15.

(2) Vehementer quidem nobis, dilectissimi, vir unus et mulier una nocuere ; sed gratias Deo, per unum nihilominùs virum et mulierem unam omnia restaurantur, nec sine magno fœnore gratiarum : neque enim sicut delictum, ita et donum ; sed excedit damni æstimationem beneficii magnitudo. *Bern. serm.* 7. *de beata Virg.*

(3) Mihi omnium sanctorum minimo data est gratia hæc : in gentibus evangelizare investigabiles divitias Christi. *Ephes.* 3. 8.

boire (1)? Si nous savions le don que Dieu nous a fait, en nous donnant son Fils unique; si nous connoissions ce don qui renferme tous les autres dons, et dans lequel il nous a donné toutes choses; si nous en pouvions comprendre l'excellence; s'il plaisoit à Dieu de nous découvrir un si précieux trésor; que nous serions riches, et que nous serions heureux! Saint Augustin, à qui il avoit fait cette faveur, disoit (2) dans le transport de son zèle et de sa reconnoissance: Seigneur, celui qui est ingrat au bienfait de la création mérite l'enfer; mais il faudroit un nouvel enfer pour celui qui est ingrat au bienfait de la rédemption. On rapporte du Père Avila, qu'il avoit toujours cette grâce si présente à l'esprit, que quand ceux qui avoient reçu quelque grâce particulière de Dieu, lui en parloient, en admirant la bonté divine: Ce n'est pas en cela, disoit-il, qu'il faut l'admirer, c'est de ce *que Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique* (3). Ce sont les paroles dont saint Jean se sert pour nous exprimer la grandeur de l'amour de Dieu pour les hommes, par la grandeur du don qu'il leur a fait; et certes le prix infini de l'un marque bien l'excès infini de l'autre; car quelles bornes y a-t-il à l'amour de Dieu, puisqu'il donne son Fils unique, pour nous

(1) Si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi: Da mihi bibere. *Joan.* 4. 10.

(2) *Aug. in Man. c.* 15.

(3) Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. *Joan.* 3. 16.

racheter

racheter par sa mort ? *O merveilleux excès de bonté !* dit l'Eglise au Père éternel : *ô inestimable mouvement de charité, que vous ayez livré votre Fils pour racheter un esclave*(1)*!* Qui pourroit jamais se figurer rien de semblable ? Qui est l'homme qui étant esclave, oseroit jamais proposer à son prince, de donner son fils unique pour le racheter ? Cependant ce que vous n'auriez jamais osé demander, ce que vous n'auriez jamais pu croire, ce qui ne vous seroit pas même tombé dans l'esprit, c'est ce que Dieu fait pour vous.

Mais il ne se contente pas de nous tirer par ce moyen, de l'esclavage où nous étions; il fait encore plus : il nous élève à la dignité d'enfans de Dieu; il prend notre nature pour nous faire participans de la sienne; il se fait homme, pour faire les hommes enfans de Dieu. *Voyez*, dit saint Jean, *quel excès de bonté le Père a eu, de vouloir qu'on nous appelle enfans de Dieu, et que nous le soyons en effet* (2). En effet nous le sommes; et ce n'est point vainement que nous appelons Dieu notre père, et Jésus-Christ notre frère. Jésus-Christ *lui-même ne tient point à honte*, dit saint Paul, *de nous appeler ses frères, lorsqu'il dit : J'annoncerai votre nom à mes frères* (3). Il semble au contraire

(1) O mira circa nos tuæ pietatis dignatio! O inestimabilis dilectio caritatis ! Ut servum redimeres, Filium tradidisti. *In Offic. Missæ Sabb. S.*

(2) Videte qualem caritatem dedit nobis Pater, ut filii Dei nominemur, et simus. *Gal.* 4. 5. *et* 1. *Joan.* 3. 1.

(3) Propter quam causam non confunditur fratres eos

qu'il s'en fasse un sujet de gloire, tant il nous appelle souvent de cette sorte. Or à celui qui a Dieu pour père, et qui a pour frère Jésus-Christ, *à qui toute-puissance a été donnée dans le ciel et sur la terre* (1), que lui reste-t-il à souhaiter? Quelle joie ne durent point avoir les enfans de Jacob, lorsque Joseph les eut rassurés de la crainte qu'ils avoient de son ressentiment, et lorsqu'ils virent que leur frère commandoit à toute l'Egypte, que rien ne s'y faisoit que par lui, et que Pharaon lui renvoyoit toutes choses : *Allez à Joseph* (2) *?* Il voulut qu'ils vinssent tous demeurer avec lui, et il leur fournit de quoi transporter tout ce qu'ils avoient. *Venez à moi*, leur dit-il, *et je vous donnerai tous les biens de l'Egypte* (3). Or Jésus-Christ qui est notre frère, et qui nous aime encore plus que Joseph n'aimoit ses frères, nous traite de la même sorte ; il nous veut tous avec lui : *Mon père*, dit-il, *ceux que vous m'avez donnés, je veux que là où je suis, ils y soient aussi avec moi* (4). Il nous donne tous les secours et toutes les assistances dont nous avons besoin, pour demeurer toujours avec lui, et ne nous en séparer jamais.

---

vocare, dicens : Annuntiabo nomen tuum fratribus meis. *Hebr.* 2. 11. 12.

(1) Data est mihi omnis potestas in cœlo et in terra. *Joan.* 28. 18.

(2) Ite ad Joseph. *Gen.* 41. 55.

(3) Venite ad me, et ego dabo vobis omnia bona Ægypti. *Gen.* 45. 18.

(4) Pater, quos dedisti mihi, volo ut ubi sum ego, et illi sint mecum. *Joan.* 17. 24.

Que si les offenses que vous avez commises contre lui, vous font appréhender sa vengeance, rassurez-vous : la pénitence que vous en avez faite, les lui a déjà fait oublier ; et non-seulement il les a oubliées, mais il se rend même votre intercesseur et votre médiateur auprès de son père pour vous en obtenir le pardon. C'est l'assurance que nous donne saint Jean par ces paroles : *Mes petits enfans, je vous écris ces choses, afin que vous ne péchiez pas ; mais si quelqu'un pèche, nous avons un avocat auprès du Père, qui est Jésus-Christ le juste* (1). Saint Paul nous apprend qu'*il est monté au ciel, pour paroître devant la face de Dieu pour nous* (2). Et saint Bernard dit qu'il y montre à son Père les plaies qu'il a reçues pour nous par son ordre, et qu'il le conjure par le mérite de ces plaies, de ne pas souffrir que l'homme périsse, après lui avoir coûté si cher. De même que quand la sainte Vierge intercède pour nous auprès de son Fils, elle lui montre les mamelles qui l'ont allaité ; ainsi le Fils montre au Père les plaies qu'il a reçues pour l'amour de nous: et c'est pour cela, disent les Saints, qu'il a voulu que son sacré corps en conservât encore les marques après sa résurrection glorieuse.

L'Ecriture-Sainte rapporte que dès que

---

(1) Filioli, hæc scribo vobis, ut non peccetis ; sed et si quis peccaverit, advocatum habemus apud Patrem Jesum Christum justum. 1. *Joan.* 1. 2.

(2) Jesus introivit in cœlum, ut appareat nunc vultui Dei pro nobis. *Hebr.* 9. 24.

Jacob fut mort, ses enfans craignant que Joseph n'étant plus retenu par le respect de son père, ne voulût alors se venger des injures qu'ils lui avoient faites autrefois, lui envoyèrent dire que le plus grand bien que leur père avoit souhaité à ses enfans à l'heure de sa mort, étoit que leur frère leur pardonnât, et oubliât les offenses passées; *et nous vous prions aussi*, ajoutèrent-ils, *de les pardonner au serviteur de Dieu votre père* (1). Or il est à remarquer que ce n'étoit pas le père qui les avoit commises; mais quoi, l'amour paternel engage un père à faire sa propre faute de celle de ses enfans ! et c'est ainsi que Jésus-Christ par un excès d'amour pour nous, a fait ses propres péchés des nôtres, et a pris toutes nos fautes sur lui. *Le Seigneur a mis sur lui les iniquités de nous tous* (2), dit le Prophète; *et il portera leurs iniquités* (3). Puisque cela est, adressons-nous de la même sorte au Père éternel, et disons-lui : O Père de toute miséricorde, pardonnez mes péchés à votre Fils Jésus-Christ, qui ne vous a rien tant recommandé à l'heure de la mort, et qui vous en a prié alors, en vous disant : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font* (4).

(1) Nos quoque oramus, ut servo Dei, patri tuo, dimittas iniquitatem hanc. *Genes.* 50. 15. *vulgata corr. legit :* servis Dei patris tui.

(2) Posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrûm. *Is.* 53. 6.

(3) Et iniquitates eorum ipse portabit. *Ibid.* 11.

(4) Pater, dimitte illis, quia nesciunt quid faciunt. *Luc.* 23. 34.

Qui n'aura sujet d'espérer son pardon par l'intercession de Jésus Christ *le médiateur de la nouvelle alliance, et par l'effusion de son sang, qui parle bien mieux que celui d'Abel* (1)? Celui d'Abel demandoit vengeance, mais celui de Jésus-Christ demande miséricorde pour ceux pour qui il a été répandu, et pour ceux même qui l'ont répandu. Quand donc le démon vous représentera la multitude de vos péchés, pour vous étonner par cette vue et vous faire perdre courage, jetez alors les yeux sur Jésus-Christ; imaginez-vous qu'il vous prend par la main, qu'il vous mène à son père, qu'il parle, et qu'il répond pour vous comme votre intercesseur, et qu'il couvre la honte de vos péchés et de vos infidélités par la grandeur de ses mérites et par les services qu'il a rendus à son père. De cette sorte, vous reprendrez bientôt courage; votre découragement se changera en confiance, et votre tristesse en joie, par le moyen de celui *qui nous a été donné de Dieu, pour être notre sagesse, notre justice, notre sanctification et notre rédemption* (2).

Nous avons toutes choses en Jésus-Christ, dit saint Ambroise, et Jésus-Christ nous est toutes choses. Si vous voulez guérir vos blessures, il est le médecin; si l'ardeur de la fièvre vous brûle, il est la fontaine d'eau

(1) Testamenti novi mediatorem Jesum, et sanguinis aspersionem meliùs loquentem quàm Abel. *Hebr.* 12. 24.

(2) Qui factus est nobis sapientia à Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio. 1. *Cor.* 1. 3.

vive; si le poids de vos iniquités vous accable, il est la justice; si vous avez besoin de secours, il est la force et la puissance; si vous appréhendez la mort, il est la vie; si vous voulez aller au ciel, il en est le chemin; si vous fuyez les ténèbres, il est la lumière; et si vous cherchez à manger, il est la nourriture céleste (1); enfin tout ce qui vous manquera, et tout ce que vous pourrez désirer, vous le trouverez en lui. Si le loup infernal, dit-il ailleurs, vient à vous, prenez une pierre, il s'enfuira; et cette pierre c'est Jésus-Christ: si vous avez recours à Jésus-Christ, le loup s'enfuira, et ne pourra plus vous faire peur. Saint Pierre cherchoit cette pierre, lorsqu'il enfonçoit dans les flots; et il trouva ce qu'il cherchoit, puisqu'il embrassa la main de Jésus-Christ qui le délivra (2).

Saint Jerôme (3) expliquant ces paroles de l'Apôtre: *Au reste, mes frères, prenez*

---

(1) Omnia igitur habemus in Christo, et omnia Christus est in nobis. Si vulnus curare desideras, medicus est. Si febribus æstuas, fons est. Si gravaris iniquitate, justitia est. Si auxilio eges, fortitudo et potentia est. Si mortem horres, vita est. Si cœlum desideras, via est. Si tenebras fugis, lux est. Si cibum quæris, alimentum est. *Ambr. l.* 3. *de Virg.*

(2) Si in te insurrexerit lupus, petram cape, et fugit; petra autem tua Christus est: si ad Christum confugias, fugiet lupus, nec terrere te poterit. Hanc petram quæsivit Petrus cum titubaret in fluctibus, et invenit quod quæsivit, quoniam dexteram amplexus est Christi. *Ambros. l.* 6. *Examer. c.* 4.

(3) *Hieron in illud:* De cætero, fratres, confortamini in Domino, et in potentia virtutis ejus; induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli. *Ephes.* 6. 10.

courage dans le Seigneur et dans la puissance de sa vertu, et revêtez-vous de l'armure de Dieu, afin que vous puissiez résister aux embuches du diable, dit que par la suite de ce passage, et par tout ce que l'Ecriture-Sainte dit de Jésus-Christ, on voit clairement que l'armure dont l'Apôtre nous recommande de nous revêtir, est Jésus-Christ lui-même : de sorte que quand il dit : revêtez-vous de l'armure de Dieu, c'est comme s'il disoit : revêtez-vous de Jésus-Christ. Le même Saint prouve ensuite que Jésus-Christ est notre cuirasse, notre casque, notre bouclier, notre *glaive à deux tranchans* (1), et ainsi du reste. En sorte que les armes dont nous devons nous armer, pour triompher de toutes les tentations et de toutes les attaques du démon, c'est la vertu de Jésus-Christ, lequel nous est toutes choses, et dans lequel nous possédons toutes choses. Aussi l'Ecriture-Sainte lui donne-t-elle une infinité de noms et de titres ; celui de roi, de maître, de pasteur, de prêtre, de médecin, d'ami, de père, de frère, de pain, de lumière, de fontaine, et mille autres : et comme *tous les trésors de la sagesse et de la science du Père sont renfermés en lui* (2), de même tous nos trésors et toutes nos richesses se trouvent en lui, puisque notre bonheur se fonde sur lui, et que nos bonnes actions n'ont de mérite que celui que leur donne son

(1) Gladius utraque parte acutus. *Apoc.* 1. 16.
(2) In quo sunt omnes thesauri sapientiæ et scientiæ absconditi. *Coloss.* 2. 3.

sang précieux. C'est ce que signifient les paroles qui furent dites à saint Jean, lorsque voyant cette multitude infinie qui étoit devant le trône de Dieu, vêtue de robes blanches, et tenant des palmes à la main, on lui dit : *Voici ceux qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau* (1). Car tout ce qu'il y a de bien en nous, n'est en effet qu'un écoulement des richesses de Jésus-Christ; et nous ne l'avons que par son moyen et par ses mérites. C'est par lui que nous sommes délivrés des tentations les plus dangereuses ; c'est par lui que nous acquérons la vertu; c'est en lui que nous possédons toutes choses ; c'est de lui seul que nous pouvons tout obtenir, et c'est à lui seul que nous devons rapporter la gloire de tout. C'est pourquoi toutes les prières que l'Eglise fait à Dieu, elle les termine toujours par ces paroles : *Par Notre-Seigneur Jésus-Christ* (2), à l'imitation de cette prière du Psalmiste : *O Dieu qui êtes notre protecteur, regardez, et tournez les yeux sur la face de votre Christ* (3) ! C'est comme si elle disoit : Seigneur, accordez-nous nos demandes, pour l'amour de Jésus-Christ votre Fils; pardonnez-nous nos péchés, pour l'amour de lui, puisque c'est pour nos péchés qu'il est mort en croix. Jetez les yeux sur les plaies

---

(1) Hi sunt qui laverunt stolas suas, et dealbaverunt eas in sanguine agni. *Apoc.* 7. 14.

(2) Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

(3) Protector noster aspice Deus, et respice in faciem Christi tui. *Ps.* 83. 9.

qu'il a voulu recevoir pour nous, et que cette vue nous attire votre miséricorde. Que si la considération des services d'Abraham, de Jacob et de David a eu tant de fois le pouvoir, non-seulement de retenir la colère de Dieu, qui étoit près d'éclater, mais aussi de le porter à combler son peuple de grâces et de bienfaits, comme il le marque lui-même par ces paroles : *A cause de mon serviteur Jacob, et d'Israël mon élu, et à cause de David mon serviteur* (1); que ne devons-nous point croire qu'il doive faire pour l'amour de son Fils, *dans lequel il a mis toute sa complaisance* (2)? Aussi l'Apôtre nous enseigne que *Dieu nous a glorifiés dans son Fils bien-aimé* (3); et Jésus-Christ lui-même ne nous dit-il pas : *Tout ce que vous demanderez au Père, en mon nom, il le fera, afin que le Père soit glorifié dans le Fils* (4)?

Lorsque l'ange dit aux pasteurs, et à tout le monde en leur personne : *Voilà que je vous annonce une grande joie, qui sera dans tout le peuple; car il vous est né aujourd'hui un sauveur qui est le Christ, le Seigneur* (5) : Cette joie qu'il leur annonçoit

---

(1) Propter servum meum Jacob, et Israël electum meum. *Is.* 54. 4. Et propter David servum meum. 4. *Reg.* 19. 34.

(2) In quo mihi benè complacui. *Matth.* 17. 5.

(3) Gratificavit nos in dilecto filio suo. *Ephes.* 1. 6.

(4) Quodcunque petieritis patrem in nomine meo, fiet vobis, ut glorificetur Pater in Filio. *Joan.* 14. 13.

(5) Ecce enim evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo, quia natus est vobis hodie salvator qui est Christus Dominus. *Luc.* 2. 10.

n'étoit pas une joie toute seule ; c'étoit toute sorte de joies et de biens tout à la fois. Origène demande pourquoi Isaïe ayant dit, en terme singulier, *qui annonce le bien*, saint Paul rapportant le même passage, dit en terme pluriel, *qui annonce les biens* (1) ; et il répond que c'est parce que Jésus-Christ n'est pas un seul bien, mais tous les biens ensemble. Il est en même temps notre salut, notre vie, notre résurrection, la lumière du monde, la vérité, le chemin et la porte du ciel, la sagesse, la puissance, la source et le trésor de tous les biens. Il est né, et il est mort, afin que nous vivions ; il est ressuscité, afin que nous ressuscitions ; il est monté au ciel, *pour nous y aller préparer la place*, comme il dit lui-même ; *et il étoit expédient pour nous qu'il y allât* (2), puisque c'est de là qu'il nous a envoyé le Saint-Esprit, et que de la droite de son Père où il est assis, il verse continuellement ses grâces sur nous. Saint Cyprien dit qu'une des raisons pour lesquelles les marques de ses plaies sont demeurées ouvertes, c'est pour nous montrer que ce sont autant de canaux et autant de sources inépuisables, d'où les trésors de sa libéralité et de sa miséricorde doivent découler incessamment sur les hommes. *Ses mains sont faites au tour : elles sont d'or ; elles sont pleines de pierres précieuses* (3) ; et comme elles sont

(1) Quàm pulchri sunt pedes annuntiantis bonum. *Is.* 52. 7. Pedes evangelizantium bona. *Rom.* 10. 13.

(2) Vado parare vobis locum. Et expedit vobis, ut ego vadam. *Joan.* 14. 2. *et* 16. 7.

(3) Manus ejus tornatiles, aureæ, plenæ hyacinthis. *Cant.* 5. 14.

percées, les richesses dont elles sont pleines, tombent continuellement par les trous de ses sacrées plaies. Concluons ce discours par les paroles de l'Apôtre, et disons : *Puisque nous avons donc pour grand-prêtre Jésus fils de Dieu, qui a pénétré dans les cieux, allons avec confiance au trône de sa grâce, afin que nous obtenions miséricorde, et que nous trouvions grâce dans notre besoin* (1).

On rapporte de saint Bernard (2), que dans une grande maladie qu'il eut, il fut comme ravi en esprit ; qu'il lui sembla qu'on le menoit devant le tribunal de Dieu, et que là le démon l'accusoit, et soutenoit qu'il ne méritoit pas de posséder la gloire éternelle. J'avoue, répondit le Saint, que j'en suis indigne, et que je n'y ai nul droit de moi-même, mais Jésus-Christ mon sauveur y a droit pour deux raisons; la première, parce qu'il est le Fils unique du Père éternel, et héritier du royaume céleste; et la seconde, parce qu'il l'a acheté par son sang, en obéissant à son Père jusqu'à la mort. Le premier de ces deux titres lui suffit ; de l'autre, il m'en a fait transport, et c'est en vertu de la cession qu'il m'en a faite, que je prétends part au ciel, et que j'espère de l'avoir. L'accusateur infernal demeura confus de cette réponse; et aussitôt cet appareil de jugement et de tribunal

(1) Habentes ergo pontificem magnum, qui penetravit cœlos, Jesum filium Dei, adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ ejus, ut misericordiam consequamur, et gratiam inveniamus in auxilio opportuno. *Hebr.* 4. 14. 16.
(2) *In Vita S. Bern.*

disparut, et le saint revint à lui. Or c'est là en quoi nous devons établir aussi notre confiance; et c'est sur le droit que Jésus-Christ nous a acquis par sa mort, que nous devons fonder notre prétention et notre espérance. Jacob obtint la bénédiction de son père sous les habits de son frère aîné. Revêtons-nous de même de Jésus-Christ notre frère aîné; couvrons-nous de la peau de cet agneau sans tache; prévalons-nous de ses mérites et de sa passion, et de cette sorte nous obtiendrons la bénédiction du Père éternel.

CHAPITRE II.

Combien il est utile de méditer sur la Passion de Notre-Seigneur; et combien cette méditation est agréable à Dieu.

RIEN ne nous est si salutaire, dit saint Augustin (1), que de penser tous les jours combien de choses Dieu a souffertes pour nous. Et saint Bernard dit (2) que rien n'est si propre pour guérir les blessures de la conscience, et pour purifier l'esprit, que la méditation continuelle des souffrances de Jésus-Christ. C'est aussi un grand secours contre toute

(1) Nihil tam salutiferum nobis est, quàm quotidie cogitare quarta pro nobis pertulit Deus et homo. *August. serm.* 52. *ad frat. in eremo.*

(2) Quid enim tam efficax ad curanda conscientiæ vulnera, nec non ad purgandam mentis aciem, quàm Christi vulnerum sedula meditatio! *Bern. serm.* 62. *sup. Cant.*

sorte de tentations, disent les Saints, et particulièrement contre les tentations d'impureté, d'avoir recours à la méditation de la passion de Jésus-Christ, et de nous cacher dans ses plaies. Enfin c'est un remède universel contre toute sorte de maux, de penser à Jésus crucifié ; et saint Augustin nous assure qu'en toute sorte de rencontres, il n'en a jamais trouvé de si efficace que les plaies de l'homme Dieu (1). Celui, dit saint Bonaventure, qui s'attache à méditer dévotement sur la vie et sur la mort de Jésus-Christ, y rencontre abondamment toutes les choses dont il a besoin, et il n'a que faire de rien chercher hors de Jésus-Christ (2). Ainsi nous voyons que cette pratique a été fort familière aux Saints, et que par ce moyen ils sont parvenus à un haut degré de sainteté et de perfection.

Quand cet exercice ne produiroit autre chose, que de nous faire souvenir de Dieu et de rappeler dans notre esprit les bienfaits que nous en avons reçus, il seroit toujours d'un grand mérite devant lui. C'est le propre de l'amour, de faire qu'on soit ravi d'être dans le souvenir de la personne qu'on aime ; et quand on sait que cette personne pense souvent aux services qu'on lui a rendus, et qu'elle se plaît à s'en entretenir, ces marques de sa tendresse donnent plus de joie,

---

(1) In omnibus non inveni tam efficax remedium, quàm vulnera Christi. *Aug. in manual. c.* 22.

(2) Qui se intentè et devotè in sanctissima vita et passione Domini exercet, et omnia utilia et necessaria sibi abundanter ibi invenit, nec opus est ut extra Jesum aliquid quærat. *Bonav. coll.* 7.

que les présens du monde les plus magnifiques. C'est ainsi qu'une femme de qualité, dont le fils est en voyage dans les pays étrangers, et qui entend dire qu'il ne fait que parler des bienfaits qu'il a reçus d'elle, et des obligations qu'il lui a, est plus touchée de cela mille fois, que s'il lui envoyoit toutes les raretés du pays où il est. Or il en est de même de Dieu: car en ceci, comme en toute autre chose, il garde les lois de l'amour, et demeure dans les termes de ceux qui aiment véritablement. C'est pourquoi il est bien aise que nous nous souvenions de lui, et que nous pensions aux grâces qu'il nous a faites et aux merveilles qu'il a opérées pour nous, et nous devons nous entretenir d'autant plus dans cet exercice, que nous ne saurions le pratiquer long-temps, sans que la considération de tant de bienfaits nous excite à le servir de toutes nos forces.

Blosius rapporte (1), que Dieu révéla un jour à sainte Gertrude, qu'autant de fois qu'on regardoit avec dévotion l'image de Jésus crucifié, autant de fois on attiroit sur soi les regards de la miséricorde divine. Profitons de cet avertissement; et puisqu'il n'a pas dédaigné de souffrir pour nous, ne dédaignons pas du moins de penser à ce qu'il a souffert. On raconte de saint François (2), qu'un jour qu'il passoit auprès de Notre-Dame de la Portioncule, pleurant et gémissant, il fut rencontré par un serviteur de Dieu, qui le

(1) *Blos. c. 2. Monit. Spirit.*
(2) *Chron. S. Fran. p. 6. l. 1. c. 86.*

connoissoit, et qui lui voyant de si grandes marques d'affliction, et croyant qu'il lui étoit arrivé quelque chose de fâcheux, lui demanda ce qu'il avoit. Je pleure et je gémis, répondit le Saint, de ce que mon sauveur J. C. a tant souffert sans le mériter, et de ce que les hommes qui en sont cause, songent si peu à la grandeur de l'obligation qu'ils lui ont.

CHAPITRE III.

Comment il faut méditer sur la Passion de Jésus-Christ; et des mouvemens de compassion qu'elle doit exciter en nous.

La méthode que nous devons garder dans la méditation des souffrances de Jésus-Christ est la même que les maîtres de la vie spirituelle veulent qu'on garde dans l'oraison. Car ils ne veulent pas qu'on emploie tout le temps de l'oraison à parcourir tous les points de son sujet; mais qu'on s'y occupe principalement à échauffer la volonté, par des mouvemens affectueux, qui étant premièrement produits dans le cœur, aient ensuite leur effet dans toutes nos actions : et c'est à cela, disent-ils, qu'il faut s'attacher particulièrement dans l'oraison. Comme celui qui creuse et qui fouille la terre, soit pour trouver de l'eau, soit pour découvrir un trésor, cesse de creuser dès qu'il a trouvé ce qu'il cherchoit; de même lorsque par le moyen d'une profonde

méditation vous avez trouvé le trésor de la charité et de l'amour de Dieu, et la fontaine d'au vive que vous cherchiez, il n'est pas nécessaire de vous appliquer davantage à creuser, il ne faut songer qu'à vous enrichir des trésors de la grâce que vous avez trouvés, et à vous désaltérer à longs traits à cette source de la vie éternelle, en vous entretenant dans les mouvemens affectueux dont vous vous sentez touché. C'est là le but de l'oraison : c'est là le fruit qu'on doit en tirer, et c'est à quoi doivent aboutir toutes les méditations et toutes les réflexions de l'esprit. Nous avons déjà parlé ailleurs de cette méthode; et comme celle qu'il faut tenir dans la méditation de la passion de Jésus-Christ, est toute semblable, il n'est plus question que de marquer ici les sentimens affectueux qu'il faut tirer de cette méditation, et sur lesquels il faut le plus insister; et c'est ce que nous allons faire, en touchant en même temps les points les plus propres à les exciter.

Il y a plusieurs sortes de sentimens affectueux que la considération des souffrances du Fils de Dieu peut produire en nous, et dans lesquels nous pouvons nous entretenir avec fruit; mais on les réduit ordinairement à sept, et le premier est la compassion. Or la compassion est proprement un vif sentiment des douleurs d'autrui, par lequel on les partage en quelque sorte, et qui les adoucit et les soulage, de même qu'une joie maligne les aigrit et les augmente. Il est vrai que nous ne pouvons plus apporter, par ce

moyen, aucun soulagement aux souffrances de Jésus-Christ, puisqu'elles sont passées; mais il ne laisse pourtant pas d'être bien aise que nous en soyons touchés, et que nous fassions, pour ainsi dire, nos propres douleurs des siennes. C'est pourquoi l'Apôtre nous dit: *Si nous sommes enfans, nous sommes aussi héritiers; héritiers véritablement de Dieu, mais co-héritiers de Jésus-Christ, pourvu toutefois que nous souffrions avec lui, afin de participer à sa gloire* (1).

Pour exciter en nous cette compassion, il sera bon de considérer l'excès des douleurs de J. C., parce que selon le sentiment de tous les théologiens, elles ont été plus grandes que toutes celles que l'on ait jamais souffertes, et qu'on puisse jamais souffrir en cette vie. Et c'est ce que Jérémie nous a exprimé par ces paroles: *O vous tous qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il y a quelque douleur semblable à la mienne* (2)! Premièrement, il n'y a eu nul endroit de son corps qui ait été exempt de douleur. *Depuis la plante des pieds*, dit Isaïe, *jusqu'au sommet de la tête, il n'y a rien de sain en lui* (3). Ses mains et ses pieds cloués, sa tête percée d'épines, son visage meurtri de soufflets, tout son corps déchiré à coups

(1) Si autem filii, et hæredes: hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi: Si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.* 8. 17.

(2) O vos omnes qui transitis per viam, attendite, et videte si est dolor, sicut dolor meus! *Thren.* 1. 12.

(3) A planta pedis usque ad verticem non est in eo sanitas. *Isai.* 1. 16.

de fouet, et tous ses os disloqués par l'extension sur la croix ; tout cela donne l'idée du supplice le plus cruel qui fût jamais.

Mais ce ne fut pas seulement en son corps qu'il souffrit ; il souffrit aussi en son âme, et d'une façon bien plus douloureuse : car quoique la nature humaine fût unie en lui à la personne divine, il ne laissa pas de sentir l'indignité de sa passion aussi vivement que si cette union n'eût point été. Ajoutez à cela, que pour rendre la douleur plus grande, il fut privé de toute consolation ; et c'est ce qui lui fit dire sur la croix : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez vous abandonné* (1) ? Les saints martyrs ont été soulagés dans leurs tourmens par les consolations du ciel, qui leur faisoient souffrir toutes choses, non-seulement avec courage, mais aussi avec joie; et Jésus-Christ afin de souffrir davantage pour l'amour de nous, a voulu, quant à son humanité sacrée, être dénué de toutes les consolations du ciel et de la terre: non-seulement être abandonné de ses disciples et de ses amis, mais l'être même du Père éternel. *Je suis devenu*, dit-il par la bouche du Psalmiste, *comme un homme sans secours* (2) ; cependant cet homme étoit le seul homme *libre entre les morts*, c'est-à-dire, le seul qui fût libre de tout péché, et il devoit par conséquent être exempt de toute peine.

(1) Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? *Matth*. 27. 46.

(2) Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber. *Ps*. 87. 5.

Pour concevoir jusqu'où a été l'excès de ses douleurs, il suffit de dire que la seule idée qu'il s'en forma dans le jardin, excita par tout son corps une sueur de sang si abondante, que la terre en fut arrosée. Car quelles ont dû être des souffrances, dont la seule imagination produisit en lui un effet si extraordinaire et si douloureux ? Elles ont été si violentes et si excessives, disent les Saints, qu'étant impossible que la nature humaine y résistât sans miracle, il eut besoin de se servir de sa divinité, pour ne pas mourir dès les premières. Mais ce que la divinité opéroit alors, ce n'étoit pas d'étouffer en lui le sentiment des douleurs ; c'étoit seulement d'empêcher que la violence des douleurs ne le fît mourir ; c'étoit de prolonger sa vie, afin qu'il pût souffrir plus long-temps. Admirons en cela la bonté et la miséricorde infinies du Seigneur : il agit miraculeusement sur les saints martyrs, afin de leur ôter le sentiment de leurs peines ; et il agit miraculeusement sur lui-même, afin de pouvoir souffrir davantage pour l'amour de nous.

Mais quelque violentes qu'aient été en lui les douleurs qui étoient communes à son corps et à son âme, celles qui ont affligé immédiatement sa sainte âme, ont été incomparablement plus excessives. Car depuis le moment de sa conception jusqu'à celui de sa mort, il eut toujours présens à l'esprit tous les péchés qui avoient été commis depuis le commencement du monde, et tous ceux qui se commettroient jusqu'à la fin. Et comme

d'un côté, l'amour qu'il avoit pour son père lui faisoit ressentir vivement les injures qui le touchoient, et que de l'autre la tendresse qu'il avoit pour les âmes lui en faisoit désirer le salut avec ardeur, et qu'il voyoit que malgré le sacrifice de sa vie, il s'en perdroit une infinité qui ne voudroient pas en profiter; le déplaisir de leur perte, et le zèle de la gloire de son père étoient un glaive à deux tranchans, qui lui perçoit continuellement le cœur, et qui lui causoit des douleurs au-dessus de toute sorte d'imagination. Tout cela donc et toutes les souffrances avec tous les affronts dont la seule pensée fut capable de lui donner une sueur de sang, et de le mettre à l'agonie dans le jardin; enfin tout ce qu'il a jamais souffert en toute sa vie, il l'a toujours eu présent devant les yeux, comme nous venons de le dire, depuis l'instant de sa conception, jusqu'à celui de sa mort; et c'est ce qu'il nous apprend lui-même par ces paroles du Psalmiste : *Ma douleur est toujours devant mes yeux* (1). Or cela étant, ne pouvons-nous pas juger que tous les jours de sa vie ont été pour lui comme le jour de sa passion; outre que l'attente du mal a souvent quelque chose de plus fâcheux que le mal même : et ne pouvons-nous pas dire que toute sa vie a été un abîme de douleurs, dans lequel sa sainte âme a été continuellement plongée, sans avoir jamais de relâche?

---

(1) Et dolor meus in conspectu meo semper. *Ps.* 37. 18.

Quand on considère bien attentivement toutes ces choses dans le détail ; que l'on songe que celui qui les souffre est le Fils de Dieu, qu'il les souffre pour nous et par pur excès de tendresse, il faut avoir le cœur plus dur que le marbre, pour n'en être pas touché. La terre tremble, dit saint Bernard (1), les pierres se fendent, les sépulcres s'ouvrent, le voile du temple se déchire, le soleil et la lune s'obscurcissent, enfin toute la nature donne des marques de sa compassion : serons-nous seuls à n'en point avoir pour celui qui n'a souffert que pour nous ? Laissons toucher notre cœur ; laissons-le pénétrer à la douleur, et ne soyons pas plus durs que les pierres, ni plus insensibles que les créatures qui n'ont aucun sentiment. *Mon fils Absalon*, disoit David, *Absalon mon fils, que ne puis-je mourir pour vous? Absalon mon fils, mon fils Absalon* (2) *!* Que si la tendresse naturelle a pu lui inspirer ce sentiment pour un fils qui étoit mort en voulant lui ôter la couronne, à combien plus forte raison devons-nous l'avoir pour le Fils de Dieu, qui n'est mort que pour nous délivrer de l'esclavage du démon, et pour nous faire part du royaume de son Père ?

---

(1) *Bern. serm. feriæ quartæ S. Hebd.*

(2) Fili mi Absalon, Absalon fili mi, quis mihi tribuat, ut moriar pro te ! 2. *Reg.* 28. 33.

CHAPITRE IV.

Que la douleur et la contrition de nos péchés est un des fruits que nous devons tirer de la méditation des souffrances du Sauveur.

Le second sentiment affectueux auquel nous devons nous exercer, et que nous devons essayer d'exciter en nous par la méditation des souffrances de Jésus-Christ, est la douleur et la contrition de nos fautes; et il n'y a point, ce semble, de fruit qu'on doive plus aisément en tirer, parce qu'il n'y a rien qui soit plus propre à nous découvrir l'énormité du péché. La qualité du remède qu'il a fallu appliquer doit nous faire connoître la qualité du mal. Reconnoissez, ô homme, dit saint Bernard, quelles doivent être les blessures pour la guérison desquelles il a fallu que Jésus-Christ ait été blessé (1). Ni l'éternité des peines qui sont dues au péché, ni quelque autre chose que ce soit, ne peut si bien nous faire voir ce que c'est que la grièveté du péché, comme de songer qu'il a fallu que Dieu même se soit fait homme, pour nous acquitter envers la justice divine, qui ne pouvoit jamais être pleinement satisfaite

(1) Agnosce, ô homo, quàm gravia sunt vulnera pro quibus necesse est Dominum Christum vulnerari! *Bern. serm.* 3. *de Nativit.*

d'une autre manière. Car l'offense ayant été en quelque sorte infinie, puisqu'elle s'adressoit à Dieu qui est infini ; et l'homme n'étant pas capable de la réparer dignement, à cause de la distance infinie qui est entre Dieu et lui, il falloit nécessairement que celui qui en feroit la réparation fût d'une dignité infinie, et égale en tout à celui qui avoit reçu l'injure. Les théologiens ont coutume d'éclaircir cela par un exemple. Un paysan, disent-ils, donne un soufflet ou des coups de bâton à un roi. Il est constant que quelque vengeance que ce roi puisse en prendre, la satisfaction ne sauroit répondre à l'injure, à cause de l'extrême différence qu'il y a du paysan au roi : car quelle proportion y a-t-il d'un outrage fait à un roi, au supplice et à la mort d'un paysan ? Que faudroit-il donc pour satisfaire pleinement le roi ? Il faudroit que celui qui auroit fait l'injure devînt d'une dignité égale à la sienne, et qu'il se soumît à en faire une satisfaction convenable ; et l'offense alors seroit entièrement réparée.

Il en est de même ici : l'homme qui n'est que cendre et que poussière, avoit offensé mortellement le roi de la gloire. Quand Dieu le feroit mourir, l'injure ne seroit pas réparée : il faudroit pour cela que cet homme fût Dieu, égal à celui qui est offensé, et qu'il la réparât par ses souffrances. Quel remède donc, puisqu'il n'y a point d'autre Dieu que celui à qui l'offense a été faite ? Or c'est en ceci que la miséricorde de Dieu a été infinie, et qu'il a trouvé un tempérament ad-

mirable, pour pouvoir pardonner à l'homme sans faire tort à sa justice. Car ayant été l'offensé, et n'y ayant point d'autre Dieu qui puisse lui faire satisfaction de cette offense, il se fait homme lui-même, afin que l'homme souffre et meure, puisque l'homme a offensé Dieu; et en même temps c'est Dieu lui-même qui souffre, afin que comme l'offense a été en quelque sorte infinie, les souffrances et la satisfaction soient aussi d'un mérite infini en sa personne. Voilà ce qui fait la nécessité des souffrances de Jésus-Christ, et ce qui marque bien aussi, quelle est la grièveté du péché. C'est pourquoi saint Jean Damascène dit (1), que si Dieu en punition du péché, eût damné éternellement tous les hommes qui furent et qui seront jamais, sa justice n'auroit pas été si satisfaite qu'elle l'a été par l'incarnation et par la mort du Fils de Dieu. Et ce n'est point là une hyperbole, ni une exagération; c'est une vérité effective: car tous les tourmens de l'enfer ne sont point un paiement égal à celui de la mort de Jésus-Christ; puisque comme Dieu il a satisfait suffisamment, par sa mort, à la justice de Dieu, au lieu qu'une éternité de peines ne peut jamais satisfaire entièrement pour un seul péché mortel.

Or cela étant, je dis maintenant qu'un des plus grands fruits que nous devions tirer de la méditation des souffrances de J. C. c'est de pleurer et de détester nos péchés qui lui ont

---

(1) *Jean Damas. l. 1. c. 5.*

tant

tant coûté. Ce sont mes péchés, Seigneur, qui sont cause de cette couronne d'épines qui vous perce la tête, et de cette flagellation cruelle qui vous déchire tout le corps; ce sont mes péchés qui vous ont mis dans l'état où vous êtes. *C'est moi qui ai péché; c'est moi qui ai fait tout le mal: je vous conjure que votre main se tourne contre moi* (1). *Prenez-moi, et me jetez dans la mer; car je sai que cette grande tempête n'est arrivée qu'à cause de moi* (2). C'étoit moi, Seigneur, qui méritois cette croix; c'étoit moi qui méritois les opprobres, les affronts et les outrages que vous avez soufferts pour moi.

Saint Bernard feint à ce sujet un exemple de cette sorte. J'étois, dit-il (3), dans la place publique à jouer; cependant on prononçoit une sentence de mort contre moi dans le cabinet du roi, sans que j'en susse rien. Le fils unique du prince l'ayant appris, ôte aussitôt sa couronne de dessus sa tête, se dépouille de ses habits royaux, et sort revêtu d'un sac, les pieds nus, la tête couverte de cendre, pleurant et gémissant de ce qu'on avoit condamné à mort un de ses serviteurs. Tout d'un coup je le vois passer en cet état, j'en demeure surpris, j'en demande le sujet; et on me répond qu'il va mourir pour me sauver la vie. Que faut-il que je fasse alors,

(1) Ego sum qui peccavi, ego iniquè egi: vertatur, obsecro, manus tua contra me. 2. *Reg.* 24. 17.

(2) Tollite me, et mittite me in mare: scio enim quoniam propter me tempestas hæc grandis venit. *Jon.* 1. 22.

(3) *Bern. serm.* 3. *de Nativ. Dom.*

continue le Saint, et qui est l'homme assez insensible et assez brutal pour continuer son jeu, et ne pas tout quitter pour accompagner du moins le fils du prince, et mêler ses larmes aux siennes ? C'est ainsi que par des considérations semblables, nous devons essayer dans l'oraison, de nous exciter à pleurer et à regretter nos péchés qui ont été cause de la mort du Fils de Dieu. Aussi ce que saint Ignace (1) veut que nous demandions à Dieu dans les exercices de la passion, c'est d'avoir de la douleur, de l'indignation et de la confusion de ce que le souverain maître de toutes choses a tant souffert pour nos péchés. Or ce qu'il marque pour le sujet de la demande, dans le préambule de chaque exercice, est précisément le fruit qu'il veut que nous en tirions.

Cet exercice est extrêmement recommandé par les Saints, et il est bon de ne pas le négliger : car la pratique en est très-utile, tant pour ceux qui ne font que d'entrer dans la voie de Dieu, que pour ceux qui y sont déjà bien avancés. Premièrement il est très-propre à nous entretenir dans l'humilité ; la vue de nos péchés, accompagnée du regret de les avoir commis, étant un des plus puissans motifs que nous puissions avoir pour vivre toujours dans un grand mépris et dans une grande confusion de nous-mêmes. Celui qui songe qu'il avoit mérité l'enfer, pour avoir offensé son créateur et son maître,

(1) *S. Ignat. l. Exerc. Spirit.*

quels affronts, quels mépris, quelles injures ne souffrira-t-il pas de bon cœur, en expiation de tant d'offenses qu'il a commises contre la majesté infinie de Dieu ? En second lieu, cet exercice nous donne une grande assurance du pardon de nos fautes ; et voici comment. Une des choses qui doivent le plus nous assurer du pardon de nos péchés, c'est d'en avoir eu beaucoup de regret, de sorte que si vous les regardez toujours avec douleur et avec confusion, Dieu les oubliera, et ne les regardera pas. C'est pourquoi David étant touché du regret des siens, disoit à Dieu, afin qu'il les oubliât, et qu'il en détournât les yeux : *Je connois bien mon iniquité, Seigneur, et mon péché est toujours devant moi* (1). C'est une remarque que fait saint Jerôme sur ces paroles du même Prophète : *Détournez votre face de mes péchés, et effacez toutes mes iniquités* (2). Si vous avez toujours votre péché devant vous, dit ce saint docteur, Dieu ne l'aura point devant lui (3). En effet, il n'y a rien qui oblige plus Dieu à détourner les yeux de nos péchés, que de voir que nous ne les en détournons point, et que nous en avons un très-grand repentir ; et il n'y a rien aussi qui puisse nous donner plus de confiance et plus de joie à l'heure

(1) Quoniam iniquitatem meam ego cognosco, et peccatum meum contra me est semper. *Id est* : coram me. *Ps.* 50. 5.

(2) Averte faciem tuam à peccatis meis, et omnes iniquitates meas dele. *Ps.* 50. 11.

(3) Quia si tu ponis illud ante te, Deus illud non ponit ante se. *Hieron. in Ps. sup. cit.*

de la mort : et par conséquent il est à propos d'y pourvoir dès auparavant. De plus, cet exercice n'est pas seulement un remède pour les péchés passés ; il est aussi un préservatif pour s'empêcher d'y retomber et d'en commettre d'autres : car celui qui s'entretient continuellement dans une très-vive douleur d'avoir offensé Dieu, est bien éloigné de l'offenser de nouveau. C'est encore un très-bon moyen pour consoler et pour rassurer ceux qui sont toujours dans l'inquiétude de savoir s'ils ont consenti ou non à quelque tentation, et qui sont agités de pareils scrupules. Car lorsqu'on s'exerce souvent à former des actes de contrition, à détester le péché, à faire une ferme résolution de mourir plutôt mille fois, que de commettre le moindre péché mortel, on peut se répondre de n'avoir pas consenti aux tentations dont on est en doute ; n'étant pas facile que sans le savoir, il échappe aucun consentement pour une chose dont on a tant d'horreur. Enfin cet exercice est un exercice d'amour de Dieu ; car la véritable contrition venant d'amour de Dieu, et n'étant autre chose qu'une douleur très-sensible d'avoir offensé un maître si bon, si aimable et si digne d'être servi ; plus on aime Dieu, plus on a aussi de douleur de l'avoir offensé.

Saint Clément (1) dans le livre qu'on lui attribue, dit que toutes les fois que S. Pierre songeoit qu'il avoit renoncé Jésus-Christ,

---

(1) *Clemens, lib. 2. recognitionum.*

il pleuroit si amèrement, que les larmes lui brûloient le visage, et lui avoient creusé les joues à la longue. Il dit aussi que ce souvenir le faisoit lever toutes les nuits au premier chant du coq, pour se mettre en prière; qu'il ne dormoit plus ensuite de toute la nuit, et qu'il pratiqua cette coutume toute sa vie. Nous devons tâcher d'imiter la douleur de ce grand Saint; et sans doute un des plus utiles exercices, dans l'oraison et hors de l'oraison, est de former de fréquens actes de contrition, en détestant le péché, en nous proposant fermement de mourir plutôt mille fois, que de commettre un péché mortel, et en demandant instamment à Dieu qu'il nous retire à lui, plutôt que de souffrir que nous l'offensions. Ne permettez pas, Seigneur, que rien me sépare jamais de vous. Qu'ai-je affaire de la vie, si ce n'est pour vous servir? je n'en veux que pour cela seul: retirez-moi à vous seul: retirez-moi à vous, ô mon Dieu, avant qu'il arrive que je vous offense.

CHAPITRE V.

Du sentiment de l'amour de Dieu.

Le troisième sentiment auquel nous devons nous exciter par la considération des souffrances de Jésus-Christ, est l'amour de Dieu. Rien ne porte davantage à aimer, que de voir qu'on est aimé; rien n'attache et ne lie si fortement: cela étant, c'est ici que l'âme

considérant à loisir l'extrême amour que Jésus-Christ lui a fait paroître dans sa passion, doit par-là s'enflammer d'amour et de reconnoissance envers celui qui l'a aimée si tendrement. *C'est en quoi a paru la charité de Dieu envers nous*, dit saint Jean, *d'avoir envoyé son Fils unique dans le monde, afin que nous vivions par lui* (1). Saint Luc parlant de ce qui se passa dans la transfiguration de Notre-Seigneur, lorsqu'Hélie et Moïse parurent à ses côtés, appelle sa passion un excès d'amour. *Ils s'entretenoient*, dit-il, *avec lui, et parloient de l'excès qu'il devoit accomplir en Jérusalem* (2). Et sans doute c'est avec beaucoup de raison qu'il appelle la mort du Fils de Dieu un excès d'amour. Premièrement, parce qu'il mourut pour ses ennemis. *Il n'y a point de plus grande marque d'amour*, dit le Sauveur du monde, *que de donner sa vie pour ses amis* (3). Mais l'amour de ce divin Sauveur va encore plus loin ; il va jusqu'à donner la sienne pour ses ennemis : *Et c'est en cela*, dit saint Paul, *que Dieu fait éclater sa charité envers nous, que J. C. soit mort pour nous lorsque nous étions encore pécheurs* (4).

(1) In hoc apparuit caritas Dei in nobis, quoniam filium suum unigenitum misit Deus in mundum, ut vivamus per eum. 1. *Joan.* 4. 9.

(2) Dicebant excessum ejus, quem completurus erat in Jerusalem. *Luc.* 9. 31.

(3) Majorem hâc dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. *Joan.* 15. 13.

(4) Commendat autem Deus caritatem suam in nobis, quoniam cùm adhuc peccatores essemus, Christus pro nobis mortuus est. *Rom.* 5. 8. 9.

En second lieu, cette mort est appelée justement excès d'amour, parce qu'à la rigueur une seule des gouttes de sang que Jésus-Christ répandit à sa circoncision, et une seule des gouttes de sueur qu'il versa dans le jardin, enfin la moindre chose qu'il eût faite pour nous racheter, suffisoit pour la rédemption du monde, et pour celle de mille mondes, comme disent les Saints; puisqu'étant Dieu il ne pouvoit rien faire par conséquent, qui ne fût d'un prix et d'un mérite infini. Cependant sa bonté infinie ne se contenta pas de ce qui pouvoit suffire; et il voulut donner libéralement pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang. L'Apôtre parlant de cet amour, l'appelle un trop grand amour: *A cause*, dit-il, *du trop grand amour dont il nous a aimés* (1). En effet, cet amour excède infiniment tout ce qu'on peut en dire, et tout ce qu'on peut en penser. Le prophète Zacharie, père de saint Jean Baptiste, parlant de la grâce que Dieu étoit sur le point de faire au genre humain en la personne de Jésus-Christ, ne se contente pas de dire que c'est une grâce qui part de la miséricorde de Dieu : il dit qu'elle part *des entrailles de sa miséricorde, dans lesquelles il lui a plu de nous visiter* (2).

Qui pourra s'empêcher d'aimer celui qui l'a tant aimé? *Aimons donc Dieu*, dit saint

(1) Propter nimiam caritatem suam quâ dilexit nos. *Ephes.* 2. 4.

(2) Per viscera misericordiæ, in quibus visitavit nos oriens ex alto. *Luc.* 1. 78.

Jean, *car Dieu nous a aimés le premier* (1). Rendons-lui la pareille : répondons à ses bontés et à sa tendresse, et tâchons de lui témoigner notre amour comme il nous a témoigné le sien. Il nous l'a témoigné par des preuves effectives et en même temps très-difficiles. C'est à quoi on connoît l'amour; et c'est ce qui a fait dire à S. Ambroise : Je dois donc davantage, Seigneur, à votre passion, par laquelle vous m'avez racheté, qu'à votre toute-puissance, par laquelle vous m'avez créé (2). Car quelque grand que fût le bienfait de la création, il ne vous a rien coûté; vous n'avez eu qu'à parler : *Vous avez dit, et tout a été fait; vous avez commandé, et tout a été créé* (3). Mais il n'en a pas été de même de la rédemption du genre humain : elle vous a coûté mille affronts, mille opprobres, mille souffrances; elle vous a enfin coûté jusqu'à la dernière goutte de votre sang. Répondons à de si grands effets par d'autres effets; et comme dit saint Jean : *Aimons Dieu, mes chers enfans, non pas en paroles et de la langue, mais en effet et en vérité* (4). C'est en voulant être méprisé pour l'amour de nous, que le Fils de

(1) Nos ergo diligamus Deum, quoniam Deus prior dilexit nos. 1. *Joan.* 4. 19.

(2) Plus igitur, Domine Jesu, injuriis tuis debeo, quòd redemptus sum, quàm operibus, quòd creatus sum. *Amb. l.* 2. *sup. Luc.*

(3) Ipse dixit, et facta sunt : ipse mandavit, et creata sunt. *Ps.* 148. 5.

(4) Filioli mei, non diligamus verbo, neque linguâ, sed opere et veritate. 1. *Joan.* 3. 18.

Dieu nous a montré qu'il nous aimoit : montrons-lui que nous l'aimons, en recherchant d'être méprisés pour l'amour de lui, et en nous réjouissant, quand il se présente quelque occasion de l'être. Il nous a montré son amour, en s'offrant entièrement pour nous en sacrifice au Père éternel : montrons-lui le nôtre en nous offrant entièrement à lui, en nous abandonnant tout à lui, en remettant tout-à-fait notre cœur entre ses mains, afin qu'il dispose de nous en toutes choses selon sa divine volonté. C'est à cela qu'on connoît véritablement l'amour, et non pas à dire de bouche : Seigneur, je vous aime ; et c'est dans ce sens que les saints Pères interprètent ces paroles de l'apôtre : *La patience rend les œuvres parfaites* (1). Car celui qui embrasse les peines, les humiliations et les mortifications avec joie pour l'amour d'un autre, marque bien que son amour est effectif et véritable, puisqu'il ne se dément point dans les temps fâcheux, qui sont les temps où l'on reconnoît ceux dont on est véritablement aimé.

Voilà donc encore un des principaux fruits que nous devons essayer de tirer de la méditation sur la passion de Jésus-Christ ; et pour cet effet, il faut nous exercer souvent dans l'oraison à former les actes d'amour que nous venons de marquer. Surtout attachons-nous-y à nous offrir à Dieu de tout notre cœur, afin qu'il fasse de nous tout ce

(1) Patientia autem opus perfectum habet. *Jac.* 1. 4.

qu'il voudra, et quand, et comment il voudra. Ensuite venant au détail des choses pénibles et des occasions difficiles qui peuvent se présenter, ne laissons rien passer sur quoi nous ne formions des actes et des résolutions d'un entier abandonnement à sa sainte volonté : car cet exercice est d'une très-grande utilité ; il mène à une grande perfection, et fait voir un cœur bien pénétré de l'amour de Dieu.

CHAPITRE VI.

Du sentiment de reconnoissance envers Dieu.

Le quatrième sentiment auquel nous devons nous exercer en méditant sur les mystères de la passion, consiste en reconnoissance et en action de grâce envers Dieu. Notre esprit peut-il penser, dit saint Augustin, notre bouche peut-elle proférer, notre plume peut-elle écrire quelque chose de meilleur que ces paroles : *Grâces à Dieu ?* On ne peut ni rien dire de plus court, ni rien entendre de plus agréable, ni rien concevoir de plus élevé, ni rien faire de plus utile (1). Dieu lui même a toujours pris tant de plaisir à la reconnoissance et aux actions de grâces des hommes,

(1) Quid melius et animo geramus, et ore proferamus, et calamo exprimamus, quàm Deo gratias ! Hoc nec dici breviùs, nec audiri lætiùs, nec intelligi grandiùs, nec agi fructuosiùs potest. *Aug. epist.* 77.

que dès qu'il avoit fait quelque faveur extraordinaire à son peuple, il vouloit qu'on lui en chantât aussitôt un cantique de louange. *Immolez à Dieu un sacrifice de louange* (1); et l'Ecriture-Sainte est pleine des cantiques que les patriarches et les enfans d'Israël ont chantés après quelque bienfait signalé. Saint Jérôme dit (2) que c'étoit une tradition parmi les Hébreux, que la maladie dont le roi Ezéchias pensa mourir, lui avoit été envoyée, en punition de ce qu'après avoir été délivré miraculeusement des Assyriens, par la main de l'ange du Seigneur, qui en tua cent quatre-vingt mille en une nuit, il n'en avoit point rendu grâces à Dieu par un cantique de louanges. Et saint Augustin parlant des dix lépreux qui furent guéris par J. C., remarque (3) que le Sauveur du monde loua la reconnoissance de celui qui vint le remercier de sa guérison, et blâma l'ingratitude des autres. *N'y en a-t-il pas eu dix de purifiés ?* dit-il : *où sont les neuf autres? Il ne s'est trouvé que cet étranger, qui est revenu pour rendre gloire à Dieu* (4). Ne soyons point ingrats comme eux aux bienfaits que nous avons reçus de la main de Dieu ; et moins encore au plus grand de ses bienfaits, qui est de s'être fait homme, et d'être mort pour nous sur une croix. *N'ou-*

(1) Immola Deo sacrificium laudis. *Ps.* 49. 14.

(2) *Hieron. l.* 11. *sup. Isai. c.* 39. *in illud :* Ægrotavit Ezechias ad mortem. 4. *Reg.* 20. 1. *et Isai.* 38. 1.

(3) *Aug. serm.* 10. *de verb. Apost.*

(4) Nonne decem mundati sunt ? et novem ubi sunt ? Non est inventus qui rediret, et daret gloriam Deo, nisi hic alienigena. *Luc.* 17. 17. 18.

bliez pas, dit le Sage, *la grâce que vous a faite celui qui a répondu pour vous : car il a donné son âme pour vous* (1). Jésus-Christ a répondu et payé pour nous; il lui en a coûté la vie : il est juste que nous ayons une extrême reconnoissance d'un si grand bienfait, et que rien ne nous le fasse jamais oublier.

Saint Thomas (2) parlant de la gratitude, dit qu'elle opère de trois manières. La première consiste à faire dans le fond de son cœur toute l'estime qu'on doit du bienfait qu'on a reçu, et à en savoir gré à celui dont on l'a reçu; la seconde, à l'en remercier de paroles; et la troisième, à lui rendre la pareille, selon son pouvoir. Exerçons-nous sur tous les mystères de la passion, à former en nous ces trois actes de reconnoissance. Appliquons-nous premièrement à produire dans notre cœur de grands sentimens d'estime, pour tant de bienfaits que renferme chaque mystère; et examinant en détail toutes les grâces que nous en avons reçues, et que nous en recevrons jamais, excitons-nous par cette considération à ressentir plus vivement l'obligation où elles nous mettent de servir Dieu éternellement de toutes nos forces. Attachons-nous ensuite à le louer et à le glorifier de bouche, selon ces paroles de saint Paul : *Offrons donc toujours à Dieu par lui une hostie de louange, c'est-à-dire, le fruit des lèvres qui confessent son nom* (3); et souhai-

(1) Gratiam fide jussoris tui ne obliviscaris : dedit enim pro te animam suam. *Eccli.* 29. 20.

(2) *S. Thom.* 2. 2. *q.* 107. *art.* 8.

(3) Per ipsum ergo offeramus hostiam laudis semper

tons que tout l'univers nous aide à lui rendre grâce. Enfin, tâchons de répondre par nos actions à tant de bienfaits; et pour cela, abandonnons-nous entièrement à lui, comme nous le disions dans le chapitre précédent, et offrons-lui tout ce que nous sommes.

Saint Bernard dit qu'à chaque mystère qu'on médite, il faut s'imaginer que Jésus-Christ nous dit les mêmes paroles qu'il dit à ses apôtres après leur avoir lavé les pieds : *Savez-vous ce que j'ai fait pour vous* (1) *?* savez-vous ce que c'est que ce mystère ? savez-vous ce que c'est que la grâce de la création, que celle de la rédemption, que celle de la vocation ? Hélas, que nous sommes éloignés de connoître ce que Dieu a fait pour nous ! Car si je concevois bien, ô mon Dieu, que vous vous êtes fait homme, et que vous êtes mort en une croix pour l'amour de moi, il ne me faudroit point d'autre considération que celle-là, pour vous donner tout mon cœur, et pour m'absorber dans votre amour; et ce seroit là une reconnoissance telle qu'un véritable chrétien devroit l'avoir.

Saint Chrysostome remarque (2) à ce sujet une chose qui peut être d'une très-grande utilité. Il dit qu'il est d'un bon serviteur de faire autant de cas des grâces que son maître lui fait en commun, et d'en avoir autant de ressentiment, que si elles n'étoient faites qu'à lui seul, et qu'il fût chargé lui seul de l'obli-

---

Deo, id est, fructum labiorum confitentium nomini ejus. *Hebr.* 13. 15.

(1) Scitis quid fecerim vobis ! *Joan.* 13. 12.

(2) *Lib.* 2. *de compunct. cord.*

gation et de la reconnoissance. C'est ainsi qu'en usoit l'Apôtre, lorsqu'il disoit : *Celui qui m'a aimé jusqu'à se livrer lui-même pour moi* (1). Et c'est avec raison qu'il le disoit, continue ce saint docteur, et que chacun peut le dire aussi, puisque chacun tire autant d'avantage de la mort de Jésus-Christ, que s'il n'étoit mort que pour lui seul. De même que la lumière du soleil m'éclaire autant que si elle n'éclairoit que moi, et que l'avantage que j'en tire, bien loin de diminuer en se communiquant aux autres, augmente au contraire, parce qu'en les éclairant aussi, elle leur donne le moyen de m'aider et de me secourir dans l'occasion: de même l'incarnation et la mort du Fils de Dieu me sont aussi utiles, que s'il ne s'étoit fait homme, et n'étoit mort que pour moi. L'avantage que les autres en retirent aussi-bien que moi, ne diminue rien de celui que j'en reçois; il l'augmente au contraire, parce qu'il fait qu'ils m'animent et qu'ils m'aident à mériter la gloire à laquelle j'aspire. De plus, l'amour de Dieu est aussi grand pour chacun de nous en particulier, que si Dieu n'aimoit rien autre chose : et quant à la volonté et à l'amour de Jésus-Christ, il étoit aussi disposé à souffrir pour un seul homme, s'il en eût été besoin, que pour tous les hommes: Il n'auroit pas refusé, dit saint Chrysostome (2), de faire pour un seul ce qu'il a fait pour tous;

(1) Qui dilexit me, et tradidit semetipsum propter me. *Gal.* 2. 20.

(2) *Chrys. in ep. ad Gal.* 2.

ensemble. Il est encore vrai outre cela, que Dieu s'est souvenu particulièrement de moi, qu'il m'a eu présent devant les yeux, en se faisant homme et en mourant sur la croix; qu'il m'a aimé *avec une charité perpétuelle* (1), comme il le dit lui-même par la bouche de Jérémie; qu'enfin il s'est livré volontairement à la mort, pour me racheter la vie. Ainsi chacun doit regarder les bienfaits de Dieu, comme si Dieu n'avoit rien fait que pour lui, regarder l'amour d'où ils partent, comme si Dieu n'avoit aimé que lui seul, et dire avec saint Paul : *Celui qui m'a aimé, et qui s'est livré à la mort pour moi.* Quand on considérera tout cela de cette manière, il sera impossible de ne pas se sentir excité à de grands sentimens de reconnoissance et d'amour envers ce divin Sauveur; *qui nous a toujours aimés avec une charité perpétuelle.*

Les Saints (2) ajoutent encore que si Dieu exige de nous que nous lui rendions grâces de ses bienfaits, ce n'est pas qu'il ait besoin de notre reconnoissance; c'est seulement qu'il veut que par-là nous nous rendions dignes de recevoir de nouvelles grâces. L'ingratitude, dit saint Bernard, est un vent qui tarit et qui dessèche la source de la miséricorde de Dieu, et qui bouche le canal de ses grâces (3); et comme Dieu prive de ses

(1) In caritate perpetua dilexi te. *Jerem.* 31. 3.

(2) *Chrys. hom.* 25. *in Gen. Prosp. de ingrat. c.* 29.

(3) Ingratitudo est ventus urens fontem pietatis, exsiccans rorem misericordiæ, et gratiæ fluenta non recipiens. *Bern. in Cant. serm.* 51. *n.* 7. *serm.* 1. *in c. jejun. et contra vit. pess. ingrat.*

bienfaits les hommes qui sont assez ingrats pour les oublier, aussi il en comble ceux qui les reconnoissent, et qui lui en rendent les actions de grâces convenables. La mer qui est la source de toutes les eaux, rend aux fleuves toutes celles qu'elle en reçoit; et Dieu qui est la source de tous les dons et de toutes les grâces que nous possédons, nous rend ces mêmes dons et ces mêmes grâces avec usure, lorsque par une fidèle reconnoissance nous lui rendons ce que nous tenons de lui.

CHAPITRE VII.

Des sentimens d'admiration et d'espérance.

L'ADMIRATION est le cinquième sentiment dans lequel on peut s'exercer en méditant sur les mystères de la passion; et on peut l'exciter en soi en admirant, par exemple, que Dieu souffre et meurt, lui qui est impassible et immortel; qu'il souffre et qu'il meurt pour ceux même qui le font mourir, et qui étoient si indignes de toute sorte de grâce, et qu'il souffre plus que personne n'a jamais souffert. On peut encore s'occuper à admirer l'excès de son amour et de sa bonté pour les hommes; les richesses de sa sagesse infinie et la profondeur de ses conseils, d'avoir choisi un moyen si propre au salut

du genre humain, et si convenable en même temps à sa miséricorde et à sa justice. Et sans doute c'est une espèce d'oraison très-sainte, de s'entretenir dans la considération de tant de merveilles, qui éclatent dans l'accomplissement de la rédemption du monde, de les bien examiner, et de se remplir d'étonnement, de ce que Dieu s'est porté à de si grands excès de bonté et d'amour, pour des créatures si indignes et si ingrates. C'est même une sorte de contemplation très-sublime, d'être absorbé dans l'admiration des œuvres de Dieu. Or cette admiration augmente à mesure qu'on les connoît et qu'on les approfondit davantage : outre cela elle renferme en soi un grand amour de Dieu, et une grande reconnoissance de ses bienfaits; de sorte que, comme c'est un sentiment dont on peut tirer de grands fruits, il faut aussi s'exercer souvent à en produire des actes. En plusieurs Psaumes le texte hébreu met à la fin des versets la parole *Selà*, qui marque qu'il faut y faire une pause, pour se donner le loisir d'en pénétrer et d'en admirer le sens; et cela nous apprend aussi, que quand nous méditons sur les mystères, il faut les examiner à loisir et se donner le temps d'en admirer les merveilles.

Le sixième sentiment que nous pouvons exciter en nous par la méditation de la passion, est une vive espérance et une ferme confiance en Dieu, fondée sur ce qu'il a fait pour nous, quoique nous ne le méritassions pas, et que même nous nous en fussions

rendus indignes. Car quand on fait une profonde réflexion là-dessus et sur le désir ardent que Jésus-Christ a eu de notre salut, dont la soif l'a pressé jusque sur la croix ; on se porte aisément à espérer de la bonté et de la miséricorde de Dieu, qu'il nous donnera libéralement tout ce qui nous est nécessaire pour nous sauver. *Celui qui n'a pas épargné son propre fils, mais qui l'a livré pour nous, ne nous a-t-il pas aussi donné toutes choses avec lui* (1) ? dit l'Apôtre. *Que si lorsque nous étions ennemis de Dieu, nous lui avons été réconciliés par la mort de son Fils, nous serons encore bien plutôt sauvés par sa vie, maintenant que nous sommes réconciliés* (2). Ce raisonnement est digne de remarque; et nous pouvons y trouver un grand sujet de consolation. En effet, si Dieu nous a regardés avec des yeux de miséricorde, lorsque nous étions encore ses ennemis, et que nos offenses devoient attirer sa haine, et s'il a bien voulu qu'il lui en ait tant coûté pour nous réconcilier à lui; comment nous regardera-t-il maintenant que la réconciliation est faite, et que nous ne lui pouvons plus rien coûter ? Celui qui nous a aimés, lorsque nous étions encore tout défigurés par le péché, comment pourroit-il ne nous pas aimer, à présent qu'il nous a lavés avec son

(1) Qui etiam proprio filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum : quomodò non etiam cum illo nobis omnia donavit ! *Rom.* 8. 32.

(2) Si enim cùm inimici essemus, reconciliati sumus Deo per mortem filii ejus : multò magis reconciliati, salvi erimus in vita ipsius. *Rom.* 5. 10.

sang précieux ? Et si lorsque nous fuyions de lui, et que nous résistions à ses inspirations, il n'a pas laissé de nous chercher et de nous inviter, s'il n'a point eu de repos qu'il ne nous ait menés en sa maison, comment pourroit-il nous oublier et nous abandonner, après nous y avoir fait venir ?

Il nous sera encore d'un grand secours pour nous exciter à une sainte confiance, de nous arrêter à considérer la miséricorde infinie de Dieu, telle que l'Eglise la conçoit, quand elle lui adresse ces paroles: *Seigneur de qui le propre est d'être toujours miséricordieux, et de pardonner* (1). Il est vrai que Dieu est juste, aussi-bien que miséricordieux, et que sa justice est aussi grande en lui que sa miséricorde : car en Dieu tout est égal ; mais les marques de sa miséricorde sont bien plus grandes et plus fréquentes que celles de sa justice. *Le Seigneur est doux à tout le monde*, dit David, *et ses miséricordes surpassent toutes ses autres œuvres*(2). Il semble que la miséricorde lui appartienne plus proprement qu'aucun autre attribut ; de sorte qu'elle est même appelée par excellence, l'œuvre de Dieu, et que saint Paul dit que *Dieu est riche en miséricorde* (3). Ce n'est pas qu'il ne soit riche en tout ; mais c'est une façon de parler, pour exprimer que c'est en cela particuliè-

(1) Deus, cui proprium est misereri semper et parcere.

(2) Suavis Dominus universis, et miserationes ejus super omnia opera ejus. *Ps.* 144. 9.

(3) Deus autem, qui dives est in misericordia. *Ephes.* 2. 4.

rement qu'il fait le plus paroître sa richesse; comme quand on dit qu'un homme est riche en meubles, en tableaux, en pierreries. L'Eglise reconnoît aussi cette vérité, lorsqu'elle dit à Dieu, que c'est à pardonner et à être miséricordieux, qu'il fait principalement éclater sa toute-puissance (1). En effet, c'est en cela qu'il semble mettre sa gloire, comme si par exemple, un prince très-accompli en toutes choses, prenoit principalement plaisir à faire paroître ou sa valeur, ou sa libéralité, ou quelque autre vertu particulière.

Saint Bernard dit (2) qu'il est naturel à Dieu de faire miséricorde; que les grâces et les bienfaits découlent naturellement de ses mains; et qu'il n'a pas besoin de nos mérites, pour user de miséricorde envers nous : mais que de punir, c'est une chose qui lui est comme étrangère, parce qu'il faut pour cela que nous l'y provoquions, et que nous l'y contraignions par nos péchés. De même que le propre de l'abeille est de faire le miel, et qu'elle ne pique que quand on l'irrite : ainsi le propre de Dieu est de faire des grâces; et il ne punit que quand les hommes l'irritent, et l'y contraignent en quelque sorte par leurs crimes: encore ne laisse-t-il pas de faire toujours paroître sa miséricorde, par la douleur qu'il a d'être obligé de les châtier. Il ne prit la résolution d'envoyer le déluge,

(1) Deus qui omnipotentiam tuam parcendo maximè et miserando manifestas.

(1) *Bern. serm. 5. de Nativ. Dom.*

que quand il vit que la méchanceté des hommes ne se donnoit plus de bornes, et qu'elle alloit toujours en augmentant. Il voulut attendre à l'extrémité pour les punir; et alors *touché d'une profonde douleur : J'ôterai*, dit-il, *de dessus la face de la terre l'homme que j'ai créé* (1). Ces paroles font bien voir, que ce n'est qu'avec un extrême regret qu'il se porte à perdre les hommes. L'Evangile ne nous apprend-il pas aussi, que quand Jésus-Christ annonça la ruine de Jérusalem, *il pleura sur cette ville en la voyant* (2)? Et le Seigneur ne dit-il pas lui-même chez Isaïe : *Hélas, j'aurai enfin satisfaction de mes ennemis, et je me serai vengé d'eux* (3)! Il parle en cet endroit comme un juge pitoyable, qui ne pouvant s'empêcher de condamner un criminel à mort, en signe l'arrêt en pleurant. Mais sa tendresse pour nous ne s'arrête pas encore là : il nous montre sa miséricorde infinie et l'envie qu'il a de notre salut, jusque dans les menaces qu'il nous fait; et c'est ce que remarque saint Chrysostome (4) sur ces paroles du Prophète royal : *Si vous ne vous convertissez, il a bandé son arc; il le tient prêt, et il y a préparé des traits qui portent la mort : il a rendu ses*

(1) Tactus dolore cordis intrinsecus : Delebo, inquit, hominem quem creavi, à facie terræ. *Gen.* 6. 6. 7.

(2) Videns civitatem flevit super illam. *Luc.* 19. 41.

(3) Heu consolabor super hostibus meis, et vindicabor de inimicis meis. *Isai.* 1. 24.

(4) *Chrysost. in illud :* Nisi conversi fueritis, arcum suum tetendit, et paravit illum. Et in eo paravit vasa mortis, sagittas suas ardentibus effecit. *Ps.* 7. 13. 14.

flèches ardentes. C'est une grande bonté, dit-il, et une grande clémence que celle de Dieu, de nous menacer de la sorte avec un arc, et de vouloir nous épouvanter par la crainte du châtiment, afin que nous tâchions de l'éviter : il en use comme les pères, qui aimant extrêmement leurs enfans, leur font voir beaucoup de colère dans leurs paroles, afin que la seule crainte les corrige, et qu'il ne soit pas nécessaire d'en venir au châtiment. De plus, remarque ce saint docteur, l'épée blesse de près ; et pour faire qu'elle ait son effet, il ne faut que la tirer, et pousser le coup : mais la flèche frappe de loin; et pour blesser avec un arc, il faut le bander, tirer les flèches du carquois, les mettre sur la corde; et tout cela ne se fait qu'avec du temps et du bruit. Aussi Dieu, continue ce Père, ne nous menace avec un arc, qu'afin que nous ayons le temps d'éviter le châtiment, suivant ces paroles du Prophète : *Vous avez donné une marque à ceux qui vous craignent, afin qu'ils fuyent de devant votre arc, et que ceux que vous aimez soient délivrés* (1). Quand il voulut détruire le monde par le déluge, il l'annonça cent ans auparavant, pour donner le temps aux hommes de penser à eux, et de pourvoir à leur sûreté. Enfin il est tout rempli d'amour pour eux, et il fait tout ce qu'il peut, pour n'être point obligé de les châtier. Le même

(1) Dedisti metuentibus te significationem, ut fugiant à facie arcûs, ut liberentur dilecti tui. *Ps.* 59. 6.

Saint parlant de la malédiction que Dieu donna au serpent qui avoit séduit Eve : Admirez, dit-il, la miséricorde de Dieu : de même qu'un père qui trouve l'épée dont on vient de tuer son fils, ne se contente pas de venger sa mort sur son assassin, mais qu'il prend l'épée, et la rompt en mille pièces ; de même Dieu s'en prend aussi au serpent, comme à l'instrument de la malice du démon, et le condamne à une punition perpétuelle. Dieu ne veut point la mort du pécheur, et il n'est pas bien aise de perdre les hommes : car si cela étoit, vous lui avez donné assez d'occasions de vous perdre ; et combien y auroit-il que vous seriez en enfer, si vous étiez mort la première fois que vous êtes tombé en péché mortel ? mais sa bonté infinie n'a pas voulu permettre à la mort et au démon de vous enlever. *Est-ce que je veux que l'impie meure*, dit le Seigneur, *et non pas plutôt qu'il se détourne de ses voies, et qu'il vive* (1) *?* Il vous a acheté trop cher, pour vouloir vous perdre : vous lui avez coûté son sang et sa vie ; et c'est un prix infini, qu'il voudroit bien qui ne fût pas inutile. *Il veut au contraire*, comme dit l'Apôtre, *que tous les hommes soient sauvés, et parviennent à la connoissance de la vérité* (2).

Ces sortes de considérations, avec tant d'autres que l'Ecriture et les Pères peuvent

(1) Numquid voluntatis meæ est mors impii, dicit Dominus Deus, et non ut convertatur à viis suis, et vivat? *Ezech.* 18. 23.

(2) Qui omnes homines vult salvos fieri, et ad agnitionem veritatis venire. 1. *Tim.* 2. 4.

nous fournir, celles surtout que l'on peut tirer de la passion et des mérites de Jésus-Christ, doivent servir à produire en nous une sainte confiance en la miséricorde de Dieu.

CHAPITRE VIII.

De l'imitation de Jésus-Christ, qui est le principal fruit que nous devons tirer de la méditation de sa vie et de ses souffrances.

L'IMITATION des vertus de Jésus-Christ est en dernier lieu ce que nous devons nous proposer dans la méditation de sa passion, et le fruit que nous devons essayer d'en tirer. Le Fils de Dieu, disent les Saints, est venu au monde principalement pour deux choses. La première, pour nous racheter par sa mort et par ses souffrances; la seconde, pour nous donner un parfait modèle de toutes les vertus, et nous porter par son exemple à les pratiquer. C'est pourquoi dans la dernière cène, après qu'il se fut abaissé à cet excès d'humilité, de se mettre à genoux devant ses disciples, et de leur laver les pieds, il leur dit aussitôt : *Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez comme je vous ai fait* (1). Or ce qu'il nous marqua

(1) Exemplum enim dedi vobis, ut quemadmodum ego feci vobis, ita et vos faciatis. *Joan.* 13. 15.

alors,

alors, que nous devions faire à son imitation, doit s'entendre de toutes ses autres actions. C'est ce que nous enseigne saint Pierre, lorsqu'il dit : *Jésus-Christ est mort pour nous, vous laissant un exemple, afin que vous suiviez ses traces* (1). Et c'est ce qui a fait dire à saint Augustin, que la croix de Jésus-Christ n'est pas seulement le lit où il meurt, mais qu'elle est aussi la chaire d'où il nous enseigne ce que nous devons faire à son exemple (2). Car quoique toute sa vie ait été un parfait modèle de vertus, il semble que toutes celles qu'il nous avoit enseignées pendant sa vie, par ses actions et par ses paroles, il ait voulu les rassembler dans sa passion, et les y faire paroître dans le souverain degré : de sorte que ce que nous devons tâcher de tirer de la méditation de ses souffrances, c'est un désir ardent d'imiter ses vertus. Pour cet effet, il faut s'appliquer à examiner à loisir chaque vertu séparément, s'exercer à en former un extrême désir dans son cœur, faire une ferme et constante résolution de la pratiquer, et concevoir une sainte aversion et une sainte horreur pour le vice qui lui est opposé. En considérant, par exemple, l'humilité de Jésus-Christ, qui étant Dieu, s'est soumis volontairement aux mépris et à l'opprobre des hommes, il faut se remplir de mépris pour soi-même, souhai-

(1) Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. 1. *Pet.* 2. 21.

(2) Crux Christi non solùm est lectulus morientis, sed et cathedra docentis. *August. Orat.* 119. *in Joan.*

ter de tout son cœur de ne recevoir jamais des hommes aucune marque d'honneur, d'estime et de préférence, et se proposer non-seulement de souffrir avec soumission toutes sortes d'affronts et d'injures, mais de les regarder même avec joie, comme une occasion de ressembler en quelque chose à Jésus-Christ. Il faut de même en considérant la patience du Fils de Dieu, former la résolution de recevoir de bon cœur toutes les choses fâcheuses qui pourront arriver, souhaiter que les occasions s'en présentent, et les demander à Dieu, afin que nous soyons vrais imitateurs de son Fils. Je ne veux point, Seigneur, disoit saint Bonaventure, vivre sans quelque douleur et sans quelque plaie, puisque je vous vois tout couvert de plaies (1). Enfin il faut parcourir de la même manière toutes les vertus, l'obéissance, la charité, la douceur, la chasteté, la pauvreté, l'abstinence et les autres, car elles éclatent dans toute la vie et dans les souffrances de Jésus-Christ; et s'exercer à former dans son cœur un véritable désir de l'imiter en les pratiquant.

Il y a au reste une chose à observer en ceci, et nous en avons déjà dit un mot ailleurs (2); c'est qu'à chaque vertu sur laquelle nous méditons, il faut descendre dans le détail des occasions qui peuvent s'offrir de nous y exercer, et les embrasser en esprit avec joie pour l'amour de Dieu. Si par exemple

(1) Nolo, Domine, sine vulnere vivere, quia te video vulneratum. *In Medit. de pass. Christ. et in ejus vita.*

(2) 1. *P. Tr.* 5. *c.* 16. 1. *P. Tr.* 2. *c.* 27.

votre méditation est sur l'humilité, il faut vous représenter les différentes rencontres où il peut vous arriver d'être méprisé, premièrement les moins fâcheuses, ensuite celles auxquelles il vous semble que vous seriez plus sensible ; et former là-dessus des actes d'humilité et d'abaissement, comme si les occasions étoient effectivement présentes. La même chose doit se pratiquer à l'égard de la patience, de la mortification, de l'indifférence à toutes choses, de la conformité à la volonté de Dieu, et de toutes les autres vertus : car par ce moyen celle sur laquelle la méditation se fait, pénètre peu à peu dans l'âme, et y prend racine; et le vice qui lui est opposé, perd ses forces. Tout devient d'une pratique plus aisée dans l'occasion, quand on s'est préparé de la sorte ; et c'est principalement à acquérir cette facilité, que doivent tendre tous les désirs et toutes les résolutions que l'on forme dans la méditation.

Voilà une ample et riche matière pour méditer long-temps sur la passion du Fils de Dieu et sur les mystères de sa vie; et personne ne pourra se plaindre raisonnablement de ne savoir comment faire cette méditation, et comment s'y entretenir, puisque nous avons marqué tant de sentimens sur lesquels on peut à tous momens s'arrêter. J'ajoute encore cependant, que pour émouvoir et pour échauffer davantage notre esprit et notre cœur, il est bon à chaque mystère qu'on médite, et à chaque sentiment qu'on veut en tirer, de considérer les choses suivantes.

Premièrement, quel est celui qui souffre; en second lieu, ce qu'il souffre; en troisième lieu, de quelle manière il le souffre, c'est-à-dire, avec combien de patience, d'humilité, de douceur et de charité; en quatrième lieu, pour qui il souffre; en cinquième lieu, de qui; et enfin dans quelle vue et dans quel dessein. Ces six points que les Saints nous proposent ordinairement peuvent nous fournir de quoi nous arrêter longtemps très-utilement. Mais quand nous n'aurions point d'autre sujet pour nous occuper que l'imitation du Fils de Dieu, il y en auroit assez pour toute notre vie, par deux raisons. La première, parce que nous y trouvons toutes les vertus; et que comme il n'y en a aucune dont nous n'ayons besoin, nous pouvons aussi les parcourir toutes. La seconde, parce que si à chaque vertu nous venons au détail des différentes occasions qui peuvent s'offrir, et que nous ne voulions point cesser, que nous ne les ayons toutes surmontées, jusqu'à les envisager, non-seulement avec soumission, mais avec joie, il y a en quelque vertu que ce soit, de quoi nous occuper pour toujours. Aussi peut-on dire, que quoique les autres sentimens affectueux dont nous avons parlé (1), soient très-considérables et très-nécessaires, cependant celui qui regarde l'imitation du Fils de Dieu l'est plus qu'aucun autre, parce qu'il les renferme tous, et parce que c'est un sentiment d'a-

(1) *Ci-dessus, Traité* 3. *c.* 17.

mour de Dieu, et que tous les actes de toutes les vertus y sont compris. Ainsi cette imitation n'est pas, à le bien prendre, un des sentimens affectueux dont nous avons parlé dans ce traité; c'est plutôt l'abrégé de tous les sentimens affectueux dans lesquels consiste la perfection de la vie chrétienne. C'est pourquoi dans la méditation de la vie et des souffrances de Jésus-Christ, l'imitation de Jésus-Christ doit faire notre principal entretien, et doit être le principal fruit que nous devons tâcher d'en tirer. Mais pour cela, il faut que chacun insiste fortement sur l'imitation de la vertu dont il a le plus besoin, qu'il s'y arrête, qu'il creuse, qu'il approfondisse, et qu'il en fasse des actes, jusqu'à ce qu'elle ait bien pris racine dans son cœur, et que le vice et la passion qui y sont contraires, soient affoiblis. Après cela, on peut passer à une autre vertu, et ensuite à une autre; et il est sans doute beaucoup meilleur et bien plus avantageux de tenir cette méthode, que d'embrasser beaucoup de choses dans son oraison, et de passer légèrement sur toutes.

CHAPITRE IX.

Dans lequel on confirme par quelques exemples, combien la méditation des souffrances de Jésus-Christ est agréable à Dieu.

SILVESTRE rapporte (1) qu'après l'ascension de Notre-Seigneur, sainte Magdeleine s'étant retirée dans un désert, où elle vécut encore trente-deux ans, Dieu voulut dès le commencement lui enseigner à quoi elle devoit s'y occuper pour se rendre plus agréable à ses yeux. Il envoya un ange planter une croix à l'entrée du lieu de sa retraite, afin que cette Sainte ayant toujours cet objet devant les yeux, eût aussi toujours présens à l'esprit les mystères adorables qui s'étoient opérés sur la croix : de sorte que tout le temps qu'elle vécut dans sa solitude, elle l'employa à méditer continuellement sur les mystères de la passion et de la mort de son sauveur et de son maître. C'est ce qu'elle révéla un jour à un grand serviteur de Dieu, de l'ordre de saint Dominique, comme on peut le voir plus au long dans le même auteur.

Ludolphe de Saxe raconte (2) d'un saint

(1) *Silvest. in rosâ aureâ, serm. de S. M. Magdal.*
(2) *Ludoph. de Saxonia Cartusiens. in vita Christi, in proœm. passion.*

homme, qui vivoit dans la solitude, et n'aspiroit qu'à s'y occuper aux choses qui pouvoient plaire davantage à Dieu, qu'un jour qu'il prioit Dieu à son ordinaire de lui découvrir ce qui étoit le plus agréable à ses yeux, Jésus-Christ lui apparut tout couvert de plaies et chargé d'une croix très-pesante, et lui dit : Un des plus agréables services que mes serviteurs puissent me rendre, c'est de m'aider à porter cette croix; et pour cela ils n'ont qu'à m'accompagner en esprit dans toutes mes souffrances, et à les sentir vivement dans leur cœur.

Saint Vincent, saint Antonin et Surius rapportent (1) de saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, que dans le temps qu'il étudioit encore les principes de la grammaire dans l'université d'Oxford, un jour qu'il se promenoit seul dans les champs, l'esprit rempli de saintes pensées, il lui apparut un enfant, qui s'étant fait connoître à lui pour être Jésus-Christ lui-même, lui recommanda entre autres choses, de méditer tous les jours sur quelque mystère de sa vie et de sa mort, et l'assura que cela lui seroit d'un grand secours, pour résister aux embûches du démon, pour acquérir toutes sortes de vertus, et pour mourir saintement. Le jeune Edmond rempli de consolation et de ferveur par cette vision miraculeuse, s'appliqua dès-lors à méditer tous les soirs sur quelqu'un des

(1) *Vincen. in specul. Hist. et Anton. 3. part. Hist. quos refert Surius tom. 6.*

sacrés mystères de la vie et de la passion du Fils de Dieu; et il trouva dans cette méditation tous les secours qui lui avoient été promis.

Nous lisons dans l'histoire de l'ordre de saint Dominique (1), qu'un religieux de cet ordre ayant eu dès sa jeunesse une dévotion particulière à la passion du Fils de Dieu, l'avoit toujours entretenue depuis de telle sorte, qu'il ne se passoit point de jour qu'il n'en méditât les mystères, et qu'il n'adorât ses sacrées plaies, en proférant sur chacune ces paroles de l'Eglise: *Nous vous adorons, ô Jésus-Christ, et nous vous bénissons, parce que vous avez racheté le monde par votre sainte croix* (2). Il mettoit cinq fois les genoux en terre, en faisant cet acte d'adoration, et récitoit à chaque fois l'oraison dominicale, demandant à Dieu qu'il lui plût de lui donner sa crainte et son amour; et Dieu fit bien voir par une faveur extraordinaire qu'il lui fit, combien cette dévotion lui étoit agréable. Car un jour qu'il étoit en oraison, Jésus-Christ lui apparut, et l'invita à jouir de la douceur de ses sacrées plaies; et ce saint religieux en ayant approché sa bouche avec un profond respect, il eut l'âme aussitôt remplie d'une douceur et d'une satisfaction si grande, qu'après cela tout ce qui n'étoit point Dieu lui sembloit amer et insupportable.

---

(1) *Hist. Ord. Prædic.* 2. *l.* 1. *c.* 16.

(2) Adoramus te, Christe, et benedicimus tibi, quia per sanctam crucem tuam redemisti mundum.

Lippoman et Surius rapportent de saint Palémon, qu'un jour de Pâques S. Pachome, son disciple, lui ayant préparé des herbes avec de l'huile, le saint vieillard qui avoit coutume de n'en manger les autres jours qu'avec du sel, se mit à pleurer, les voyant accommodées avec de l'huile ; et se représentant alors les souffrances de Jésus-Christ: Hé quoi, dit-il, mon maître a été crucifié, et je me traiterai délicatement (1) ! Son disciple eut beau lui représenter qu'il pouvoit se traiter mieux qu'à l'ordinaire, à cause de la solennité du jour, il ne put jamais, quelque instance qu'il fît, obtenir seulement de lui qu'il goûtât des herbes qu'il lui avoit préparées.

Nous lisons (2) d'un esclave chrétien qui avoit une dévotion particulière à la passion de Jésus-Christ, que la continuelle application qu'il avoit à y penser, le rendoit triste et lui tiroit souvent des larmes des yeux. Le tyran qu'il servoit lui demandoit quelquefois le sujet de sa tristesse, et pourquoi il ne se réjouissoit pas comme les autres. Il répondoit toujours à cela, qu'il ne pouvoit être autrement, parce qu'il portoit la passion de son maître gravée dans le cœur ; de sorte que le tyran ayant observé cette réponse, voulut s'éclaircir si ce qu'il disoit étoit vrai. Il le fit donc mourir, lui fit arracher et ouvrir le cœur, dans lequel on trouva l'image d'un

(1) Dominus meus crucifixus est, et ego nunc oleum comedam! *Lipp. et Sur. in vita S. Pachom.*

(2) *Fr. Thom. Cantipratensis, l. 1, de cepibus c. ult.*

crucifix très-bien formée; et cette merveille le toucha si fort, qu'il se convertit aussitôt à la foi.

On rapporte quelque chose de semblable de sainte Claire. Elle avoit eu toute sa vie une singulière dévotion à la passion du Fils de Dieu; et après sa mort on lui trouva sur le cœur d'un côté l'image du crucifix très-bien formée, avec les clous, la lance, l'éponge et le roseau; et de l'autre les verges, la colonne et la couronne d'épines. Tout cela se voit encore aujourd'hui en Italie à Montefalcone, où l'on conserve une merveille si rare.

HUITIÈME TRAITÉ.

DE LA SACRÉE COMMUNION, ET DU SAINT SACRIFICE DE LA MESSE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'amour extrême que Dieu nous a montré en instituant le sacrement de l'autel; et du bienfait inestimable qu'il y a renfermé.

Entre toutes les merveilles que Dieu a opérées, il y en a deux qui sont plus extraordinaires que toutes les autres, et plus au-dessus de l'imagination humaine. Isaïe les trouve si surprenantes, qu'il les appelle des inventions de Dieu. *Faites savoir*, dit-il, *aux peuples ses inventions* (1). Et en effet il semble que dans l'une et dans l'autre, Dieu se soit particulièrement étudié à rechercher en quoi il pouvoit le plus se communiquer et se répandre lui-même. La première de ces merveilles, est celle de l'incarnation, dans laquelle le verbe du Père s'unit à notre nature,

(1) Notas facite populis adinventiones ejus. *Isai.* 12. 4.

d'une union si étroite, que Dieu et l'homme deviennent une même personne. Union, dont le secret est incompréhensible à toute la raison humaine, et n'est connu que de lui seul; union si ferme et si indissoluble, que comme dit saint Denis, ce qu'elle a joint une fois, ne s'est jamais désuni, et ne se désunira jamais (1). L'amour, dit le même Saint, est une vertu unitive, qui transforme l'amant en l'objet aimé, et qui des deux n'en fait qu'un. Or ce qu'aucun amour au monde n'avoit jamais fait, l'amour de Dieu pour les hommes l'a opéré. Jamais il n'étoit arrivé dans le monde, que de l'amant et de l'objet aimé, l'amour n'en eût fait effectivement qu'une même chose; c'étoit une merveille qui sembloit réservée pour le ciel, où le Père et le Fils ne sont effectivement qu'un. Cependant l'amour de Dieu pour les hommes a été si grand, que Dieu s'est joint à l'homme, et s'y est joint de telle sorte que Dieu et l'homme ne font qu'une même personne; que l'homme est véritablement Dieu, et Dieu véritablement homme; que tout ce qui est véritablement propre à Dieu, peut se dire véritablement et proprement de l'homme; et qu'au contraire tout ce qui est véritablement propre à l'homme, peut se dire véritablement et proprement de Dieu même. Enfin, celui que les hommes voyoient parler, marcher, manger, agir et souffrir, étoit

(1) Quod semel assumpsit, nunquam dimisit. *Dion. Areop. de divin. nom. c. 4.*

véritablement Dieu ; il étoit véritablement revêtu de la nature humaine ; il faisoit des actions humaines, et celui qui les faisoit étoit Dieu. *Qui a jamais ouï parler d'une telle chose, et qui a jamais rien vu de semblable* (1) ? Dieu être enveloppé dans des langes ! Dieu pleurer ! Dieu devenir foible et las ! Dieu souffrir ! Hé quoi, Seigneur, le Prophète roi ne disoit-il pas que *vous aviez établi votre retraite dans un lieu très-élevé ; que le mal n'iroit pas jusqu'à vous ; et que le châtiment n'approcheroit pas de votre demeure* (2) ? Et nous voyons cependant que les fouets, les clous et les épines ont été jusqu'à vous, et que l'on vous a attaché à une croix. Qui y a-t-il de plus éloigné de Dieu ? *C'est un ouvrage admirable, qui est parti de lui*, dit Isaïe (3) ; c'est un ouvrage qui passe la conception des hommes et des anges, et qui les met dans une perpétuelle admiration.

L'autre merveille que Dieu a faite, et qui est encore *une invention* de son amour infini, c'est l'institution du sacrement de son corps et de son sang. Dans la première, il a caché sa divinité sous le voile de la chair, afin que nous puissions le voir ; et dans celle-ci, il cache sa divinité et son humanité sous les accidens du pain et du vin, afin que nous puissions nous en nourrir.

---

(1) Quis audivit unquam tale, et quis vidit huic simile ? *Isai*. 66. 8.

(2) Altissimum posuisti refugium tuum : non accedet ad te malum, et flagelum non appropinquabit tabernaculo tuo. *Ps*. 90. 9. 10.

(3) Peregrinum est opus ejus ab eo. *Isai*. 28. 21.

Dans la première, Dieu a reçu l'homme dans son sein et dans ses entrailles, en unissant la nature humaine au verbe divin ; et dans celle-ci, il veut que vous les receviez vous-mêmes dans votre sein et dans vos entrailles. L'homme est uni avec Dieu par la première ; Dieu et l'homme s'unissent avec vous par la seconde. Dans la première la communication et l'union s'est faite avec une seule nature individuelle, qui est l'humanité sacrée de Jésus-Christ, unie personnellement au verbe divin ; mais dans la seconde l'union se fait avec tous ceux qui reçoivent son corps et son sang. Il devient la même chose qu'eux, non pas véritablement par une union hypostatique et personnelle, mais du moins par l'union la plus intime et la plus étroite qu'il pouvoit y avoir après celle-là : *Celui qui mange ma chair, et boit mon sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui* (1). Que peut-il y avoir de plus admirable ? *Le Seigneur qui est bon et miséricordieux, a fait un abrégé de ses merveilles*, dit le Prophète roi ; *il a donné à manger à ceux qui le craignent* (2). En effet, ce n'est pas seulement le plus grand de tous les miracles qu'il a faits, comme dit saint Thomas, c'est l'abrégé de toutes les merveilles qu'il a jamais opérées (3).

(1) Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. *Joan.* 6. 57.

(2) Memoriam fecit mirabilium suorum misericors et miserator Dominus: escam dedit timentibus se. *Ps.* 110. 41.

(3) Miraculorum ab ipso factorum maximum. *Thom. serm. fest. Corp. Christ. Opusc.* 57.

Nous lisons dans l'Ecriture-Sainte, que le roi Assuérus, *pour montrer les richesses et la gloire de son règne* (1), fit un festin solennel qui dura cent quatre-vingts jours. Jésus-Christ le roi des rois a voulu de même nous montrer dans un festin digne de sa grandeur, la richesse de ses trésors et la majesté de sa gloire; et pour cet effet, il se donne lui-même à manger à nous, ce qui n'est pas une merveille moins surprenante que celle de l'incarnation. La manne qui tomba dans le désert, et qui n'étoit que l'ombre de cette manne divine, remplit autrefois d'admiration tous les enfans d'Israël: *Qu'est-ce que ceci* (2)? disoient-ils. Et ne marquèrent-ils pas depuis un étonnement pareil, quand ils dirent: *Comment celui ci peut-il nous donner sa chair à manger* (3)? Cependant ce festin céleste n'est pas borné au terme de cent quatre-vingts jours, comme celui du roi Assuérus: il y a déjà plus de seize cents ans qu'il dure, et que nous mangeons toujours; et il durera de la même sorte jusqu'à la fin des siècles. *Venez*, s'écrie le Prophète, *et voyez les œuvres de Dieu, les choses prodigieuses qu'il a faites sur la terre* (4). Que la sagesse et la profondeur de ses conseils sont admirables! et que les moyens qu'il emploie pour le salut des hom-

(1) Ut ostenderet divitias gloriæ regni sui. *Esther*. 1. 4.

(2) Quid est hoc? *Exod*. 16. 15.

(3) Quomodò potest hic nobis carnem suam dare ad manducandum? *Joan*. 6. 53.

(4) Venite, et videte opera Domini, quæ posuit prodigia super terram. *Ps*. 45. 9.

mes sont merveilleux ! Or, c'est de cette merveille du corps et du sang de Jésus-Christ que j'ai maintenant à parler : je prie Dieu qu'il me fasse la grâce de pouvoir m'en bien acquitter, et qu'il supplée par son secours à la foiblesse de mes lumières.

Le disciple bien-aimé parlant de l'institution de cet adorable sacrement, Jésus-Christ, dit-il, *ayant aimé les siens qui étoient dans le monde, les aima jusqu'à la fin* (1). Il dit que *Jésus-Christ les aima jusqu'à la fin*, non-seulement pour exprimer qu'il les aima toujours, mais pour nous apprendre qu'il leur en donna encore des marques plus éclatantes sur la fin. En effet, ce fut alors qu'il répandit plus abondamment ses grâces sur eux, et qu'il leur laissa de plus précieux gages de son amour, puisqu'en instituant ce sacrement adorable, il se laissa lui-même aux hommes dans toute sa majesté. Il ne pouvoit rien faire qui nous prouvât mieux l'excès de son amour pour nous : car c'est le propre de l'amour, de vouloir toujours jouir de la présence de ce qu'on aime, et de n'en pouvoir souffrir l'absence. C'est pourquoi, comme il aimoit tendrement les hommes, et qu'il devoit retourner à son père, il trouve le moyen de quitter le monde de telle sorte, qu'il ne le quitte pas tout-à-fait, et de s'en aller de telle sorte, qu'il ne laisse pas de demeurer. Il étoit descendu sur la terre, sans

(1) Cùm dilexisset suos qui erant in mundo, in finem dilexit eos. *Joan.* 13. 1.

quitter le ciel; il remonte au ciel, sans quitter la terre : il étoit parti du sein de son père, et ne laissoit pas d'y demeurer toujours; il demeure aussi toujours avec ses enfans, quoiqu'il soit parti d'auprès d'eux. *Je suis sorti du Père*, dit-il, *et je suis venu au monde; je quitte de nouveau le monde, et je retourne au Père* (1). C'est encore une des propriétés de l'amour, de vouloir vivre dans le souvenir de ce qu'on aime; et c'est pour cela que ceux qui s'aiment, et qui sont obligés de s'éloigner, se donnent ordinairement quelque chose qui puisse les faire souvenir l'un de l'autre pendant leur absence. Or Jésus-Christ, afin que nous nous souvinssions de lui, s'est donné lui-même à nous dans le sacrement de l'eucharistie, n'ayant pas voulu nous laisser un moindre gage que lui-même, pour nous obliger à penser à lui. Aussi dès qu'il eut institué cet auguste sacrement, *Faites ceci*, dit-il, *en mémoire de moi* (2); comme s'il eût dit : Toutes les fois que vous célébrerez ce mystère, souvenez-vous de l'amour que j'ai eu pour vous, de ce que j'ai fait et de ce que j'ai souffert pour vous.

Il n'y a aucune autre nation, quelque puissante qu'elle soit, disoit Moïse aux enfans d'Israël, *qui ait des Dieux d'un accès si facile que notre Dieu, qui entend tous*

(1) Exivi à patre, et veni in mundum; iterùm relinquo mundum, et vado ad patrem. *Joan.* 16. 28.

(2) Hoc facite in meam commemorationem. *Luc.* 22. 19. *et* 1. *Cor.* 11. 24.

les jours nos prières (1). Et Salomon, quand il eut achevé le temple, ne témoigna-t-il pas hautement l'étonnement où il étoit, de ce que Dieu vouloit bien y établir sa demeure? *Est-il possible*, disoit-il, *que Dieu demeure avec les hommes sur la terre? Que si toute l'étendue des cieux est trop étroite pour lui, comment la maison que je lui ai bâtie pourra-t-elle lui suffire* (2)? Avec combien plus de sujet pouvons-nous dire la même chose, puisque ce n'est plus l'ombre et la figure de Dieu, mais Dieu lui-même qui fait sa demeure avec nous? *Voilà*, dit-il, *que je suis avec vous jusqu'à la consommation du siècle* (3). Quelle douceur et quel avantage pour nous, que notre rédempteur et notre Dieu veuille bien demeurer avec nous, pour adoucir les ennuis de notre pèlerinage! Si la compagnie d'un ami nous est d'un si grand soulagement dans nos afflictions, de quel soulagement ne nous doit point être celle de Dieu même? Quelle consolation ne devons-nous point ressentir, de voir qu'il entre dans nos maisons, qu'il passe dans nos rues, qu'il se laisse porter d'un lieu à un autre, qu'il a une demeure fixe dans nos églises, où nous pouvons le visiter à

---

(1) Neque est aut fuit aliquandò tam grandis natio, quæ habeat Deos appropinquantes sibi, sicut adest nobis Deus noster. *Deuter.* 4. 7.

(2) Ergone putandum est quòd verè Deus habitet super terram? Si enim cœli cœlorum te capere non possunt, quantò magis domus hæc, quam ædificavi! 3. *Reg.* 8. 27.

(3) Ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem seculi. *Matth.* 28. 20.

toute heure, à toute heure l'entretenir, lui découvrir nos afflictions, nos misères, nos tentations, lui en demander le remède, et l'attendre de sa main toute-puissante, avec la confiance, que puisqu'il veut bien s'approcher de nous de la sorte, il n'est pas éloigné de nous donner tous les secours dont nous pouvons avoir besoin? *J'établirai ma demeure au milieu de vous; je marcherai parmi vous, et je serai votre Dieu* (1). Quel seroit le cœur qui ne s'attendriroit, et qui ne s'enflammeroit d'amour, de voir la majesté divine traiter si familièrement les hommes?

Mais la bonté de Dieu ne s'arrête pas encore là; il ne se contente pas de venir dans nos maisons, et de demeurer dans nos églises: il veut que nous le possédions au-dedans de nous-mêmes; il veut s'arrêter dans nos propres entrailles; il veut en faire son temple et son tabernacle. O amour ineffable! ô libéralité inouïe! que je reçoive Dieu lui-même dans mon sein et dans mes entrailles, Jésus-Christ lui-même, vrai Dieu et vrai homme, le même sauveur que la Sainte Vierge a porté neuf mois dans les siennes! Que si sainte Elizabeth voyant entrer chez elle votre sainte mère qui vous portoit dans ses flancs, s'écria, surprise d'étonnement, et remplie du Saint-Esprit: *Et d'où me vient cette grâce, que la mère de mon Seigneur vienne chez moi* (2)? que dirai-je, ô mon

---

(1) Ponam tabernaculum meum in medio vestrî; ambulabo inter vos, et ero Deus vester. *Levit.* 26. 11 *et* 22.

(2) Et unde hoc mihi, ut veniat mater Domini mei ad me! *Luc.* 1. 43.

Dieu, vous voyant entrer non pas seulement dans ma maison, mais au dedans de moi-même? Avec combien plus de sujet puis-je dire : Et d'où me vient cette grâce à moi qui vous ai offensé tant de fois, et qui ai été si ingrat et si infidèle à tant de bienfaits? D'où me vient cette grâce, si ce n'est de l'excès de votre miséricorde, si ce n'est de ce que vous êtes la bonté même, de ce que *vous faites vos délices d'être avec les enfans des hommes* (1), et que votre amour pour eux est infini?

Que si une si grande grâce ne s'accordoit qu'à ceux qui ont l'âme pure et innocente, ce seroit toujours, disent les saints docteurs, un bienfait inestimable pour le genre humain : mais le Seigneur est si bon, qu'il ne refuse pas de se communiquer aux méchans comme aux bons, à ses ennemis comme à ses serviteurs; et de même qu'il a bien voulu, pour l'amour de nous, être livré entre les mains des bourreaux, il veut bien aussi, pour la consolation des siens, entrer dans la bouche impure des pécheurs. Il veut bien pour se communiquer à vous, s'exposer tous les jours à être vendu de nouveau, et à être de nouveau crucifié par eux, selon le sens de saint Paul, qui dit qu'ils *crucifient en eux-mêmes le Fils de Dieu* (2). Regardez si vous n'avez pas bien sujet de l'aimer et de le servir? La sainte Eglise s'étonne qu'il n'ait pas eu de répugnance d'entrer dans les chastes

(1) Deliciæ meæ esse cum filiis hominum. *Prov.* 8. 31.
(2) Crucifigentes sibimetipsis filium Dei. *Hebr.* 6. 6.

flancs d'une vierge : *Vous n'avez pas*, dit-elle, *eu horreur du ventre d'une vierge* (1). Comparez la pureté de cette vierge sans tache avec les souillures dont le cœur humain est rempli ; et vous verrez qu'il y a bien plus sujet de s'étonner qu'il n'ait pas horreur d'entrer dans les entrailles impures d'un pécheur.

CHAPITRE II.

Des merveilles adorables que la foi nous enseigne touchant le sacrement de l'eucharistie.

La foi nous apprend que les paroles de la consécration opèrent plusieurs merveilles. La première est, que dès que le prêtre a achevé de prononcer sur l'hostie les paroles de la consécration, le corps de Jésus-Christ y est aussitôt, le même qui est né des chastes entrailles de la sacrée Vierge, le même qui est mort sur la croix et qui est ressuscité, le même enfin qui est maintenant assis à la droite de Dieu le Père. Que pareillement dès que le prêtre a achevé de prononcer sur le calice les paroles de la consécration, le précieux sang de Jésus-Christ y est aussitôt de la même sorte. Qu'en cent mille messes, par exemple, qui se disent

(1) Non horruisti virginis uterum. *In hymno SS. Ambr. et Aug.* Te Deum, etc.

en une heure dans toute l'étendue de l'Eglise, Dieu opère cette merveille, au même moment que le prêtre achève de proférer les paroles de la consécration. Que dans toutes les messes le corps et le sang du Sauveur se trouve effectivement, qu'on le consacre d'un côté, qu'on le consacre de l'autre, et qu'il est toujours le même partout.

La seconde merveille que nous sommes obligés de croire, c'est qu'après les paroles de la consécration, il ne reste plus ni pain ni vin, quoiqu'il paroisse autrement à nos sens. Lorsque Jacob, voulant obtenir de son père Isaac la bénédiction qu'il destinoit à Esaü, se couvrit les mains d'une peau de chevreau, pour mieux ressembler à son frère : *C'est véritablement la voix de Jacob*, dit le saint vieillard; *mais ce sont les mains d'Esaü* (1). Il en est de même ici : ce que nous touchons avec les mains, ce qui est exposé au jugement de nos sens, paroît du pain et du vin; mais la voix et la parole de la foi nous dit autre chose, et il faut qu'elle supplée au défaut des sens (2). Comme la manne qui étoit l'ombre et la figure de cet adorable sacrement, avoit le goût de toutes sortes de choses, et n'étoit aucune des choses dont elle avoit le goût : de même la manne céleste dont nous parlons, a le goût de pain et de vin, et n'est toutefois ni l'un ni l'autre. Il n'arrive au reste aucun changement dans la matière

(1) Vox quidem, vox Jacob est, sed manus sunt Esaü, *Gen.* 27. 22.

(2) Præstet fides supplementum sensuum defectui.

des autres sacremens : l'eau dans le baptême demeure eau, et l'huile dans la confirmation et dans l'extrême-onction demeure huile. Ici la matière se change, et ce qui paroît du pain et du vin, ne l'est point; la substance du pain étant convertie au corps de Jésus-Christ, et la substance du vin étant convertie en son sang. Mais celui, dit saint Ambroise, qui a pu créer de rien le ciel et la terre, ne peut-il pas à plus forte raison, faire une chose d'une autre, et changer une substance en une autre (1)? De plus, ne voyons-nous pas tous les jours que le pain que nous mangeons se change en peu de temps en notre propre chair, par le moyen de la chaleur naturelle? Pourquoi donc la vertu toute-puissante de Dieu ne pourra-t-elle pas faire un semblable changement en un instant? Et afin de nous tirer d'un étonnement par un autre, n'est-il pas bien plus merveilleux que Dieu se soit fait homme, sans cesser d'être Dieu, que non pas que le pain cessant d'être pain, se change en chair? Or la même vertu divine qui a fait que le Fils de Dieu s'est fait homme, fait ici que le pain et le vin se convertissent en son corps et en son sang: *Car il n'y a rien d'impossible à Dieu* (2).

La troisième merveille qu'il y a dans ce changement, c'est qu'il ne se fait pas comme les autres changemens naturels, dans lesquels quand une chose se change en une

(1) *Ambr. l. de his qui initiantur myst. c. 9.*

(2) Quia non est impossibile apud Deum omne verbum. *Luc.* 1. 37.

autre, il demeure toujours quelque reste de la chose changée. Car lorsque la terre, par exemple, se change en or ou en argent, et l'eau en cristal, la matière demeure toujours la même, il n'y a rien de changé que la forme; de même que quand d'un morceau d'argile ou de cire, on fait tantôt un lion, et tantôt un aigle. Mais ici après la consécration, il ne demeure rien dans l'hostie de la substance du pain, ni dans le calice de la substance du vin, ni quant à la forme, ni quant à la matière: mais toute la substance du pain est convertie en tout le corps de Jésus-Christ, et toute la substance du vin est convertie en tout son sang. C'est pourquoi le saint concile de Trente dit (1) que l'Eglise voulant exprimer cette totale conversion, l'appelle très-proprement du nom de *transubstantiation*, qui veut dire changement d'une substance en une autre. Car de même que le changement de forme qui arrive dans la génération naturelle peut s'apeler très-proprement *transformation*; de même ici l'entier changement de la substance du pain et du vin qui se convertit en la substance du corps et du sang de Jésus-Christ, s'appelle très-justement *transubstantiation*.

De sorte donc qu'il ne demeure dans l'eucharistie aucune chose de la substance du pain et du vin; il n'y demeure que la couleur, l'odeur, la saveur et les autres accidens du pain et du vin, qu'on appelle espèces

(1) *Concil. trident. Sessio* 13. *de sanct. euchar. sacr. c.* 4.

sacramentelles.

sacramentelles. Et c'est là encore une des merveilles qui éclatent dans cet auguste sacrement, que les accidens y demeurent sans substance et sans sujet : le propre des accidens, comme toute la philosophie nous l'enseigne, étant d'être toujours inséparablement attachés à la substance. Car n'est-il pas constant que la blancheur ne peut pas subsister d'elle-même, sans être jointe à quelque substance ; et la même chose ne doit-elle pas se dire de la saveur et de l'odeur ? Or ici, par un ordre supérieur à tout l'ordre de la nature, les accidens du pain et du vin demeurent miraculeusement soutenus sans être unis à rien: car la substance du pain et du vin n'y est plus pour les soutenir, comme nous l'avons déjà dit; et le corps et le sang de Jésus-Christ qui succèdent à la place du pain et du vin, ne peuvent être le sujet de ces accidens: de sorte que Dieu les soutient d'eux-mêmes, par un miracle continuel.

Nous sommes encore obligés de croire que non-seulement le corps de Jésus-Christ est sous les espèces et les accidens du pain et du vin, mais que Jésus-Christ y est tout entier vrai Dieu et vrai homme, et tel qu'il est au ciel. De sorte que le sang de Jésus-Christ, son âme sacrée et sa divinité sont conjointement avec son corps dans l'hostie, sous les espèces du pain; et son corps, son âme et sa divinité sont de même conjointement avec son sang dans le calice, sous celles du vin. Mais toutes ces choses, comme remarquent très-bien les théologiens, ne

sont pas toutes dans l'eucharistie de la même façon : car les unes y sont en vertu des paroles de la consécration, et les autres par voie de *concomitance*. Celles qui y sont en vertu des paroles de la consécration, sont exprimées par celles qui font les mêmes paroles ; et de cette sorte il n'y a dans l'hostie que le corps de Jésus-Christ, et dans le calice que le sang de Jésus-Christ, parce que les paroles de la consécration ne produisent proprement que ce qu'elles signifient ; et elles ne signifient rien autre chose, sinon, *Ceci est mon corps, Ceci est mon sang*. Les choses qui sont dans l'eucharistie par voie de *concomitance*, sont celles qui sont nécessairement jointes à ce qui est exprimé par les paroles de la consécration ; car lorsque plusieurs choses sont jointes nécessairement ensemble, il faut que là où est l'une, les autres y soient aussi. Or comme le corps de Jésus-Christ n'est pas maintenant séparé de son sang, mais qu'il est joint à son sang, à son âme et à sa divinité, toutes ces choses, par cette raison, sont dans l'hostie avec son corps ; et comme son sang n'est pas maintenant séparé de son corps, mais qu'il est joint à son corps, à son âme et à sa divinité, toutes ces choses sont aussi, par la même raison, dans le calice. Pour mieux faire comprendre ceci, les théologiens disent que si, dans les trois jours que Jésus-Christ demeura dans le sépulcre, S. Pierre, ou quelqu'un des autres apôtres eût consacré, l'âme de Jésus-Christ n'eût pas été dans

l'eucharistie, parce qu'alors elle n'étoit pas jointe à son corps, et qu'il n'y auroit eu que son corps mort, tel qu'il étoit dans le sépulcre, mais uni pourtant à la divinité, qui jamais n'en a été séparée. Pareillement, lorsque le jour de la cène Jésus-Christ lui-même consacra, il étoit dans l'eucharistie vrai Dieu et vrai homme, mais passible toutefois et mortel, comme il l'étoit alors; au lieu que maintenant il est dans l'eucharistie vivant, glorieux, ressuscité, immortel et impassible, tel enfin qu'il est dans le ciel.

Mais quoiqu'il soit vrai que le sang de Jésus-Christ est dans l'hostie, et son corps dans le calice, il a été à propos toutefois de faire deux consécrations distinctes, pour représenter plus au naturel la passion du Fils de Dieu, dans laquelle son sang fut séparé de son corps, ainsi qu'il est exprimé par ces paroles de la consécration du calice : *Qui sera répandu pour vous et pour plusieurs* (1). De plus, le sacrement de l'eucharistie ayant été institué pour la nourriture de nos âmes, il étoit convenable que comme le boire et le manger concourent à la parfaite nourriture du corps, ces deux choses concourussent aussi à la nourriture spirituelle de nos âmes. Il est vrai que pour des raisons importantes, l'Eglise ne permet la communion aux laïques que sous les espèces du pain; mais puisqu'en recevant le corps de Jésus-Christ dans l'hostie, ils reçoivent aussi son sang,

(1) Qui pro vobis et pro multis effundetur.

son âme et sa divinité, il n'y a point de doute, que s'ils approchent de ce sacrement avec la même disposition que les prêtres qui communient sous les deux espèces, ils ne reçoivent aussi la même abondance de grâces. Saint Hilaire dit que comme la manne, qui étoit la figure de l'eucharistie, avoit cette propriété, que celui qui en recueilloit plus qu'un autre, n'en avoit pas plus, et que celui qui en recueilloit moins n'en avoit pas moins; de même ici, celui qui communie sous les deux espèces ne reçoit pas plus, et celui qui communie sous la seule espèce du pain ne reçoit pas moins: tout est égal.

Il y a encore une autre merveille dans cet adorable sacrement : c'est que non-seulement Jésus-Christ est tout entier en l'hostie, et tout entier dans le calice; mais que dans chaque particule de l'hostie, et dans chaque particule des espèces du vin, quelque petite qu'elle puisse être, il est aussi entier que dans toute l'hostie et que dans le ciel. C'est une vérité que l'Evangile nous apprend : car Jésus-Christ dans la cène ne consacra pas séparément chaque morceau dont il communia ses apôtres, il consacra seulement tout d'un coup la quantité de pain nécessaire pour les communier tous, après être partagé; et l'Evangile parlant de la consécration du calice, marque expressément que Jésus-Christ le donna à ses apôtres, en leur disant : *Prenez, et partagez entre vous* (1). Mais non-

(1) Accipite, et dividite inter vos. *Luc.* 22. 17.

seulement le corps de Jésus-Christ est tout entier dans chaque particule de l'hostie et dans chaque particule des espèces du vin, après la division de l'hostie ou des espèces du vin; mais avant cette division, il est aussi tout entier dans toute l'hostie et dans chaque particule de l'hostie, et tout entier dans toutes les espèces du vin et dans chaque particule de ces espèces. Ceci peut s'éclaircir par quelques comparaisons naturelles. L'âme, par exemple, est tout entière dans tout le corps, et tout entière en chaque partie du corps, et le son que rend la voix, quand quelqu'un vous parle, est tout entier dans vos oreilles, et tout entier dans les oreilles de ceux qui l'entendent avec vous. De plus, si vous prenez un miroir, vous vous y verrez représenté tout entier, quoique le miroir soit beaucoup plus petit que vous; et si vous cassez le miroir en plusieurs pièces, vous vous verrez en chacune de ces pièces, de même que vous vous voyiez auparavant dans tout le miroir. Les saints et les docteurs se servent de ces exemples et de plusieurs autres de même nature, pour nous faire comprendre en quelque sorte ces mystères adorables : car quoiqu'il n'y ait aucun de ces exemples qui ait une parfaite et entière convenance avec ce que nous voulons expliquer, ils ne laissent pas d'y donner un peu de jour.

Une chose qui est encore toute miraculeuse en ceci, c'est que quand on rompt l'hostie, ou qu'on partage le calice, ce n'est point

Jésus-Christ que l'on rompt et que l'on partage ; il demeure toujours tout entier en chaque partie, quelque petite qu'elle puisse être : ce sont les accidens du pain et du vin. Et de même lorsqu'on presse et qu'on consume l'hostie dans sa bouche, ce n'est point Jésus-Christ que l'on presse et que l'on consume de cette sorte, ce sont les mêmes accidens. O illusion des sens ! dit saint Jérôme : les accidens dont vous paroissez revêtu à nos sens, se rompent ; mais pour vous, Seigneur, vous ne vous rompez point : il semble à nos sens que nous vous pressions sous les dents, comme du pain ; et cependant on ne vous y presse jamais : vous demeurez toujours tout entier sans aucune division, sans aucune corruption, sous quelque partie que ce soit (1). C'est ce que l'Eglise nous apprend aussi par ces paroles de la prose du saint sacrement : *Celui qui le reçoit, ne le brise point, ne le rompt point, ne le sépare point ; il le reçoit tout entier. Il ne se fait nulle division de la chose; il se fait seulement une séparation des signes et des accidens* (2).

Toutes ces choses étant des vérités qui nous sont enseignées par la foi, il faut les

(1) O humanorum illusio sensuum ! Franguntur illa quæ humanis sensibus in te videntur accidentia, et tamen nec corrumperis, nec frangeris. Te dentes videntur masticare velut materialem panem, et tamen nunquam masticaris: perfectus et integer sub qualibet quantumque minima contineris particula. *Hieron. t. 4. apud Eusebium.*

(2) A sumente non concisus, non confractus, non divisus, integer accipitur. Nulla rei fit scissura ; signi tantùm fit fractura ; quâ nec status, nec statura signati minuitur.

croire avec soumission, sans aller s'embarrasser dans des recherches curieuses; et pour cet effet il faut toujours s'en tenir à ce principe de saint Augustin, que Dieu peut beaucoup de choses qui surpassent la portée de notre imagination et de notre raisonnement (1). Car, comme disent très-bien les Saints, les merveilles de Dieu ne seroient pas grandes, si nous pouvions les concevoir: de plus le mérite de la foi consiste à croire ce que nous ne pouvons ni voir ni comprendre. Il y a au reste dans le mystère de cet adorable sacrement, une chose qui ne se trouve point en aucun des autres mystères: car dans les autres, nous croyons bien ce que nous ne voyons pas; et c'est toujours beaucoup, puisque Jésus-Christ lui-même a dit: *Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (2). Mais ici, nous croyons contre ce que nous voyons: car selon le rapport de nos sens, il nous semble que ce que nous voyons est du pain et du vin, et cependant nous devons croire qu'il n'y a ni pain ni vin en ce que nous voyons. Notre foi en cela est semblable à celle d'Abraham, de qui saint Paul dit, que *contre toute espérance, il crut à l'espérance* que Dieu lui avoit donnée (3). L'espérance surnaturelle surmonta en lui la défiance naturelle qu'il avoit sujet d'avoir. Car il crut qu'il auroit

---

(1) Demus aliquid Deum posse, quod nos fateamur investigare non posse. *Aug. tract.* 12. *sup. Joan.*

(2) Beati qui non viderunt, et crediderunt. *Joan.* 20. 29.

(3) Qui contra spem in spem credidit. *Rom.* 4. 18.

un fils, et il l'espéra contre ce qu'il sembloit devoir attendre du côté de la nature; puisque sa femme et lui étant déjà vieux, il ne pouvoit pas naturellement espérer d'en avoir: et lorsqu'il fut prêt à sacrifier son fils, pour obéir au commandement de Dieu, il ne laissa pas encore de croire que Dieu lui tiendroit la promesse qu'il lui avoit faite, de multiplier sa postérité en la personne de ce fils. C'est ainsi que dans cet auguste sacrement le rapport de nos sens est entièrement contraire à ce que nous croyons; et c'est pourquoi notre foi en est aussi plus méritoire. *Vous mangerez du pain le matin*, dit le Seigneur à son peuple dans l'Exode, *et le soir je vous nourrirai de chair* (1). Par le matin la vie présente est signifiée; et c'est en cette vie que Dieu se donne à nous sous les espèces du pain et du vin: mais quand le soir viendra, c'est-à-dire, quand nous serons dans la gloire, nous verrons alors la chair de Jésus-Christ; nous connoîtrons clairement alors comment et de quelle sorte il est sous les espèces sacramentelles: le voile sera tiré, et nous verrons toutes choses sans nuages.

Je pourrois en confirmation de tout ce que j'ai dit, rapporter ici plusieurs miracles très-authentiques; car les histoires en sont pleines, mais je me contenterai d'en raconter un, qui est cité dans l'histoire de l'ordre des

(1) Vesperè comedetis carnes, et manè saturabimini panibus. *Exod.* 16. 12.

Hiéronimites (1), et qui arriva à un religieux de cet ordre, nommé Pierre de Cavanuelas, qui fut ensuite prieur de Guadaloupe. Cet homme ayant été long-temps combattu de plusieurs doutes contre la foi, surtout à l'égard du saint sacrement de l'autel, son imagination lui représentant toujours qu'il ne pouvoit pas y avoir du sang dans l'hostie, il plut à Dieu de le délivrer de cette tentation d'une manière tout-à-fait miraculeuse. Un samedi, comme il disoit la messe de la Vierge, et qu'après avoir consacré, il s'inclinoit pour dire l'oraison qui commence par ces mots: *Nous vous prions humblement* (1), il vit tout d'un coup une nuée épaisse, qui descendant d'en-haut, couvrit de telle sorte tout l'autel où il célébroit, qu'il ne pouvoit plus voir ni l'hostie ni le calice. Surpris d'une merveille si étrange, et saisi de crainte, il se mit à prier Dieu avec larmes, qu'il lui plût de le délivrer du danger où il étoit, et de lui faire connoître le sujet de ce prodige : et alors la nuée s'étant dissipée peu à peu, il fut fort étonné en regardant sur l'autel, de n'y plus voir l'hostie qu'il venoit de consacrer, et de trouver le calice découvert et vide. Il demeura quelque temps comme un homme mort ; ensuite étant revenu un peu à lui, il recommença de nouveau à prier Dieu, avec un grand serrement de cœur et une grande abondance de larmes, de vouloir lui par-

(1) *Liv. 2. c. 9. de l'hist. de l'ord. des Hier.*
(2) Supplices te rogamus, etc.

donner, si ce qui venoit d'arriver étoit arrivé par sa faute, et de le tirer de l'embarras et du trouble où il se voyoit. Comme il étoit dans cette peine d'esprit, il aperçut l'hostie en l'air sur une patène lumineuse, et il vit qu'après y avoir resté quelque temps, elle vint se mettre sur l'ouverture du calice, et qu'il en distilla dedans autant de sang qu'il y en avoit auparavant; après quoi le corporal vint se poser de lui-même sur le calice, et l'hostie retourna sur l'autel, au même lieu où il l'avoit mise. Tant de merveilles réunies le remplirent d'étonnement et d'admiration; et comme il étoit dans cet état, ne sachant que faire, il entendit une voix qui lui dit: Achevez le sacrifice, et tenez secret tout ce que vous avez vu; et jamais depuis il ne fut inquiété de la tentation qui le tourmentoit. Tout ceci se trouva après sa mort, écrit de sa main dans un papier qu'il avoit mis dans sa confession générale, pour obéir au commandement qui lui avoit été fait de garder le secret. Car quant à celui qui le servoit à l'autel, il ne vit rien de tout ce que nous venons de dire, et n'entendit point la voix; il s'aperçut seulement que le prêtre avoit répandu beaucoup de larmes, et il remarqua qu'il avoit été bien plus long-temps qu'à l'ordinaire à dire sa messe.

CHAPITRE III.

Où l'on commence à parler de la préparation qu'on doit apporter, pour s'approcher de ce divin sacrement.

L'AVANTAGE que le sacrement de l'autel a sur tous les autres, c'est que Jésus-Christ y est réellement et véritablement, vrai Dieu et vrai homme ; c'est là ce qui fait qu'il est le plus excellent de tous les sacremens, et celui qui opère de plus grands effets de grâces dans nos âmes. Car dans les autres sacremens nous sommes participans à la grâce qui s'y communique ; mais ici, nous participons à la source même de la grâce : dans les autres, nous ne buvons que les eaux qui s'écoulent de la source ; mais ici, nous buvons à la source même, puisque nous y recevons J. C. lui-même vrai Dieu et vrai homme. Aussi ce sacrement est appelé le sacrement de l'eucharistie, c'est-à-dire, le sacrement de grâce ; parce que le principe de toutes les grâces y est contenu, et que nous y recevons le Fils de Dieu, qui est la grâce souveraine, et qui, par son incarnation et par sa mort, a remis les hommes en grâce avec son père. Il est encore appelé le sacrement de communion, conformément à ces paroles de saint Luc, dans les Actes des apôtres : *Ils persévéroient dans la communion de la fraction*

du pain (1), parce qu'en le recevant nous devenons participans du souverain bien, qui est Dieu, et de tous les biens et de tous les dons spirituels; et que Jésus-Christ, lorsqu'il nous donne sa chair et son sang, nous communique en même temps tous les trésors de grâce qu'il nous a acquis par son incarnation et par sa mort. Ce terme de communion lui convient aussi d'ailleurs très-proprement, parce qu'il unit ensemble les fidèles, qui participans d'une même table et d'un même pain, deviennent par-là une même chose, suivant ces paroles de l'Apôtre : *Nous ne sommes qu'un même pain et qu'un même corps, tous tant que nous sommes qui participons d'un même pain* (2). Aussi une des raisons pour lesquelles Jésus-Christ a institué ce sacrement sous les espèces du pain et du vin, c'est, dit saint Augustin, pour nous marquer que comme le pain se fait de plusieurs grains de froment, et le vin de plusieurs graines de raisin; ainsi de plusieurs fidèles qui participent à ce sacrement, il ne se fait qu'un corps mystique (3). Saint Jean Damascène le compare au charbon dont un séraphin purifia les lèvres d'Isaïe; et il dit que la divinité étant un feu consumant, suivant ces

(1) Erant perseverantes in communicatione fractionis panis. *Act.* 2. 42.

(2) Unus panis, unum corpus, multi sumus, omnes qui de uno pane participamus. 1. *Cor.* 10. 17.

(3) Propterea Dominus noster Jesus Christus corpus et sanguinem suum in iis rebus commendavit, quæ ad unum aliquid rediguntur ex multis. Namque aliud in unum ex multis granis conficitur, aliud in unum ex multis acinis confluit. *Aug. Tract.* 26. *in Joan.*

paroles de l'Ecriture: *Notre Dieu est un feu consumant* (1); cette viande céleste qui lui est unie, consume aussi toutes nos imperfections, nous purifie de tout ce que nous avions d'immonde, et nous comble de biens spirituels (2). Enfin, c'est ce banquet de l'Evangile, dans lequel Dieu commande de dire de sa part aux conviés: *Voilà que j'ai préparé mon banquet : mes bœufs et les bêtes que j'avois fait engraisser sont tués, et toutes choses sont prêtes* (3). En disant que tout est préparé, que tout est prêt, il nous donne assez à entendre que nous y trouverons tout ce que nous pouvons souhaiter. C'est pourquoi le Prophète Roi parlant à Dieu de cette manne céleste : *Vous avez*, dit-il, *Seigneur*, *préparé au pauvre dans l'excès de votre bonté* (4). Il ne dit pas ce que Dieu a préparé; car c'est un bien ineffable, un bien au-dessus de toutes les paroles et de toutes les expressions. *O sacré banquet*, s'écrie l'Eglise, *où Jésus-Christ devient notre nourriture, où la mémoire de sa passion se renouvelle, où l'esprit se remplit de grâce, et où nous recevons un gage de*

(1) Deus noster ignis consumens est. *Deut.* 4. 24. *et Hebr.* 12. 29.

(2) Crucifixi corpus suscipiamus: divini carbonis participes efficiamur, ut ignis desiderii in nobis insiti assumptâ eâ quæ ex carbone oritur, inflammatione, peccata nostra exurat, ac pectora nostra collustret. *Joan. Damasc. de fide Orthod. l.* 4. *c.* 14. *de sanct. et immac. Chryst. Myst.*

(3) Ecce prandium meum paravi : tauri mei et altilia occisa sunt, et omnia parata. *Matth.* 22. 4.

(4) Parasti in dulcedine tuâ pauperi, Deus. *Ps.* 67. 11.

la gloire future (1) ! O sacré banquet ! ce nom-là seul de banquet est un nom de joie et d'abondance. O sacré banquet, où l'homme se nourrit de son Dieu ! Sacré banquet, qui nous rafraîchit la mémoire de la passion du Sauveur et de cet amour excessif qui l'a obligé de se livrer pour nous à la mort et à la mort de la croix ! Sacré banquet, où notre âme se rassasie pleinement de Dieu même, et se remplit de grâces. Sacré banquet, où l'on nous donne un gage de la gloire à venir, et un gage si précieux, qu'il ne diffère en rien de la récompense qui doit nous être donnée un jour dans le ciel. Toute la différence qu'il y a, c'est qu'on nous le donne ici sous le voile des espèces sacramentelles, et que dans le ciel, nous le verrons *face à face tel qu'il est* (2).

Or l'excellence d'un si auguste sacrement et la souveraine majesté de celui que l'on y reçoit, demandent qu'on apporte de grandes préparations pour le recevoir. Le Prophète Roi parlant du temple qu'il vouloit bâtir au Seigneur : *C'est un grand ouvrage*, disoit-il ; *car il ne s'agit pas de préparer une demeure à un homme, mais à Dieu même* (3). Et après avoir asssemblé une grande quantité d'or, d'argent, de vases et de pierreries,

(1) O sacrum convivium, in quo Christus sumitur, recolitur memoria passionis ejus, mens impletur gratiâ, et futuræ gloriæ nobis pignus datur. *In Offic. S. Sacram. antiph. ad Magn.*

(2) Facie ad faciem sicuti est.

(3) Opus namque grande est : neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo. 1. *Paralip.* 29. 1.

tout cela lui paroissoit encore peu de chose pour la construction du temple où devoit être placée l'arche d'alliance, dans laquelle on gardoit la manne, qui n'étoit que l'ombre et la figure de ce divin sacrement. Que ne devons-nous point faire pour préparer le temple où nous voulons recevoir Dieu même en personne? Notre soin et notre précaution en cela ne devroient-ils pas surpasser le soin et la précaution de David, autant que la réalité et le corps sont au-dessus de la figure et de l'ombre? Il n'y a rien sans doute que nous ne devions à la majesté infinie de celui que l'on reçoit dans cet auguste sacrement; mais outre cela, il faut encore songer qu'il nous est d'une extrême importance d'être bien préparés à le recevoir. Car telle que sera la disposition et la préparation que nous y apporterons, telle sera aussi la grâce qui nous y sera donnée, de même que tel est le vase que l'on porte à l'eau, telle est la quantité qu'on en puise. Pour mieux comprendre ceci, il faut savoir que les théologiens remarquent que celui qui s'approche de ce sacrement, avec plus de bonnes œuvres et de saintes dispositions, non-seulement reçoit plus de grâces en vertu des bonnes œuvres et des saintes dispositions avec lesquelles il s'en approche, ce qu'ils appellent avec le concile de Trente, *ex opere operantis*; mais que la grâce sacramentelle que le sacrement donne outre cela de lui-même, *ex opere operato*, comme ils disent, et qui y est attachée par l'institution divine, devient plus grande

et plus abondante, à proportion que la disposition qu'on apporte de son côté est aussi plus grande et plus sainte. Car Dieu opère dans l'ordre de la grâce, de la même sorte que dans l'ordre de la nature, où nous voyons que les choses agissent sur les sujets, suivant la disposition qu'elles y trouvent. Le feu, par exemple, prend en un moment au bois sec; mais il ne s'attache que lentement à celui qui ne l'est pas; et il agit différemment sur l'un et sur l'autre, suivant les différens degrés de sécheresse qu'il y rencontre. Il en est de même du sacrement de l'autel; et par conséquent il importe extrêmement, par toutes sortes de raisons, d'être bien préparé pour s'en approcher.

CHAPITRE IV.

Qu'il faut s'approcher de la sainte communion avec une grande pureté d'âme, non-seulement à l'égard des péchés mortels, mais aussi à l'égard des moindres fautes vénielles.

Nous traiterons désormais principalement de trois choses. La première, de la disposition requise pour approcher dignement de la sainte eucharistie. La seconde, de ce qu'il faut faire après l'avoir reçue, et des actions de grâces qu'il faut rendre. Et la troisième, du fruit qu'on doit en tirer. Premièrement;

quant à ce qui regarde la disposition ou la préparation, je dis qu'il faut ici une bien plus grande préparation que dans tous les autres sacremens ; parce que plus les sacremens sont excellens, plus aussi la disposition pour les recevoir doit être sainte et exacte. Car il y a des sacremens qu'on peut recevoir dignement, sans qu'il soit nécessaire d'autre disposition, que d'un véritable repentir de ses péchés. Mais l'excellence et la dignité du sacrement dont nous parlons est si grande, à cause que Dieu lui-même y est enfermé, qu'outre la disposition dont nous venons de parler, il demande encore celle de la confession, quand on a commis auparavant quelque péché mortel. De sorte qu'alors, pour s'en approcher dignement, il ne suffit pas de la contrition, il faut de plus que la confession précède, comme l'a décidé le concile de Trente (1) fondé sur ces paroles de l'Apôtre : *Que chacun s'éprouve soi-même ; et qu'ainsi il mange de ce pain, et boive de ce calice* (2). Car le sens que le concile donne à ces paroles, est que cette épreuve doit se faire par le moyen de l'examen et du tribunal de la confession ; et ainsi la préparation de la confession, quand on a commis quelque péché mortel, est d'obligation pour tous les chrétiens, sous peine de péché mortel ; et elle suffit en même temps, pour recevoir en nous la grâce du sacrement.

(1) *Concil. trident. Sess.* 16. *c.* 7.

(2) Probet autem seipsum homo, et sic de pane illo edat, et de calice bibat. 1. *Cor.* 11. 28.

Mais quoiqu'il soit vrai que les péchés véniels et généralement tout ce qui n'est point péché mortel, ne nous la fassent point perdre, et que celui qui s'en approche en cet état ne laisse pas de recevoir une augmentation de grâces, comme disent les théologiens; il est constant cependant, qu'il perd cette abondance de grâces et de biens spirituels que reçoivent ceux qui s'en approchent avec plus de pureté et de dévotion. Car quoique les péchés véniels n'étouffent point en nous la charité, ils ralentissent la ferveur de la dévotion, qui est la disposition la plus propre pour recevoir dignement le corps de Jésus-Christ. De sorte que si nous voulons avoir part à cette abondance de grâces, dont jouissent tous ceux qui le reçoivent avec une extrême pureté, il faut aussi que non-seulement nous soyons nets de toutes les souillures du péché mortel, mais que nous soyons entièrement lavés de toutes les taches vénielles. Jésus Christ nous a donné lui-même l'exemple de cette disposition, en lavant les pieds à ses apôtres avant que de les communier (1), pour nous montrer par-là, dit saint Bernard (2), qu'en nous approchant de ce divin sacrement, nous devons être lavés, non-seulement de toute sorte de péchés mortels, mais aussi des péchés véniels, qui sont signifiés par la poussière qui s'attache aux pieds.

---

(1) *Joan.* 13. 5.
(2) *Bern. serm. de Cœna Dom.*

Saint Denis va encore plus loin, et dit que Jésus-Christ par cet exemple, exige de nous que nous soyons lavés, non-seulement des péchés véniels, mais encore des moindres imperfections (1); et il rapporte à ce sujet la cérémonie que le prêtre observe à la messe, de se laver les mains avant que d'offrir le sacrifice redoutable. Car il est à remarquer, dit-il, qu'il ne se lave pas les mains entièrement, mais seulement le bout des doigts, pour nous apprendre qu'il faut nettoyer en nous, jusqu'aux moindres fautes et aux moindres imperfections, pour nous approcher du sacrement de l'autel. Si Nabuchodonosor voulut qu'on lui choisît de jeunes enfans, *qui n'eussent aucun défaut* (2), pour les nourrir des viandes que l'on servoit à sa table, combien est-il plus juste que nous soyons sans défaut, en nous approchant de cette table divine? Enfin c'est le pain des anges que nous y mangeons; et ainsi nous devons le manger avec une pureté angélique.

Pierre de Cluni rapporte (3) qu'un prêtre allemand qui avoit toujours mené une vie exemplaire, vint à tomber dans un péché d'impureté; et que s'en étant fait une malheureuse habitude, il ne laissa pas de continuer toujours pendant ce temps-là à dire la messe, ajoutant ainsi crime sur crime, comme il arrive à quelques-uns, qui après avoir long-

---

(1) Extremam exigit munditiem. *D. Dion. c.* 3. *de Cœl. Hierar. et S. Thom.* 3. *p. q.* 83. *art.* 5. *ad* 1.

(2) In quibus nulla esset macula. *Dan.* 1. 4.

(3) *Petr. Clun. l.* 1. *de mirac. c.* 1.

temps bien vécu, viennent à faire quelque chute honteuse, et qui n'osant par orgueil s'en confesser, continuent aussi par orgueil à communier à l'ordinaire, pour ne pas faire perdre la bonne opinion que l'on avoit d'eux. Dieu cependant eut pitié de ce misérable, et le châtia d'une manière qui lui fit ouvrir les yeux. Comme dans le temps de la communion il tenoit le corps de Jésus-Christ entre ses mains, l'hostie disparut tout d'un coup : le sang disparut aussi de la même sorte du calice, quand il le porta à sa bouche; et ainsi il demeura ce jour-là sans communier, bien étonné de ce qui s'étoit passé. La même chose lui arriva encore deux autres fois qu'il voulut dire la messe, pour voir si Dieu lui donneroit les mêmes marques d'indignation que la première; et ayant connu par-là combien ses péchés étoient énormes, et combien l'ire de Dieu étoit allumée contre lui, il alla tout en larmes se jeter aux pieds de son évêque, lui raconta ce qui lui étoit arrivé, se confessa à lui avec de grandes marques de douleur; et en ayant reçu une pénitence qui l'obligeoit à beaucoup de jeûnes, de disciplines et d'austérités, il l'accomplit fidèlement, et s'abstint cependant de célébrer, jusqu'à ce que l'évêque jugeant qu'il avoit suffisamment satisfait à la justice divine pour ses péchés, lui en eût donné la permission. Il lui arriva au reste une chose miraculeuse la première fois qu'il recommença à dire la messe : c'est qu'après en avoir dit la plus grande partie,

avec beaucoup de gémissemens et de larmes, et comme il étoit sur le point de communier, tout d'un coup les trois hosties qui étoient miraculeusement disparues, à cause de son indignité, revinrent sur la patène, et la même quantité de sang qui étoit disparue, revint aussi dans le calice : Dieu voulant lui donner à connoître par un signe si miraculeux, que ses péchés étoient entièrement pardonnés. Il reçut cette marque de la miséricorde infinie de Dieu avec de grands sentimens de reconnoissance ; et plein d'une sainte joie, il consuma toutes les hosties, et vécut toujours depuis dans une très grande pureté de vie. Pierre de Cluni dit que l'évêque de Clermont lui raconta cette histoire en présence de plusieurs personnes: Césaire, dans ses Dialogues (1), en rapporte aussi une toute semblable.

CHAPITRE V.

D'une autre sorte de disposition et de préparation plus particulière, pour s'approcher de ce divin sacrement.

Les saints et les maîtres de la vie spirituelle disent que pour jouir abondamment des fruits et des effets admirables de ce divin sacrement, il faut encore essayer de s'y préparer d'une manière plus particulière, par une dévotion actuelle ; c'est pourquoi il faut expli-

(1) *Cæsar. l. 2. Dial. c. 5.*

quer ici ce que c'est que cette dévotion, et de quelle sorte nous pouvons l'exciter en nous. Il faut, disent-ils, pour cet effet nous approcher de la communion, premièrement, avec beaucoup d'humilité et de respect; secondement, avec beaucoup d'amour et de confiance; et en troisième lieu, avec beaucoup d'ardeur et d'envie de manger ce pain céleste. On peut réduire à ces trois choses toutes les espèces de mouvemens affectueux, par le moyen desquels on peut exciter en soi la dévotion actuelle, soit avant la communion, soit dans le temps qu'on communie, soit après. Comme les livres sont remplis de plusieurs considérations très-saintes et très-étendues sur cette matière, je me contenterai d'en toucher ici quelques-unes des plus ordinaires, qui sont aussi très-souvent les plus utiles; afin que quand j'aurai montré la méthode, chacun puisse ensuite travailler de lui-même là-dessus: ce qu'on tire de son propre fonds faisant toujours bien plus d'impression et de profit, suivant ce qui nous est marqué dans les Exercices spirituels (1).

Premièrement, il faut nous approcher de ce sacrement adorable, avec une extrême humilité et un extrême respect; et pour exciter ce sentiment en notre cœur, nous pouvons d'abord nous représenter la grandeur suprême et la majesté infinie de Dieu, qui est réellement dans l'eucharistie; considérer que c'est celui qui a créé le ciel et la terre

(1) *Ignat. lib. Exerc. Spirit. in annot. in principio positis, annot.* 2.

par un seul acte de sa volonté, qui les conserve par sa volonté seule, et qui peut les anéantir par sa volonté; et songer enfin que les anges tremblent de respect devant lui, et qu'*au moindre signe qu'il fait, les colonnes du ciel s'ébranlent, et tremblent de crainte* (1). Après cela, il faut tourner les yeux sur nous-mêmes, pour regarder notre misère et notre bassesse. Et tantôt nous entrerons dans les sentimens de ce publicain de l'Evangile, qui n'osoit approcher de l'autel, ni même lever les yeux au ciel; mais qui se tenant dans un coin du temple, frappoit sa poitrine, en disant: *Seigneur, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur* (2). Tantôt nous nous servirons des paroles de l'enfant prodigue: *Seigneur, j'ai péché contre le ciel et contre vous; je ne mérite pas d'être appelé votre fils: recevez-moi seulement comme un des serviteurs de votre maison* (3). Et tantôt nous répéterons plusieurs fois de cœur et de bouche, les paroles de sainte Elizabeth à la Vierge: *Et d'où peut me venir cette grâce* (4)*?* Il sera bon aussi de faire une grande réflexion sur celles dont l'Eglise se sert pour le temps de la communion, et qui sont tirées de l'Evangile: *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez*

---

(1) *Greg. lib. Moral.* 17. *c.* 7. *in illud*: Columnæ cœli contremiscunt, et pavent ad nutum ejus. *Job.* 26. 11.

(2) Deus, propitius esto mihi peccatori. *Luc.* 18. 13.

(3) Pater, peccavi in cœlum et coram te; jam non sum dignus vocari filius tuus; fac me sicut unum de mercenariis tuis. *Luc.* 15. 18 *et* 19.

(4) Et unde hoc mihi! *Luc.* 1. 43.

chez moi ; mais dites seulement un mot, et mon âme sera guérie (1). Seigneur, je ne suis pas digne de vous recevoir ; mais je m'approche de vous, afin que vous m'en rendiez digne. Seigneur, je suis foible et malade, et je m'approche de vous, afin d'être guéri et fortifié par vous : car vous avez dit, *que ceux qui se portoient bien n'avoient pas besoin de médecin* (2) ; qu'il n'y avoit que les malades qui en eussent besoin, et que c'étoit pour ceux-là que vous étiez venu.

Eusèbe qui fut disciple de saint Jérôme, et qui se trouva à sa mort, rapporte que ce grand Saint étant sur le point de recevoir le saint viatique, et d'un côté considérant la majesté et la bonté infinie de Dieu, et de l'autre jetant les yeux sur lui-même, disoit: Seigneur, pourquoi vous abaissez-vous maintenant jusqu'à venir trouver un publicain et un pécheur ? non-seulement jusqu'à manger avec lui, mais même jusqu'à vouloir qu'il vous mange ? Il est rapporté dans le second livre des Rois, que David ayant dit à Miphiboseth, fils de Jonathas : *Vous mangerez toujours à ma table* (3), Miphiboseth lui répondit : *Qui suis-je, moi votre serviteur, pour que vous ayez jeté les yeux sur moi, qui ne*

(1) Domine, non sum dignus, ut intres sub tectum meum, sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea. *Matth.* 8. 8.

(2) Non est opus medico benè habentibus, sed malè. *Matth.* 9. 12.

(3) Tu comedes panem in mensa mea semper. 2. *Reg.* 9. 7.

ne suis que comme un chien mort (1) ? Que si le fils de Jonathas faisoit cette réponse à un roi qui l'appeloit à sa table, que ne doit point dire un homme que Dieu même invite à la sienne ? Mais puisque nous ne saurions jamais nous en approcher avec la disposition que mérite ce sacré banquet, suppléons-y du moins par une profonde humilité, et disons avec le Prophète roi : *Qu'est-ce que l'homme, pour que vous vous souveniez de lui ? et qu'est-ce que le fils de l'homme, pour que vous le visitiez* (2) ? Ou avec Job : *Qu'est-ce que l'homme, pour que vous l'éleviez à un si haut degré* (3) ? C'est avec raison que l'Eglise admirant la bonté de Dieu, s'écrie en cette rencontre : *O merveille inconcevable ! un vil esclave mange son Seigneur* (4).

Il faut en second lieu nous approcher de ce sacrement, avec beaucoup d'amour et de confiance ; et pour rendre en nous ce sentiment plus vif et plus tendre, il faut considérer la miséricorde et la bonté infinie de Dieu, qui éclate plus ici qu'en aucune autre chose, comme nous l'avons dit au commencement (5). Car lorsque nous nous la remettrons bien devant les yeux, comment n'ai-

(1) Quis sum ego, servus tuus, quoniam respexisti super canem mortuum similem meî ! *Ibid.* 8.

(2) Quid est homo, quòd memor es ejus, aut filius hominis, quoniam visitas eum ? *Ps.* 8. 5.

(3) Quid est homo, quoniam magnificas eum ? *Job.* 7. 17.

(4) O res mirabilis ! manducat Dominum pauper, servus et humilis.

(5) *Ci-dessus, ch.* 1.

merons-nous pas celui qui nous a tant aimés ? et comment ne prendrons-nous pas confiance en celui qui nous a fait tant de bien ? Que ne nous donnera point celui qui a bien voulu se donner lui-même à nous ? Quel pasteur, dit saint Chrysostome sur ce mystère adorable (1), a jamais nourri ses ouailles de son sang ? et pourquoi parler des pasteurs ? Combien de mères, après que les douleurs de l'enfantement sont passées, donnent-elles leurs enfans à nourrir à d'autres femmes ? Jésus-Christ n'a pas souffert qu'on nous donnât à nourrir à d'autres ; il nous nourrit lui-même de son propre sang, et nous attache et nous unit à lui par toutes sortes de voies.

La troisième chose que Dieu demande de nous en cet auguste sacrement, c'est que nous en approchions avec un désir ardent. Ce pain, dit saint Augustin (2), veut être mangé avec une grande faim, de la part de l'homme intérieur : et de même que les choses qu'on mange avec appétit font d'ordinaire du bien au corps, ainsi ce pain céleste fera un bien merveilleux à notre âme, si elle le mange avec une grande faim, avec une extrême impatience de s'unir à Dieu, et avec un ardent désir d'en obtenir quelque grâce particulière.

(1) Quis pastor oves proprio pascit cruore ! Et quid dico pastor ! matres multæ sunt, quæ post partûs dolores filios aliis tradunt nutricibus : hoc autem non ipse est passus ; sed ipse nos proprio sanguine pascit, et per omnia nos sibi coagmentat. *Chrys. Homil.* 13. *in Matth.*

(2) Panis iste esuriem quærit hominis interioris. *Aug. conc.* 3. *in Ps.* 103. *et serm.* 2. *de verbis Apost.*

Car le Prophète nous assure qu'*il rassasiera de biens l'âme affamée* (1) ; et la sainte Vierge ne nous apprend elle pas qu'*il a rempli de biens ceux qui avoient faim* (2) ? Le moyen d'exciter en nous cette faim du pain céleste, c'est de regarder d'un côté l'xtrême besoin que nous en avons, et de considérer de l'autre les effets admirables qu'il produit. On ne lit point que quand Jésus-Christ conversoit parmi les hommes, personne ait imploré inutilement son assistance. La Cananée ne fit que toucher le bord de son vêtement, et elle fut guérie (3) ; la pécheresse publique se jeta à ses pieds, et y reçut le pardon de ses péchés (4) ; les lépreux, les possédés, les paralytiques, les aveugles, les boiteux, les muets trouvoient la guérison de tous leurs maux, dès qu'ils avoient recours à lui, *parce qu'il sortoit de lui une vertu qui les guérissoit tous* (5). Or il est le même ici qu'il étoit alors ; il a la même volonté et le même pouvoir. De sorte que si nous nous approchons de ce divin sacrement avec un ardent désir d'être guéris, nous y trouverons le remède à toutes les maladies de notre âme.

---

(1) Animam esurientem satiavit bonis. *Ps.* 106. 9.
(2) Esurientes implevit bonis. *Luc.* 1. 53.
(3) *Matth.* 9. 20.
(4) *Luc.* 7. 48.
(5) Quia virtus de illo exibat, et sanabat omnes. *Luc.* 6. 19.

CHAPITRE VI.

De quelques autres considérations pieuses, dont on peut se servir pour se préparer à la sainte communion.

Entre plusieurs considérations dont on peut se servir utilement pour se préparer à recevoir le corps du Fils de Dieu, une des plus propres est de rappeler sa passion dans notre mémoire, et de considérer avec quel excès d'amour il s'est livré pour nous au supplice de la croix. Car une des raisons principales pour lesquelles il a institué le sacrement de son corps et de son sang, a été afin que sa passion nous fût toujours présente à l'esprit : c'est pourquoi il nous a ordonné lui-même, que toutes les fois que nous participerions à ce sacrement, ce fût *en mémoire de lui* (1). L'Apôtre nous marque la même chose : *Toutes les fois*, dit-il, *que vous mangerez ce pain, et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur* (2). Saint Bonaventure conseille (3) de s'arrêter sur un des mystères de la passion toutes les fois que l'on va communier; et il

(1) Hoc facite inmeam commemorationem. *Luc.* 22. 19.

(2) Quotiescumque manducabitis panem hunc, et calicem bibetis, mortem Domini annuntiabitis. 1. *Cor.* 11. 26.

(3) *S. Bonav. de præparat. ad Miss. c.* 6. *et in fascicul. c.* 8.

dit qu'il en usoit de la sorte, et que son âme fondoit de tendresse. S. Chrysostome dit (1), que toutes les fois que l'on communie, il faut se figurer que l'on met la bouche dans la précieuse plaie du côté de Jésus-Christ, que l'on en suce le sang, et que l'on participe à tout ce qu'il a acquis aux hommes par les mérites de ce sang. Sainte Catherine de Sienne, toutes les fois qu'elle alloit communier, se regardoit comme lorsqu'elle étoit encore enfant, et qu'elle alloit prendre la mamelle de sa mère. Quelques-uns dans ce temps-là se représentant Jésus-Christ crucifié, plantent sa croix dans leur cœur comme sur la montagne du Calvaire, et se jettent au pied de cette croix, l'embrassent, et recueillent avec les lèvres toutes les gouttes de sang qui en tombent. D'autres s'imaginent qu'ils assistent à la cène que Jésus-Christ fit avec ses apôtres la veille de sa passion; qu'ils y sont parmi eux, et qu'ils y reçoivent de sa main son corps et son sang. En effet, ce qui se passe alors n'est pas seulement une représentation de cette cène, mais c'est effectivement le même banquet; et le même Dieu qui donna alors son corps et son sang à ses apôtres, nous le donne aussi à nous, dans le sacrement de l'autel, avec la même bonté et le même amour.

C'est encore une sainte manière de se préparer, que de s'appliquer à la considération des points suivans. Premièrement, qui est celui

(1) *Chrysost. homil* 83. *in Matth.*

qui se donne? le créateur de toutes choses; le maître du ciel et de la terre, la majesté infinie de Dieu même. Secondement, à qui se donne-t-il? à moi, qui ne suis que cendre et que poussière, et qui l'ai offensé mille fois. En troisième lieu, pourquoi se donne-t-il? pour me faire participer aux mérites de sa passion et aux trésors de sa grâce. Enfin, par quel motif se donne-t-il? cè n'est pas pour son intérêt, puisqu'il est maître de tout, et qu'il n'a besoin de rien; ce n'est que par pure bonté pour moi, et par l'envie qu'il a que mon âme soit sauvée et qu'elle demeure toujours unie à lui par la grâce. Après qu'on se sera exercé sur ces quatre points, il faudra en dernier lieu s'exercer à former des actes de foi, d'espérance et de charité; et voilà le moyen de se préparer comme il faut.

Mais parce que nous ne saurions jamais nous préparer dignement pour le recevoir, si lui-même ne nous en fait la grâce, nous devons le prier de mettre lui-même dans notre âme toute l'humilité, tout le respect, tout l'amour et toute la pureté qu'il demande; et pour cet effet, on pourra s'adresser à lui, et se servir de cet exemple familier: Seigneur, si un grand roi devoit aller loger chez une pauvre veuve, il n'attendroit pas qu'elle lui préparât son logement; mais il enverroit ses meubles et ses officiers pour le faire accommoder: faites-en de même à l'égard de mon âme, puisque vous y venez loger; envoyez vos anges devant vous, pour y préparer votre logis, pour la nettoyer de toutes les ordu-

res dont elle est pleine, et pour la rendre une demeure digne de vous. Après cela nous pourrons nous adresser à la sainte Vierge et aux autres Saints à qui nous avons le plus de dévotion, et nous les prierons humblement de nous obtenir l'accomplissement de notre demande.

A toutes ces préparations nous en ajouterons encore une très-aisée, très-utile et d'une très-grande consolation pour tout le monde. Quand vous ne sentirez pas en vous cette dévotion fervente et ces désirs ardens, que vous voudriez avoir, et qu'il seroit raisonnable que vous eussiez, pour recevoir un si grand maître, exercez-vous à souhaiter cette dévotion et ces désirs; et par-là vous suppléerez à ce qui vous manque. Car Dieu qui regarde le cœur, recevra votre bonne volonté, suivant ces paroles du Prophète : *Le Seigneur a exaucé les désirs des pauvres : votre oreille, Seigneur, a entendu la préparation de leur cœur* (1). Blosius dit (2) que Notre-Seigneur apprit lui-même cette sorte de dévotion et de préparation à sainte Mecthilde, et qu'il lui dit une fois : Lorsque vous devez recevoir mon corps et mon sang, désirez pour la gloire de mon nom, d'avoir toute la ferveur et tout le zèle que le cœur le plus enflammé a jamais eus pour moi; et vous pourrez alors vous approcher de moi en confiance, avec cette prépa-

(1) Desiderium pauperum exaudit Dominus ; præparationem cordis eorum exaudivit auris tua. *Ps.* 9. 17.

(2) *Bles. c.* 6. *Mon. Spir.*

ration : car j'envisagerai la ferveur que vous souhaiteriez d'avoir, et je vous en tiendrai compte, comme si effectivement vous l'aviez. Il rapporte une chose semblable de sainte Gertrude. Un jour qu'elle alloit recevoir le saint sacrement, et qu'elle étoit extrêmement affligée de n'y pas être préparée, elle pria la sainte Vierge et tous les saints, d'offrir pour elle à Dieu tout ce qu'ils avoient jamais fait de plus méritoire, pour se préparer à le recevoir; alors le Seigneur lui étant apparu, lui dit : C'est maintenant que vous paroissez aux yeux des citoyens du ciel véritablement parée, comme vous avez souhaité (1). De sorte que c'est une très-bonne manière de se préparer à la sainte communion, de désirer de s'en approcher avec toute la ferveur que les plus grands saints ont eue en s'en approchant, et de demander à Dieu qu'il fasse suppléer les mérites de son Fils aux dispositions qui nous manquent pour cet effet. Nous pouvons aussi comme nous le dirons en son lieu (2), nous servir de la même méthode pour l'action de grâces.

C'est avec ces sortes de considérations et de réflexions, que nous devons tâcher d'exciter en nous la dévotion actuelle avec laquelle nous devons nous approcher de la sainte table; et pour cela il faudra prendre tantôt les unes, et tantôt les autres, selon que l'on s'en trouvera mieux. Mais comme

---

(1) Jam verè omnibus cœli civibus appares in eo ornatu, quem tibi petisti. *Blos. ubi sup.*

(2) *Dans le chapitre suivant.*

on ne peut se préparer de cette sorte, et y bien faire son devoir, sans y employer du temps, il faut y en donner raisonnablement. Saint François de Borgia, dans le traité qu'il a fait de la préparation à la communion, met trois jours pour s'y préparer, et trois autres jours pour faire l'action de grâces, et marque plusieurs saintes considérations et plusieurs saints exercices, auxquels on peut s'occuper pendant ce temps-là. Et sans doute, ce seroit là un moyen très-propre pour s'entretenir toute la semaine dans la dévotion et dans la ferveur; les premiers jours dans l'espérance de recevoir son créateur, et les autres dans la joie et dans la reconnoissance d'un si grand bienfait. Car même la seule pensée que l'on doit communier le lendemain, ou que l'on a communié le jour d'auparavant, devroit suffire pour nous faire demeurer dans un grand recueillement intérieur. Que si cependant nous ne pouvons pas employer tout ce temps à nous préparer, il est juste du moins que le jour que nous devons communier, une partie de l'oraison du matin soit employée à méditer sur quelqu'une des réflexions que nous avons marquées. Il sera bon aussi de nous endormir la veille, dans la pensée que nous devons communier le lendemain. Que si nous venons à nous réveiller la nuit, il faut songer aussitôt à la même chose; et le matin, à peine devons-nous avoir les yeux ouverts, qu'il faut que nous ayons l'esprit rempli de la même idée. Car si notre saint instituteur veut que tous

les matins au moment de notre réveil, nous songions aussitôt au sujet de l'oraison du jour (1), à combien plus forte raison faut-il que le jour que nous devons recevoir le saint sacrement, nous pensions uniquement à cela en nous réveillant.

CHAPITRE VII.

De ce qu'il faut faire après la communion, et quelle doit être l'action de grâces.

COMME avant que de manger il est bon de faire un peu d'exercice, pour réveiller la chaleur naturelle, il est bon aussi avant que de s'approcher de la sainte table, de s'exercer à quelque sainte méditation, qui puisse réveiller la dévotion et la ferveur, qui est à l'égard de l'âme, ce que la chaleur naturelle est à l'égard du corps. Il est bon encore de donner quelque temps à la conversation après le repas ; et il sera de même très-à propos d'employer quelque temps à s'entretenir avec Dieu, au sortir de ce divin banquet. C'est là le temps le plus favorable et le plus propre pour traiter avec Dieu, et pour nous unir avec lui : c'est pourquoi il faut tâcher d'en profiter, et de ne pas en perdre la moindre partie. *Ne laissez pas perdre un si bon jour,*

(1) *S. Ignat. l. Exerc. Spirit. in addition. 1. Hebdom.*

et ne laissez pas échapper la moindre partie d'un don si précieux (1).

Pour cet effet, il faut employer ce temps-là à faire quelques méditations pieuses, comme celles que nous avons dit qu'il falloit faire avant la communion : surtout il faut s'occuper à louer Dieu, et à le remercier de tous les bienfaits qu'on en a reçus, et particulièrement du bien inestimable de notre rédemption, et de la grâce qu'il nous fait de se donner lui-même à nous de cette sorte. Comme cependant nous ne pouvons jamais de nous-mêmes lui en rendre les remercîmens qui lui sont dûs, il faut pour suppléer à notre défaut, lui offrir toutes les bénédictions et toutes les louanges que lui ont jamais données tous les anges ensemble, depuis le commencement du monde, et tous les bienheureux pendant leur vie; toutes celles qu'ils lui donnent maintenant dans le ciel, et toutes celles qu'ils lui donneront durant toute l'éternité. Il faut joindre nos intentions à leurs intentions, et *le prier de commander que nos voix soient admises avec les leurs* (2). Il faut enfin inviter toutes les créatures à le louer avec nous, et dire avec le Prophète : *Célébrez la magnificence du Seigneur avec moi, et glorifions ensemble son nom* (3). Mais parce que Dieu est infiniment au-dessus

(1) Non defrauderis à die bono, et particula boni doni non te prætereat. *Eccli.* 14. 14.

(2) Cum quibus et nostras voces ut admitti jubeas deprecamur.

(3) Magnificate Dominum mecum, et exaltemus nomen ejus in idipsum. *Ps.* 33. 4.

de toute sorte de louanges, et que toutes celles que toutes les créatures peuvent jamais lui donner n'approchent point de celles qui lui sont dues ; il faut de plus souhaiter qu'il s'aime et qu'il se loue lui-même comme il le mérite, puisque lui seul peut le faire.

Secondement, il faut employer ce temps-là à produire des actes d'amour de Dieu : car c'est alors principalement qu'on peut exalter son cœur en de saintes aspirations, qui ne sont autre chose que des actes d'amour, et des désirs ardens de s'unir à Dieu. C'est alors qu'il faut lui dire avec le Prophète royal : *Seigneur qui êtes ma force, que je vous aime toujours* (1). *Mon âme soupire incessamment après vous, ô mon Dieu, comme le cerf poursuivi des chasseurs, soupire après les sources des eaux* (2).

Il faut en troisième lieu employer ce temps-là à demander des grâces à Dieu, car c'est un temps propre pour en obtenir, et pour bien faire nos affaires avec lui. L'Ecriture-Sainte rapporte que la reine Esther ayant à demander quelque chose au roi Assuérus, ne voulut point lui déclarer d'abord ce que c'étoit : elle l'invita seulement à venir manger chez elle, se réservant à lui expliquer alors ce qu'elle souhaiteroit. Il y fut ; et elle en obtint tout ce qu'elle lui demanda. C'est ainsi que dans ce saint banquet, où le roi des rois est notre convié, et où nous sommes

(1) Diligam te, Domine, fortitudo mea. *Ps.* 17. 2.
(2) Quemadmodùm desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus. *Ps.* 41. 1.

les siens, pour mieux dire, nous obtiendrons de lui tout ce que nous lui demanderons : *Car nous sommes venus dans un jour heureux* (1) *;* et nous pouvons lui dire ce que Jacob dit à l'ange avec qui il avoit lutté toute la nuit : *Seigneur, je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni* (2). Seigneur, lorsque vous entrâtes dans la maison de Zachée, vous dites : *Cette maison a reçu aujourd'hui le salut* (3) *;* dites-en autant maintenant de la maison où vous venez d'entrer; *dites à mon âme : Je suis votre salut* (4).

C'est aussi alors qu'il faut demander pardon à Dieu de nos péchés, et lui demander en même temps la force de vaincre nos passions et de résister aux tentations du démon, et la grâce d'acquérir l'humilité, l'obéissance, la patience, la persévérance et les autres vertus dont nous avons le plus besoin. Mais il ne faut pas seulement demander alors pour nous-mêmes; il faut aussi prier pour tous les besoins de l'Eglise, tant en général qu'en particulier, pour le pape, pour le souverain, pour tous ceux qui gouvernent la république chrétienne, ou dans le spirituel ou dans le temporel, et pour toutes les personnes particulières à qui on a quelque obligation, comme il se pratique dans le *memento* de la messe, et comme nous le dirons ensuite.

---

(1) In die enim bonâ venimus. 1. *Reg.* 25. 8.

(2) Non dimittam te, donec benedixeris mihi. *Gen.* 32. 26.

(3) Hodie salus domui huic facta est. *Luc.* 19. 9.

(4) Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. *Ps.* 34. 3.

CHAPITRE VIII.

D'une autre espèce d'action de grâces.

QUELQUES-UNS font leur action de grâces après la communion de la manière que nous allons dire. Ils se représentent Jésus-Christ au dedans d'eux-mêmes, et appellent toutes leurs puissances et tous leurs sens, pour le venir reconnoître comme leur roi, et pour se soumettre à lui; de même que dans le monde un homme qui recevroit chez lui un grand seigneur, feroit venir ses parens pour le saluer, et pour lui rendre leurs devoirs. Ensuite à chaque sens et à chaque puissance qu'ils présentent, ils font trois choses. La première, de remercier Dieu du don qu'il leur en a fait. La seconde, de s'accuser de n'en avoir pas fait tout le bon usage qu'ils doivent. Et la troisième, de lui demander la grâce d'en faire un meilleur usage à l'avenir. Cette sorte d'action de grâces peut être très-utile; et des trois méthodes d'oraison que saint Ignace marque dans le livre des Exercices spirituels, celle-là est la première.

Quelques autres considèrent toutes leurs puissances et tous leurs sens, comme autant de malades; et regardant en même temps J. C. comme un médecin *qui guérit toutes nos maladies* (1), ils le mènent de l'un à l'autre,

(1) Qui sanat omnes infirmitates tuas. *Ps.* 102. 3.

comme un médecin qu'on meneroit dans une infirmerie où il y auroit plusieurs malades, et lui disent : *Seigneur, venez, et voyez* (1) : *ayez pitié de moi et de mon infirmité* (2) : *guérissez mon âme qui est malade, parce que j'ai péché contre vous* (3). Or il faut remarquer que dans ce temps-là il n'est pas nécessaire de feindre un lieu ni de le chercher hors de nous, puisque Jésus-Christ est alors présent au dedans de nous, non-seulement quant à sa divinité, qui est toujours partout, mais aussi quant à son humanité sacrée, qui est réellement dans nos entrailles, et qui y demeure autant de temps que durent les espèces sacramentelles ; c'est-à-dire, autant de temps que la substance du pain pourroit y durer, si elle y étoit. Que si la vue d'une image nous donne du recueillement et de la dévotion, que ne doit point faire la vue de Jésus-Christ lui-même, qui est présent en personne au dedans de nous ? C'est pourquoi, que chacun tourne alors ses regards sur soi, et qu'il considère Jésus-Christ au dedans de soi, comme la sainte Vierge le considéroit au dedans d'elle-même, lorsqu'elle le portoit dans ses entrailles ; qu'il s'entretienne avec son bien-aimé, et qu'il dise avec l'Epouse : *J'ai trouvé celui que mon âme chérit ; je le tiens, et je ne le laisserai point aller* (4). Quelques théolo-

(1) Veni, Domine, et vide. *Joan.* 11. 34.

(2) Miserere meî, Domine, quoniam infirmus sum. *Ps.* 6. 3.

(3) Sana animam meam, quia peccavi tibi. *Ps.* 40. 5.

(4) Inveni quem diligit anima mea : tenui eum, nec dimittam. *Cant.* 3. 4.

giens (1) disent une chose qui peut nous porter à employer encore plus de temps à notre action de grâces. Ils disent que tant que durent les espèces sacramentelles et la présence réelle de Jésus-Christ au dedans de nous, plus on fait de semblables actes, plus on reçoit de grâces, non-seulement à cause du mérite des actes, mais à cause de la vertu du sacrement, suivant ce que nous avons déjà dit (2) en parlant de la préparation à la communion.

Par-là on peut connoître combien font mal ceux qui laissent perdre un temps où il y a tant à gagner, et qui n'ont pas plutôt reçu un si grand hôte chez eux, qu'ils lui tournent le dos; qui sortent par une porte, pour ainsi dire, au même moment qu'il achève d'entrer par l'autre; et qui le reçoivent froidement, sans lui rien dire. Si dans le monde ce seroit commettre une incivilité, de recevoir chez soi une personne de considération, et de ne lui rien dire et de ne lui faire aucune offre de service; que sera-ce d'en user ainsi envers Dieu même?

Surius rapporte (3) que toutes les fois que sainte Marguerite, fille de la reine de Hongrie, devoit communier, elle jeûnoit la veille au pain et à l'eau, à cause du banquet céleste qu'elle devoit faire le lendemain, et

---

(1) *Plures refert Suarez, tom. 3. in 3. part. disp. 63. sect. 7. et dicit esse valdè prob. c. 3.*

(2) *Ci-dessus, ch. 3.*

(3) *Garinc Ordin. S. Dom. in ejus vit. Ranz. in Hist. Hungar. et Boll. tom. 2. mens. Januar.*

passoit toute la nuit en prière ; et qu'après avoir communié, elle employoit tout ce jour-là à la prière, jusqu'à la nuit, qu'elle prenoit quelque nourriture.

CHAPITRE IX.

Du fruit qu'on doit tirer de la sainte communion.

Ce n'est pas seulement pour nous apprendre l'excellence de cet auguste sacrement, et l'excès de l'amour de Dieu qui l'a institué, que les saints nous en expliquent les vertus admirables : c'est aussi afin que nous nous les proposions comme le fruit que nous devons en tirer ; et ce sera pareillement dans cette vue que nous en marquerons ici quelques-unes. Ce sacrement adorable a une vertu qui lui est commune avec tous les autres sacremens, qui est de donner la grâce à celui qui le reçoit dignement ; mais il en a encore une qui lui est propre, et qui le distingue de tous les autres ; et cette vertu est appelée par les théologiens, réfection spirituelle, parce qu'elle sert de nourriture à l'âme, qu'elle la rassasie, et qu'elle lui donne des forces pour résister aux attaques du démon, et pour embrasser la vertu. Aussi plusieurs Saints interprétant ces paroles de Jésus-Christ : *Ma chair est un véritable manger, et mon sang est une véritable*

boisson (1), disent que tout ce que la nourriture corporelle opère naturellement en nous, cette nourriture céleste l'opère spirituellement dans nos âmes. Le concile de Florence dit la même chose, et ajoute que Jésus-Christ a voulu instituer ce sacrement sous les espèces d'un aliment; afin que les espèces sous lesquelles il l'instituoit nous fissent connoître les effets qu'il produisoit, et le besoin que nous en avons pour nos âmes. Selon cette doctrine, de même que la nourriture corporelle soutient la vie du corps, répare les forces, et fait croître jusqu'à un certain âge et une certaine grandeur; de même ce divin sacrement soutient la vie spirituelle de l'âme, répare l'épuisement de ses forces, lui en donne de nouvelles contre les tentations, et la fait croître en vertu jusqu'à son entière perfection. C'est là *le pain qui conforte, et qui fortifie le cœur de l'homme* (2), et duquel étant nourris, nous devons, comme Elie, *avoir des forces, pour aller jusqu'à la sainte montagne d'Oreb* (3).

La nourriture corporelle a encore une autre propriété; c'est qu'elle est agréable au goût, et plus agréable, à proportion qu'elle est plus exquise, et que le palais est mieux disposé. Il en est de même de cette viande céleste : non-seulement elle soutient, elle conserve, elle fortifie; mais elle est aussi

(1) Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus. *Joan.* 6. 56.

(2) Et panis cor hominis confirmet. *Ps.* 103. 15.

(3) Et ambulavit in fortitudine cibi illius usque ad montem Dei Oreb. 3. *Reg.* 19. 8.

d'un goût admirable. C'est ce qui est signifié par une des bénédictions prophétiques que Jacob donna à ses enfans en mourant, et dans lesquelles il annonçoit ce qui devoit arriver dans la loi de grâce. Car lorsqu'il vint à bénir son fils Aser : *Le pain d'Aser*, dit-il, *sera succulent ; il fera les délices des rois* (1). Jésus-Christ est ce pain : Et c'est un pain, dit saint Thomas, dont le goût est si merveilleux, pour ceux qui n'ont point le palais gâté, qu'il surpasse tout ce qu'on peut en dire (2). Car l'âme qui reçoit Jésus-Christ par le moyen de ce sacrement, goûte la douceur spirituelle dans sa source même, qui est Jésus-Christ ; et cette douceur est si grande, qu'elle passe quelquefois jusqu'au corps, suivant les paroles de David : *Mon cœur et ma chair se sont réjouis dans le Dieu vivant* (3).

De-là vient ce que dit saint Bonaventure, que souvent celui qui se sera senti extrêmement foible en s'approchant de la sainte table, y recevra tant de consolation et tant de douceur, par le moyen de cette nourriture céleste, qu'il en sortira dans la même disposition, que s'il n'avoit eu aucune défaillance. Guimond, évêque d'Averse au royaume de

(1) Aser, pinguis panis ejus, et præbebit delicias regibus. *Genes.* 49. 20.

(2) Admirandum et omni suavitate repletum convivium, per quod spiritalis dulcedo in suo fonte gustatur. *S. Thom. opusc.* 57.

(3) Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Ps.* 83. 3.

Naples, écrit (1) que les anciens solitaires recevoient tant de force et tant de consolation, en recevant la sainte communion, que quelques-uns d'entr'eux ne prenoient aucune nourriture; et qu'au contraire le jour qu'ils ne communioient pas, ils sentoient un abattement et une langueur, comme s'ils eussent été dans une défaillance mortelle. Il dit aussi qu'il y en avoit quelques-uns à qui un ange apportoit tous les jours la sainte hostie dans leur cellule. Et dans les Chroniques de l'ordre de Cîteaux, il est fait mention d'un religieux qui ne communioit jamais sans sentir une douceur pareille à celle d'un rayon de miel; et cette douceur lui demeuroit trois jours dans la bouche.

Or suivant ce que nous venons de dire des effets admirables de ce pain céleste, le fruit que nous devons en tirer, est un courage mâle pour avancer toujours dans la voie de Dieu; une force et une fermeté inébranlables, pour mortifier nos passions et pour résister aux attaques du démon : car *le Seigneur nous a préparé cette table contre tous ceux qui nous tourmentent* (2). Et c'est pourquoi saint Chrysostome dit qu'il faut que nous nous levions de cette table comme des lions, jetant le feu par les yeux, et devenus terribles au démon (3). Jésus-Christ

(1) *Guimund. Aversan. tract. de Corp. et Sang. J. C. in euchar. veritate.*

(2) Parasti in conspectu meo mensam adversùs eos qui tribulant me. *Ps. 22. 5.*

(3) Tanquam leones, ignem spirantes ab hâc mensâ recedamus, facti diabolo terribiles. *Chrys. hom. 6. ad pop. et hom. 4. in Joan.*

lui-même ne nous a-t-il pas assez marqué la force de ce divin sacrement, lorsqu'aussitôt après avoir communié ses disciples, il leur dit : *Levez-vous, allons-nous-en d'ici* (1). N'est-ce pas comme s'il leur avoit dit : Maintenant que vous avez communié, vous êtes forts ; levez-vous, et allons souffrir. Aussi voyons-nous que dans la primitive Eglise, lorsque l'on fréquentoit davantage ce sacrement adorable, les fidèles avoient la force, non-seulement de garder la loi de Dieu, mais encore de résister à la rage des tyrans, et de donner courageusement leur vie pour la foi de Jésus-Christ.

CHAPITRE X.

Que la fréquente communion est un grand remède contre toutes sortes de tentations, et qu'elle sert particulièrement à conserver la chasteté.

Les Saints disent que c'est un grand remède contre toutes les tentations, de s'approcher souvent du sacrement de l'autel ; parce qu'outre qu'il fortifie l'âme, et nous rend plus prompts à faire la volonté de Dieu, il affoiblit aussi les passions et les mauvaises habitudes, et diminue le feu de la concupiscence, qui est la racine de tous les maux.

(1) Surgite, eamus hinc. *Joan.* 14. 31.

Saint Thomas dit qu'une des raisons pour lesquelles il nous délivre des tentations, est que l'enfer ayant été vaincu par la mort de Jésus-Christ, et ce sacrement étant une représentation de sa mort, les démons ne voient pas plutôt en nous son corps et son sang, qu'ils prennent la fuite, et laissent la place aux anges qui nous accompagnent et qui nous assistent. Saint Ignace martyr, et S. Cyrille conseillent par cette raison de le fréquenter souvent, pour faire fuir les démons (1). Que si dans l'ancienne loi, dit S. Chrysostome (2), le sang de l'agneau appliqué à l'entrée des maisons, a eu le pouvoir de délivrer ceux qui y demeuroient de l'épée de l'ange exterminateur, quelle vertu ne devra point avoir ce sacrement dont il n'étoit que la figure ?

Mais surtout, disent les Saints, c'est un remède souverain contre les tentations de l'impureté : car il apaise les émotions de la concupiscence, il amortit le foyer du péché, et il éteint l'ardeur de la sensualité (3), de même que l'eau éteint le feu. C'est le sens que saint Jérôme, saint Thomas et plusieurs autres Saints donnent à ce passage de Zacharie : *Ce qu'il a de bon, et ce qu'il a de beau, n'est-ce pas d'être le froment des élus, et le vin qui fait les vierges* (4) *?* Le

(1) *S. Ignat. epist. ad Ephes. Et Cyril.* § 9. *in Joan.* 37.

(2) *Chrys. hom.* 61. *ad pop. Antioch.*

(3) Sedat enim, cùm in nobis manet Christus, sævientem membrorum nostrorum legem. *Cyr. l.* 4. *in Joan.*

(4) Quid enim bonum ejus est, et quid pulchrum ejus, nisi frumentum electorum, et vinum germinans virgines? *Zach.* 9. 17.

propre de ce pain des anges, disent-ils, est de faire des vierges : et de même que la nourriture corporelle, quand elle est louable, fait de bon sang et de bonnes humeurs ; de même cette nourriture spirituelle produit en nous des sentimens chastes et des pensées pleines de pureté. C'est cette farine avec laquelle Elisée ôta tout ce qu'il y avoit d'amertume dans la viande qu'on avoit servie aux enfans des prophètes. Saint Cyrille dit que non-seulement cette nourriture céleste sanctifie l'âme, mais qu'elle sanctifie aussi le corps ; et par-là, ce que l'Eglise demande à Dieu, que le sacrifice de la messe *nous soit salutaire pour l'esprit et pour le corps* (1), se trouve entièrement accompli. Comme la Cananée n'eut pas plutôt touché le bord de la robe de Jésus-Christ, qu'aussitôt le flux de sang dont elle étoit tourmentée s'arrêta (2) ; et comme les eaux du Jourdain s'arrêtèrent dès que l'arche entra dans le fleuve (3) ; de même, sitôt que Jésus-Christ entre au dedans de nous, toutes les tentations s'apaisent, et le feu de la concupiscence s'amortit. O heureux fruit ! s'écrie un saint homme ; ô fruit plein d'abondance, qui produit la virginité (4) ! Il n'y a point de meilleur remède pour la chasteté, dit un autre auteur, qu'un fréquent et bon usage de la communion (5).

---

(1) Fiat nobis in salutem mentis et corporis.
(2) *Luc*. 8. 44.
(3) *Jos*. 3. 16.
(4) O felix fructus ubertatis, ex quo virginitas germinatur !
(5) *Viguer. Instit. Theod. c*. 6. § 1.

Nicéphore Calixte, Grégoire de Tours et plusieurs autres (1), rapportent une chose merveilleuse arrivée à Constantinople, et qui marque bien que la vertu de ce divin sacrement s'étend et sur l'âme et sur le corps. La coutume de l'Eglise grecque étant de consacrer avec du pain semblable à celui dont on mange d'ordinaire, ce qui restoit de ce pain, après que le peuple avoit communié, se donnoit à de jeunes enfans à jeun, afin qu'ils l'usassent; et Nicéphore lui-même rend témoignage que lorsqu'il étoit enfant, on lui en avoit donné plusieurs fois. Or il arriva une fois entr'autres, que comme on distribuoit ces précieux restes aux enfans qui étoient dans l'église, il se présenta parmi eux un enfant juif, fils d'un verrier, qui communia comme les autres. Cela l'ayant arrêté quelque temps à l'église, il retourna plus tard que de coutume à la maison; et son père lui en ayant demandé la cause, il dit qu'il avoit été à l'église des chrétiens, et qu'il y avoit mangé du pain qu'on y donnoit aux enfans. Aussitôt cet homme entre dans une si grande fureur contre son fils, que sans rien attendre davantage, il le jette dans le fourneau qui étoit allumé, et ferme la porte de la verrerie. La mère qui étoit à la ville ne trouvant point son fils au retour, et voyant que le temps auquel il avoit accoutumé de venir étoit passé de beaucoup, se

(1) *Niceph. Calix. l. Hist. Eccles.* 17. *c.* 25. *Greg. Tur. l. de glor. Mart. c.* 8. *Evag. Eccl. Hist. l.* 4. *c.* 35.

mit

mit en devoir de le chercher de tous côtés; et après beaucoup de peines inutiles, elle revint toute désolée au logis. Au bout de trois jours, comme elle ne pouvoit se consoler de la perte de son fils, et qu'elle étoit auprès de la porte de la verrerie, pleurant et s'arrachant les cheveux, et l'appelant par son nom, elle fut fort étonnée qu'il lui répondît du dedans du fourneau où il étoit. Elle court ouvrir la porte, toute troublée de crainte et d'espérance, et voit son fils sortir du milieu des flammes, sans que le feu lui eût touché le moins du monde. Elle lui demande qui l'avoit préservé du feu; il lui répond qu'une dame vêtue de pourpre l'avoit secouru, en éteignant souvent le feu avec de l'eau qu'elle y jetoit, et en lui apportant à manger toutes les fois qu'il en avoit eu besoin. Tout cela ayant été rapporté à l'empereur Justinien, il fit baptiser l'enfant et la mère, qui voulurent se faire chrétiens, et fit pendre à un arbre, comme un parricide, le malheureux père, qui ne voulut jamais se convertir. Or ce que la sainte hostie opéra dans le corps de cet enfant, en le conservant au milieu des flammes, elle l'opère spirituellement dans l'âme de ceux qui la reçoivent dignement, en les conservant sains et entiers au milieu des flammes de la concupiscence, et au milieu de toutes les tentations.

CHAPITRE XI.

D'un autre fruit que nous devons tirer de la sainte communion, qui est de nous unir à Jésus-Christ, et de nous transformer en lui.

UNE des principales fins pour lesquelles Dieu a institué le sacrement de l'eucharistie, ou peut être même la principale, ç'a été, disent les Saints, pour nous unir à lui, et pour faire que nous ne fussions qu'une même chose avec lui (1). Car de même qu'en vertu des paroles de la consécration, ce qui étoit auparavant du pain, se change en la propre substance de Jésus-Christ ; de même en vertu de la sainte communion, celui qui étoit homme avant que de la recevoir, est transformé spirituellement en Dieu même. C'est ce que veulent dire ces paroles du Sauveur dans saint Jean : *Ma chair est un véritable manger, et mon sang un véritable breuvage : Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui* (2). Au lieu que par le moyen de la chaleur naturelle, la nourriture qu'on prend

(1) Concorporei, ut ita dicam, et consanguinei Christi facti estis. *Catec. Mystag.* 4.

(2) Caro mea verè est cibus, et sanguis meus verè est potus. Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. *Joan.* 6. 56. 57.

devient la même chose que celui qui la prend; ici par le moyen de la grâce, celui qui mange le pain des anges, devient la même chose que ce pain céleste dont il se nourrit. Car ce n'est pas le corps de Jésus-Christ qui se transforme en la substance de celui qui le reçoit; c'est celui qui le reçoit qui est transformé en Jésus-Christ. La nourriture de ceux qui sont grands, dit saint Augustin, c'est Jésus-Christ : croissez, et vous le mangerez; vous ne le changerez pas cependant en vous, comme la nourriture que vous prenez, mais vous serez changé en lui (1). Aussi est-ce le propre de ce sacrement, dit S. Thomas (2), de transformer l'homme en Dieu, et de le rendre semblable à lui. Car si le feu a bien le pouvoir de changer de lui-même toutes les choses où il s'attache, et de leur communiquer sa forme et sa perfection, après avoir détruit en elles tout ce qui pouvoit être contraire à sa nature; à combien plus forte raison, ce feu dévorant de la divinité (3) consumera-t-il tout ce qu'il trouvera d'impur dans nos âmes, et les rendra-t-il semblables à lui ?

Mais laissant maintenant à part ce qui regarde l'union réelle et véritable de Jésus-Christ avec celui qui le reçoit, et venant à ce qui concerne le fruit que nous devons tirer de la sainte communion; je dis que ce

(1) Cibus sum grandium ; cresce, et manducabis me : nec tu me mutabis in te, sed tu mutaberis in me. *Aug.*

(2) *S. Thom. in 4. sent. disp. 2. q. 4. art. 1.*

(3) Deus noster ignis consumens est. *Deut. 4. 24.*

fruit consiste à nous unir spirituellement à Jésus-Christ, et à nous transformer en lui de la même sorte; c'est-à-dire, qu'il faut que nous tâchions de nous rendre semblables à lui, dans tout le cours de notre vie, d'être humbles comme lui, patiens comme lui, obéissans comme lui, chastes et pauvres comme lui: et c'est là ce que saint Paul nous recommande sous d'autres paroles, lorsqu'il dit : *Revêtez-vous de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1), *et revêtez-vous du nouvel homme* (2). Dans la consécration, la substance du pain se convertit en la substance du corps de Jésus-Christ, et les accidens demeurent toujours les mêmes : dans la communion, c'est tout le contraire, la substance de l'homme demeure la même; il n'y a que les accidens qui changent. Il devient humble, d'orgueilleux qu'il étoit; il devient chaste, au lieu qu'il étoit incontinent; il devient doux et patient, au lieu qu'il étoit fâcheux et colère; et c'est ainsi qu'il se transforme spirituellement en Jésus-Christ.

Saint Cyprien interprétant ces paroles du Prophète roi : *Que mon calice qui enivre est excellent* (3) *!* et les appliquant à la sainte eucharistie, dit que comme l'ivresse rend un homme tout différent de ce qu'il étoit, de même ce divin sacrement nous rend tout différens de nous-mêmes, en nous faisant perdre le souvenir des choses du monde, et nous

(1) Induimini Dominum Jesum Christum. *Rom.* 13. 14.
(2) Induite novum hominem. *Eph.* 4. 24.
(3) Calix meus inebrians, quàm præclarus est! *Ps.* 22. 5.

élevant au commerce de celles du ciel (1). Combien les disciples d'Emmaüs devinrent-ils différens d'eux-mêmes, après avoir reçu ce pain céleste de la main même du Sauveur? Il reconnurent alors celui qu'ils n'avoient pu reconnoître auparavant (2); et de chancelans, de foibles et de timides qu'ils étoient, ils devinrent fermes, fidèles et assurés. C'est de cette sorte qu'il faut que la sainte communion *vous change en un autre homme* (3), *en un homme parfait* (4); *afin que ceux qui vivent ne vivent plus à eux-mêmes, mais vivent à celui qui est mort pour eux, et qui est ressuscité* (5).

Une grande Sainte (6) dit à ce sujet une chose très-solide et très-spirituelle. Elle parle des marques auxquelles on connoît que l'âme est transformée en Dieu; et elle dit, qu'une de ces marques est de désirer d'être méprisé de tout le monde, de vouloir être regardé de tout le monde, comme digne de toute sorte de mépris, et de ne vouloir attirer sur soi la compassion de personne, ni vivre dans l'estime et dans le cœur de personne. Qu'enfin, c'est d'être parvenu,

(1) Ebrietas Dominici calicis et sanguinis sic bibentes inebriat, ut sobrios faciat, ut mentes ad spiritalem sapientiam redigat, ut à sapore isto seculari ad intellectum Dei unusquisque resipiscat, etc. *Cypr. ep.* 63. *ad Cæcil.*

(2) Cognoverunt eum in fractione panis. *Luc.* 24. 31.

(3) Mutaberis in virum alium. 1. *Reg.* 10. 6.

(4) In virum perfectum. *Eph.* 4. 13. *Basil. in Regul. brev. num.* 17.

(5) Ut et qui vivunt, jam non sibi vivant, sed ei qui pro ipsis mortuus est, et resurrexit. 2. *Cor.* 5. 15.

(6) *S. Angela de Fulgino. c.* 66.

non-seulement à ne vouloir être estimé des hommes en aucune chose, mais à tenir à honneur d'en être méprisé, pour être plus conforme à Jésus-Christ, et à *ne se glorifier que dans la croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1). C'est ainsi que nous devons essayer de nous transformer en lui; et c'est là le fruit que nous devons tirer de la sainte communion.

Saint Chrysostome parlant de l'obligation que nous impose la participation de cet auguste sacrement : Lorsque nous nous sentirons, dit-il, émus de colère ou de quelque autre passion, songeons de quel bien il a plu à Dieu de nous faire participans; et que cette réflexion serve à réprimer en nous toute sorte de mouvemens déréglés (2). Il n'est pas juste que la langue qui a touché le corps de Jésus-Christ, se profane dans des entretiens frivoles; il faut qu'elle soit sanctifiée. Il n'est pas juste que le cœur qui a reçu Dieu même, et qui est devenu comme le ciboire du précieux corps de Jésus-Christ, se laisse souiller par de vains désirs; il faut qu'il n'en ait que pour Dieu, et qu'il ne songe qu'à Dieu. Quand on a pris une pastille, on en conserve l'odeur tout le reste du jour : le pain céleste que vous avez mangé est d'un parfum admirable; il exhale une odeur toute

(1) Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi. *Gal.* 6. 14.

(2) Cùm nos ab ira corripi viderimus, vel ab alio vitio, cogitemus quibus bonis facti sumus digni, et sit irrationabilium nobis motuum correctio, talis cogitatio. *Chrys. Hom.* 1. *ad pop. Antioch.*

divine : vous devez conserver cette même odeur; vous devez ne respirer que vertu et que sainteté.

Une sainte vierge disoit (1) que toutes les fois qu'elle communioit, elle gardoit les avenues de son cœur avec plus de soin qu'à l'ordinaire, se représentant Jésus-Christ dans son cœur comme un maître qui repose dans sa maison. C'est pourquoi, ajoutoit-elle, j'essaye de conserver alors toute la modestie possible dans mes discours, dans mes regards, dans mes gestes et dans tout mon extérieur ; comme un serviteur qui met le doigt sur sa bouche pour faire signe qu'on ne fasse pas du bruit, de peur d'éveiller son maître.

CHAPITRE XII.

D'un autre fruit que nous devons tirer de la sainte communion, qui est de nous résigner entièrement entre les mains de Dieu. De la manière dont il faut se préparer pour cet effet, et de l'action de grâces qu'il faut faire ensuite.

Un des plus grands fruits que nous devons essayer de tirer de la sainte communion, est de nous remettre entièrement entre les mains de Dieu, comme un peu de terre entre les mains du potier, afin qu'il dispose de nous

(1) *Sur. 2. tom. Janv. de S. Cunegonde, impératrice.*

comme il lui plaira, et quand il lui plaira; sans exception et sans réserve. Le Fils de Dieu s'est offert entièrement en sacrifice pour nous au Père éternel, et a répandu tout son sang pour nous sur la croix; tous les jours il nous donne son corps, son sang, son âme et sa divinité dans le sacrement de l'autel: n'est-il pas juste que nous nous offrions aussi à lui sans réserve? C'est là proprement communier, que de se communiquer à Dieu comme il se communique à nous: il vous communique tout ce qu'il a; communiquez-lui pareillement tout ce que vous avez, et abandonnez vous tout à lui.

Suivant ce principe, l'action de grâces qu'il faudra faire après la communion, ce sera de dire: *Que donnerai-je à Dieu, pour tout ce qu'il m'a donné* (1)*?* Que lui donnerai-je, pour tant de grâces que j'en ai reçues, et pour celle principalement qu'il vient de me faire? Savez-vous ce qu'il veut que vous lui donniez? Il veut votre cœur. *Mon fils*, vous dit-il alors, *donnez-moi votre cœur* (2)*;* car que veux-je de vous, comme il dit dans un saint auteur (3), sinon que vous vous abandonniez tout-à-fait à moi? Je ne fais aucun état de tout ce que vous pouvez me donner sans vous; je ne veux point de vos présens, je ne veux que vous; et

(1) Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi? *Ps.* 115. 3.

(2) Præbe, fili mi, cor tuum mihi. *Prov.* 23. 26.

(3) *De Imit. J. C. l.* 4. *c.* 8.

comme rien ne peut vous suffire sans moi, rien aussi de tout ce que vous pourriez m'offrir ne sauroit me plaire sans vous. Saint Augustin dit que ce qui rendit le sacrifice de Caïn désagréable à Dieu, et ce qui fit que Dieu ne l'accepta pas de même que celui d'Abel, ce fut parce que Caïn ne partageoit pas comme il devoit avec Dieu, et que donnant quelque chose du sien à Dieu, il se donnoit tout entier à lui-même. C'est là, dit ce père, ce que font encore ceux qui offrent quelque chose à Dieu, sans lui offrir leur volonté et leur cœur (1). Le royaume du ciel, ajoute-t-il, ne demande point d'autre prix que vous-même; vous seul pouvez en être le prix : donnez-vous vous-même, et vous l'aurez (2).

C'est donc dans cette résignation parfaite entre les mains de Dieu, que nous devons nous exercer après la sainte communion : et cela ne doit pas se faire seulement en général; mais il faut venir au détail et aux occasions particulières, nous résignant et nous conformant à la volonté de Dieu, aussi-bien dans la maladie que dans la santé, aussi-bien dans la mort que dans la vie, aussi-bien dans l'affliction et dans les souffrances que dans la consolation et dans la joie. Il faut de plus, que chacun spécifie alors où il

---

(1) Dare Deo aliquid suum, sibi autem seipsum. *Aug. l. 1. de Civit. Dei, c. 7.*

(2) Regnum cœlorum aliud non quærit pretium quàm te ipsum. Tantùm valet quantùm es tu. Da te, et habebis illud. *Idem; Serm. de omnibus SS. et in. Manual. c. 16.*

sentira le plus de répugnance, et qu'il les offre à Dieu en action de grâces, parcourant les fonctions les plus abjectes et les occasions les plus fâcheuses, jusqu'à ce qu'il ne se présente plus rien en quoi on ne sente sa volonté entièrement conforme à celle de Dieu. L'oraison que saint Ignace met dans les Exercices spirituels, est très-propre pour ce sujet; c'est pourquoi nous la rapporterons ici. Recevez, Seigneur, ma liberté tout entière; recevez ma mémoire, mon entendement et toute ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que je possède, vous me l'avez donné; je vous le rends, et j'en laisse l'entière disposition à votre volonté. Donnez-moi seulement votre amour et votre grâce; je serai assez riche, et je ne vous demanderai rien davantage (1). Il faudra aussi nous exercer ensuite à produire des actes de quelques vertus, et principalement de celles dont chacun connoît qu'il a le plus besoin. Car quoi que ce soit que nous puissions désirer, nous le trouverons dans cette manne céleste, *qui a l'excellence de toute sorte de goût* (2). Elle a le goût de toute sorte de vertus; ainsi on peut s'exercer à produire des actes, tantôt

(1) Suscipe, Domine, universam meam libertatem; accipe memoriam, intellectum atque voluntatem omnem: quidquid habeo, vel possideo, mihi largitus es; id tibi totum restituo, ac tuæ prorsùs voluntati trado gubernandum. Amorem tuî solùm cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis, nec aliud quidquam ultra poscam. *S. Ignat. lib. Exerc. Spirit. in contemp. ad amorem spiritualem in nobis excitandum*, *punct.* 1.

(2) Habentem omnis saporis suavitatem. *Sap.* 16. 20.

d'une vertu, et tantôt d'une autre, envisageant toujours celle dont on croit avoir le plus besoin. Si vous sentez, par exemple, que vous ayez particulièrement besoin d'humilité, cherchez-y l'humilité, et vous y en trouverez sans doute un grand modèle, puisque le Fils de Dieu y est revêtu des accidens du pain, qui n'étant que de simples accidens, sont quelque chose de plus vil que les langes dont la sainte Vierge l'enveloppa, quand il vint au monde. Que peut-on concevoir de plus humble, qu'un Dieu caché sous les espèces du pain, afin que nous le touchions, que nous le mangions, et que nous le recevions dans notre bouche et dans notre estomac? Quel abaissement pour Dieu? quelle élévation pour l'homme? l'humilité éclate ici davantage en quelque sorte que dans le mystère de l'incarnation. Exercez-vous donc à en produire des actes, jusqu'à ce que vous sentiez que vous en ayez l'âme bien pénétrée. Offrez à Dieu en action de grâces le mépris de l'estime du monde, et embrassez avec joie, pour l'amour de lui, toutes les occasions d'être méprisé.

Il sera encore à propos de descendre dans le détail de certaines choses, qui pour être légères ne laissent pas de faire quelquefois de la peine; et il faudra pareillement les offrir à Dieu en action de grâces. Chacun connoît assez quelles sont les fautes auxquelles il est le plus sujet, et qui s'opposent le plus à son avancement dans la perfection. Tâchez d'en sacrifier quelqu'une à Dieu à chaque com-

munion, et de la lui offrir en action de grâces. Vous aimez, par exemple, vos aises et vos commodités, et vous voulez que rien ne vous manque: offrez à Dieu de vous mortifier en cela ; aujourd'hui en une chose, et demain en une autre. Vous aimez à vous répandre en paroles inutiles, et à perdre le temps ; mortifiez-vous là-dessus, et offrez cette mortification à Dieu en une autre communion. Vous êtes si attaché à votre propre volonté, qu'il faut que vos frères souffrent de vous, parce que vous ne la voulez mortifier en rien ; quelquefois même vous leur parlez d'une manière sèche et brusque : tâchez de vous surmonter là dessus, et offrez cela à Dieu dans une autre communion. Enfin, comme nous avons dit en parlant de l'oraison, qu'il étoit bon de s'y proposer quelque chose à faire pour le jour même, il sera bon aussi à chaque communion, de faire résolution de se mortifier et de se vaincre ce jour-là sur quelque chose de particulier, et d'offrir cette mortification à Dieu en action de grâces. Soyez persuadé que c'est là principalement ce que Dieu demande de vous, pour la grâce qu'il vous a faite : car il ne veut autre chose de vous, sinon que vous corrigiez en vous, ce que vous savez qui lui déplaît ; de sorte que c'est là la meilleure action de grâces qu'on puisse lui rendre. Or l'action de grâces, comme nous l'avons dit ailleurs (1), peut se faire de trois façons :

(1) *Ci-dessus*, *ch.* 6.

la première, par la reconnoissance intérieure des bienfaits qu'on a reçus : la seconde, par les remercîmens et les louanges : la troisième et la plus parfaite, par les effets ; et c'est de celle-là que nous parlons. N'employez pas tellement tout le temps à méditer, qu'il ne vous en reste plus pour autre chose : les méditations sont bonnes, mais les résolutions et les effets valent encore mieux, et ce n'est que pour en venir là qu'il faut méditer.

Ce que je dis ici de l'action de grâces, je le dis aussi de la préparation à la communion. Car quoique la méditation qu'on a accoutumé de faire alors sur le sacré mystère de l'eucharistie, soit une sorte de préparation très-convenable ; et quoique le respect que nous devons avoir pour ce mystère adorable, exige de nous que nous la fassions toujours avec toute l'application possible, cependant la meilleure et la plus parfaite préparation, est celle de la bonne vie ; c'est de travailler tous les jours à se corriger ; c'est de se perfectionner tous les jours de plus en plus, pour s'approcher avec plus de pureté de cet auguste sacrement. Vivez de manière que vous puissiez mériter de le recevoir tous les jours (1), disent saint Ambroise et saint Augustin. Le père Avila écrivant sur ce sujet à un de ses amis (2), dit

(1) Sic vive, ut quotidie merearis accipere. *Ambr. l. 5. de Sacr. cult. Aug. de verb. Dom. in Evang. secundùm Luc. Serm.* 8.

(2) *M. Avil. tom.* 2. *Epist. fol.* 187.

que le bon ordre qu'on apporte dans toute la conduite de sa vie, est la véritable préparation à la communion; et il cite à ce propos l'exemple d'un serviteur de Dieu, qui disoit : Je ne me prépare point en particulier pour la communion, car je me tiens préparé tous les jours autant que je puis. Il vaut beaucoup mieux, sans doute, se préparer de cette sorte, que de se recueillir un quart-d'heure avant et un quart-d'heure après, et demeurer ensuite dans une aussi grande tiédeur de cœur, et dans une aussi grande immortification d'esprit qu'auparavant.

C'est donc là la principale préparation et la principale action de grâces pour la communion, et ce doit être aussi le principal fruit que nous devons nous proposer d'en tirer. Car de même que dans l'oraison, la mortification de nos passions, le recueillement de nos sens, et la garde de notre cœur doivent être en même temps et la préparation principale pour l'oraison, et le fruit que nous devons en tirer, et que l'un doit aider réciproquement à l'autre (1); de même ici la sainteté de la vie et l'application à faire toujours toutes choses du mieux qu'on peut pour plaire à Dieu, est la principale préparation pour la sainte communion, et le fruit qu'il faut principalement se proposer d'en tirer. L'un doit servir à l'autre; et chaque communion doit être une préparation à une autre. De plus, comme la perfection et le fruit

---

(1) 1. *Part. Tr.* 5. *c.* 18.

de l'oraison ne consistent pas à y avoir des consolations sensibles, ni à s'élever à de sublimes contemplations; mais à sortir de l'oraison plus humble, plus patient, plus mortifié dans ses sens, et plus détaché de sa volonté : ainsi la marque de la bonne communion et du fruit qu'on en retire, n'est pas d'avoir fait quantité de saintes méditations, ni d'avoir eu de grandes consolations; c'est d'être plus mortifié dans ses passions, plus soumis et plus résigné à la volonté de Dieu.

Il s'ensuit de-là une chose qui doit bien consoler tout le monde; c'est qu'il dépend toujours de nous de faire une bonne communion, et d'en tirer de grands fruits. Car de nous abandonner entièrement entre les mains de Dieu, de nous mortifier, et de nous corriger des choses que nous savons qui lui déplaisent, c'est ce qui est toujours en notre pouvoir par sa miséricorde infinie. Attachez-vous donc à ce point, et vous retirerez un grand fruit de la communion. Tâchez de vous vaincre, de vous mortifier, et de vous corriger tous les jours en quelque chose. Faites tomber l'idole de Dagon devant l'arche d'alliance; brisez en pièces l'idole de l'orgueil, de la vanité et de l'amour-propre. Quel profit ne ferions-nous point en peu de temps, si toutes les fois que nous communions, nous avions soin de nous mortifier sur quelque chose, et de nous corriger tantôt d'une faute, et tantôt d'une autre?

Saint Jérôme applique au sujet dont nous parlons, ce que le Sage dit de la femme forte;

Elle a regardé soigneusement dans tous les recoins de sa maison, et elle n'a pas mangé son pain sans rien faire (1). Cette recherche soigneuse, selon qu'il l'explique, est l'examen et la préparation qui doit précéder la communion; et ne pas manger son pain sans rien faire, c'est ne pas communier inutilement. Quand quelqu'un, dit-il, devient meilleur par les communions qu'il fait; il n'a pas mangé son pain inutilement, puisque ce pain céleste lui a fait tant de profit: mais malheur à vous qui avez mangé votre pain si inutilement pendant tant d'années! car vous ne vous êtes vaincu en rien; vous ne vous êtes mortifié en rien, et vous ne vous êtes pas corrigé d'un seul des défauts que vous aviez. Il faut que vous soyez bien malade, puisque ce que vous mangez ne vous profite nullement; faites qu'il n'en soit pas de même à l'avenir. Que chacun rentre en soi-même; qu'il considère les recoins et les replis de son âme; qu'il regarde quelle passion, quel défaut, quelle inclination apporte le plus d'obstacle à son salut et à sa perfection; qu'il tâche de s'en corriger, et d'en venir si bien à bout, qu'il puisse dire avec l'Apôtre: *Je vis à la vérité; mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (2). C'est-à-dire, dit saint Jérôme, celui-là ne vit plus, qui vivoit au-

(1) Consideravit semitas domûs suæ, et panem otiosa non comedit. *Prov.* 31. 27.

(2) Vivo egó, jam non ego; vivit verò in me Christùs, *Gal.* 2. 20.

trefois dans les ténèbres de l'ancienne loi, et qui persécutoit l'Eglise; mais Jésus-Christ vit en lui; c'est-à-dire, la sagesse vit en lui, la force, la parole de Dieu, la paix, la joie et toutes les autres vertus, sans lesquelles nul ne peut dire : *C'est Jésus-Christ qui vit en moi* (1).

CHAPITRE XIII.

D'où vient que plusieurs personnes qui s'approchent souvent du sacrement de l'eucharistie, ne ressentent point les merveilleux effets qu'il opère.

Mais puisque cet auguste sacrement, dira quelqu'un, opère de si merveilleux effets, et répand de si grandes grâces, d'où vient que plusieurs prêtres qui célèbrent tous les jours, et plusieurs personnes qui communient très-souvent, non-seulement n'éprouvent point ces douceurs spirituelles dont il a été parlé, mais ne font même aucun progrès dans la vertu, et demeurent toujours dans le même état ? Quelques-uns ont coutume de répondre à cela par le proverbe qui dit, que la trop grande familiarité engendre

(1) Id est, non vivit ille qui quondam vivebat in lege; quippe persequebatur Ecclesiam. Vivit autem in eo Christus, id est, sapientia, fortitudo, sermo, pax, gaudium, cæteræque virtutes, quas qui non habet, non potest dicere : Vivit autem in me Christus. *Hieron. sup. hæc ult. verba.*

le mépris, s'imaginant que ce qui fait qu'on ne s'approche pas de la sainte table, avec assez de préparation et de respect, c'est qu'on s'en approche trop souvent. Mais en cela ils se trompent, et ce qu'ils objectent ne peut avoir lieu à l'égard des choses spirituelles et du commerce avec Dieu. On prétend même qu'il n'y en a pas à l'égard de la fréquentation qu'on a avec des personnes véritablement sages, et que plus on les pratique, plus aussi on les honore et on les respecte; le commerce qu'on a avec eux ne servant qu'à découvrir toujours leur mérite de plus en plus, et par conséquent à faire connoître davantage l'estime qu'on doit en faire. Mais je veux que ce proverbe puisse avoir lieu à l'égard des sages du monde; car comme il n'y en a point de si parfait qui n'ait quelques défauts, il peut se faire qu'à force de les pratiquer familièrement, on vienne à découvrir leurs défauts, et par conséquent à les en estimer moins. Mais si cela peut être vrai du commerce avec les hommes, il ne l'est pas de même du commerce avec Dieu, parce que Dieu étant infiniment parfait et sage, plus on le connoît, plus on est touché de respect et d'admiration pour lui. C'est ce qui arrive aux anges et aux bienheureux qui le connoissent parfaitement dans le ciel, et qui jouissent continuellement de sa vue; et c'est ce qu'éprouvent ici-bas en eux-mêmes ceux qui sont particulièrement adonnés à la spiritualité et à l'oraison. Cette vérité nous est bien marquée dans l'histoire de la femme de

Samarie, et dans les manières différentes dont elle traita le Sauveur du monde, dans l'entretien qu'elle eut avec lui. *Comment vous*, dit-elle, *qui êtes juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis femme samaritaine* (1) ? Elle l'appelle d'abord par le nom général de la nation, et le traite comme un homme ordinaire ; mais peu de temps après elle l'appelle Seigneur : *Seigneur, donnez-moi de cette eau* (2). Dans la suite de la conversation elle l'appelle prophète : *Je vois que vous êtes prophète* (3) ; et enfin elle le reconnoît pour le Christ et pour le Messie. La fréquentation des sacremens produit un semblable effet ; et même une communion est une préparation pour une autre ; et c'est une erreur de s'imaginer qu'en ne s'approchant que rarement de la sainte table, on s'y prépare avec plus de soin et de respect. C'est pourquoi saint Augustin et saint Ambroise ont très-grande raison de dire, que celui qui ne mérite pas de recevoir tous les jours le corps de Jésus-Christ ne mérite pas de le recevoir au bout d'un an (4).

Pour répondre maintenant à l'objection dont nous avons parlé au commencement, je dis premièrement, que si le fréquent usage de la communion n'opère pas toujours en

---

(1) Quomodò tu, Judæus cùm sis, bibere à me poscis, quæ sum mulier Samaritana? *Joan.* 4. 9.

(2) Domine, da mihi hanc aquam. *Ibid.* 15.

(3) Video quia propheta es tu. *Ibid. v.* 19.

(4) Qui non meretur quotidie accipere, non meretur post annum accipere. *Amb. l.* 5. *de Sac. c.* 4. *Aug. de verb. Dom.* serm. 23. *et epist.* 118. *ad Janu.*

nous tout le fruit qu'il semble qu'il devroit opérer, cela vient souvent de notre faute. C'est quelquefois parce que nous ne nous préparons pas comme il faut, et que nous nous approchons de l'autel presque par coutume et par manière d'acquit. On communie, parce que les autres communient, et parce qu'on a accoutumé de communier : on ne songe point auparavant à ce qu'on va faire, ou l'on n'y fait point assez de réflexions; et c'est là ce qui fait qu'on en retire si peu de fruit. C'est pourquoi, lorsqu'on voit qu'on ne profite point des fréquentes communions qu'on fait, il faut examiner si ce n'est point faute de s'y préparer assez; et si on trouve que cela soit, il faut essayer d'y remédier. Le mal vient aussi quelquefois de ce qu'on se laisse aller volontairement à des péchés véniels: car il y a deux sortes de péchés véniels, les uns dans lesquels on tombe par inadvertance, quoique pourtant il s'y mêle toujours de la nonchalance et de la négligence; et les autres que l'on commet volontairement et de propos délibéré. Ceux dans lesquels les vrais serviteurs de Dieu tombent par inadvertance et par mégarde, n'apportent aucun empêchement en eux à la grâce du sacrement; mais ceux que les personnes tièdes et relâchées dans le service de Dieu commettent de propos déliberé, y sont un très-grand obstacle. On peut dire la même chose des fautes qu'un religieux commet volontairement contre ce qu'il doit à ses règles : et la conduite que Dieu tient en cela envers

nous, soit dans la communion, soit dans l'oraison, est semblable à celle d'un père, qui voyant faire quelque chose de mal à propos à son fils, le regarde aussitôt avec un visage sévère, comme pour le corriger de sa faute, et pour l'avertir de prendre garde à n'y plus tomber. De sorte que si nous voulons avoir part à cette abondance de grâces dont jouissent ceux qui s'approchent de la sainte table comme ils doivent, il faut nous abstenir de commettre volontairement aucune faute : et que les âmes qui craignent Dieu remarquent bien ceci ; car c'est là effectivement le moyen d'obliger Dieu à répandre ses dons sur elle.

En second lieu, je dis que souvent il peut arriver que nous ne sentions point en nous les effets admirables de la sainte communion, sans qu'il y ait de notre faute, et sans que nous laissions pour cela d'en recevoir le fruit en notre âme, quoique nous ne nous en apercevions pas d'une manière sensible. Il en est de même ici que dans l'oraison, au sujet de laquelle plusieurs font la même plainte : car quoiqu'on n'y ressente point les douceurs et les consolations qu'on souhaiteroit et qu'on y a ressenties peut-être d'autres fois, ce n'est pas à dire qu'on n'en retire toujours un grand fruit : un malade ne trouve point de goût à la nourriture qu'il prend ; cependant elle ne laisse pas de le soutenir, et de lui faire du bien. Ces douceurs et ces consolations sensibles sont des grâces que Dieu donne comme il lui plaît ; et quand il

en prive ses serviteurs, c'est pour les éprouver, c'est pour les humilier et pour tirer de-là d'autres avantages et d'autres biens, dont la connoissance n'appartient qu'à lui seul. Ajoutez à cela que ce divin sacrement opère quelquefois d'une manière si secrète, qu'à peine s'en aperçoit-on ; car la grâce agit d'ordinaire insensiblement et peu à peu, comme la nature. On ne voit point croître une plante, mais on voit fort bien qu'elle a crû. C'est pourquoi saint Laurent Justinien dit, que comme les alimens corporels nourrissent l'homme et le font croître, quoiqu'on ne s'en aperçoive point; de même cette viande céleste soutient et fortifie l'âme par des accroissemens de grâce, quoiqu'on ne le sente point.

Enfin, je réponds qu'il faut compter pour un profit, non-seulement de faire du progrès, mais aussi de ne point tomber et de ne point reculer en arrière. Les remèdes qui empêchent les maladies ne sont pas moins à estimer, que ceux qui fortifient la santé : et que l'on remarque bien ceci ; car c'est un grand sujet de consolation pour ceux qui ne s'aperçoivent pas si sensiblement du fruit que ce divin sacrement produit en eux. Nous voyons ordinairement que ceux qui s'en approchent souvent, vivent dans la crainte de Dieu, et passent des années entières, quelques-uns même toute leur vie, sans commettre un péché mortel. Or c'est là un des effets de ce sacrement, d'empêcher que nous ne tombions en péché mortel, et de

nous conserver la vie de l'âme, de même que la nourriture corporelle nous conserve la vie du corps. Aussi le concile de Trente l'appelle *un antidote par lequel nous sommes délivrés des fautes journalières, et préservés des péchés mortels* (1). De sorte que quoiqu'en le recevant on ne sente ni cette ferveur de dévotion, ni ces douceurs ineffables dont nous avons parlé ; et qu'ensuite au lieu de cette ardeur et de cette promptitude que quelques-uns ont alors pour le bien, on ne se trouve que de la sécheresse et de la tiédeur, on ne laisse pas pourtant d'en tirer du fruit. Que si en communiant fréquemment on tombe en quelques fautes, on ne manquera pas de tomber en de plus grandes, en s'abstenant de communier. Enfin, tâchons de faire de notre côté ce qui dépend de nous, pour nous approcher de la sainte table avec la disposition et le respect dont nous avons parlé, et nous recevrons infailliblement une extrême utilité de nous en approcher très-souvent.

Nous lisons (2) de Widikind, duc des Saxons, qu'étant encore païen, et étant en guerre contre Charlemagne, il eut la curiosité de voir ce qui se passoit dans le camp des Chrétiens, et se déguisa pour cet effet en pèlerin. C'étoit dans le temps de Pâques, lors-

(1) Antidotum quo liberamur à culpis quotidianis, et à peccatis mortalibus præservamur. *Concil. Triden. Sess.* 13. *de sanct. Euch. sacr. c.* 2.

(2) *Timal. Bredemb. lib.* 1. *collation. c.* 2. *ex Hist. Ecclesiast. Alberti Krantzii, l.* 1. *c.* 9.

que toute l'armée chrétienne faisoit ses dévotions. Il entre dans le camp, il voit et admire les cérémonies du sacrifice de la messe : mais ce qui le surprit davantage, ce fut de voir en chaque hostie, dont le prêtre communioit le peuple, un enfant d'une beauté admirable et tout brillant de lumière, qui sembloit entrer avec une extrême joie dans la bouche de quelques-uns, et qui se débattoit pour ne pas entrer dans celle de quelques autres. Cette vision miraculeuse, du sujet de laquelle il se fit instruire, fut cause qu'il embrassa la religion chrétienne, et qu'il la fit embrasser à tous ses sujets. On raconte (1) une chose presque semblable d'un grand serviteur de Dieu ; et le second exemple peut servir d'éclaircissement au premier. C'est que comme cet homme entendoit un jour la messe d'un prêtre séculier, il aperçut dans le temps de la consommation, un très-bel enfant sur la patène, au lieu des espèces du pain ; et il vit que le prêtre voulant communier, cet enfant lui tournoit la tête, en se débattant des mains et des pieds, comme pour empêcher que le prêtre ne le reçût. Il eut encore plusieurs fois la même vision ; et le même prêtre s'entretenant un jour avec lui, et lui disant que toutes les fois qu'il prenoit le corps de Notre-Seigneur, il avoit de la peine à le prendre, et qu'il ne savoit d'où cela pouvoit venir ; le serviteur de Dieu prit

(1) *Exemple de Henri de Grenade sur l'eucharistie, cité par le docteur Santore, au l. 4. de son Pré, ou de ses sermons, c.* 100.

de-là

de-là occasion de lui découvrir ce qu'il avoit vu, et de lui conseiller de songer à sa conscience et de changer de vie. Le prêtre fut touché de cet avertissement, et changea de vie : et quelque temps après le même serviteur de Dieu entendant encore sa messe, aperçut le même enfant entre ses mains dans le temps de la consommation, et le vit entrer alors dans la bouche du prêtre avec beaucoup de promptitude et de joie.

CHAPITRE XIV.

Du saint sacrifice de la messe.

Nous avons parlé jusqu'ici du sacrement de l'autel et de ses effets, en le considérant comme sacrement : il reste maintenant à en parler, en le considérant comme sacrifice, qui est ce que le concile de Trente ordonne aux prédicateurs et aux pasteurs des âmes d'expliquer soigneusement aux peuples, afin que tout le monde connoisse quel est le trésor que Dieu a laissé à son Eglise, et que chacun en puisse mieux profiter. Depuis le commencement du monde, du moins depuis le péché et même dans la loi naturelle, il y a toujours eu des sacrifices ; et il a toujours été nécessaire qu'il y en eût, pour apaiser Dieu, et pour rendre honneur à sa grandeur et à sa majesté infinie. C'est pourquoi dans l'ancienne loi, Dieu institua des prêtres et

des sacrifices ; mais comme cette loi étoit imparfaite, les sacrifices l'étoient aussi. Le sacerdoce d'Aaron et les victimes que l'on immoloit n'étoient pas capables de sanctifier les hommes et d'effacer leurs péchés : *Car il est impossible*, dit l'Apôtre, *que les péchés soient effacés par le sang des boucs et des taureaux* (1). Il falloit qu'il vînt un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et qu'il offrît un autre sacrifice qui fût capable d'apaiser Dieu et de sanctifier les hommes ; et ce prêtre est Jésus-Christ, qui s'offre lui-même pour eux à son père. Saint Augustin dit (2) que tous les sacrifices de l'ancienne loi n'étoient que l'ombre et la figure de celui-ci ; et que comme on peut exprimer une même chose par différens termes et en diverses langues, ainsi cet unique et véritable sacrifice a été figuré par cette multitude de sacrifices de l'ancienne loi. Dieu les ordonna en si grand nombre, dit ce saint docteur, tant pour faire une plus grande impression sur notre esprit par le nombre, que pour ôter, par cette variété, le dégoût et l'ennui que la répétition fréquente d'une même chose a accoutumé de causer. Il voulut au reste, ajoute-t-il, qu'on lui offrît des animaux sans tache, pour nous donner à entendre, que comme il falloit que les victimes n'en eussent aucune pour lui être offertes, il

(1) Impossibile enim est sanguine taurorum et hircorum auferri peccata. *Heb.* 10. 4.

(2) *Aug. l.* 1. *contra advers. leg. et Proph. c.* 18. *et* 10. *de Civ. Dei. c.* 6.

falloit aussi que celui qui viendroit s'offrir en sacrifice pour nous, fût exempt de toute sorte de péché. Que si ces sortes de sacrifices étoient alors agréables à Dieu, comme sans doute ils l'étoient; ce n'étoit que parce que l'on reconnoissoit par-là qu'il devoit venir un sauveur, qui seroit lui-même le véritable sacrifice : car sitôt que ce sauveur fut venu, ils déplurent à Dieu, comme le marque saint Paul par ces paroles aux Hébreux : *C'est pourquoi en entrant dans le monde, il dit : Vous n'avez point voulu de victimes ni d'offrandes; mais vous m'avez revêtu d'un corps. Les sacrifices de propitiation pour les péchés ne vous ont plus été agréables, et alors j'ai dit : Voilà que je viens selon qu'il est écrit de moi à la tête du livre, pour faire, ô mon Dieu, votre volonté* (1). Dieu donna un corps à son fils unique, afin qu'il fît la volonté de son père, en s'offrant en sacrifice pour nous sur la croix; et aussitôt les ombres et les figures disparurent, à l'arrivée de ce qu'elles figuroient, et les anciens sacrifices cessèrent de plaire à Dieu.

Or c'est là le sacrifice que nous avons dans la loi de grâce, et que l'on offre tous les jours à la messe. Le Fils unique de Dieu est lui-même notre sacrifice. *Il s'est offert lui-*

(1) Ideò ingrediens mundum dicit : Hostiam et oblationem noluisti : corpus autem aptasti mihi : holocautomata pro peccato non tibi placuerunt. Tunc dixi : Ecce venio; in capite libri scriptum est de me : Ut faciam, Deus, voluntatem tuam. *Hebr.* 10. 5. 6. 7.

même pour nous à Dieu, pour être une offrande et une victime d'une odeur agréable (1). Et ce ne sont point seulement ici de ces saintes pensées que la méditation fournit ; ce sont des vérités réelles que la foi nous enseigne. Il est vrai que la messe est une commémoration et une représentation de la mort de Jésus-Christ, comme le marquent ces paroles du Sauveur : *Faites ceci en mémoire de moi* (2) *:* mais il est vrai aussi en même temps, que non-seulement c'est une commémoration et une représentation du sacrifice dans lequel il s'offrit sur la croix au Père éternel pour nos péchés, mais que c'est aussi le même sacrifice qu'alors, et qu'il est de même mérite et de même prix. Il y a plus: non-seulement c'est le même sacrifice ; mais celui qui l'offre présentement à la messe, est aussi le même que celui qui l'a offert autrefois sur la croix. De sorte que comme dans sa passion il étoit tout ensemble le prêtre et le sacrifice, il est encore aujourd'hui sur nos autels et le sacrifice et le prêtre qui s'offre lui-même au Père éternel par le ministère des prêtres. Celui qui dit la messe ne fait que représenter la personne de Jésus-Christ : c'est au nom de Jésus-Christ, et comme son ministre, qu'il offre ce sacrifice; et les paroles de la consécration en sont une preuve. Car le prêtre ne dit pas : *Ceci est le corps de Jésus-Christ*, mais il dit : *Ceci est mon*

(1) Tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. *Ephes.* 5. 2.

(2) Hoc facite in meam commemorationem. *Luc.* 22. 19.

corps (1), comme parlant en la personne de Jésus-Christ, qui est le souverain pontife qui offre ce sacrifice. C'est pourquoi le Prophète royal et l'Apôtre l'appellent, *prêtre dans toute l'éternité, selon l'ordre de Melchisédech* (2). Or ce seroit improprement qu'on l'appelleroit prêtre dans toute l'éternité, s'il n'avoit offert de sacrifice qu'une fois; mais il est très-bien appelé de cette sorte, parce qu'il offre en effet un sacrifice perpétuel à Dieu, et qu'il ne cessera jamais de le lui offrir jusqu'à la fin des siècles. *Il nous falloit*, dit saint Paul, *un pontife de cette sorte, qui fût saint, innocent, sans tache, séparé des pécheurs, plus élevé que le ciel, qui n'eût pas besoin tous les jours, comme les prêtres, d'offrir des victimes pour ses péchés, et ensuite pour ceux du peuple; mais qui durant les jours de sa chair, ayant avec des cris et des larmes, offert des prières et des supplications à celui qui pouvoit le sauver de la mort, a été exaucé par sa propre considération* (3). Il nous falloit un pontife qui pût apaiser la colère de Dieu, non pas par le sang des victimes or-

(1) Hoc est corpus Christi. Hoc est corpus meum.

(2) Sacerdos in æternum, secundùm ordinem Melchisedech. *Ps.* 109. 4. *Heb.* 7. 12. 21.

(3) Talis enim decebat ut nobis esset pontifex, sanctus, innocens, impollutus, segregatus à peccatoribus, et excelsior cœlis factus: qui non habet necessitatem quotidie, quemadmodùm sacerdotes, priùs pro suis delictis hostias offerre, deindè pro populi; qui in diebus carnis suæ preces supplicationesque ad eum, qui possit illum salvum facere à morte, cum clamore valido et lacrymis offerens, exauditus est pro suâ reverentiâ. *Heb.* 7. 26. 27. *et* 5. 7.

données par la loi, mais par son propre sang et sa propre mort.

Considérons maintenant ici la sagesse merveilleuse des moyens que Dieu a employés pour le salut des hommes, et ce qu'il a fait pour se rendre ce sacrifice agréable en toutes manières. Car y ayant quatre choses à considérer principalement dans un sacrifice, comme le remarque très-bien saint Augustin, celui à qui on l'offre, celui qui l'offre, ce que l'on offre, et pour qui on l'offre : la sagesse infinie de Dieu a disposé ici les choses de telle sorte, que celui qui offre ce sacrifice pour nous réconcilier avec Dieu, est la même chose que celui à qui il est offert ; que de plus, il est lui-même le sacrifice ; et qu'enfin il s'unit tellement à ceux pour qui il l'offre, qu'il est aussi la même chose qu'eux. Aussi ce sacrifice a-t-il été d'un si grand prix, que non-seulement il a satisfait suffisamment au Père éternel pour nos péchés et pour ceux de tout le monde, suivant ces paroles de saint Jean : *Il est la propitiation pour nos péchés ; et non-seulement pour les nôtres, mais pour ceux de tout le monde* (1) ; mais qu'il auroit été capable de satisfaire pour les péchés d'un million de mondes. Ce n'est pas seulement, disent les théologiens et les saints, une satisfaction suffisante : c'est une compensation surabondante ; c'est un paiement qui excède de beaucoup la dette ; c'est une réparation qui plaît bien davantage au

(1) Ipse est propitiatio pro peccatis nostris ; non pro nostris autem tantùm, sed et pro totius mundi. 1. *Joan.* 2. 2.

Père éternel, que l'offense ne lui avoit déplu. De sorte que comme Jésus-Christ est en même temps et le sacrifice et celui qui l'offre, ce sacrifice ne perd rien de sa valeur et de son mérite, pour être offert par les mains d'un mauvais prêtre, et ne laisse pas pour cela d'être toujours également profitable à ceux pour qui il est offert : de même que l'aumône que vous feriez par les mains d'un méchant homme, n'en seroit pas pour cela moins bonne, ni moins méritoire pour vous. Ce sacrifice, dit le concile de Trente, est le même que celui qui a été offert autrefois sur la croix : c'est la même hostie, et celui qui s'offrit alors est encore le même qui s'offre tous les jours par les mains des prêtres ; il n'y a que la manière de l'offrir qui soit différente (1) : et cette différence consiste en ce que le sacrifice qui fut offert sur la croix fut sanglant (2), car alors Jésus-Christ étoit passible et mortel ; et que celui qui s'offre tous les jours sur les autels, est non-sanglant, parce que Jésus-Christ *étant ressuscité des morts, ne peut plus mourir, et que la mort n'a plus d'empire sur lui* (3). Or le Sauveur du monde, dit le Concile, s'étant offert en sacrifice pour nous sur la croix, n'a pas voulu que ce sacrifice se ter-

(1) Una enim eademque est hostia, idemque nunc offerens sacerdotum ministerio, qui seipsum tunc in cruce obtulit, solâ offerendi ratione diversâ. *Concil. Trid. Sess.* 22. *c.* 2.

(2) Cruentum sacrificium. *Ibid.*

(3) Christus resurgens ex mortuis, jam non moritur; mors illi ultrà non dominabitur. *Rom.* 6. 9.

minât là : mais parce qu'il étoit *prêtre dans toute l'éternité* (1), il a voulu que ce sacrifice se continuât toujours dans l'Eglise ; et comme il étoit prêtre *selon l'ordre de Melchisédech* (2) qui offroit à Dieu du pain et du vin en sacrifice ; il a voulu que ce sacrifice se fît sous les espèces du pain et du vin. C'est pourquoi, *la nuit qu'il fut trahi, il prit du pain*, dit l'Apôtre, *et rendant grâces à Dieu, il le rompit, et le donna à ses disciples* (3). Lorsque les hommes cherchoient à lui donner la mort, il cherchoit à leur donner la vie ; et pour s'accommoder à leur portée, il voulut laisser à son épouse l'Eglise visible, un sacrifice visible, qui non-seulement nous représentât et nous rappelât en mémoire le sacrifice sanglant de la croix, mais qui eût aussi la même vertu pour la rémission de nos péchés et pour notre réconciliation avec Dieu, et qui fût effectivement le même sacrifice. Ainsi il consacra son corps et son sang précieux sous les espèces du pain et du vin, convertissant le pain en son corps, et le vin en son sang ; et sous ces espèces il s'offrit au Père éternel. Ce fut là, disent les docteurs, la première messe qui ait été célébrée ; et ce fut alors qu'il institua ses disciples prêtres du nouveau testament, et que par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi* (4), il leur commanda à eux et à leurs

---

(1) Sacerdos in æternum. *Ps.* 109. 4.

(2) Secundùm ordinem Melchisedech. *Ibid.*

(3) In quâ nocte tradebatur, accepit panem, et gratias agens, fregit, deditque discipulis suis. 1. *Cor.* 11. 23. 24.

(4) Hoc facite in meam commemorationem. *Luc.* 22. 19.

successeurs au sacerdoce, d'offrir ce sacrifice adorable. C'est pourquoi quelques-uns regardent la fête du saint sacrement comme la plus grande de toutes celles que l'Eglise célèbre : car toutes les autres ne sont qu'une représentation et un souvenir des mystères ou de l'incarnation, ou de la nativité, ou de la résurrection, ou de l'ascension; et alors le Fils de Dieu ne se fait point homme de nouveau, il ne recommence point à naître, il ne ressuscite point, il ne monte point de nouveau au ciel. Mais la fête du saint sacrement n'est pas un simple souvenir et une simple représentation de ce mystère adorable : c'en est aussi le renouvellement effectif, toutes les fois que le prêtre dit les paroles de la consécration; et le même sacrifice qui fut offert lorsque Jésus-Christ mourut pour nous sur la croix, se renouvelle tous les jours sur nos autels.

Considérons ici quel a eté l'amour de Jésus-Christ pour les hommes, et combien nous lui sommes redévables : car il ne s'est pas contenté de s'être offert une fois en sacrifice pour nos péchés sur la croix; il a voulu encore demeurer ici-bas en sacrifice, afin que non pas une fois, mais toutes les fois que nous voudrions, et tous les jours, jusqu'à la fin du monde, nous eussions en lui le plus agréable sacrifice que nous pussions jamais offrir au Père éternel pour nos péchés, et le plus digne présent que nous pussions lui faire pour l'apaiser. Que seroit-ce du peuple chrétien sans ce sacrifice de

propitiation? *Nous aurions été traités comme Sodome et Gomorrhe* (1), et Dieu nous auroit déjà punis, comme le méritent nos péchés. Le propre de ce sacrifice, dit S. Thomas (2), est d'apaiser Dieu ; et c'est ce que nous exprime l'Apôtre par ces paroles : *Il s'est offert pour nous à Dieu, pour être une offrande, et une victime d'une odeur agréable* (3). De même que parmi les hommes, la considération d'un service ou d'un présent fait quelquefois pardonner l'injure qu'on a reçue ; de même ici, la considération du présent que nous faisons à Dieu, et du sacrifice que nous lui offrons, suffit pour l'apaiser, et pour l'obliger à nous regarder avec des yeux de miséricorde. Si vous vous fussiez trouvé au pied de la croix à la mort du Sauveur, et qu'il fût tombé sur vous quelques gouttes de son précieux sang, quelle consolation n'eussiez-vous point ressentie au fond de l'âme, et quelle espérance n'en eussiez-vous point conçue pour votre salut? Un malheureux qui n'avoit fait que voler toute sa vie, se sentit si rempli de confiance à cette vue, que tout d'un coup, de voleur public, il devint un saint, et de la croix où il étoit attaché, il s'éleva à la jouissance de la gloire. Or le même Fils de Dieu qui s'offrit alors pour nous sur la croix, s'offre encore tous les jours pour nous sur les autels ; et le sacri-

(1) Quasi Sodoma fuissemus, et quasi Gomorrha similes essemus. *Isai.* 1. 9.

(2) *S. Thom.* 3. *p. q.* 49. *art.* 4.

(3) Tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. *Eph.* 5. 2.

fice qui s'accomplit tous les jours dans nos églises, est d'un aussi grand prix et d'une aussi grande vertu, que celui qui s'est consommé sur le Calvaire. Aussi l'Église a-t-elle accoutumé de dire, *que l'ouvrage de notre rédemption s'exerce toutes les fois qu'on célèbre la mémoire de cette victime* (1) : les fruits et les grâces du sacrifice sanglant de la croix se communiquant à nous par le sacrifice non-sanglant de la messe.

Ce sacrifice est au reste d'un prix si inestimable, qu'il ne peut être offert qu'à Dieu seul, comme le remarque le concile de Trente, qui dit que quoiqu'on ait coutume de dire la messe en l'honneur des Saints, ce n'est point toutefois aux Saints que le sacrifice de la messe est offert : car le prêtre ne dit point : *Je vous offre, ô saint Pierre*, ou *je vous offre, ô saint Paul* (2) ; mais seulement : *Je vous offre, ô Seigneur*, rendant grâces à Dieu des victoires et des couronnes que les Saints ont remportées par sa grâce, et implorant leur protection, *afin que ceux dont nous célébrons la mémoire en terre, daignent intercéder pour nous dans le ciel* (3).

De sorte donc que ce mystère adorable est un sacrement et un sacrifice tout ensemble, quoiqu'il y ait une grande différence entre

(1) Quoties hujus hostiæ commemoratio celebratur, opus redemptionis nostræ exercetur. *In orat. secr. Dom. 9. post Pentecost.*

(2) Offero tibi, sancte Petre, vel sancte Paule apostole.

(3) Ut ipsi pro nobis intercedere dignentur in cœlis, quorum memoriam facimus in terris.

ces deux qualités de sacrement et de sacrifice. Il est sacrifice, en ce qu'il est offert à Dieu par le prêtre qui le consacre à la messe; l'essence de ce sacrifice, selon tous les théologiens, consistant dans la consécration du corps de Jésus-Christ sous les deux espèces, et dans l'oblation que le prêtre en fait; et les mêmes paroles de la consécration, qui produisent le sacrifice, servant aussi à en faire l'oblation. Comme le sacrifice sanglant que Jésus-Christ offrit pour nous sur la croix au Père éternel, fut entièrement achevé au même instant que le Sauveur rendit l'esprit : de même le sacrifice de la messe, qui est la véritable représentation de celui de la croix, et qui est effectivement le même, est essentiellement consommé, au même instant que le prêtre achève de prononcer les paroles de la consécration sur le pain et sur le vin. Car alors en vertu de ces paroles, le corps de Jésus-Christ se trouve dans l'hostie, et son sang dans le calice, dont la consécration qui se fait immédiatement après celle de l'hostie, est une vive représentation de l'effusion du sang de Jésus-Christ sur la croix, et de la séparation de son corps et de son âme, qui fut la suite de cette effusion. Mais après la consécration, et tant que durent ensuite les espèces du pain et du vin, lorsqu'il repose dans le tabernacle, lorsqu'on le porte aux malades, et lorsqu'on le reçoit à la sainte table, il n'est plus que sacrement, et n'a plus ni la qualité, ni la vertu de sacrifice. Il y a encore une autre chose à re-

marquer à ce sujet; c'est qu'en tant que sacrement, il est salutaire comme les autres sacremens à celui qui le reçoit, et il lui confère la grâce et les autres avantages qui sont particulièrement attachés à ce sacrement. Mais en tant que sacrifice, il est salutaire non-seulement au prêtre qui le reçoit, mais aussi à tous ceux pour qui il est offert. C'est ce que remarque le concile de Trente, quand il dit (1) que Jésus-Christ a institué ce divin mystère pour deux fins; l'une pour servir de nourriture à l'âme, en qualité de sacrement, et pour entretenir, fortifier, réparer et renouveler en elle la vie de l'esprit; l'autre, afin que l'Eglise eût un sacrifice perpétuel à offrir à Dieu, en satisfaction de nos offenses, en reconnoissance et en action de grâces de ses bienfaits, et pour obtenir de lui le remède à nos foiblesses, et son secours dans les nécessités publiques et particulières. Mais ce n'est pas seulement pour les vivans que ce sacrifice est salutaire; il l'est aussi pour ceux qui sont morts en la grâce de Dieu, et qui expient leurs fautes dans le purgatoire. Il y a encore plus; c'est que de même que le prêtre en disant la messe, offre ce sacrifice et pour lui et pour les autres; de même ceux qui y sont présens, peuvent l'offrir aussi avec lui et pour eux et pour les autres. Car comme lorsqu'une ville envoie quelque présent à un prince par des députés, tous les habitans ont part à l'offre

---

(1) *Ubi suprà.*

du présent, quoiqu'il n'y en ait qu'un d'entr'eux qui porte la parole : de même dans le sacrifice de la messe, quoiqu'il n'y ait que le prêtre qui parle, et qui offre ce sacrifice, tous les assistans ne laissent pas d'y avoir part. Il est vrai que pour ce qui est des députés d'une ville, chacun d'eux pourroit porter la parole, quoiqu'il n'y en ait qu'un qui soit choisi pour la porter, et qu'ici il n'en est pas de même : car il n'appartient uniquement qu'au prêtre, qui a été choisi de Dieu, de consacrer et de célébrer ; mais cela n'empêche pas que tous ceux qui assistent à cet adorable sacrifice ne l'offrent aussi avec lui. C'est ce que le prêtre dit précisément dans ces paroles de l'offertoire : *Mes frères, priez, afin que mon sacrifice et le vôtre soit agréable devant Dieu le Père tout-puissant* (1) ; et dans ces autres du canon de la messe : *Pour qui nous vous offrons ce sacrifice, ou qui vous l'offrent* (2). Cette considération devroit être un puissant motif, pour exciter tout le monde à assister à la messe ; et c'est de quoi nous parlerons plus particulièrement dans le chapitre suivant.

---

(1) Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat apud Deum patrem omnipotentem.

(2) Pro quibus, tibi offerimus, vel qui tibi offerunt.

CHAPITRE XV.

Comment il faut entendre la messe.

Ce que nous avons dit semble nous obliger à parler de la manière dont il faut entendre la messe; c'est pourquoi nous toucherons ici trois choses principales, que nous pouvons faire toutes trois pendant la messe, et que nous devons adopter avec respect, puisque c'est l'Eglise elle-même qui nous les propose. Premièrement, il faut supposer que la messe, comme nous l'avons déjà dit, est une représentation de la passion et de la mort de Jésus-Christ, qui a voulu renouveler par là dans notre esprit la mémoire de son amour et de ses souffrances, pour nous exciter par ce souvenir à l'aimer et à le servir avec plus d'ardeur, et pour nous empêcher de tomber dans l'ingratitude des Hébreux, *qui oublièrent le Dieu qui les avoit sauvés* (1).

Sur ce principe, une des meilleures choses auxquelles nous puissions nous appliquer pendant la messe, est de considérer avec attention les mystères de la passion qui nous y sont représentés, et de nous exciter par cette vue, à produire des actes d'amour de Dieu, et à former une ferme résolution de le servir. Or comme l'intelligence de toutes

(1) Qui obliti sunt Deum, qui salvavit eos, qui fecit magnalia in Ægypto. *Ps.* 105. 21.

les choses qui se font et qui se disent à la messe, peut extrêmement contribuer à cela, il est à propos d'expliquer ici auparavant ce qu'elles signifient, afin que cette connoissance fasse que nous nous attachions davantage à la méditation des saints mystères qu'elles représentent. Car il ne se dit aucune parole à la messe; il ne s'y fait aucune action, aucune cérémonie, qui ne marque quelque chose de saint et de mystérieux; et les ornemens mêmes dont le prêtre est revêtu à l'autel, ont aussi une signification mystérieuse. *L'amict*, qui est un linge que le prêtre met autour de son cou, et qui lui couvre les épaules, représente le voile dont les soldats couvrirent le visage du Fils de Dieu, lorsqu'en le frappant ils lui disoient: *Prophétise-nous qui est celui qui t'a frappé* (1). *L'aube* marque la robe blanche dont Hérode le fit revêtir par moquerie, quand il le renvoya à Pilate. *La ceinture* représente les cordes dont il fut lié, lorsqu'il fut pris dans le jardin, et les fouets dont il fut déchiré par le commandement de Pilate. *Le manipule* signifie les cordes dont il fut attaché à la colonne dans le prétoire; et il se met au bras gauche, qui est le côté du cœur, pour nous marquer que c'est l'excès de son amour qui lui a fait souffrir cette cruelle flagellation pour nos péchés, et que nous devons répondre à cet amour par toute la tendresse de notre cœur. *L'étole* représente la

---

(1) Prophetiza, quis est, qui te percussit. *Luc.* 22. 64.

corde qu'on lui jeta au cou lorsqu'il portoit sa croix. *La chasuble* signifie, selon quelques-uns, la robe de pourpre dont on le revêtit pour se moquer de lui; ou selon quelques autres, la tunique sans couture qu'on lui ôta pour le crucifier. L'entrée du prêtre dans la sacristie, pour se revêtir des habits sacerdotaux, représente la descente du Fils de Dieu dans les flancs de la sainte Vierge, où il se revêtit de notre chair et de notre humanité, pour aller célébrer le sacrifice de la croix. Le chœur qui chante *l'introït*, quand le prêtre sort de la sacristie, nous représente les anciens patriarches qui attendoient la venue du Messie, et qui la demandoient à Dieu par ces paroles : *Envoyez, Seigneur, l'agneau dominateur de la terre* (1). *Que ne vous plaît-il de faire entr'ouvrir les cieux, et de descendre* (2) ? Et l'on répète une seconde fois l'*introït*, pour marquer la sainte impatience qu'ils avoient, et les fréquentes prières qu'ils faisoient à Dieu pour ce sujet. Le *confiteor* que le prêtre dit ensuite, comme homme pécheur, signifie que Jésus-Christ a bien voulu se charger de nos péchés, et satisfaire pour nos péchés; et qu'il a voulu paroître pécheur, et être tenu pour pécheur, afin que nous fussions justes et saints. Le *Kyrie, eleïson*, qui veut dire, *Seigneur, ayez pitié de nous*, nous représente l'état misérable où nous étions avant la venue du Sauveur.

(1) Emitte, Domine, agnum dominatorem terræ. *Isai.* 16. 1.
(2) Utinam dirumperes cœlos, et descenderes! *Is.* 64. 1.

Il seroit long de marquer en détail la signification de chaque parole et de chaque cérémonie; mais enfin il n'y en a aucune qui ne signifie quelque chose de mystérieux. Les divers signes de croix, par exemple, que le prêtre fait sur l'hostie et sur le calice, nous marquent les diverses souffrances de Jésus-Christ sur la croix; et l'élévation qui se fait de l'hostie et du calice après la consécration, afin que le peuple adore le corps et le sang du Fils de Dieu, se fait encore outre cela, afin de nous représenter ce que firent les Juifs lorsqu'ils élevèrent la croix du Sauveur, pour l'exposer à la vue de tout le peuple. Chacun peut à son choix s'attacher à considérer un ou deux de ces mystères, selon l'idée que nous venons d'en donner; et surtout il faut tâcher de se rendre cette méditation profitable, en s'excitant de tout son pouvoir à correspondre à l'amour et aux bienfaits du Fils de Dieu; ce qui sera beaucoup plus utile, que de passer légèrement sur plusieurs mystères. Or voilà le premier exercice de dévotion auquel on peut s'appliquer durant la messe.

Le second exercice de dévotion, et la seconde manière d'entendre la messe est encore très-utile et très-convenable; et pour bien comprendre ce que c'est, il faut supposer deux choses que nous avons déjà marquées dans le chapitre précédent. La première, que la messe est non-seulement un souvenir et une représentation de la passion de Jésus-Christ et du sacrifice où il s'offrit

sur la croix au Père éternel pour nos péchés; mais que c'est réellement le même sacrifice qu'alors, et qu'il est de même vertu et de même prix. La seconde, que quoiqu'il n'y ait que le prêtre qui parle dans ce sacrifice, et que ce soit lui seul qui l'offre, tous ceux qui y assistent ne laissent pas de l'offrir aussi conjointement avec lui. Cela étant, je dis que la meilleure manière d'entendre la messe, est de se joindre au prêtre dans le sacrifice, et de s'attacher à le suivre et à l'imiter en tout ce qu'il fait, nous mettant dans l'esprit ce qui est vrai, que nous sommes alors tous assemblés dans l'église, non-seulement pour entendre la messe, mais encore pour offrir conjointement avec lui le sacrifice adorable du corps et du sang de Jésus-Christ. Aussi, afin que le peuple puisse s'y disposer comme le prêtre avec toute la préparation que l'Église demande, il est ordonné au prêtre de prononcer d'une voix distincte et un peu élevée tout ce qui regarde cette préparation, laquelle est si sagement instituée, que tout ce qui s'y fait et tout ce qui s'y dit n'est que pour mieux disposer le prêtre et les assistans à offrir ce sacrifice adorable avec toute la révérence et toute la piété possible.

Pour réduire ceci plus facilement en pratique, il faut observer que la messe a trois parties principales, dont la première qui est depuis l'*introït* jusqu'à l'*offertoire*, n'est que pour préparer les fidèles à offrir dignement ce sacrifice. Cela se fait premièrement par les versets des Psaumes, et par le *confiteor*

que le prêtre récite avant que de monter à l'autel; et ensuite par la fréquente répétition de cette prière, *Kyrie, eleïson,* laquelle, outre qu'elle signifie l'état misérable où nous étions avant la venue de Jésus-Christ, nous marque aussi que dans tout ce que nous demandons à Dieu, nous ne devons jamais fonder notre espérance que sur sa seule miséricorde. On récite ensuite le *gloria in excelsis*, pour glorifier Dieu de l'incarnation de son Fils unique, et pour lui rendre grâces d'un si grand bienfait; après on dit l'oraison: sur quoi il faut remarquer que le prêtre dit *oremus*, *prions*, et non pas *oro*, *je prie*, parce qu'en effet tous les assistans doivent prier avec lui, et qu'il prie aussi au nom de tous. Or afin que cela se fasse avec plus de ferveur, le prêtre tourné vers le peuple, invoque auparavant l'assistance du Saint-Esprit par ces paroles, *Dominus vobiscum, le Seigneur soit avec vous;* à quoi le peuple répond, *Et cum spiritu tuo, et avec votre esprit aussi.* *L'épître* signifie la doctrine de l'ancien testament, et celle de saint Jean-Baptiste, qui fut comme la préparation de celle de l'Evangile. Le *graduel*, qui se dit après *l'épître*, marque la pénitence que fit le peuple après la prédication de saint Jean; et *l'alleluia* qu'on récite après le *graduel*, marque la joie de l'âme lorsqu'elle a obtenu le pardon de ses péchés par le moyen de la pénitence. *L'Evangile* signifie la doctrine que Jésus-Christ a enseignée: le prêtre avant que de le lire, fait le signe de la croix sur

le livre, parce que c'est Jésus-Christ crucifié qu'il doit nous prêcher; et il fait ensuite le signe de la croix sur son front, sur sa bouche et sur son estomach : ce que le peuple fait aussi de même, et ce qui est comme une déclaration publique que font tous les chrétiens, de porter Jésus-Christ dans leur cœur, et une promesse solennelle de le confesser de bouche devant tout le monde, et de mourir dans cette confession. On allume les cierges à l'Evangile, pour marquer que cette doctrine est la lumière de nos âmes, la lumière que le Fils de Dieu a apportée au monde, *pour la révélation des gentils, et la gloire du peuple d'Israël* (1); et on entend l'Evangile debout, pour marquer la promptitude avec laquelle nous devons être toujours prêts à obéir et à le défendre. On récite ensuite le *credo*, qui contient les principaux points et les principaux mystères de notre foi, et qui est le fruit que nous tirons de la doctrine de l'Evangile; et c'est là que finit la première partie de la messe, qui autrement est appelée la messe des catéchumènes, parce que c'étoit autrefois tout ce que les catéchumènes, soit juifs, soit gentils, avoient permission d'entendre, pour s'instruire dans la parole de Dieu.

La seconde partie de la messe est renfermée depuis *l'offertoire*, jusqu'au *pater noster*; ce qui est proprement appelé la messe du sacrifice, à laquelle les seuls chré-

---

(1) Lumen ad revelationem gentium, et gloriam plebis tuæ Israël. *Luc.* 2. 32.

tiens peuvent assister : c'est pourquoi anciennement le diacre avoit accoutumé de commander alors tout haut aux catéchumènes de sortir, en disant: *Ite, missa est;* comme pour leur faire entendre que l'on alloit alors commencer la messe, c'est-à-dire, le sacrifice auquel il ne leur étoit pas permis d'être présens. Cette partie de la messe est la principale des trois, parce qu'on y fait la consécration, et que le prêtre y offre le sacrifice de propitiation au Père éternel. Aussi commence-t-il à garder dès-lors le silence, comme approchant déjà du temps du sacrifice, et à dire tout bas les oraisons, en sorte que les assistans ne puissent pas les entendre; et cela à l'imitation de Jésus-Christ, qui un peu avant sa passion, se retira dans la ville d'Ephrem, proche du désert, et cessa pendant quelque temps de se montrer en public (1). Le prêtre, sur le point d'offrir le sacrifice à Dieu, se lave les mains pour nous donner à entendre avec quelle pureté nous devons nous approcher de ce sacrifice. Ensuite il se tourne vers le peuple, en recommandant aux assistans de prier Dieu avec lui, afin que ce sacrifice soit agréable à la majesté divine (2); et après avoir récité quelques prières tout bas, il interrompt le silence de nouveau par la préface, qu'il dit à haute voix, et qui est une préparation plus particulière, par laquelle il se dispose à ce

(1) *Joan.* 11. 54.

(2) Orate, fratres, ut meum ac vestrum sacrificium acceptabile fiat, etc.

sacrifice, et y dipose en même temps les fidèles. Pour cet effet, il les exhorte à élever leur cœur à Dieu, et à lui rendre grâces d'être descendu du ciel en terre, pour se revêtir de notre chair, et pour nous racheter par sa mort; et il le glorifie par ces paroles: *Saint, Saint, Saint, le Seigneur, le Dieu des armées* (1), qui sont celles qu'Isaïe et saint Jean disent que les esprits bienheureux répètent incessamment dans le ciel, et par ces autres: *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur; louange et gloire à celui qui est au plus haut des cieux* (2), qui sont des paroles de joie et d'acclamation, dont le peuple se servit à l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Ensuite on commence le *canon* de la messe, dans lequel le prêtre prie le Père éternel, par les mérites de son Fils unique, d'agréer le sacrifice qu'il lui présente pour toute l'Eglise en général, pour le pape, pour l'évêque et pour le souverain. Après cela il prie en secret pour les autres personnes qu'il comprend dans le premier *memento*, qu'on appelle le *memento* pour les vivans; et après avoir offert ce sacrifice à leur intention, il l'offre encore particulièrement pour tous les assistans (3). De sorte que c'est une chose très-avantageuse d'assister à la messe, parce que

---

(1) Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dominus Deus Sabaoth. *Isai.* 6. 3.

(2) Benedictus qui venit in nomine Domini: Hosanna in excelsis. *Matth.* 21. 9.

(3) Et omnium circumstantium.

ceux qui y assistent ont plus de part que les autres aux dons de Dieu. L'abbé Ruper dit que c'est assister aux funérailles de Jésus-Christ que d'assister à la messe; mais pour se rendre digne des grâces que Dieu communique à ceux qui y assistent, il faut y assister dans le même esprit que la Vierge, saint Jean, la Magdelaine et le bon larron assistoient à la mort de Jésus-Christ. On fait ensuite la consécration, en quoi consiste proprement le sacrifice; et c'est alors qu'il est offert pour tous ceux dont on a fait mention dans le *memento*.

Or je dis maintenant, que comme le sacrifice de la messe est offert pour tous les assistans, la meilleure espèce de dévotion que l'on puisse avoir alors, est de s'appliquer attentivement à tout ce que dit ou fait le prêtre, et de faire et dire de son côté les mêmes choses, autant qu'il est possible. De sorte que quand le prêtre fait le *memento* pour les vivans, il est bon que chacun fasse aussi le sien en particulier, en priant Dieu pour ceux qui sont encore dans cette terre d'exil; et lorsque le prêtre fait le *memento* pour les défunts, il est aussi à propos de le faire alors, et de prier Dieu pour eux conjointement avec lui. Saint François de Borgia se servoit en cela de la méthode suivante; c'est qu'après avoir considéré ce sacrifice, comme représentant celui que Jésus-Christ offrit sur la croix, et étant effectivement le même, il appliquoit son *memento* à chacune des cinq plaies de notre Sauveur. A la plaie

de

de la main droite, il recommandoit à Dieu le pape, les cardinaux, les évêques, les pasteurs et tout le clergé. A la plaie de la main gauche, il recommandoit à Dieu le souverain, les magistrats et toutes les puissances séculières. A la plaie du pied droit, il recommandoit tous les ordres religieux, et particulièrement la compagnie de Jésus. A la plaie du pied gauche, il prioit pour ses parens, ses amis, ses bienfaiteurs, et généralement pour tous ceux qui s'étoient recommandés à ses prières. Mais quant à la plaie du côté, il se la réservoit, et il s'enfonçoit *dans les trous de cette pierre, et dans les ruines de cette muraille* (1) demandant pardon à Dieu de ses péchés, et lui demandant en même temps le secours et les grâces dont il avoit besoin. Par ce moyen il offroit le sacrifice de la messe pour toutes ces choses-là ensemble, et pour chacune séparément, comme s'il ne l'eût offert que pour une seule; l'offrant de plus en particulier pour les personnes pour qui il disoit la messe, ou par obligation, ou par dévotion, et toujours avec intention que toute la part qui leur pouvoit appartenir de cet adorable sacrifice leur fût appliquée, sans qu'ils pussent en être frustrés par l'offrande qu'il en faisoit pour les autres. Il en usoit de même à l'égard du *memento* pour les morts, offrant ce sacrifice, premièrement pour les âmes de ceux

(1) In foraminibus petræ, in cavernâ maceriæ. *Cant.* 2. 14.

à l'intention desquels il célébroit; secondement, pour les âmes de ses parens; en troisième lieu, pour celles des religieux de la Compagnie; ensuite pour celles de ses amis, de ses bienfaiteurs, de ceux qu'on lui avoit recommandés, et de tous ceux à qui il avoit quelque obligation; enfin, pour toutes les âmes qui étoient les plus destituées de toute sorte de secours particulier, ou qui souffroient davantage, ou qui étoient plus prêtes à sortir du purgatoire, ou pour lesquelles il y avoit plus de charité de prier. Chacun peut suivre cette méthode, ou quelque autre semblable, selon qu'il jugera le plus à propos; surtout il faut offrir ce sacrifice pour trois choses qui nous sont d'une plus étroite obligation que tout le reste. La première, en action de grâces des bienfaits que nous avons reçus de la main de Dieu, tant en général qu'en particulier; la seconde, en satisfaction et en compensation pour nos péchés; et la troisième, pour demander à Dieu le remède à nos misères, et pour obtenir de nouvelles grâces de lui. Or en offrant tous les jours à Dieu ce sacrifice pour ces trois choses, il est bon de l'offrir non-seulement pour soi-même, mais aussi pour tout le monde en général : et pour cet effet, il faut l'offrir, non-seulement en action de grâces des bienfaits qu'on en a reçus en son particulier, mais aussi en remercîment de toutes les faveurs qu'il a faites et qu'il fait tous les jours à tous les hommes; non-seulement en satisfaction pour ses propres péchés, mais

aussi en expiation de tous les péchés du monde, puisqu'il est plus que suffisant pour y satisfaire envers le Père éternel; non-seulement enfin pour demander à Dieu les grâces particulières dont on a besoin, mais pour implorer aussi son secours sur toute l'Eglise en général. De cette sorte on se conforme davantage avec ce que fait le prêtre : outre que la charité et le zèle des âmes demandent que non-seulement on ait soin de soi en particulier, mais qu'on s'intéresse aussi pour le bien général de toute l'Eglise. Et que peut-on faire de mieux que d'offrir ce sacrifice pour toutes les choses pour lesquelles Jésus-Christ l'a offert lui-même sur la croix? Il sera bon aussi que tous les jours à la messe, nous nous offrions en sacrifice avec lui au Père éternel pour ces mêmes choses, sans laisser rien en nous à lui offrir; car quoique nos actions soient d'elles-mêmes de peu de valeur et de mérite, cependant étant jointes aux mérites et à la passion de Jésus-Christ et étant teintes dans son sang, elles deviennent d'un très-grand prix, et sont extrêmement agréables à Dieu.

Saint Chrysostome dit qu'il n'y a point de temps plus propre pour négocier avec Dieu, que le temps de ce sacrifice divin; que les anges prennent cette conjoncture, comme la plus favorable qu'ils puissent trouver, pour lui demander des grâces en faveur des hommes, et que c'est alors qu'ils prient pour nous avec plus d'instance et plus d'ar-

deur (1). Il ajoute que les chœurs des anges assistent à ce sacrifice prosternés devant la majesté divine; et qu'au moment qu'il est offert, ces messagers célestes volent aussitôt pour faire ouvrir les prisons du purgatoire, et pour faire exécuter tout ce qu'il a plu à Dieu d'accorder alors aux prières des fidèles et au mérite de son Fils. De sorte que nous devons ménager soigneusement une occasion si précieuse, et tâcher d'en profiter en offrant tous les jours avec le prêtre ce sacrifice adorable, dans une ferme confiance que par ce moyen nous pourrons apaiser la colère du Père éternel, satisfaire pour nos péchés, et obtenir les grâces que nous lui demanderons.

La troisième espèce de dévotion regarde la troisième partie de la messe, qui dure depuis le *pater* jusqu'à la fin. Le prêtre communie dans cette troisième partie; et toutes les oraisons qu'il récite après la communion sont des actions de grâces pour le bienfait inestimable qu'il a reçu: ainsi ce que doivent faire alors ceux qui assistent à la messe, c'est de suivre et d'imiter en cela le prêtre, autant qu'il leur est possible. Il est vrai que nous ne pouvons pas communier réellement à chaque messe: mais nous pouvons y communier en esprit; et c'est là une espèce de dévotion très-sainte et très-utile, de communier

---

(1) Tempore illo angeli Domino genuflectunt, et archangeli rogant et habent sibi tempus id idoneum oblationem auxiliatricem. *Chrys. hom.* 28. *ad Pop. Ant. et hom.* 3. *de incomprehensibili Dei nat.*

spirituellement pendant que le prêtre communie réellement sous les deux espèces. Or la communion spirituelle consiste à avoir un désir ardent de recevoir ce sacrement adorable, suivant ces paroles de Job appliquées à Jésus-Christ : *Les gens de ma maison*, c'est-à-dire, les véritables chrétiens qui craignent Dieu, *ont dit : Qui nous donnera de sa chair pour nous rassasier* (1) *?* Car de même que quand on a une grande faim, on dévore les viandes des yeux ; de même il faut dévorer des yeux de l'esprit cette viande céleste : il faut quand le prêtre ouvre la bouche pour recevoir le corps de Jésus-Christ, ouvrir en même temps la bouche de l'âme, avec un désir ardent de recevoir cette manne divine, et il faut en savourer longtemps les douceurs dans son esprit. De cette sorte, Dieu satisfera les désirs de votre cœur, et il les satisfera avec augmentation de grâce et de charité, suivant ces paroles du Psalmiste : *Ouvrez votre bouche, et je la remplirai* (2).

Le concile de Trente remarque au reste à ce sujet, qu'afin que le désir de communier devienne une communion spirituelle, il faut qu'il procède d'une vive foi accompagnée de charité ; c'est-à-dire, qu'il faut que celui qui a ce désir soit alors dans la grâce de Dieu, pour pouvoir s'unir spiri-

(1) Si non dixerunt viri tabernaculi mei, *id est, boni christiani et timorati* : Quis det de carnibus ejus, ut saturemur ! *Job*. 31. 31.

(2) Dilata os tuum, et implebo illud. *Ps*. 80. 11.

tuellement avec Jésus-Christ et jouir du fruit que cette union produit. Car pour celui qui seroit en état de péché mortel, non-seulement il ne communieroit pas spirituellement, mais le désir qu'il auroit de communier en cet état, seroit un autre péché mortel. Que s'il ne formoit ce désir que conditionnellement, et en cas qu'il fût hors de péché, véritablement ce désir seroit toujours bon et louable; mais ce ne seroit pas pour cela une communion spirituelle, parce qu'on ne peut communier spirituellement qu'on ne soit en grâce. L'état de grâce est donc absolument nécessaire pour la communion spirituelle; mais aussi quand on est en cet état, on communie spirituellement toutes les fois qu'on en a un ardent désir; Dieu communiquant toujours à ceux qui ont ce désir, les grâces qu'il a coutume de répandre sur ceux qui communient réellement sous les espèces. Il peut même arriver quelquefois que celui qui ne communie qu'en esprit, reçoive plus de grâce que celui qui communie réellement, même en état de grâce. Car quoiqu'il soit vrai que la communion sacramentelle soit d'elle-même d'un plus grand prix et d'un plus grand avantage que la spirituelle, parce qu'en qualité de sacrement elle confère la grâce, par une vertu qui lui est propre(1), ce que ne fait point la communion en esprit; il est vrai aussi néanmoins qu'on peut avoir un désir si ardent de communier, et

(1) Ex opere operato.

que ce désir peut être accompagné de tant de respect et d'humilité, qu'on reçoive par ce moyen plus de grâce qu'une autre personne qui communieroit réellement, mais avec de moindres dispositions. Ce qu'il y a encore d'avantageux dans la communion spirituelle, c'est que comme elle ne paroît aux yeux de personne, elle est exempte du péril de la vaine gloire, auquel la communion sacramentelle, qui se fait aux yeux de tout le monde, peut être sujette. La spirituelle a même ce privilége par-dessus l'autre, qu'on peut la renouveler plus souvent : car la communion sacramentelle peut se recevoir une fois la semaine, ou tout au plus une fois le jour ; mais la communion spirituelle peut se faire plusieurs fois le jour : et c'est une pieuse coutume de beaucoup de personnes de communier en esprit, non-seulement tous les jours à la messe, mais toutes les fois qu'il visitent le saint sacrement. C'est encore une manière très-sainte de communier en esprit, que celle dont se servent quelques serviteurs de Dieu ; et nous la rapporterons ici, pour l'instruction de ceux qui voudront la mettre en pratique. Lorsque vous entendez la messe, ou que vous visitez le saint sacrement, enfin toutes les fois que vous avez envie de communier spirituellement, excitez en vous-même un ardent désir de recevoir ce sacrement adorable, et élevez votre cœur à Dieu, en disant : O mon Dieu, que n'ai-je l'âme assez pure et assez nette pour vous recevoir ! Que ne puis-je être digne de

vous recevoir tous les jours, et de vous porter continuellement dans mon sein ! Que je serois heureux, ô mon Dieu ! que je serois comblé de biens, si je pouvois mériter de vous recevoir chez moi ! Mais il n'est pas nécessaire pour cela que vous y veniez sous les espèces du sacrement; vous n'avez qu'à me regarder pour m'enrichir des trésors de votre grâce, vous n'avez qu'à vouloir, et c'est assez : commandez, Seigneur, et je serai justifié. Après cela dites avec le centenier: *Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison; mais dites seulement une parole, et mon âme sera guérie* (1). S'il ne falloit autrefois que regarder le serpent d'airain, pour être guéri de la morsure des serpens, il me suffira aussi de vous regarder avec une foi vive et pure, et avec un désir ardent de vous recevoir, pour être guéri de toutes les plaies de mon âme. Il sera bon d'ajouter ensuite l'antienne, *O banquet sacré, où Jésus-Christ est le mets que l'on reçoit;* avec le verset, *Vous leur avez donné le pain du ciel* (2), et l'oraison ordinaire du saint sacrement, *Seigneur, qui sous ce sacrement adorable nous avez laissé la mémoire de votre passion* (3).

(1) Domine, non sum dignus, ut intres sub tectum meum, sed tantùm dic verbo, et sanabitur anima mea. *Matth.* 8. 8.

(2) Panem de cœlo præstitisti eis.

(3) Deus, qui nobis sub sacramento mirabili passionis tuæ memoriam reliquisti, etc.

CHAPITRE XVI.

Quelques exemples touchant l'avantage qu'il y a d'entendre tous les jours la messe, et le soin que les prêtres doivent avoir de la dire tous les jours; et du respect avec lequel on doit y assister.

Le pape Pie II rapporte (1) qu'un gentilhomme de la province d'Istrie, étant continuellement combattu d'une violente tentation de désespoir qui l'incitoit à se pendre, et ayant été quelquefois sur le point d'y succomber, s'adressa à un saint religieux, pour lui découvrir l'état de son âme, et lui demander conseil. Le serviteur de Dieu, après l'avoir consolé et fortifié du mieux qu'il put, lui conseilla d'avoir un prêtre en sa maison, qui lui dît tous les jours la messe; et le gentilhomme ayant goûté ce conseil, le mit en exécution, et se retira dans un château qu'il avoit. Après y avoir demeuré un an dans un très-grand repos d'esprit, il arriva que le prêtre qu'il avoit pris avec lui, lui demanda permission d'aller dire la messe à un village voisin, où il y avoit une fête particulière: ce qu'il lui accorda facilement, dans l'intention d'y aller entendre la messe; mais une affaire qui lui survint l'arrêta insensible-

(1) *Pius II. in sua Cosmog. in descr. Europæ.*

ment jusqu'à midi. Alors, plein de frayeur de perdre la messe, et se sentant déjà tourmenté de son ancienne tentation, il sort de chez lui; et ayant rencontré en son chemin un paysan du village où il alloit, qui lui dit que toutes les messes y étoient dites, ce fut une nouvelle si cruelle pour lui, que le voilà aussitôt à maudire son malheur, et à s'écrier que puisqu'il avoit perdu la messe, il étoit perdu. Le paysan qui le voit en cet état, lui dit qu'il ne se mette point en peine, et que s'il veut, il lui vendra la messe qu'il a entendue, et tout le mérite qu'il peut y avoir eu devant Dieu : et le gentilhomme l'ayant pris au mot, le marché fut conclu entr'eux, pour un manteau qu'il lui donna, après quoi ils se séparèrent l'un de l'autre. Il ne laissa pas cependant de continuer son chemin pour faire ses prières dans l'église; et comme il s'en retournoit chez lui après les avoir faites, il trouva le paysan pendu à un arbre à l'endroit où la simonie s'étoit faite, Dieu ayant permis que le désespoir l'emportât jusqu'à se pendre lui-même au lieu où il l'avoit commise. Ce gentilhomme, surpris d'un spectacle si étrange, qui lui faisoit comprendre le danger dont il avoit plu à Dieu de le délivrer, se mit à lui en rendre grâces, et se confirma encore davantage dans la dévotion d'entendre tous les jours la messe; et dès-lors il se trouva si entièrement délivré de la tentation dont il avoit été long-temps tourmenté, qu'il n'en ressentit plus jamais aucune attaque.

Nous lisons de sainte Elisabeth, reine de Portugal, et nièce de sainte Elisabeth, reine de Hongrie (1), qu'elle étoit si charitable envers les pauvres, qu'outre qu'elle avoit ordonné à son aumônier de ne refuser jamais l'aumône à personne, elle faisoit encore de continuelles charités par ses propres mains, ou par celles de ses autres domestiques. Comme elle se servoit d'ordinaire pour cet effet d'un de ses pages, en qui elle avoit reconnu une grande piété, il arriva qu'un autre page, soit par envie contre lui, soit pour faire le zélé auprès du roi, l'accusa d'avoir une intelligence criminelle avec la reine. De sorte que quoique le roi n'ajoutât pas absolument foi à ce rapport, cependant comme il avoit déjà du chagrin contre elle, et qu'il lui passoit des soupçons dans l'esprit, il résolut aussitôt de se défaire secrètement du page. Le moyen qu'il choisit pour cela, fut que passant dès le même jour auprès d'un lieu où l'on faisoit cuire de la chaux, il fit appeler les gens qui avoient soin d'entretenir le feu du fourneau, et leur dit que le lendemain matin il leur enverroit un page leur demander s'ils avoient exécuté ses ordres, et qu'ils ne manquassent pas de le jeter aussitôt dans le feu. Après cela il s'en retourne, et commande au page de la reine d'aller le lendemain de bonne heure faire ce message : mais Dieu qui a toujours soin des siens, permit que comme il passoit au-

(1) *Chron. S. Franc. p. 2. l. 8. c. 28.*

près d'une église pour y aller, il entendît sonner la clochette de l'élévation de la messe, ce qui l'ayant obligé d'entrer dans l'église, pour y adorer le saint sacrement, il y entendit le reste de cette messe et deux autres messes qui se dirent de suite l'une après l'autre. Cependant le roi impatient de savoir s'il avoit été obéi, voit par hasard l'autre page qui avoit accusé la reine, et lui commande d'aller en diligence demander aux gens du fourneau, s'ils avoient fait ce qu'il leur avoit ordonné. Mais à peine eurent-ils entendu ce qu'il avoit ordre de leur dire, que le prenant pour celui dont le roi leur avoit parlé, ils se saisirent de lui, et le jetèrent dans le feu. L'autre qui avoit achevé pendant ce temps-là de satisfaire à sa dévotion, leur va faire son message; et ayant reçu pour réponse qu'ils avoient exécuté les ordres du roi, il retourne rendre cette réponse au roi, qui surpris d'étonnement, et furieux de voir que la chose étoit arrivée tout au rebours de ce qu'il avoit projeté, lui demanda où il s'étoit arrêté si longtemps. Le page lui dit qu'en passant près d'une église pour aller où il lui avoit ordonné, il avoit entendu la clochette de l'élévation, et que cela l'avoit obligé d'y entrer; qu'il y étoit demeuré jusqu'à la fin de la messe, et qu'une autre messe ayant ensuite commencé, avant que celle-là fût finie, et puis une troisième avant la fin de la seconde, il les avoit entendues toutes, parce que son père en lui donnant sa bénédiction avant

que de mourir, lui avoit recommandé sur toutes choses d'entendre jusqu'à la fin toutes les messes qu'il verroit commencer. Alors le roi rentrant en lui-même, comprit que cela ne pouvoit être arrivé que par un juste jugement de Dieu, et connoissant par-là qu'il falloit que la reine fût innocente, il chassa entièrement de son esprit toutes les mauvaises impressions qu'il avoit conçues contre elle.

On raconte de deux artisans qui étoient de même métier (1), et qui demeuroient dans un même bourg, que l'un d'eux étant chargé d'un grand nombre d'enfans, et ne manquant jamais d'entendre tous les jours la messe, vivoit très-commodément de son métier; mais que l'autre au contraire, n'ayant qu'une femme à nourrir, n'entendant que très-rarement la messe, et travaillant jour et nuit, sans excepter les fêtes, avoit toutes les peines du monde à subsister. Celui-ci qui voyoit que les affaires de l'autre alloient si bien, lui demanda un jour qu'il le rencontra, où il pouvoit prendre de quoi entretenir si bien une aussi grande famille que la sienne, vu que lui qui n'avoit que sa femme et qui travailloit sans cesse, manquoit à toute heure de toutes choses. L'autre lui répondit que le lendemain il lui montreroit d'où il tiroit tout son profit; et l'étant allé prendre chez lui dès le matin, il le mena

(1) *In prompt. exempt. verb. Miss. Et Sur. in vit. S. Joan. Eleem.*

à l'église entendre la messe, après quoi il se sépara de lui, en lui disant qu'il s'en retournât à son ouvrage. Il en fit encore autant le jour suivant; mais l'étant allé prendre la troisième fois pour la même chose: Mon ami, lui dit l'autre, si je veux aller à l'église, je n'ai pas besoin que vous m'y meniez, j'en sais bien le chemin; je voulois seulement savoir le lieu où vous trouvez tant à gagner, et y aller avec vous pour voir si je pourrois aussi y trouver mon compte. Je ne sache point de lieu, répondit son compagnon, où il y ait tant à gagner pour cette vie-ci et pour l'autre, que l'église; et pour preuve de cela, ajoute-t-il, n'avez-vous jamais entendu ce que Jésus-Christ dit dans l'Evangile : *Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné de surplus* (1). Ces paroles firent comprendre à cet homme le dessein que l'autre avoit eu; et dès-lors touché de l'esprit de Dieu, il résolut de changer de vie, et d'entendre tous les jours la messe : ce qu'il observa si régulièrement et avec tant de succès pour sa fortune aussi-bien que pour son salut, qu'en peu de temps il devint très-à son aise.

Saint Antonin, archevêque de Florence, rapporte (2) que deux jeunes hommes ayant fait partie pour s'aller divertir à la chasse un jour de fête, il n'y en eut qu'un des deux

(1) Quærite ergo primùm regnum Dei et justitiam ejus, et hæc omnia adjicientur vobis. *Matth.* 6. 33.

(2) *S. Ant.* 2. *p. l.* 1. *Gel. tract.* 9. *c.* 10. § 2.

qui eut soin d'entendre la messe auparavant; et que comme ils étoient tous deux en chemin, le ciel s'obscurcit en un instant avec un mugissement si horrible, et avec des éclairs si continuels, et des éclats de tonnerre si épouvantables, qu'il sembloit que tout alloit s'abîmer. Ce qui les effrayoit le plus, c'est qu'au milieu de cela ils entendoient de temps en temps une voix qui crioit : Frappe, frappe ; mais l'air s'étant un peu éclairci, ils commençoient à se rassurer, et poursuivoient leur chemin, lorsque tout d'un coup il vint un éclat de tonnerre qui tua celui qui n'avoit point entendu la messe ce jour-là. L'autre saisi de frayeur, et tout hors de lui, ne savoit s'il devoit continuer son chemin, ou retourner sur ses pas; et comme il étoit dans ce trouble et dans cette incertitude, il entendit la même voix qui crioit : Frappe encore celui-ci; ce qui redoubla d'autant plus sa frayeur, que l'exemple de ce qui venoit d'arriver à son compagnon, étoit encore tout récent. Mais il fut rassuré bientôt après par une autre voix qu'il entendit dans l'air, et qui disoit : Je ne saurois le frapper, parce qu'il a entendu aujourd'hui l'*et verbum caro factum est.* Par ces paroles de l'Evangile de saint Jean, qui se dit d'ordinaire à la fin de chaque messe, la voix ne vouloit dire autre chose, sinon que ce jeune homme avoit entendu la messe entière ; de sorte que ce fut la messe, qu'il avoit entendue ce jour-là, qui le délivra d'une mort si épouvantable et si subite.

Nous lisons de saint Bonaventure (1), que considérant d'un côté son extrême bassesse, et de l'autre la grandeur infinie de Dieu, il passa quelques jours sans s'approcher du saint sacrement de l'autel, dans la crainte de ne pouvoir le faire avec toute la disposition qu'il falloit. Mais un jour qu'il entendoit la messe, et précisément dans le temps que le prêtre rompoit l'hostie, il en vint une partie dans sa bouche; et par cette faveur signalée que Dieu lui faisoit, il comprit que c'étoit une chose plus agréable à Dieu de s'approcher de la sainte table avec amour et avec respect, que de s'en abstenir par crainte. C'est un sentiment qu'il a laissé ensuite par écrit; et saint Thomas est aussi de même opinion (2).

On raconte de Hernand de Talavera, premier archevêque de Grenade, que les rois Ferdinand et Isabelle l'ayant chargé des plus importantes affaires des royaumes de Castille et d'Aragon, ses envieux qui ne savoient par où attaquer sa conduite, trouvoient à redire que parmi l'embarras de tant d'occupations et de tant d'affaires épineuses, il célébrât tous les jours la messe, comme il eût pu faire dans la retraite et dans la tranquillité d'un monastère. Un jour que le cardinal de Mendosse lui parloit familièrement de ce qu'on en disoit : Les rois, répondit le serviteur de Dieu, m'ont imposé un far-

---

(1) *Refertur in ejus vitâ.*

(2) *Bonav. in tract. Exerc. spirit. c. 7. art. 10. ad 3. S. Thom.* 3. *p. q.* 80.

deau qui est tellement au-dessus de mes forces, que je n'ai point d'autre moyen pour m'empêcher d'y succomber, que de m'approcher tous les jours du saint sacrement; ainsi je m'en approche tous les jours pour en recevoir du secours, et pour être en état de rendre bon compte des choses dont je suis chargé.

Surius rapporte de saint Pierre Celestin, que faisant un jour réflexion sur sa propre indignité, et sur la majesté suprême du Seigneur que l'on reçoit dans l'eucharistie; et considérant d'ailleurs que saint Paul, premier ermite, saint Antoine, saint François et plusieurs autres grands Saints, n'avoient jamais osé s'élever jusqu'à la dignité de pouvoir offrir à Dieu le saint sacrifice de la messe, ni s'approcher tous les jours de la sainte table, demeura quelque temps dans une grande irrésolution de ce qu'il avoit à faire. Enfin, la crainte, l'humilité et le respect, l'emportant dans son esprit sur toute autre considération, il s'abstint quelques jours de participer au corps et au sang de Jésus-Christ, et il résolut même d'aller à Rome consulter le pape, pour savoir s'il ne feroit pas bien de s'abstenir tout-à-fait de célébrer, ou s'il s'en abstiendroit seulement durant quelque temps. Comme il s'étoit mis en chemin pour cet effet, un saint abbé qui étoit mort il n'y avoit pas long-temps, et qui étoit celui qui lui avoit donné l'habit de religion, lui apparut et lui dit : Il n'y a point de créature, mon fils, quand même ce seroit

un ange, qui soit digne d'offrir à Dieu le sacrifice si redoutable de la messe : cependant je ne laisse pas de vous conseiller de l'offrir souvent avec respect et avec crainte. Et ayant dit ces paroles, il disparut.

Saint Grégoire-le-grand dit (1) qu'un homme ayant été pris par des corsaires, et conduit dans des pays fort éloignés, y demeura long-temps captif, sans qu'on sût de ses nouvelles. Sa femme le croyant mort, faisoit dire des messes toutes les semaines pour le salut de son âme ; et il arrivoit que toutes les fois qu'on disoit la messe pour lui, il se trouvoit délivré des fers qu'il avoit aux pieds et aux mains. Il sortit enfin de captivité, et retourna chez lui ; et comme il racontoit entre autres choses à sa femme, qu'en certains temps ses fers tomboient miraculeusement d'eux-mêmes, elle se mit à faire la supputation du temps et des jours, et elle trouva que cela étoit arrivé justement toutes les fois qu'elle avoit fait dire la messe pour lui. Vous pouvez juger de-là, mes frères, ajoute le Saint, quelle vertu le sacrifice de la messe doit avoir pour la délivrance des âmes. Le vénérable Bède rapporte une chose toute semblable dans son histoire de l'Eglise d'Angleterre (2).

Saint Chrysostome dit (3) que les anges sont présens au sacrifice de la messe, et qu'ils environnent l'autel, en l'honneur de

(1) *Greg. lib. 3. Dial. c. 37.*
(2) *Bed. lib. 4. Hist. Angl. Eccl. c.* 21 *et* 22.
(3) *Chrys. lib. 7. de Sacerd. c. 4.*

celui qui y est offert. Il dit aussi avoir entendu raconter à une personne digne de foi, qu'un serviteur de Dieu avoit vu une fois un grand nombre d'anges vêtus de robes lumineuses, descendre tout d'un coup du ciel, venir se ranger autour de l'autel, et s'y tenir dans une posture respectueuse, comme des sujets devant leur prince : Et je n'ai pas de peine à le croire, ajoute le Saint ; car où est le roi, là est la cour. Qui doute, dit saint Grégoire, que dans le temps que le sacrifice est offert, le ciel ne s'ouvre à la voix du prêtre, et qu'il ne descende alors avec Jésus-Christ une infinité d'esprits bienheureux, qui l'accompagnent comme de bons courtisans qui suivent leur prince partout ? Aussi plusieurs Saints expliquant le commandement que saint Paul fait aux femmes d'être voilées à l'église, *à cause des anges* (1), disent que ces paroles, *à cause des anges*, doivent s'entendre des anges qui sont effectivement présens à l'église, pour y adorer le saint sacrement qui y repose.

Saint Nil qui avoit été disciple de saint Chrysostome, écrit (2) que quand ce grand Saint entroit dans l'église, il y voyoit une grande multitude d'anges vêtus de blanc, qui se tenoient autour de l'autel dans un profond respect, et qui paroissoient comme saisis d'étonnement à la vue du souverain maître qui y est présent. Lorsque vous êtes devant l'autel où Jésus-Christ repose, dit le

(1) Propter angelos. 1. *Cor.* 11. 10.
(1) *Nil in op. ad Anastas. tom.* 5. *p.* 2. *Bibl. Patr.*

même saint Chrysostome (1), il ne faut plus faire état que vous êtes parmi des hommes : ne vous apercevez-vous pas alors des troupes d'anges et d'archanges qui sont auprès de vous, et qui tremblent de respect devant le souverain maître du ciel et de la terre ? C'est pourquoi, mes frères, continue ce saint docteur, lorsque vous êtes dans l'église, tenez-vous-y dans le silence, dans la crainte et la vénération : songez quelle est la circonspection et la retenue que des courtisans doivent à leur prince ; et apprenez de-là à demeurer devant Dieu dans tout le respect que vous lui devez.

---

(1) *Chrys. lib.* 3. *de Sacerd. c.* 4.

FIN DU TOME QUATRIÈME.

TABLE

Des Chapitres contenus dans le Tome quatrième.

QUATRIÈME TRAITÉ.

Des Tentations.

CINQUIÈME TRAITÉ.

De l'affection déréglée envers les parens.

SIXIÈME TRAITÉ.

De la tristesse et de la joie.

SEPTIÈME TRAITÉ.

Des biens et des trésors infinis que nous possédons en Jésus-Christ; comment il faut méditer sur les mystères de sa passion; et du fruit que nous devons en tirer.

HUITIÈME TRAITÉ

De la sacrée Communion, et du saint sacrifice de la Messe.

FIN DE LA TABLE DU TOME QUATRIÈME.

